## Maximes 140/141/142/143

Nous aborderons ce soir un nouvelle lettre, intitulée : **Histoire céleste. Histoire mythologique. Histoire terrestre. Mystère du Golgotha** (4 janvier 1925).

Deux mots, avant de commencer.

Il est sans doute important d'avoir acquis une conscience « historique » ou « historiciste », mais il serait tout aussi important de réaliser que pour l'instant, elle est limitée.

J'ai déjà fait remarquer, par exemple, que lorsqu'on écrit la biographie de quelqu'un, on tient compte de ses périodes de veille, presque comme si le déroulement de la vie était discret et excluait le sommeil et les rêves.

Mais il n'en est pas ainsi. La vie est un *continuum*, et il n'est pas rare que des expériences faites durant la nuit, soit dans l'état d'inconscience du sommeil sans rêves, soit dans celui de la conscience de rêve, déterminent des choix diurnes.

Je peux affirmer moi-même que ma vie a été marquée par un rêve fait en 1971, peu avant la rencontre avec Massimo Scaligero (1); et qui omettrait de le prendre en considération, ne pourrait pas la comprendre. Mais c'est justement ceci que font les historiens qui, en se basant uniquement sur les documents ou les témoignages écrits, réussissent tout au plus à remonter à la civilisation sumérienne (grosso modo à 4000 av. J.-C.). Avant l'histoire, il y eut cependant une préhistoire : une « histoire terrestre » précédant l'usage de l'écriture, une « histoire mythologique » et une « histoire céleste ».

(« Pour la science de l'esprit le point de liaison le plus important entre l'époque historique et celle préhistorique, après ce qu'on a appelé la catastrophe atlantéenne, est constitué par celle qui est habituellement appelée l'époque glaciaire, la glaciation la plus récente. Dans cette époque-là [voici environ 10 000 ans] s'accomplit aussi le dernier acte de la submersion du continent atlantique, qui forme aujourd'hui le fond de l'Océan Atlantique » (2).)

Le fait est que le devenir de l'histoire, nous l'avons dit, n'est plus que le devenir de l'âme humaine. Nous savons qu'en parlant d'âme de sensibilité (mythologique), d'âme rationnelle-affective (philosophique) et d'âme de conscience (scientifique), nous parlons de phases évolutives d'une durée d'environ 2160 ans chacune, tout comme nous savons que l'évolution de l'âme de sensibilité a été précédée de celles du corps de sensibilité (support de l'âme de sensibilité), du corps éthérique (support de l'âme rationnelle-affective) et du corps physique (support de l'âme de conscience). Rappelons ici que par « corps astral » on entend, comme il est expliqué dans *Théosophie*, l'ensemble « corps de sensibilité » et « âme de sensibilité ».)

Nous savons, en somme, qu'avant l'évolution « terrestre » de l'âme, à savoir de celle du rapport *médiat* avec le monde spirituel, il y eut l'évolution « céleste » (ancien Saturne, ancien Soleil et ancienne Lune) du corps, à savoir celle du rapport *immédiat* avec le monde spirituel. Commençons à présent à lire.

« Dans le Cosmos spatial, les immensités du firmament et le centre de la Terre se font face. Dans les immensités du firmament sont d'une certaine manière « disséminées » les étoiles. Du centre la Terre irradient des forces dans toutes directions de l'espace cosmique.

Étant donné la manière dont l'être humain, dans l'époque cosmique présente, est situé dans le monde, le resplendir des étoiles et l'action des forces terrestres peuvent seulement lui apparaître comme œuvre accomplie complexe des êtres divino-spirituels avec lesquels il est relié dans son intériorité » (p.146).

Nous avons vu, en son temps, que dire œuvre accomplie signifie dire « chose devenue ou faite ». Pensez par exemple à Bouddha. Nous savons, grâce aux révélations de Steiner, qu'actuellement il vit et œuvre dans le monde spirituel, au service du Christ. Eh bien, qui en est un vrai disciple ? Celui qui suit son enseignement (qui est œuvre accomplie), ou celui qui suit ce qu'il accorde

aujourd'hui depuis la sphère de Mars ? On peut donc trahir Bouddha *en vivant* en suivant le Bouddha historique, tandis qu'on peut seulement lui rester fidèle en suivant le Christ vivant. Steiner dit que celle que nous avons en face de nous, en tant qu'œuvre accomplie, est ce que les êtres spirituels divins ont créé.

Et où sont donc de tels créateurs ? Sont-ils dans le créé ou ailleurs ? Et s'ils sont ailleurs, que sont-ils en train de faire ?

« Mais il y eut une époque cosmique dans laquelle le resplendir des étoiles et les forces terrestres étaient encore manifestation spirituelle immédiate des êtres divino-spirituels. Dans sa conscience obtuse, l'être humain ressentait les êtres divins spirituels actifs dans son entité. Suivit ensuite une autre époque. Le firmament se détacha, en tant qu'être corporel, de l'action divino-spirituelle. En naquit ce qu'on peut appeler esprit du monde et corps du monde. L'esprit du monde est une pluralité d'entités divino-spirituelles. Dans l'époque plus ancienne, elles agirent sur la Terre à partir de leurs sièges stellaires. Ce qui resplendissait dans les espaces, ce qui irradiait comme forces à partir du centre de la Terre, était en réalité intelligence et volonté des entités divino-spirituelles absorbées à créer la Terre et l'humanité terrestre » (p.146).

Nous devons rappeler tout ce que nous avons dit et commenté de la lettre intitulée : **Les expériences et les vicissitudes de Michel durant l'accomplissement de sa mission cosmique** (26 octobre 1924).

« L'époque cosmique dans laquelle le resplendir des étoiles et les forces terrestres étaient encore immédiate manifestation spirituelle des êtres divino-spirituels », est celle dans laquelle l'*Entité divino-spirituel* (l'être de Hegel) était encore *dans* sa *manifestation* (dans l'essence, toujours de Hegel), tandis que l'époque suivante est celle dans laquelle la première se sépare de la seconde. Je dis alors, en reprenant les paroles de Steiner, que l'*Entité divine*, au cours de cette seconde époque, dépose ou objective la *manifestation divine*, en s'en détachant et en parcourant « derrière » elle « la période suivante de sa propre évolution ».

« Dans l'époque cosmique postérieure — après l'évolution de Saturne et du Soleil — l'activité de l'intelligence et de la volonté des êtres divino-spirituels devint toujours plus spirituellement intérieure. Ce en quoi elles étaient à l'origine activement présentes devint « corps du monde », ordonnance harmonieuse des étoiles dans les espaces universels. Nous pouvons dire, en regardant en arrière vers ces choses-ci, avec une conception du monde conforme à l'esprit : du corps-esprit primordial des êtres créateurs des mondes, naquirent l'esprit du monde et le corps du monde. Et le corps du monde, dans l'ordonnance et dans le mouvement des étoiles, manifeste comment fut autrefois l'action intelligente et volitive des dieux. Mais pour le présent cosmique, ce qui avant était libre et mobile, intelligence divine et volonté divine dans les étoiles, en elles devint fixe, selon des lois données » (pp.146-147).

Faites bien attention : « l'époque cosmique postérieure » dont on parle ici est celle constituée par l'évolution de l'ancienne Lune et par celle terrestre qui, pour le coup, « suivit » celle constituée par l'évolution de l'ancien Saturne et par celle de l'ancien Soleil.

C'est dans cette « époque cosmique supérieure » que l'unité primordiale (« corps-esprit ») se scinde, en engendrant un dualisme, et en vient, en conséquence, à créer un « seuil » entre l'âme-esprit du monde, qui s'intériorise, et le « corps » du monde, qui s'extériorise.

Au-dessus d'un tel seuil, on a donc les réalités de l'ancien Saturne (de l'*Entité divino-spirituelle*) et de l'ancien Soleil (de la *manifestation*); en dessous de ce seuil, on a, à l'inverse, celles de l'ancienne Lune (de l'*effet opérant*) et de la Terre (de l'œuvre accomplie).

Mais que naît-il avec l'œuvre accomplie? Ce n'est pas difficile: la nécessité.

Autrefois se révélait, en fait, la liberté imprévisible et incalculable des entités créatrices (*Spiritus ubi vult spirat*), alors que maintenant, dans l'œuvre accomplie, se révèle la prévisible et calculable

nécessité du créé (des lois qui le gouvernent), qui « manifeste comment fut autrefois l'action intelligente et volitive des dieux ».

« Donc ce qui depuis les mondes stellaires resplendit aujourd'hui sur l'être humain terrestre n'est pas une expression immédiate de la volonté divine, de l'intelligence divine ; c'est au contraire un signe fixé de ce que furent volonté et intelligence divines autrefois dans les étoiles. Dans la conformation des cieux stellaires, qui suscite l'admiration de l'âme humaine, est donc visible une manifestation divine passée, et non déjà la manifestation présente. Mais ce qui est ainsi « passé » dans la splendeur des étoiles, est au contraire « présent » dans le monde de l'esprit. Et l'être humain, avec son être, vit dans ce « présent » esprit du monde » (p.147).

Il y a peu, nous nous sommes demandés : « Où sont à présent les créateurs ? Sont-ils dans le créé ou ailleurs, et s'ils sont ailleurs, que sont-ils en train de faire ?

Et voici ici la réponse : « ce qui ainsi, dans la splendeur des étoiles, est « passé », est au contraire « présent » dans le monde de l'esprit. Et l'être humain, avec son être vit dans ce « présent » esprit du monde ».

Tout comme il est par conséquent possible, en observant le créé (la nature en nous et en dehors de nous) de retrouver le *Dieu-Père* créateur (*ex Deo nascimur*), il est aussi possible, en observant l'être humain (son âme et son esprit) de retrouver, soit le *Dieu-Fils*, dans lequel le créé (l'*oeuvre accomplie*), soit le *Dieu-Esprit Saint*, dans lequel le créé est re-créé (*per Spiritum Sanctum reviviscimus*).

Le « huitième jour » de la création, est donc le « jour » de l'être humain.

(Paul écrit : « La création attend avec un grand désir la glorification des fils de Dieu. La création en effet, a été soumise à la vanité, non pas de sa propre inclination, mais par volonté de Celui qui l'y a assujettie, avec l'espoir que la création elle-même un jour sera libérée de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté de la gloire des fils de Dieu » — **Rom 8**, 18-21. [Selon la version de la Pléiade : « Et l'impatience de la création attend le dévoilement des fils de Dieu. Car la création a été soumise à la vanité à cause de Celui qui l'y a soumise malgré elle, mais avec l'espérance qu'elle aussi, la création, sera libérée de l'esclavage de la destruction pour la liberté de la gloire des enfants de Dieu. » ndt]

« Dans la formation de l'univers nous devons regarder en arrière vers une époque cosmique antique, dans laquelle l'esprit du monde et le corps du monde oeuvrent comme une unité. Nous devons regarder vers une époque centrale, dans laquelle ils se déploient comme une dualité. Et nous devons penser, dans l'avenir, à une troisième époque, dans laquelle l'esprit du monde reprendra le corps du monde dans le domaine de son action propre.

Durant l'époque antique les constellations et le cours des étoiles n'auraient pu être « calculés », puisqu'ils étaient l'expression de l'intelligence libre, de la volonté libre des êtres divino-spirituels. À l'avenir, ils seront de nouveau tels qu'ils ne pourront plus être calculés » (pp.147-148).

L'idée, qu'un jour, « les constellations et le cours des étoiles » seront « de nouveau tels qu'ils ne pourront plus être calculés », pourraient réjouir les hystériques et effrayer les neurasthéniques. Ce jour, cependant, il n'y aura plus ni hystériques, ni neurasthéniques, mais il y aura seulement des esprits auto-conscients, libres et créateurs.

Jung a dit que « les Dieux sont devenus des maladies » ; pour faire en sorte de redevenir « en bonne santé », nous devons donc trouver le courage de mettre fin, comme dit Hillman, à notre « vaine fuite des Dieux » (3), en reconnaissant leur pleine et vivante réalité *spirituelle*, à partir du moment où la psychologistique « recherche des Dieux » de Jung et Hillman n'est pas moins « vaine » que la « fuite » des matérialistes.

(Gardons présents à l'esprit, à cet égard, ces deux affirmations importantes de Steiner : 1) « Si l'être humain n'établit pas dans son âme un rapport conscient avec le monde divin, un tel rapport s'établit dans son inconscient, même s'il ne le sait pas » ; 2) Il ne s'agit pas de partir « en recherche de

souvenirs vagues », mais « de voir comment le patient est en connexion avec un vrai monde objectif de processus spirituels que lui n'enregistre que de manière anormale. » (4).)

La conscience représentative ordinaire se sent, par exemple, assurée (« en santé ») seulement lorsqu'elle se trouve les pieds sur terre, alors que la conscience imaginative nous demande d'apprendre à marcher sur les eaux, et de conquérir, ainsi, une sûreté plus neuve et plus profonde. Vous rappelez-vous à ce sujet ces paroles de Hegel ? « À la conscience il semble comme si, en lui ôtant le monde de la représentation, lui soit enlevé le terrain qui était le sien, ferme et habituel soutien. Quand elle est transportée dans la pure région des concepts, elle ne sait plus dans *quel* monde elle est » (maxime 34)

# « Le « calcul » n'a de valeur que pour l'époque cosmique centrale » (p.148).

Qui sait, parfois je m'interroge, si ce n'est pas pour cela que nous avons inventé les ordinateurs, à savoir les « calculateurs » ? Ne serait-ce pas que nous soyons inconsciemment en train de déléguer à ces machines cette partie de l'activité intellectuelle dont nous aurons le plus besoin lorsque nous aurons développé les degrés de conscience supérieurs ?

La science occulte n'enseigne-t-elle pas, en effet, que les animaux, les plantes et les minéraux qui nous entourent aujourd'hui, ont été expulsés de l'être humain ?

Je me rappelle que Scaligero me conseilla, entre autres, un livre d'Herbert Fritsche consacré à l'être humain intitulé justement : *Le premier-né* (5).

Je ne crois pas qu'il soit hasardeux de faire l'hypothèse que dans l'avenir, aux animaux, aux plantes et aux minéraux, puissent s'ajouter des êtres (sous-naturels) délégués (par l'être humain) à faire les comptes ou à penser de manière combinatoire et mécanique.

« Et de même que pour les constellations et le cours des étoiles, cela vaut aussi pour l'activité des forces irradiantes du centre de la Terre dans les espaces. Aussi ce qui agit « depuis les profondeurs » devient calculable.

Mais tout tend, dans l'époque cosmique plus antique, vers celle du milieu dans laquelle ce qui est spatial et temporel devient « calculable », et le divino-spirituel, comme manifestation d'intelligence et de volonté, doit être recherché « derrière » le « calculable » » (p.148).

Et nous voici de nouveau aux prises avec le « seuil » qui divise la sphère supérieur d'âme et d'esprit (de l'être) de la sphère inférieur physico-éthérique (de l'exister).

Cette dernière, nous la définissons « spatio-temporelle », mais elle est plus spatiale (œuvre accomplie) que temporelle (effet opérant), à partir du moment où nous nous limitons à calculer ou à mesurer le temps en le spatialisant. Nous ne connaissons pas le temps, en effet, mais seulement sa manifestation en tant que succession d'événements dans l'espace.

« Dans cette époque centrale seulement sont données les conditions dans lesquelles l'humanité peut progresser d'une conscience obtuse à une autoconscience claire et libre, à une intelligence et à une volonté libres qui lui seront propres » (p.148).

Pendant tout le temps où l'âme et l'esprit et l'éthérico-physique ont été unis n'ont été donnés ni un « objet » à observer, ni une « sujet » observateur.

« Les conditions dans lesquelles l'humanité peut progresser d'une conscience obtuse à une autoconscience claire et libre, à une intelligence et à une volonté libres qui lui seront propres » en sont venues à se créer seulement lorsque l'âme et l'esprit se sont séparés de l'éthérico-physique, en le rendant de cette manière objet de son observation.

En observant et en pensant l'éthérico-physique, l'âme et l'esprit ne font cependant qu'observer et penser leur propre passé et leur propre histoire.

De quoi parle l'éthérico-physique, en effet, de l'esprit *qui a été*, et non pas de ce *qui est*, puisque *c'est l'esprit qui est à connaître ce qui a été*.

Repensons à la *res extensa* et à la *res cogitans* de Descartes. Que fait la *res cogitans* ? C'est évident : elle *cogita* la *res extensa*.

Si elle était toute unie à celle-ci, à savoir si elle ne l'avait pas en face d'elle, en tant qu'objet elle ne pourrait ni l'observer ni la penser.

Soloviev affirme : « Dans la connaissance *philosophique*, l'idéalité ou liberté de conscience se manifeste *en tant que telle* ; en elle on reconnaît alors que le sujet connaissant le processus naturel de l'évolution universelle est justement le même sujet qui *a réalisé un accomplissement* de ce processus, il ne connaît ici que son activité propre comme objectivitée (*sub specie objecti*) » (6).

« Devait venir le temps où Copernic et Kepler « calculassent » le corps du monde parce qu'à partir des énergies cosmiques qui sont connectées avec la réalisation de ce moment devait se former l'autoconscience humaine. Dans les époques plus anciennes, une telle conscience avait été prédisposée là où elle devint capable de « calculer » les espaces cosmiques » (p.148).

Comme on voit, le but ultime du processus de chute et de celui « d'objectivisation » (Soloviev) est d'atteindre l'auto-conscience, à savoir, d'un Je qui soit conscient de soi en tant que Je (individuel). « La vicissitude humaine — écrit Scaligero — se déroule depuis lors selon un perte continue de niveau, par rapport à la condition primordiale. Dès lors l'unique valeur dont il est légitime de parler est le surgissement d'un Je conscient de soi, non pas au moyen des impulsions épuisées, mais bien au moyen de la pensée et de l'expérience exigeant le suprasensible comme une activité intellectuelle consacrée au sensible » (7).

« Sur la Terre se déroule « l'histoire ». On ne serait jamais parvenus à elle si les espaces de l'univers n'étaient pas devenus des constellations « stables » et des cours « fixes » d'étoiles » (p.148).

L'histoire (qui est en premier lieu, nous l'avons dit et répété, une histoire de l'âme) est *création humaine*, et il n'y a rien de plus terrible que la manière dans laquelle elle est enseignée : à savoir comme une pure succession de dates et faits.

Nous savons, au contraire, que les faits, du point de vue de la science de l'esprit, sont des *symptômes* (vous rappelez-vous, nous nous en sommes occupés l'année passée, *L'étude des symptômes historiques* ?) (8), et que ceux-ci sont d'autant plus importants qu'ils révèlent ou dévoilent d'autant plus ce qui agit dans les profondeurs.

Et qu'est-ce qui agit dans les profondeurs ? La réalité des impulsions qui jaillissent de l'esprit et se jettent dans les âmes humaines.

Ceci dit, demandons-nous : disposons-nous aujourd'hui d'une culture qui fournisse un moyen de descendre dans les profondeurs et de remonter ainsi, comme les médecins le font, des symptômes à la maladie ?

Malheureusement, non. La culture actuelle, je l'ai dit, est superficielle et faraude.

Nietzsche observait déjà : « Nous, nous sommes sans culture, et plus encore, nous, nous sommes gâtés par rapport à la vie, au juste et simple voir et entendre, au saisissement heureux de ce qui est proche et naturel, et jusqu'alors, nous n'avons pas encore la base d'une culture, parce que nousmêmes ne sommes pas convaincus d'avoir en nous une vie véridique » (9).

Avec patience, humilité et amour, mais aussi avec cette même angoisse et avec cette même douleur qu'éprouve, comme nous l'avons vu, Michel, nous devons mener notre bataille, en commençant par réaliser, comme dit encore Nietzsche, « que la culture peut être encore quelque chose d'autre qu'une décoration de la vie, à savoir, au fond, uniquement dissimulation et voile, puisque tout ornement dissimule la chose décorée » (10).

Ceci, que cela plaise ou non, est l'engagement le plus urgent, et ce n'est pas le cas, par conséquent, de gaspiller autrement nos énergies (ni de soumettre l'ego à un *lifting* [en anglais dans le texte, *ndt*] en lui proposant à la place d'une nouveau *penser* vivant, une pléthore de *pensées* « en lui en foutant plein la gueule »).

Pensez à ce qui est arrivé au vingtième siècle, et à ce qui arrive encore du fait que la culture, s'étant tarie, desséchée et vulgarisée, ne nous fournit plus de moyens aptes à accueillir, consciemment, de nouvelles imaginations, inspirations et intuitions.

Nous aurez sans doute noté que tout est en train de devenir toujours plus petit et mesquin ou, en un mot, « minimaliste » (Karl Krause disait : « Quand le Soleil de la culture est bas à l'horizon, même les nains projettent de longues ombres ».

Vous rappelez-vous ce que dit Ahriman? Lequel est pour le coup un « micromane », un être qui rapetisse l'âme et qui l'appauvrit, la rend mesquine ou égoïste (le terme sanscrit *mahatma* signifie, par contre, « grande âme », dans un sens bien plus élevé et profond que notre « magnanime » ou « longanime »).

Et comment fait-il pour la rapetisser ? C'est simple : en l'amenant à s'identifier avec le corps (physique), et donc avec un espace limité et fini.

Une fois l'âme contrainte — par nature aussi vaste que le Cosmos — dans la camisole de force du corps, Ahriman transforme la souffrance (chronique) qui dérive pour elle d'une telle prison en aversion, rage et haine. Steiner dit : « Sur la Terre se déroule « l'histoire ». On ne serait jamais parvenus à elle si les espaces de l'univers n'étaient pas devenus des constellations « stables » et des cours « fixes » d'étoiles ».

Si ceci n'était pas arrivé, l'histoire de l'être humain eût été l'histoire du Cosmos, et il aurait été alors impossible de distinguer le Cosmos, qui, parce que fixe, n'a plus d'histoire, de l'être humain, lequel crée à l'inverse son histoire, pour pouvoir se réunir un jour au Cosmos, en le remettant en vie.

« Dans le « devenir historique » sur la Terre, nous avons une image — mais absolument transformée — de ce qui autrefois fut « histoire céleste ».

Les peuples plus anciens conservaient encore dans leur conscience cette « histoire céleste » et faisaient beaucoup plus attention à celle-ci qu'à « l'histoire terrestre ».

Dans « l'histoire terrestre » vivent l'intelligence et la volonté des hommes, d'abord connectées aux intelligences et la volonté divine, puis indépendantes.

Dans « l'histoire céleste » vivaient l'intelligence et la volonté des êtres divino-spirituels connectés à l'humanité.

Si l'on regarde en arrière sur la vie spirituelle des peuples, on découvre que dans un passé révolu, il existait chez les êtres humains la conscience d'une communauté d'être et de vouloir avec les entités divino-spirituelles ; de sorte que l'histoire des hommes était une histoire céleste. Quand l'être humain faisait le récit des « origines », il parlait de processus non terrestres, mais cosmiques. Ou plutôt, même pour son présent, les faits du monde terrestre qui l'entouraient lui apparaissaient aussi peu importants, par rapport aux processus cosmiques car il tenait compte seulement de ceux-ci et pas de ceux-là.

Il y eut un temps dans lequel l'humanité avait une conscience avec laquelle elle pouvait contempler l'histoire céleste dans des impressions grandioses ; en elles les êtres divinospirituelles eux-mêmes se tenaient devant l'âme de l'être humain. Ils parlaient ; et l'être humain en entendait le langage dans une inspiration de rêve ; ils révélaient leurs figures ; et l'être humain les voyait dans une image de rêve » (pp.148-149).

Écoutez ce qu'écrit Griazano Arrighetti dans son introduction à la *Théologie* d'Hésiode : « L'intérêt de la *Théogonie* vis-à-vis de l'homme semble très insuffisant (...) comme un des objets sur lesquels s'exerçaient diverses compétences divines comparaît aussi l'être humain, considéré selon ses activités, selon les actes qu'il accomplit et des différents moment de sa vie (...) l'homme de la

*Théogonie* est trop absorbé dans le monde divin, et son existence n'est en général pas suffisamment autonome de celui-là » (11).

Celle-ci n'est-elle pas un témoignage du fait que « quand l'être humain faisait le récit des « origines », il parlait de processus non terrestres, mais cosmiques » ?

N'oublions pas que de tels processus, nous les avons nous-aussi expérimentés, étant donné que nous avons toujours été présents (« Père Toi qui fus, qui es et seras dans notre plus intime essence ») : abstraction faite des évolutions préalables du corps physique, du corps éthérique et du corps sensible, nous avons été présents avant hier, dans le cours de l'évolution de l'âme sensible, nous avons été présents hier, dans le cours de l'évolution de l'âme rationnelle-affective, et nous le sommes aujourd'hui, au cours de l'évolution de l'âme consciente.

On pourrait aussi dire, si l'on voulait, que celle « céleste » est l'histoire du corps physique, du corps éthérique et du corps sensible : à savoir l'histoire des corps, et pas encore celle de l'âme.

Quand commence, en effet, l'évolution de l'âme ? Quand on passe de l'évolution du corps sensible à celle de l'âme sensible, et donc de l'histoire « céleste » à celle « mythologique ».

C'est donc avec l'évolution de l'âme sensible que commence l'évolution de la conscience : de la conscience justement « sensible » ou « mythologique » qui se différentie selon les peuples.

Un même entité spirituelle (ou une même pluralité d'entités) peut en effet se présenter à un peuple sous une forme et à un autre sous une autre forme, puisque le miroir (imaginatif) dans lequel elle se reflète n'est pas le même.

Steiner dit : les êtres divins-spirituels « parlaient ; et l'être humain en entendait le langage dans une inspiration de rêve ; ils révélaient leurs figures ; et l'être humain les voyait dans une image de rêve ».

Vous voyez : « dans une inspiration de rêve » (astrale) qui se traduisait en une « image de rêve » (éthérique), et par cela même en une image mythologique ou mythique.

« Cette histoire céleste, qui pendant de longues époques remplit les âmes humaines, fut suivie par « l'histoire mystique » qui est estimée aujourd'hui comme poésie antique. Elle relie des événements célestes avec des événements terrestres [étant donné qu'elle se situe au milieu, entre l'histoire « céleste » et celle « terrestre »]. Y apparaissent des exemples de « héros » ; des êtres supra-humains. Ce sont des êtres qui dans leur évolution se trouvent au-dessus de l'être humain. Les hommes, par exemple, à une époque donnée, ont développé les parties constitutives de leur être seulement jusqu'à l'âme sensible. Le « héros » a, au contraire, déjà développé ce qui apparaîtra un jour chez l'homme comme soi spirituel. Le « héros » ne peut pas s'incarner directement dans les conditions terrestres ; mais il peut le faire en s'immergeant dans le corps d'un être humain en se rendant ainsi apte à développer son activité comme un homme parmi les hommes. Dans les « initiés » des temps antiques, nous devons voir des êtres ainsi faits. Les faits du devenir du monde se déroulent donc de manière que dans les différentes époques, l'humanité ne s'est par « représenté » les événements dans une manière donnée, mais qu'il s'est réellement produit une transformation dans ce qui se déroulait entre le monde spirituel qui était « incalculable » et le monde corporel « calculable ». Seulement que, beaucoup de temps après que les conditions du monde s'étaient déjà modifiées, la conscience humaine de l'un et de l'autre peuple s'en tenait encore à une « conscience du monde » correspondante à une réalité beaucoup plus antique. Dans un premier temps, ceci se produit de manière que la conscience humaine, laquelle ne va pas au même pas que les événements cosmiques, voit encore réellement l'antique. Puis suit une époque où la voyance pâlit, et l'antique est encore conservé par tradition » (pp.149-150).

Écoutez ce que dit Hérodote : « Ce furent les Égyptiens, disaient-ils, qui utilisèrent les premiers les noms caractéristiques des douze dieux et les Grecs les apprirent d'eux; les premiers qui assignèrent aux dieux des autels, des statues, des temples ; les premiers qui sculptèrent des figures animales dans les pierres ; et en général, ils me donnaient par les faits la preuve qu'il en était advenu ainsi.

Ils me disaient aussi que le premier roi d'Égypte, qui fût homme, avait été Ménès et qu'en son temps, toute l'Égypte, exceptée la région de Thèbes, était un marais et que rien n'émergeait de ces territoires qui sont à présent en aval du lac Meri, auquel on arrive de la mer, en remontant le courant du fleuve, par sept jours de navigation » (12).

Voyez-vous, « le premier roi d'Égypte, qui fut homme, avait été Ménès », justement parce qu'avant lui avaient régné les Dieux, les Semi-dieux et les Héros.

Ernst Uehli explique : « En remontant dans le passé, nous voyons que la période historique de l'humanité s'en va se perdre dans celle mythologique et vice versa cette dernière débouche dans la première. La première tâche de l'histoire est celle de déterminer où commence la période historique. Il y a cependant, et naturellement un moment de transition qui contient les éléments de l'une ou de l'autre période. Un tel moment historique est le champ de la légende. Celle-ci descend très à l'intérieur de la période historique. Le mythe décrit surtout les conditions du monde jusqu'aux origines. La légende, au contraire, raconte les grands gestes accomplis par les héros. Dans le mythe, au centre de l'action, se trouvent le Dieu et le Semi-dieu : dans la légende, c'est le héros qui est au centre (...) Puis, à mesure que l'homme devient historique, disparaissent aussi les héros, et au sein de l'humanité devenue historique, surgit un type nouveau : l'être humain spiritualisé, lequel, comme le héros achevait l'humanité vers le passé, la ré-ouvre vers l'avenir. » (13).

Steiner dit : « ... beaucoup de temps après que les conditions du monde s'étaient déjà modifiées, la conscience humaine de l'un et de l'autre peuple s'en tenait encore à une « conscience du monde » correspondante à une réalité beaucoup plus antique. Dans un premier temps, ceci se produit de manière que la conscience humaine, laquelle ne va pas au même pas que les événements cosmiques, voit encore réellement l'antique. Puis suit une époque où la voyance pâlit, et l'antique est encore conservé par tradition »

Voici comment naît la *Tradition*: à savoir cette sagesse (transmise oralement et ensuite au moyen de l'écriture) qui, en n'ayant des yeux que pour le passé, est aveugle vis-à-vis du présent et du futur. Entendons-nous bien, la Tradition doit être redécouverte et ré-évaluée, mais ne peut vraiment la redécouvrir et la ré-évaluer que celui qui dispose de cette force vivante de l'esprit que la tradition ne véhicule plus (« Tradition — a dit Gustave Mahler — signifie garder le feu, et non pas adorer les cendres »).

Pour pouvoir redécouvrir la valeur spirituelle du passé, il faut donc découvrir l'esprit du présent (qui seul peut le rallumer). Il ne s'agit pas, par exemple, de se baser sur l'autorité des Saintes Écritures, mais de redécouvrir, à la lumière de l'esprit qui vit en nous aujourd'hui (du « suprasensible — dit Scaligero — comme activité consacrée au sensible »), leur profondeur, leur sagesse et leur sacralité.

Au cas où cela n'advienne pas, il est inévitable que la Tradition se formalise et se rigidifie, en finissant ainsi par devenir dogmatique et intolérante.

Pensez, par exemple, au « modernisme » : à savoir à ce courant du catholicisme, principalement représenté (en Italie) par Ernesto Bonaiuti (1881-1946), lequel fut condamné d'abord par le Saint Office, puis par Pie X, avec l'encyclique *Pascendi Dominici Gregis* (1907).

(C'est à Ernesto Bonaiuti, directeur de la collection « *Vitai Lampas* » des éditions de *Religio*, on doit la publication, en 1939, du cycle de conférence de Rudolf Steiner, intitulé *Anthroposophie – Psychosophie – Pneumatosophie*.)

Écoutez, à ce sujet, ce qu'écrit Luigi Paggiaro : « Rien d'autre, au fond n'a voulu déclarer à ses débuts, ce mouvement qui s'était dit catholique, sinon l'urgence de raviver l'Église et son enseignement en le mettant au contact de la science moderne, dans le but, à savoir, que le christianisme se sentît capable, comme il l'était à ses origines, de comprendre, d'aimer et de sauver nouvellement le monde. Lequel, bien ou mal, à raison ou à tort, sans intention déclarée, avait cheminé et s'était développé, pour cette raison, en dehors de la voie religieuse, indépendamment de la tradition théologique et de la dogmatique de l'Église » (14).

Giovanni Semeria (1867-1931), autre moderniste connu, soulignait le fait que l'Église, toujours tolérante eu égard aux péchés de la chair, a été par contre toujours plus intolérante à ceux (jugés par elle) de la pensée.

Il y a des traditionalistes catholiques, mais il y a aussi ceux non catholiques. Julius Évola, par exemple, a été un traditionaliste « païen », aspirant à la restauration du Saint Empire Romain, tandis que René Guénon a épousé quant à lui le soufisme et est devenu musulman.

Significatif, toutefois est le fait que la *libre recherche spirituelle* (au nom de l'*Esprit Saint*) soit condamnée aussi bien par les uns comme par les autres : les traditionalistes catholiques la taxent « d'hérésie », parce que, comme ils ont l'habitude de dire, religion « faite pour soi » ; les traditionalistes ésotériques la taxent au contraire « d'auto-initiation », parce que initiation « faites pour soi », et non pas sanctionnée ou certifiée par quelque « Loge » quelconque.

Aussi bien les premiers que les seconds, donc, ne se rendent pas compte, comme l'observe Scaligero, que l'intellect avec lequel pensent la Tradition, n'est pas traditionnel, mais au contraire très moderne, et que c'est seulement en partant de ce penser très moderne et en en remontant le mouvement, que l'on peut aujourd'hui retrouver l'esprit vivant.

« (...) Et dans le monde terrestre les peuples évoluent de manière à conserver pour des périodes de durée variée, l'une ou l'autre conception du monde ; coexistent ainsi l'une à côté de l'autre des conceptions du monde qui, selon leur nature, seraient subséquentes. — Toutefois les conceptions diverses du monde des peuples ne dépendent pas seulement de ceci, mais aussi du fait que, selon leurs dispositions, les divers peuples voyaient des faits différents » (p.150).

N'est-ce pas celle-ci la tombe de ce qu'on appelle le « relativisme culturel » ? Faisons un exemple banal, en nous servant, par commodité, des fameuses phases évolutives de la *libido*, comme les a indiquées Freud, qui a distingué une phase « orale », une phase « anale » et une phase « génitale ».

Dans l'espace de telles phases peuvent coexister (horizontalement), de sorte qu'un individu (peuple), que sais-je, « oral » peut vivre (de plein droit) à côté d'un autre individu (peuple) éventuellement « génital ». Dans le temps émerge cependant (verticalement) la diversité de leurs niveaux évolutifs (qui devrait comporter le devoir, de la part du plus évolué, de se mettre au service du moins évolué, comme indiqué par l'évangélique « lavement des pieds »).

Mais quelle « plaisanterie » fait la conscience ordinaire spatiale et quantitative ? Elle prétend que la coexistence spatiale offusque ou supprime toute différence *qualitative*, surtout *hiérarchique*. Steiner dit que « les diverses conceptions du monde des peuples » dépendent « aussi du fait que, selon leurs dispositions, les divers peuples voyaient des faits différents ».

Nous avons dit, en effet, il y a peu, qu'une même entité spirituelle (ou une même pluralité d'entités) peut se présenter dans un peuple sous une forme et dans un autre peuple sous une autre, parce que le miroir (imaginatif) dans lequel elle se reflète n'est pas le même.

Nous savons en effet, que l'intuition et l'inspiration se trouvent au-delà du seuil, tandis que l'imagination et la représentation en sont en-deçà : à savoir au niveau de la nature, et donc d'une réalité *karmiquement signée*.

C'est pour ceci, donc, qu'une même entité (ou une même pluralité d'entités), réfléchie dans le miroir A prend la forme A, réfléchie dans le miroir B, prend la forme B.

(Qui voulût se faire une idée des variations possibles d'une même « thème archétype », qu'il consulte : *Le héros aux mille visages* de Joseph Campbell (**15**) ou le *Traité d'histoire des religions* de Mircea Eliade (**16**).)

« (...) À l'antique « histoire céleste » proprement dite, qui dura une très, très longue, période de temps suit « l'histoire mythologique », plus brève, mais toutefois bien longue par rapport à « l'histoire » véritable qui la suivit.

Comme je l'ai déjà dit, les hommes abandonnent à grand peine dans leur conscience les conceptions antiques dans lesquelles représentations des dieux et les hommes collaboraient ensemble. — Ainsi, tandis que déjà depuis un bout de temps existe la véritable « histoire terrestre » — à partir du développement de l'âme rationnelle ou affective et ensuite — l'être humain toutefois « pense » à l'instar de ce qui a été. C'est seulement lorsque se développent les premiers germes de l'âme consciente, que l'on commence à tourner son regard sur « l'histoire véritable ».

Et dans ce qui, détaché du divino-spirituel, en tant que spiritualité humaine devient « histoire », peut être expérimenté par l'être humain la libre intelligence et la libre volonté » (pp.150-151).

Pensez, par exemple, à la *science nouvelle* (17) de Giambattista Vico (1668-1744). Quelle est cette « science nouvelle » ? C'est pour le coup « l'histoire », en tant que création de l'être humain (et, au travers de l'homme, de la troisième Hiérarchie), et non pas de la nature.

Certes, Vico déclare : « La vérité est dans le faire même » (« *Verum ipsum factum* »), alors que nous, en regardant la seconde phase de développement de l'âme consciente (celle scientificospirituelle) et en nous souvenant de l'enseignement de *La Philosophie de la Liberté*, nous devrions dire : « La vérité est le penser même d'où descend le faire ».

Quand on se tourne vers la nature, on se tourne donc vers la nécessité, à savoir vers l'œuvre accomplie ou, au plus (comme dans le cas de Goethe), sur l'effet opérant, alors que lorsqu'on se tourne sur l'histoire, on se tourne, ou l'on devrait se tourner, sur l'âme et l'esprit ; là où opèrent, donc, « la libre intelligence et la libre volonté » de l'être humain.

« Ainsi le devenir du monde, avec lequel l'être humain est tissé, s'écoule entre ce qui est pleinement calculable et l'action de la libre intelligence et de la libre volonté. Et le devenir du monde se manifeste dans toutes les nuances intermédiaires de l'action réciproque des deux courants » (p.151).

« L'action réciproque » du « calculable » et de « l'incalculable » pourrait être mise en rapport avec celle de la « technique morale » et de « l'imagination morale », dont parle *La Philosophie de la Liberté*.

Quand on entend modifier le créé, on doit en effet insérer, grâce à la *technique morale* dans ce qui existe déjà (dans le « calculable ») pour pouvoir ainsi en orienter le développement dans la direction suggérée par l'*imagination morale* (par « l'incalculable »).

Ce qui « existe déjà » c'est la *nécessité*, alors que ce qui l'oriente vers ce qui « voudrait exister » ou qui « existera », c'est la *liberté*.

« L'être humain accomplit sa vie entre naissance et mort de manière que dans le « calculable » [dans le quantitatif] lui est créée la base corporelle pour le développement du libre élément intérieur d'âme et d'esprit, « l'incalculable » [qualitatif et essentiel]. Il passe sa vie entre mort et naissance nouvelle dans « l'incalculable », mais de manière que là, comme au « plus profond » de l'être d'âme et d'esprit, ce qui est « calculable » se déploie pour lui en forme de pensée. Partant de cet élément calculable, il devient ainsi le constructeur de sa future vie terrestre. Dans « l'histoire » vit et se déroule sur la Terre « l'incalculable » dans lequel cependant s'insinue le calculable, quand bien même faiblement.

Les êtres lucifériens et ahrimaniens s'opposent à l'ordre établi entre incalculable et calculable par les êtres divino-spirituels, reliés à l'être humain depuis ses origines ; ils s'opposent à l'harmonisation du Cosmos au moyen du « poids, de la mesure et du nombre » » (p.151).

Vous rappelez-vous ce que je dis quand nous parlâmes de l'inspiration et de l'expiration (ainsi que dans la systole et de la diastole) ? Je dis que, si cela dépendît de l'inspiration, nous n'expirions jamais, tout comme si cela dépendît de l'expiration, jamais nous n'inspirions.

Je le dis pour mettre en évidence l'existence d'une réalité tierce et supérieure qui contraint l'expiration et l'inspiration à s'alterner selon un rythme donné.

Eh bien, comme Lucifer et Ahriman nous devrions faire la même chose : à savoir, nous devrions en tant que tiers (en tant que Je habités par le Christ) leur imposer une alternance, de sorte que Lucifer limitât les prétentions d'Ahriman, et qu'Ahriman limitât les prétentions de Lucifer.

Steiner parle ici du « calculable » et de « l'incalculable », mais nous savons bien que le premier est royaume d'Ahriman et le second celui de Lucifer.

Ahriman, s'il pouvait, calculerait toujours (comme certains neurasthéniques), tandis que Lucifer, s'il pouvait, ne calculerait jamais (comme certaines hystériques).

# « Comme la nature qu'il a assumé, Lucifer ne peut rien concilier qui soit calculable » (p.151).

Lucifer est, pour le coup, un aristocrate un esthète, ou un mégalomane qui, en désignant le « calculable », « ne regarde pas — comme on a coutume de dire — à la dépense ». Voici de nombreuses années, par exemple, il m'arriva de connaître à Naples, un haut dirigeant bancaire qui, ayant été apuré après la chute du fascisme, et n'ayant plus trouvé de travail, était réduit à la misère.

Eh bien, lorsque quelque ami lui prêtait, que sais-je, mille lires, il était capable de s'asseoir au bar, de consommer quelque chose, et ensuite de s'en aller en en laissant 500 de pourboire au serveur.

« Son idéal est : action cosmique inconditionnelle de l'intelligence et de la volonté. Cette tendance luciférienne est conforme à l'ordre de l'univers dans les champs dans lesquels doit régner une liberté d'action. Et ici Lucifer est l'aide spirituelle justifiée du développement de l'humanité. Sans son aide, dans l'être spirituel-animique de l'être humain qui se dresse sur la base de l'élément calculable, la liberté ne pourrait pas entrer. Mais Lucifer voudrait étendre cette tendance à tout le Cosmos. Et ainsi son activité devient une lutte contre l'ordre divino-spirituelle à laquelle l'être humain appartient à l'origine » (pp.151-152).

J'ai dit, un soir, qu'une chose sont les « penseurs libérés » (par les sens), et une autre les soi-disant « penseurs libres » (pleins de vanité et d'orgueil).

Une chose, en effet, est la liberté du Je (de l'esprit), une autre la revendication de la liberté (de la licence ou de l'arbitraire) de la part des convoitises (Violette chante dans la *Traviata* : « *Sempre libera degg'io / Trasvolar di'gioia in gioia / Perché ignoto al viver moi / Nulla passi del piacer* »). La liberté du Je ne craint ni ne fuit la nécessité, mais elle l'affronte ; celle des convoitises au contraire la rejette, parce qu'elle craint d'en rester victime.

En somme, Ahriman a peur de la liberté (de « l'incalculable »), tandis que Lucifer a peur de la nécessité (du « calculable »).

« Dans les champs où doit régner une liberté d'action », Lucifer est par conséquent « l'aide spirituelle justifiée du développement de l'humanité. Sans son aide, dans l'être spirituelle-animique de l'être humain qui se dresse sur la base de l'élément corporel calculable, la liberté ne pourrait entrer ».

S'il n'avait pas pâti de la séduction luciférienne (celle du « rebelle » par antonomase), « l'être spirituelle-animique de l'être humain » serait donc resté attaché (à l'égal de « l'élément corporel ») à l'œuvre accomplie : à savoir, au calculable ou à la nécessité.

C'est pourquoi nous devons lui être reconnaissants, puisque, en nous séparant de la sphère de la nécessité et en nous différenciant de telle façon des animaux, des végétaux et des minéraux, il a ouvert la porte à cette « subjectivité »-là (à cette opiner ou à ce « ainsi est-ce s'il vous semble ») qui énerve au contraire Ahriman, paladin de la froideur, impersonnelle et rigoureuse « objectivité » (matérielle).

Pensez, autant pour dire, au livre fameux de Erich Fromm *Fuite de la liberté* (**18**). N'est-il pas significatif que ni a lui, ni à d'autres ne soit venu à l'esprit (pour autant que je sache) d'en écrire un autre, intitulé : *Fuite de la nécessité* ?

Il aurait été de toute manière inutile, étant donné que l'art (humain) ne se trouve pas dans la fuite de la liberté (luciférienne) ou la nécessité (ahrimanienne), au contraire, en partant du Je (habité par le *Logos*), dans le fait de *se servir de la liberté pour transformer la nécessité*.

Alors qu'il voudrait « étendre cette tendance à tout le Cosmos », dit Steiner, l'action de Lucifer n'est cependant plus « conforme à l'ordre de l'univers dans les champs dans lesquelles doit régner une liberté d'action », mais au contraire « elle devient une lutte contre l'ordre divino-spirituel auquel l'être humain appartient à l'origine ».

Lucifer aussi (comme Ahriman) devient donc un « faiseur d'obstacle » seulement quand il lui est permis (par notre inconscience) de faire plus que ce qu'il devrait, et de nous empêcher ainsi de passer de la liberté rebelle « de » (celle de l' « homme en révolte » d'Albert Camus) (19) à l'aimante liberté « pour ».

C'est pour cette raison, ne l'oublions pas, que *La Philosophie de la Liberté* est divisée en deux parties : la première consacrée à la « science de la liberté » ; la seconde à la « réalité de la liberté ». On ne peut pas passer, en effet, de la liberté « de » (luciférienne) à la liberté « pour » (christique) si l'on ne sait pas ce qu'est ou, pour mieux dire, *qui est* la liberté, et on continue à cause de cela à la confondre avec le caprice, avec la licence ou avec l'arbitraire.

Écoutez ce que dit Croce ; « Parce qu'à la liberté on ôte son âme morale, si on la détache du passé et de sa tradition vénérable ; si à la création continue de nouvelles formes qu'elle requiert, on ôte la valeur objective d'une telle création ; si aux luttes qu'elle accepte et aux guerres aussi et au sacrifice et à l'héroïsme on enlève la pureté de la fin ; si à la discipline intérieure à laquelle elle se soumet spontanée se substitue à ce guide extérieure et le commandement, il ne reste plus que le faire pour le faire, le détruire pour le détruire, l'innover pour l'innover la lutte pour la lutte, et la guerre et les carnages, et le donner et recevoir la mort comme des choses à rechercher et vouloir en soi, et l'obéir aussi, mais l'obéir qui s'utilise dans les guerres ; et il en sort « l'activisme ». Lequel est donc, dans cette traduction et réduction et triste parodie qui en termes matérialistes réalisations d'un idéal éthique, en substance, une perversion de l'amour pour la liberté, un culte du diable mis à la place de Dieu, et qui est aussi un culte, la célébration d'une messe noire, mais qui est aussi une messe ; et s'il hait le libéralisme, c'est parce que le diable est simia Dei, et si toutefois il garde une attirance quelconque, elle est semblable à celle de l'Ange possédé ou, pour parler de manière moins imaginative, elle est comme celle qu'à la malignitas Tacite attribue cette « falsa species libertatis est » » (20).

« Ici intervient Michel. Il se trouve avec son être dans l'incalculable ; mais il établit l'équilibre entre l'incalculable et le calculable qu'il porte en lui comme pensée cosmique qu'il a reçue de ses dieux » (p.152).

J'ai dit un soir que dans le monde il y a place pour tout, mais que tout dans le monde doit se trouver à sa place. Il y a place pour l'œuvre accomplie, il y a place pour l'effet opérant, il y a place pour la manifestation et il y a place pour l'Entité divino-spirituelle : il s'agit cependant de réalités qui se trouvent sur des plans différents et qui constituent une hiérarchie.

Entre l'élément incalculable et celui calculable, un accord est donc possible ou un « équilibre ». Quand l'incalculable (la liberté) évite au contraire de se mesurer au calculable (avec la nécessité) naît alors le *velléitarisme*: à savoir, cette caricature de la volonté qui pense cent choses mais n'en fait aucune. Dans des temps « céphalocentriques » et « d'ordinateurs », comme les nôtres, il est de toute manière plus facile de rencontrer (surtout dans les lieux du « pouvoir ») des apathiques, des cyniques ou des dépressifs, pris d'une manière excessive (ahrimaniquement) par le calculable, que des velléitaires, des utopistes ou des maniaques, pris hystériquement (lucifériquement) par l'incalculable (sinon parmi ceux qui contestent les premiers).

« Les puissances ahrimaniennes sont autrement situées dans le monde. Elles sont la parfaite antithèse des êtres divino-spirituels avec lesquels l'être humain est relié depuis son origine. Ces derniers sont actuellement des puissances purement spirituelles qui portent en elles une parfaite intelligence libre et une parfaite volonté libre, mais qui toutefois, dans cette intelligence et dans cette volonté, créent la sage compréhension pour la nécessité de ce qui est calculable et non libre, en tant que pensée cosmique du giron de laquelle l'être humain doit se développer comme un être libre. Et avec tout le calculable, avec la pensée de l'univers, ces êtres divino-spirituels sont unis dans le Cosmos avec amour. Cet amour irradie d'eux et imprègne l'univers » (p.152).

Que les « êtres divins spirituels avec lesquels l'être humain est relié depuis son origine » soient « unis dans le Cosmos avec amour » avec tout le calculable, en tant que « pensée de l'univers », devrait faire méditer tous ceux qui croient que pour devenir spirituels, il faut mépriser les nécessités du quotidien.

Qui procède correctement au long du « cheminement de la pensée », jamais ne subira le calculable, parce qu'il n'en sera pas esclave, mais s'en servira.

« En pleine antithèse avec celui-ci, dans la cupidité avide des puissances ahrimaniennes vit une haine glaciale contre tout ce qui évolue en liberté » (p.152).

Permettez-moi de dire que ne peut connaître cette « haine glaciale » que celui qui l'a éprouvée sur sa propre peau.

Le Christ-Jésus dit : « Ils me haïront sans raison » (**Jean 15**, 25). Mais il y a une raison, à partir du moment où le Christ était (et est) le « Je suis », et le « Je suis » était (et est) non seulement, « la voie la vérité et la vie », mais aussi la liberté.

Et c'est justement ce qui vit en liberté qui suscite la « haine glaciale » des puissances ahrimaniennes : une haine nourrie de mensonges, de calomnies et de peurs.

« L'intention d'Ahriman est de faire une machine cosmique de tout ce qu'il dégage de la terre dans les espaces universels. Son idéal, c'est uniquement : « mesure, nombre, poids ». Il fut appelé à s'insérer dans le Cosmos qui sert à l'évolution de l'humanité, parce qu'il fallait son champ d'action, et donc « mesure, nombre et poids » » (p.152).

Le champ d'action de la « mesure », du « nombre » et du « poids » c'est le champ de l'æuvre accomplie.

Eh bien, l'œuvre accomplie se tient à l'être humain comme le piédestal à la statue. L'œuvre accomplie est en effet la base sur laquelle nous commençons à construire l'autoconscience, et plus nous ennoblissons (et rachetons), plus, en vertu de l'impulsion du Christ, nous édifions sur l'homo. Nous pourrions donc dire, en revenant aux faiseurs d'obstacles, qu'Ahriman voudrait nous réduire à des piédestaux sans statue, Lucifer à des statues sans piédestal.

C'est en raison de l'équilibre qui devrait au contraire régner entre ce qui se trouve au-dessus du seuil (la statue) et ce qui se trouve en-dessous (le piédestal) que Michel est parfois représenté, comme vous le savez peut-être, tenant une balance en main, au lieu d'une épée.

« Seulement celui qui, partout, comprend l'univers en tant qu'esprit et corps, le comprend réellement. Il doit être tenu compte de ceci jusque dans la nature, soit en relation aux puissances divino-spirituelles opérant par amour, soit en relation à celles ahrimaniennes opérant par haine. Nous devons percevoir dans la chaleur naturelle universelle, qui commence au printemps et agit vers l'été, l'amour naturel des êtres divino-spirituels ; nous devons au contraire percevoir l'action d'Ahriman dans le glacial souffle hivernal » (pp.152-153).

Nous avons vu que Lucifer et Ahriman deviennent des obstacles seulement lorsqu'ils franchissent la limite qui leur est assignée par les forces créatrices, et qu'ils la franchissent parce que l'être humain n'a pas encore développé les forces nécessaires pour les contenir.

(Scaligero écrit : on ne doit pas « croire que les producteurs du mal soient Lucifer et Ahriman ; dans un tel sens, ils sont vraiment innocents. Le producteur authentique du mal, c'est l'être humain, par le fait qu'inconsciemment il fait un usage erroné des forces de Lucifer et d'Ahriman, en ne distinguant pas d'elles la force proprement inaltérable : celle insérée dans le Je » (21).

Nous avons ici l'exemple des saisons. Au printemps et à l'automne, par la tiédeur et la fraîcheur agissent les entités spirituelles régulières, alors que durant l'été et l'hiver, par les excès opposés de la canicule et du gel, agissent Lucifer et Ahriman.

Dire « qu'il n'y a plus de saison intermédiaire » est devenu un lieu commun. Il reste de toute manière un mauvais signe. De passer toujours plus rapidement de l'été à l'hiver, et vice versa, signifie en effet passer de plus en plus rapidement de la sphère hypothéquée par Lucifer à celle hypothéquée par Ahriman, en se retenant toujours moins dans celles « tempérées », plus proprement humaines.

« Au sommet de l'été la force de Lucifer se trame dans l'amour naturel, dans la chaleur. À l'époque de Noël, la force des êtres divino-spirituels avec lesquels l'être humain est lié depuis les origines se tourne contre la haine glaciale d'Ahriman. Et vers le printemps l'amour naturel divin mitige continuellement la haine naturelle d'Ahriman.

L'apparition de cet amour divin qui surgit annuellement est le moment qui rappelle comment le Christ entra dans l'élément terrestre calculable, le libre élément divin. Christ opère en pleine liberté dans le calculable, et rend ainsi inoffensif l'élément ahrimanien qui convoite seulement le calculable » (p.153).

Voici des années, j'allai à Assise pour assister à la messe de Noël dans l'ermitage des prisons, sur le mont Subasio. À minuit pile, les frères, portant chacun une lumière, portent en procession le Nouveau-né jusqu'à l'autel.

Eh bien, le contraste était tel entre la lumière et la légère tiédeur qui entouraient et accompagnaient le petit enfant, et l'obscurité glaciale de la nuit hivernale que, non seulement je pensai au « Soleil de Minuit », mais qu'il me revint aussi à l'esprit cette petite poésie de Rinaldo Küfferle (sur un motif de Angélus Silésius) (22):

Il s'est enfoncé en terre le Soleil dans l'obscurité de décembre ;

Rayonnant, dans une mangeoire, un bel Enfant sourit.

La Terre non plus seule, regarde le lendemain en fête :

Cet Enfant qui par volonté d'amour, reste avec elle.

Il est né dans une mangeoire notre Sauveur,

Il s'est uni à la Terre par volonté d'amour.

Mais fais que ton cœur même, ô homme, soit une mangeoire,

Si tu veux qu'en toi renaisse la fruit de Marie!

C'est dans la culmination de l'hiver, que s'allume donc le Soleil (christique) de Minuit, alors que c'est dans la culmination de l'été que s'allume le Soleil (luciférien) de midi.

« L'événement du Golgotha c'est la libre action cosmique de l'amour dans l'histoire de la Terre ; il ne peut être compris que par l'amour que l'être humain est capable de développer en soi afin de le comprendre » (p.153).

Le sacrifice du Golgotha a été un acte d'amour, et donc un acte libre, et non pas nécessaire (à savoir déterminé par une cause).

Le Verbe s'est fait chair seulement par amour, seulement parce qu'il a eu une pitié profonde de la souffrance humaine.

Vous m'avez entendu dire, d'autres fois, que celui qui aime vraiment la vérité ne peut pas ne pas arriver, tôt ou tard, à l'anthroposophie, et il ne peut pas ne pas aimer l'anthroposophie autant qu'il aime la réalité : même son étude simple requiert, en effet, dévotion, abnégation et don de soi. Le fait est qu'amour est le penser, qu'amour est le sentir et qu'amour est le vouloir, que l'amour en tant que penser est l'*Esprit Saint*, que l'amour en tant que sentir c'est le *Fils*, que l'amour en tant que vouloir est le *Père*, et que comme le penser, le sentir et le vouloir sont « un », dans le Je (dans le « Je suis humain », goutte de la mer divine), ainsi l'*Esprit Saint*, le *Fils*, et le *Père* sont « un » en Dieu (dans le « Je suis divin »).

Cet amour (« l'amour-action » et non pas « l'amour-passion », dirait Denis de Rougemont) (23) est naturellement antipathique, aussi bien aux entités ahrimaniennes, qui le trouvent trop chaud, qu'aux entités lucifériennes qui le trouvent trop froid.

Nous pourrions dire aussi, en nous servant encore de la distinction faite par Scaligero entre la *flamma urens* (la passion) et la *flamma non-urens* (l'amour), que la *flamma non-urens* est antipathique à Ahriman parce qu'elle est *flamma*, à Lucifer parce qu'elle est *non-urens* (Parsifal dit à Kundry: « Vers toi aussi, pour ton salut, je suis envoyé / Si tu résistes à l'ardeur du désir. / Le baume qui mettra fin à ta souffrance / Ne peut venir que de la source qui l'a fait naître; / Le salut ne te sera jamais accordé / Avant que cette source ne tarisse pour toi»).

Lisons à présent les maximes ;

140) « Le processus cosmique, dans lequel est tramée l'évolution de l'humanité et qui se reflète dans la conscience humaine comme « histoire » au sens large, se divise dans la longue histoire céleste, dans l'histoire mythologique, plus brève, et dans l'histoire terrestre, relativement très brève ».

Nous pourrions comparer (avec une approximation évidente) l'histoire céleste à notre vie intrautérine, l'histoire mythologique à notre vie infantile-adolescente (celle dite de « l'âge évolutif »), et l'histoire terrestre à notre vie adulte.

Nous tous revivons en effet (ontogénétiquement) ces phases (phylogénétiques), en n'ayant pas la mémoire de l'histoire céleste de l'humanité dans la même mesure où nous n'avons pas la mémoire non seulement de l'histoire de notre vie intra-utérine, ni non plus de notre première enfance.

141) « Ce processus cosmique se scinde aujourd'hui dans l'activité « non calculable » d'êtres divino-spirituels qui opèrent en liberté d'intelligence et de vouloir, et dans le processus « calculable » du corps du monde ».

En termes cartésiens, l'activité « non calculable » de tels êtres est celle de la *res cogitans*, tandis que le « processus « calculable » du corps du monde » est celui de la *res extensa*.

143) « L'événement du Golgotha est une action cosmique libre qui jaillit de l'amour universel et peut être comprise seulement par l'amour humain ».

Nous ne pouvons pas comprendre l'amour si nous n'aimons pas, et nous ne pouvons pas aimer si nous ne pensons pas.

Écoutez ce qu'écrit Scaligero : « L'autoconscience est la percée à l'amour dans la scène du monde. La conscience, en puisant sa vie intime, s'illumine de pensée d'amour, la substance indialectique de la pensée étant amour. Le premier mouvement de la pensée est amour. Perçue dans son jaillissement, la pensée conduit à cette source incorporelle d'où l'amour s'écoule comme idée créatrice. En vérité toute pensée est, en soi, dans son mouvement de source, pensée d'amour » (24).

#### Notes:

- (1) Cfr. Intellect d'amour www.ospi.it, 20 juin 2004 [traduit en français sur le site de l'IDCCH.be, ndt].
- (2) R. Steiner: L'histoire à la lumière de l'anthroposophie Antroposofica, Milan 1982, p.38.
- (3) Cfr. J. Hillman: La vaine fuite des Dieux Adelphi, Milan 1994.
- (4) R. Steiner: L'anthroposophie et la science Antroposofica, Milan 1995, pp.136, 132.
- (5) Cfr. H. Fritsche: Le premier-né Bompiani, Milan 1946.
- (6) V. Soloviev: La crise de la philosophie occidentale La Casa del Matriona, Milan 1986, pp.84-85.
- (7) M. Scaligero: *Graal* Tilopa, Rome 1982, p.28 [traduit en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*].
- (8) Cfr. R. Steiner: L'étude des symptômes historiques Antroposofica, Milan 1961.
- (9) F. Nietzsche: Sur l'utilité et le ravage de l'histoire par la vie Adelphi, Milan 2009, pp.93-94.
- (10) Ibid., p.99.
- (11) Hésiode: Théogonie Rizzoli, Milan 2010, pp.36, 37, 38.
- (12) Hérodote: Histoires Mondadori, Milan 2000, vol.I, pp.263-265.
- (13) E. Uehli: La naissance de l'individualité à partir du mythe Bocca, Milan 1939, pp.76, 60.
- (14) L. Paggiaro : *Le modernisme à cinquante ans de sa condamnation* Quaderni del Clero n°9-10 Presbyterium, Padoue, Rome, Naples 1957, pp.19-20.
- (15) Cfr. J. Campbell: Le héros aux mille visages Guanda, Milan 2008.
- (16) Cfr. M. Eliade: Traité d'histoire des religions Bollati-Boringhieri, Milan 2008.
- (17) Cfr. G. Vico: La science nouvelle Rizzoli, Milan 1994.
- (18) Cfr. E . Fromm : Fuite de la liberté Mondadori, Milan 2001.
- (19) Cfr. A. Camus: L'homme en révolte Bompiani, Milan 2002.
- (20) B. Croce: Histoire d'Europe au dix-neuvième siècle Laterza, Rome-Bari 1981, p.300.
- (21) M. Scaligero: Du Yoga au Rose-Croix Perseo, Rome 1972, p.185.
- (22) Antroposofica Revue mensuelle de science de l'esprit, année XII, n°12, décembre 1957, p.368.
- (23) Cfr. D. de Rougemont : L'amour et l'Occident Rizzoli, Milan 1993.
- (24) M. Scaligero: *De l'amour immortel* Tilopa, Rome 1982, p.20, [traduit en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*].

### Maximes 144/145/146

Nous nous occuperons ce soir d'une nouvelle lettre, intitulée : **Qu'est-ce qui se manifeste quand on tourne le regard sur les vies terrestres répétées** (11 janvier 1925).

Commençons à lire tout de suite et que le Seigneur nous assiste parce que nous traiterons de choses extrêmement complexes.

« Quand la connaissance spirituelle peut regarder en arrière sur les vie terrestres passées d'un homme, elle découvre l'existence d'une série de telles vies terrestres dans lesquelles l'être humain était déjà une personne. Son aspect extérieur ressemblait à celui présent, et il avait une vie intérieure qui portait une empreinte individuelle. Des vies terrestres apparaissent qui révèlent déjà la présence de l'âme rationnelle ou affective, mais pas encore celle de l'âme consciente, d'autres chez lesquelles n'était développée que l'âme de sensibilité, et ainsi de suite. Il en est ainsi dans des époques appartenant à l'histoire terrestre ; et il en avait déjà été ainsi beaucoup de temps auparavant » (p.155).

Dire que « l'homme était déjà une personne », signifie dire qu'il « était déjà une âme », et donc un Je, à partir du moment où c'est le Je, comme nous le savons, à « distiller » ou à « extraire » l'âme sensible du corps sensible, l'âme rationnelle-affective du corps éthérique, et l'âme consciente du corps physique.

En considérant que la phase évolutive de l'âme consciente commence en 1413 ap. J.-C., et que chacune des phases évolutives précédentes a eu une durée de 2160 ans, on peut affirmer que « l'être humain était déjà une personne » voici environ 5000 ans (dans la période, si l'on s'en tient à maints historiens, où Ménès réunit la Haute et la Basse Égypte).

Steiner dit en effet : « Il en est ainsi dans des époques appartenant à l'histoire terrestre ; et il en avait déjà été ainsi beaucoup de temps auparavant » : « il en était déjà ainsi », à savoir, dans les époques appartenant à la « préhistoire » terrestre.

Nous avons dit, la fois passée, que l'histoire terrestre pourrait être comparée, sur le plan ontogénétique, à notre vie intra-utérine, de même que l'histoire mythologique et l'histoire terrestre pourraient être respectivement comparées à notre vie infantile et adolescente (celle de ce qu'on appelle « âge évolutif ») et à notre vie d'adulte (dans laquelle nous sommes « une personne »).

« Mais la voyance remonte à des époques dans lesquelles il n'en était pas ainsi. En elles, soit concernant la vie intérieure, soit dans la formation extérieure, l'être humain était encore entretissé dans le monde des êtres divino-spirituels. L'être humain existait comme un homme terrestre mais il n'était pas encore séparé de l'être, du penser et du vouloir divino-spirituels » (p.155).

Comme on voit, l'époque dans laquelle l'être humain existe « comme homme terrestre », mais n'est pas encore « séparé de l'être du penser et du vouloir divino-spirituels », se prête à être comparée (*cum grano salis*) à celle infantile-adolescente, dans laquelle l'on ne s'est pas encore émancipés de la tutelle des parents, de même que l'époque précédente se prête à être comparée à celle de notre vie intra-utérine.

En effet:

« Dans des époques encore plus anciennes l'être humain disparaît totalement comme être détaché; il n'y a que des êtres divino-spirituels qui portent l'être humain dans leur giron. L'être humain a traversé ces trois stades-ci de son évolution durant sa vie terrestre. Le passage du premier stade au second advient dans la dernière période de l'époque lémurienne, celui du second au troisième à l'époque atlantéenne » (p.155).

Le passage de l'histoire céleste à l'histoire mythologique se produit donc « dans l'ultime période de l'époque lémurienne », alors que celui de l'histoire mythologique à l'histoire terrestre se produit « à l'époque atlantéenne ».

L'histoire terrestre se poursuit dans l'actuelle époque post-atlantéenne, en atteignant le sommet avec l'avènement de l'âme consciente.

« De même donc que l'homme, dans la vie terrestre actuelle, porte en lui ses expériences en tant que souvenirs, ainsi il porte en lui, en tant que souvenir cosmique, tout ce qu'il a traversé de la manière décrite ci-dessus. Quelle est la vie d'âme terrestre ? C'est le monde des souvenirs, prêt à tout moment à accueillir de nouvelles perceptions. Dans cette action réciproque entre souvenir et expérience nouvelles l'être humain vit sa vie terrestre intérieure » (pp.155-156).

Pourquoi cette histoire est-elle importante ? C'est vite dit : parce qu'elle est toujours présente, « en tant que souvenir cosmique », en chacun de nous (« Au plus profond de notre être se trouve un monde riche, dont seulement des lambeaux singuliers qui affleurent dans les pensées : ce monde, qui est justement emprisonné en nous, est comme une mer profonde, et les représentations mnémoniques battent comme de singuliers coups de vague : cela est en nous ») (1). Comme nous allons le voir, avec le système neurosensoriel et avec le penser nous sommes aujourd'hui encore dans le giron des entités divino-spirituelles, avec le système rythmique et avec le sentir nous sommes aujourd'hui encore dépendants des entités divino-spirituelles, alors qu'avec le système métabolique et des membres et avec le vouloir, nous sommes devenus autonomes et indépendants.

« Mais une telle vie terrestre intérieure ne pourrait pas se développer s'il n'existait pas encore actuellement chez l'être humain, comme souvenir cosmique, ce que l'on voit en regardant spirituellement au premier stade de son devenir d'homme terrestre : stade dans lequel l'homme n'était pas encore séparé de l'être divino-spirituel.

De ce qui arrivait alors dans le monde, il n'existe de vivant aujourd'hui sur la Terre que se qui se déroule dans l'organisme neurosensoriel humain. Dans la nature extérieure toutes les forces qui alors étaient actives sont mortes, et ne se peuvent observer que sous une forme morte.

Dans le monde de la pensée humaine vit donc, comme une manifestation présente, ce qui, pour avoir une existence terrestre, doit avoir comme base ce qui était déjà développé chez l'être humain avant qu'il accomplisse une existence terrestre individuelle.

Dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance, l'être humain expérimente à chaque fois de nouveau ce stade. Seulement il porte la plénitude de cette existence individuelle, en s'étant formé dans la vie terrestre, dans le monde des êtres divino-spirituels qui le ré-accueille, comme autrefois déjà il l'eut en lui. Entre mort et nouvelle naissance il est dans le présent, mais en même temps il est dans toute l'extension du temps qu'il a traversée dans les vies terrestres consécutives sur la Terre et dans les vies consécutives entre mort et nouvelle naissance » (p.156).

Avec quoi entrons-nous en rapport dans la sphère du penser ? Nous le savons : avec le monde des concepts ou des *logoi*. Et quel est ce monde-ci ? C'est le monde des « idées » de Platon, le monde des « catégories » d'Aristote ou le monde des « Mères » de Goethe.

C'est dans cette sphère que nous sommes donc dans le giron des êtres divino-spirituels ou, pour le coup, des « mères ».

Écoutez comment commence l'*Isis-Sophia* de Scaligero : « La transcendance visible est le sens ultime de la pensée humaine, qui connaît enfin son propre être comme un être du monde, ou comme une réalité simultanément extérieure et intérieure, vivant de son naître pur, dans lequel tout, en se développant aussi, est constamment en germe : comme dans le giron de la Vierge. Le monde naît d'un giron, qui est le même que celui dans lequel se forme le Je » (2).

Steiner dit : « Dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance, l'être humain expérimente à chaque fois de nouveau ce stade » : à savoir celui de l'histoire céleste.

Repensons à la prière pour les défunts : « Vous qui veillez sur les âmes dans les sphères du Cosmos / Vous qui tissez la substance dans les âmes du Cosmos / Vous, sortis de la sagesse pour agir dans l'amour / Vous qui protégez l'être humain rendu à l'état d'âme / ... / Protecteurs de son âme, gardiens vigilants / que votre aile apporte l'amour implorant / de nos âmes aux êtres humains / qui dans les sphères sont remises à votre garde, / ... ».

Comme vous voyez, dans la vie entre mort et nouvelle naissance, nous sommes accueillis et gardés dans le giron de ces entités qui nous protégèrent et nous assistèrent durant l'histoire céleste, et qui continuent à le faire, aussi aujourd'hui, à la différence d'hier, nous leur apportons la « plénitude » de notre « existence individuelle, s'étant formée dans la vie terrestre » (l'autoconscience).

« Diversement sont les choses pour ce qui vit dans le monde du sentiment humain. Un tel monde est en relation avec les expériences qui suivirent immédiatement le stade dans lequel l'être humain ne se manifestait pas encore comme tel ; avec les expériences que l'être humain traversa déjà en tant qu'homme, mais non encore séparé de l'être, du penser et du vouloir divinospirituels. L'être humain ne pourrait pas actuellement développer un monde du sentiment, si celui-ci ne surgît pas sur les bases de son organisme rythmique. En ceci est présent le souvenir cosmique du déjà décrit selon le stade de l'évolution humaine.

Dans le monde du sentiment agissent ainsi ensemble le présent d'âme humain et ce qui en lui survit d'une « époque révolue » » (pp.156-157).

L'homme passe donc de la sphère du système neurosensoriel du penser (de la vie intra-utérine) reliée à l'histoire céleste (premier stade : « de son évolution durant sa vie terrestre »), à travers celle du système rythmique du sentir (de la vie infantile et adolescente) reliée à l'histoire mythologique (second stade), à la sphère du système métabolique et des membres, du vouloir (de la vie adulte) reliée à la préhistoire et à l'histoire terrestre (troisième stade).

Qu'est-ce que cela signifie ? C'est clair : que l'être humain s'est émancipé de la tutelle du monde spirituel seulement dans la sphère du vouloir.

Ici naît, en effet, la *volonté individuelle* : à savoir, une volonté inconnue à tous les êtres qui peuplent notre monde (étant donné qu'ils ne connaissent que la volonté collective de leur espèce). Ce n'est pas par hasard si notre émancipation mûre, dans le cours de l'histoire terrestre, lorsque *ce* vouloir-*ci* s'introduit (naturellement ou inconscient) dans le penser, en provoquant ainsi la

naissance de l'âme consciente.

« Dans la vie entre mort et nouvelle naissance, l'être humain expérimente le contenu de l'époque dont nous venons de parler, comme la limite de son Cosmos. Ce qui, dans la vie terrestre physique, est le firmament pour l'homme, dans la vie entre mort et nouvelle naissance c'est spirituellement son existence qui se trouve entre son union complète avec le monde divinospirituel et la séparation du même. Ici, à la frontière du monde, n'apparaissent plus des corps célestes physiques, mais, à la place de toutes les étoiles, la somme des êtres divino-spirituels qui en réalité forment ces étoiles » (p.157).

Nous sommes encore en train de parler de la sphère rythmique ou médiane. « Ce qui dans la vie terrestre physique — dit en effet Steiner — c'est pour l'être humain le firmament dans la vie entre mort et nouvelle naissance, c'est spirituellement son existence qui se trouve entre son union complète avec le monde divino-spirituel et la séparation du même » : C'est, à savoir, une existence qui se trouve au milieu, en tant que sentiment, « entre son union complète avec le monde divino-spirituel », en tant que pensée, et « la séparation du même », en tant que volonté.

En bref : nous sommes unis au monde spirituel dans la sphère céphalique, nous en sommes séparés dans la sphère métabolique, et nous en sommes alternativement unis et séparés dans celle rythmique.

Uni seulement à la volonté, non pas au sentiment et au penser, vit dans l'être humain le contenu des vies terrestres qui déjà à l'observation se manifestent personnellement individuelles. Ce qui depuis le Cosmos donne à l'être humain sa figure extérieure, se conserve en elle comme un souvenir cosmique. Celui-ci vit, comme énergie, dans la figure humaine ; et une telle énergie n'est pas immédiatement une force évolutive, mais plutôt ce qui dans l'organisation humaine est la base des forces volitives.

Dans la vie entre mort et nouvelle naissance cette région-ci de l'être humain gît au-delà de la « limite du monde ». Ici l'homme se la représente comme ce qui sera nouvellement sien dans sa nouvelle vie terrestre » (p.157).

Quel est ce « contenu des vies terrestres qui à l'observation déjà se manifestent personnellement individuelles » et qui est « uni seulement à la volonté, non pas au sentiment et au penser » ? Ce n'est pas difficile : le *karma*.

Cela signifie que nous-mêmes, en tant que « personnellement individuels » (subjectivité), nous sommes *karma*, ou mieux encore, que *l'ego est le karma du Je* (ou, sur le plan du caractère, le « petit gardien » du seuil).

Dans la sphère du vouloir ou, comme le précise Steiner, « dans l'organisation humaine » qui est « la base des forces volitives » (celle métabolique et des membres) nous n'avons plus affaire avec l'*universalité* du penser ni avec la *particularité* du sentir, mais plutôt avec la *singularité* ou *personnalité* déterminée justement par le *karma*.

« Dans l'organisme neurosensoriel de l'être humain est aujourd'hui encore relié avec le Cosmos, comme il l'était quand, encore au sein de l'élément divino-spirituel, il ne se manifestait qu'en germe » (p.157).

On a l'habitude de dire de tous ceux qui se montrent un peu distraits, qu'il « se trouvent avec la tête dans les nuages », et de tous ceux qui se montrent tout autres que distraits, qu'ils « se trouvent avec les pieds sur terre ».

Voyez-vous le génie du langage ? En effet, avec la tête, et avec la pensée, nous trouvons dans le Cosmos, alors qu'avec les pieds et avec la volonté, nous sommes sur Terre.

Mais quel est le problème ? C'est que nous ne sommes pas avec la pensée dans la volonté et avec la volonté dans la pensée et nous ne parvenons pas à cause de cela à donner aux forces de la Terre les formes du Cosmos et aux formes du Cosmos, les forces de la Terre.

Pour y réussir, nous devrions en effet réunir le penser et le vouloir, en restituant ainsi au sentir sa nature originaire.

(Scaligero suggère la méditation suivante : « L'accord de la pensée avec la volonté est la base de l'équilibre et de la force de l'âme. L'équilibre et la force de l'âme ouvrent le passage à sa puissance suprasensible. C'est la puissance dans laquelle renaît le sentiment le plus vaste et libérateur, comme Vie suprasensible. » (3).)

Le fait est que comme l'union primordiale du penser avec le vouloir se manifestait en tant qu'harmonie des sentiments, ainsi leur actuelle séparation se manifeste comme opposition ou conflit des sentiments (comme ont l'habitude de dire les psychologues, en tant « qu'ambivalence »). Pensez à l'art contemporain (mais pas seulement à l'art) : n'apercevons-nous pas quelque part des forces volitives qui, ne réussissant pas à se rencontrer, ce conjuguent à de nouvelles formes (de nouveaux degrés) de pensée, et ne pouvant pas par conséquent devenir créatives, ne font autrement que re-visiter ou re-lire, de manière parasitaire ou plus ou moins sous formes ou de formes, celles du passé ?

Dans la danse classique, autant pour en dire une (que sais-je dans *Gisèle*, ou dans *Le Lac des cygnes*) l'équilibre entre le penser et le vouloir se traduit en mouvements élégants, enjolivés et harmonieux, alors que dans celle moderne, ou contemporaine (accompagnée souvent de « vacarme » plus que de « musique »), la prévalence du penser intellectualiste sur le vouloir se traduit en mouvements mécaniques ou robotiques, alors que la prévalence du vouloir instinctif sur le penser se traduit en mouvements disgracieux, convulsifs, sinon carrément épileptoïdes. (Je vous conseille de lire tout ce que dit Steiner de la danse dans une conférence tenue à Berlin le 28 octobre 1909 (4).)

Beethoven disait que « seuls l'art et la science élèvent l'être humain jusqu'à la divinité ». Que penser, alors, d'un art et d'une science qui « n'élèvent pas l'être humain jusqu'à la divinité », mais l'abaisse plutôt jusqu'à l'animalité ?

(L'homme abstrait ou « théorétique », écrit Nietzsche, à savoir « le « critique » sans plaisir et sans force, l'homme alexandrin, qui est au fond un bibliothécaire et celui qui amende, et s'est misérablement aveugler sur la poussière des libres et les erreurs d'impression » c'est « l'homme artistiquement impuissant » qui « se crée une espèce d'art, justement parce qu'il est homme non artiste en soi » (5); et Steiner affirme : « L'art qui, dans son essence, doit jaillir du monde du sentiment, devient lui-même non véridique quand à la base il y a un monde non authentique du sentiment, un monde du sentiment qui est sentimental ou animique » (6). Dans son *Hiver de la culture* (7), le critique d'art connu Jean Clair, présente une liste horripilante des aberrations zoologiques et de la « chute excrémentielle » de l'art contemporain.)

« Dans son organisation rythmique l'homme vit encore aujourd'hui dans le Cosmos, comme il vivait quand il existait déjà comme être humain, mais il n'était pas encore séparé de l'élément divino-spirituel.

Dans son organisation des membres et des échanges, en tant que base de l'activité volitive, l'être humain vit de manière que cette organisation évoque tout ce qu'il a expérimenté depuis le début de ses vies terrestres personnelles-individuelles et ensuite, soit dans le cours de celles-ci, soit dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance.

Des forces de la terre, l'être humain tire seulement ce qui lui confère l'autoconscience. Même la base physique corporelle de l'autoconscience provient de l'action de la terre. Tout le reste, dans l'être humain, est d'origine extra-terrestre, cosmique. Le corps astral, porteur du sentiment et de la pensée, et sa base éthérico-physique, toute l'activité vitale dans le corps éthérique, et même ce qui a une action physico-chimique dans le corps physique, est d'origine extra-terrestre. Aussi étrange que cela puisse apparaître, les éléments physico-chimiques actifs dans l'être humain n'ont pas une origine de la terre » (pp.157-158).

Ahriman a beau jeu de nous rendre égoïstes, étant donné que se sont justement les forces de la terre à nous conférer l'autoconscience, à savoir la conscience spatiale ou matérielle (liée à l'ego) du Je spirituel.

Nous savons, grâce à Steiner, qu'à notre époque post-atlantéenne mettra fin, non pas une catastrophe naturelle (comme cela fut, par exemple, pour celle atlantéenne), mais plutôt une « guerre de tous contre tous ».

La « guerre de tous contre tous » n'est cependant pas que la guerre des ego contre les ego (dont nous pouvons déjà percevoir, malheureusement, les symptômes).

Que cela soit clair : il ne s'agit pas de « prophétie », mais plutôt de « prévision » ou, mieux encore, d'un « pronostic ».

Du reste, à quel autre futur pourraient aller à la rencontre des ego qui se sont refusés à combattre spirituellement entre eux au nom du Je (et du Christ qui l'habite), sinon justement de se combattre les uns les autres matériellement ?

Nous disions, en étudiant *La Philosophie de la Liberté*, que l'auto-conscience naît grâce à l'œuvre accomplie, de l'espace, de la corporéité ou des forces de la Terre, de même qu'un fruit naît grâce à

l'arbre, mais que autant l'un que l'autre, une fois mûrs, doivent être cueillis, transsubstantiés et humanisés, et non pas laissés pourrir.

Nous devons donc remercier la Terre de nous avoir donné le fruit de l'auto-conscience de l'ego, mais nous devons être en même temps prêts à la saisir et à la transformer, et ainsi de la soustraire à Lucifer et Ahriman et la remettre au Christ( au « Je suis »).

Méditons, à cet égard, ces deux affirmations de Uehli : « L'être humain est devenu historique, comme résultat de l'évolution égoïste de Lucifer. Grâce à l'événement du Golgotha, l'immortalité de l'être humain est devenue historique. C'est pourquoi ceci est le fait biographique le plus grand de l'humanité. C'est l'événement le plus profond et décisif de son destin » ; « d'abord s'accomplit la naissance du Je personnel dans le corps de l'homme, au travers de la discorde. Puis s'accomplit la naissance du Je cosmique dans le corps de la Terre, au travers de l'amour universel » (8).

« Que l'être humain développe en soi cet élément cosmique extra-terrestre, cela est dû à l'action des planètes et des autres étoiles. Ce qu'il développe ainsi est apporté par le Soleil, avec ses énergies, à la Terre. L'élément cosmique humain est transféré par le Soleil dans la sphère terrestre. Grâce au Soleil l'être humain vit sur la Terre en tant qu'être céleste. Est seulement un don de la Lune, par contre, ce qui va au-delà de sa propre formation humaine, à savoir la faculté d'engendrer son semblable » (p.158).

Faisons attention, parce que le caractère de la polarité Soleil-Lune, comme celui de n'importe quelle autre polarité, peut varier comme il peut varier du point de vue à partir duquel on le considère. Restons-en à l'exemple que Steiner donne. En haut, nous avons la tête ; en bas les organes de la reproduction. Quel est le pôle solaire et quel est le pôle lunaire ? Cela dépend : du point de vue *structural*, la tête est lunaire, alors que les organes reproducteurs sont solaires ; du point de vue *fonctionnel*, la tête est solaire, alors que les organes reproducteurs sont lunaires.

On pourrait aussi dire : là où agit physiquement la Lune, agit éthériquement le Soleil ; là où agit physiquement le Soleil, agit éthériquement la Lune.

Nous ne devons jamais perdre de vue ces dynamiques et ces renversements d'importance particulière, par exemple, pour la médecine anthroposophique [et pour la bio-dynamie! voir par exemple la 6ème conférence du *Cours aux agriculteurs*, où ces effets sur la nature de la Lune et du Soleil sont abordées, *ndt*].

Je vous conseille de consulter, à ce sujet, le second des deux volumes de *Médecine anthroposophique* de Victor Bott.

Je ne vous en donne qu'un aperçu (relatif à la polarité Saturne-Lune, Jupiter-Mercure, Mars-Vénus, et des métaux correspondants) : « Tout ce qui est vie est rythme, constitué de deux polarités dont les manifestations s'alternent et s'équilibrent. Ainsi à l'incarnation suit la désincarnation ; à la naissance s'oppose la mort. Après la mort, nous retraversons les sphères planétaires, mais en sens inverse du parcours qui a précédé la naissance. Le processus d'incarnation ne cesse pas à l'improviste à la naissance, il se prolonge, tout en s'atténuant, jusqu'à la mort. De la même façon, le processus de désincarnation ne commence pas au moment de la mort, mais dès le moment de la naissance ; pour nous, le processus de mort commence, quand bien même discrètement, dès notre arrivée sur la Terre. Ce processus s'intensifiera au cours de notre existence. Cela signifie que la naissance constitue le début d'un processus de désincarnation. Entre ces deux processus, un équilibre s'établit, différent à chaque âge. Le déplacement de cet équilibre dans l'un ou l'autre sens, constituera une manifestation pathologique » (9).

« Naturellement ceux-ci ne sont pas les uniques effets du Soleil et de la Lune. De ces astres partent aussi des influences autrement spirituelles.

Quand le Soleil, autour de l'époque de Noël, acquiert toujours plus de forces plus importantes pour la Terre, on a l'action annuelle qui se manifeste rythmiquement dans le champ physicoterrestre, en tant qu'expression de l'esprit dans la nature. L'évolution humaine est un élément

unique, pour ainsi dire, d'une gigantesque année cosmique. Cela s'avère évident de tout ce que nous avons dit précédemment. Dans cette année cosmique, c'est Noël lorsque le Soleil non seulement agit sur la Terre en se mouvant à partir de l'esprit de la nature, mais quand l'âme du Soleil, l'esprit du Christ, descend sur la Terre.

Comme chez l'homme singulier, les expériences individuelles sont reliées avec la mémoire cosmique, ainsi la Noël de chaque année est ressentie par l'âme humaine de la manière juste, si l'avènement céleste-cosmique du Christ est pensé comme continu dans son action, et compris comme un souvenir, non seulement humain, mais cosmique. Non seulement l'être humain se remémore solennellement à Noël la descente du Christ, mais aussi le Cosmos » (pp.158-159).

En commentaire de ce passage, je voudrais vous lire deux choses :

Premièrement, ces paroles de Unger : « La lettre du 11 janvier 1925 s'achève par une allusion au mystère de Noël dont l'actualité s'exprime dans le verset : « *Aujourd'hui* nous est né le Rédempteur ». Aujourd'hui, et pas seulement voici 2000 ans, mais maintenant. De cette façon, dans le réveil du soi spirituel c'est d'abord la volonté qui est importante. En partant de la volonté, l'être humain est saisi par la force transformatrice de l'anthroposophie ; elle exige des hommes de bonne volonté » (10).

Secondement, cette « petite légende » (rapportée par Herbert Hahn) : « Celui qui s'enfonce dans un bois dans la nuit de la Saint Jean peut rencontrer en des lieux déterminés des grosses pierres, des masses erratiques, chus dans des époques préhistoriques ou des blocs de pierre abandonnés là après avoir été extraits des carrières. Ils gisent là, immobiles et pesants, et ils ne peuvent pas raconter aux gens ce qu'ils éprouvent durant les mois froids de l'hiver ou dans la chaleur étouffante de l'été. Ils ne peuvent pas non plus s'entretenir entre eux. Seulement une fois dans l'année ils peuvent le faire, dans la nuit de la Saint Jean. Si nous arrivons dans l'un de ces endroits sans avoir menti la semaine qui précède, nous pourrons entendre les paroles susurrées par les pierres et nous en serons tellement commotionnés que nous ne pourrons répéter à personne ce que nous avons entendu.

Celui qui traverse le bois en automne, dans le silence rompu seulement par le froufroutement des feuilles sèches, parmi les arbres désormais dépouillés, celui-là pourra ressentir, dans l'instant où tombe la dernière feuille, que l'arbre commence à trembler doucement tout au long de son tronc et à dire un mot. Celui qui entend cette parole sait qu'elle est sacrée et il la renfermera dans son cœur sans pourvoir la communiquer à personne.

Et à présent écoutons les oiseaux de passage : ce qu'ils nous disent durant l'été en sifflant et en gazouillant, c'est beau, réjouissant et exaltant. Mais la parole sacrée, le grand mystère ne vit pas dans le chant, les oiseaux ne le connaissent pas encore et ils l'apprendront seulement à la fin de l'automne, quand ils prendront leur essor pour le grand vol vers le Sud. Alors ils crieront jubilants, en disparaissant dans le lointain.

Et voici que décembre arrive, le mois qui apporte l'hiver et Noël. L'homme s'approche de la crèche, sous les lumières radieuses du sapin. Lorsqu'à la veillée de Noël, il verra le sourire de l'Enfant Jésus et entendra le chant de gloire des Anges, alors finalement il sera en mesure d'exprimer ce que les pierres, les plantes et les animaux avaient dit. Ils s'étaient réjouis de la naissance de l'Enfant dans l'obscure nuit hivernale : Les pierres à la Saint Jean, les plantes en automne, les animaux à l'automne tardif.

Si les pierres, les plantes et les animaux ont besoin de tant de temps pour se préparer à la joie de la nuit sainte, vous aussi, chers enfants, vous ne devez pas vous faire surprendre en étant non préparés. Vous partagez l'attente avec les pierres à la Saint Jean, avec les plantes en automne, et avec les animaux, à l'automne tardif, et pensez à l'Enfant qui viendra dans la nuit de Noël; accueillez-le, non seulement pour vous, mais aussi pour la pierre, pour la plante et pour l'animal » (11).

144) « En considérant toutes les vies terrestres répétées d'un être humain, on y distingue trois stades : le plus ancien est celui où l'être humain n'existe pas encore comme une entité individuelle, mais comme en germe dans l'entité divino-spirituelle. Ici, en regardant en arrière, nous ne rencontrons pas encore l'être humain, mais plutôt seulement des êtres divino-spirituels (Principautés, Archées) ».

Celui-ci est le stade (céleste) que nous avons comparé à celui de la vie intra-utérine.

145) « Succède à celui-ci un stade médian dans lequel l'être humain existe déjà comme une entité individuelle, mais sans être encore détaché du penser, vouloir et être du monde spirituel. Ici, il n'a pas encore sa personnalité actuelle qui est due au fait qu'il est un être absolument indépendant dans son apparition terrestre, détaché du monde divino-spirituel ».

Celui-ci est le stade (mythologique) que nous avons comparé à celui de la vie infantile et adolescente.

146) « Le stade actuel n'apparaît que comme troisième. Ici l'être humain s'expérimente luimême dans sa forme humaine, détaché(e) du monde divino-spirituel; et il s'oppose au monde environnant comme une personnalité individuelle. Ce stade commence à partir de l'époque atlantéenne ».

Celui-ci est le stade (terrestre) que nous avons comparé à celui de la vie adulte.

#### Notes:

- (1) R. Steiner: Anthroposophie: quelques aspects de la vie supra-sensible Antroposofica, Milan 2011, p.109.
- (2) M. Scaligero : *Isis-Sophia, La Déesse ignorée* [accessible en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*] Mediterranee, Rome 1980, p.9.
- (3) M. Scaligero: *Technique de la concentration intérieure* [accessible en français sur le site de l'IDCCH.be, sinon auprès du traducteur Daniel Kmiecik, *ndt*] Mediterranee, Rome 1985, p.23.
- (4) Cfr. R. Steiner: Art et connaissance de l'art Antroposofica, Milan 1998.
- (5) F. Nietzsche: La naissance de la tragédie Adelphi, Milan 1982, pp.123 & 127.
- (6) R. Steiner: Les bases cognitives et les résultats de l'anthroposophie Antroposofica, Milan 1968, p.13.
- (7) Cfr. J. Clair: L'hiver de la culture Skira, Milan 2011.
- (8) E. Uehli: La naissance de l'individualité à partir du mythe Bocca, Milan 1939, pp.185-186, 189.
- (9) V. Bott: Médecine anthroposophique IPSA, Palerme 1991, vol.II, p.193.
- (10) C. Unger: Le langage de l'âme consciente Antroposofica, Milan 1970, p.306.
- (11) H. Hahn: Pédagogie et religion Antroposofica, Milan 2000, pp.71-73.

### Maximes 147/148/149

Nous commencerons ce soir une lettre divisée en deux parties (l'une du 18 et l'autre du 25 janvier 1925), toutes deux intitulées : **Qu'est-ce qui se manifeste en regardant les vies précédentes entre morts et nouvelle naissances**.

Dans cette lettre-ci, le regard est tourné sur les « vies précédentes entre mort et nouvelle naissance », alors que dans celle-là, que nous avons lue la fois passée, il était tourné sur les « vies terrestres répétées ».

En parlant de celles-ci, nous avons déterminé trois stades « phylogénétiques » (ceux de « l'histoire céleste », « l'histoire mythologique » et de « l'histoire terrestre ») que nous avons comparés à ceux « ontogénétiques », respectivement, à la vie intra-utérine, dans laquelle nous sommes encore dans le giron des entités divino-spirituelles , à l'âge évolutif, dans lequel nous sommes guidés par de telles entités, et à l'âge adulte, dans lequel nous nous rendons indépendants. Et nous avons encore vu que nous pouvons nous faire une idée du premier stade grâce à notre vie de la pensée : dans cette sphère-ci, en effet, nous sommes aujourd'hui encore dans le giron des entités divino-spirituelles, parce que nous sommes dans le giron des universaux, à savoir des concepts ou des idées. Écoutez ce que dit Saint Augustin dans *Les confessions* : « La mémoire contient aussi les rapports et les innombrables lois de l'arithmétique et de la géométrie, aucune desquelles n'a été gravée par les sens extérieurs, n'étant pas colorées ou sonores ni odorantes ou sapides, en effet, ni tangibles. Quand on en discute, je perçois le son des paroles qui les expriment, mais le son est une chose, le concept qui est exprimé en est une autre. Le son diffère si je parle en grec ou en latin, mais les concepts ne sont ni grecs, ni latins, mis les Grecs et les Latins pouvaient se comprendre parce

Les concepts ne sont ni grecs ni latins, mais les Grecs et les Latins pouvaient se comprendre parce que ce que les premiers exprimaient d'une façon et les seconds d'une autre, c'était une même réalité (justement « universelle »).

Commençons donc par lire la première partie (18 janvier 1925).

« Dans la lettre précédente, nous avons examiné l'ensemble de la vie humaine de manière à tourner le regard de l'âme sur la succession des vies terrestres. Un autre point de vue, apte à illuminer encore plus nettement ce que le premier nous a manifesté, sera de considérer les vies successives entre la mort et une nouvelle naissance » (p.160).

En passant d'une phase à l'autre de notre histoire, notre niveau de conscience change et, en conséquence, notre expérience du *post mortem*.

Voyons donc, comment se présente une telle expérience.

« Ici aussi, se révèle à nous que le contenu de ces vies-ci, dans la forme actuelle, ne remonte qu'à un moment donné de l'évolution de la Terre. Un tel contenu actuel est en vérité déterminé par le fait que l'être humain transfère, au travers de la porte de la mort, la force intérieure de l'autoconscience conquise dans la vie sur la Terre. Grâce à ce que l'être humain en vient à se découvrir comme un individualité complète, et aussi en face des êtres divino-spirituels dans le cercle desquels il entre » (p.160).

Au stade actuel (celui de « l'histoire terrestre »), le Je, après la mort, est un Je auto-conscient qui se présente comme (par la grâce du Christ) aussi en face des Je plus évolués : à savoir, aussi devant ceux des Hiérarchies (« Comme dans la période entre naissance et mort au matin nous nous immergeons dans notre corps pour atteindre un état de conscience, de même qu'avec la mort nous devons nous immerger dans quelque chose pour atteindre une conscience, et ce quelque chose est le Christ ») (2).

« Il n'en était pas ainsi dans la période précédente. Alors, l'être humain n'était pas encore avancé dans le développement de son auto-conscience. L'énergie réalisée sur la Terre ne suffisait pas pour effectuer le détachement du monde divino-spirituel jusqu'au point de lui conférer une existence individuelle entre la mort et une nouvelle naissance. L'être humain ne vivait plus alors dans le sein des êtres divino-spirituels, mais il était toutefois intégré dans l'orbite de leur activité de manière que son vouloir était essentiellement leur vouloir, et non le sien » (p.160).

« Il n'en était pas ainsi dans la période précédente » (celle de « l'histoire mythologique »), étant donné que c'était le *Je*, mais pas encore la *conscience du Je*.

Écoutez ce que dit Christine Mohrmann, dans son introduction aux *Confessions* de Saint Augustin : « L'autobiographie, au plein sens du terme, à savoir le récit régulier d'expériences personnelles, extérieures et intérieures, est un phénomène très rare dans le monde antique (...) Les Romains s'intéressent en général plus que les Grecs à l'élément individuel et évolutif ; et, dans le domaine de l'art figuratif, ils ont des donc particuliers pour réussir dans le portrait. Nonobstant cela, l'autobiographie au plein sens du terme a été extrêmement peu pratiquée par les Romains (...) Les autobiographes romaines, extrêmement rares du reste, préfèrent au récit personnel un style impersonnel, même protocolaire, et le plus souvent à la troisième personne » (3). Pour quelle raison ? Pour la raison évidente que seule une conscience mature peut percevoir le désir

ou le besoin de rédiger une autobiographie (c'est-à-dire une histoire de l'ego). Steiner dit : « L'être humain ne vivait plus alors dans le sein des êtres divino-spirituels, mais il était toutefois intégré dans l'orbite de leur activité de manière que son vouloir était essentiellement leur

vouloir, et non pas le sien ». Nous ne sommes donc pas encore au point de rupture (celui de « l'histoire terrestre ») : nous le serons seulement quand l'être humain dira : *fiat voluntas mea*.

« Cette période a été précédée par une autre dans laquelle, en regardant en arrière, nous ne rencontrons pas du tout l'être humain dans sa constitution d'âme et d'esprit présente, mais nous rencontrons le monde des êtres divino-spirituels au sein desquels il y a l'être humain en germe. Ces êtres sont les Principes (Archaï) » (p.161).

Saint Augustin écrit : « Justement Seigneur, je m'épuise dans de telles questions, je m'épuise en moi-même ».

Eh bien moi-aussi, dans ma petitesse, voire même mon extrême petitesse, je me suis « épuisé en moi-même » en cherchant à montrer, dans l'article intitulé : *La logique hégélienne et les Hiérarchies spirituelles* (7 décembre 2003, [disponible en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*]) comment il est possible d'accomplir ce « pas » (comme Steiner l'appelle) qui permet de s'élever de la lumineuse, mais abstraite, logique de Hegel à la réalité des entités divino-spirituelles. Nous avons dit et répété que l'histoire céleste est toujours présente dans la sphère de la pensée, et nous avons vu que dans cette sphère sont présents les *Anges*, les *Archanges* et les *Archaï* : c'est-à-dire, ces entités-là de la troisième Hiérarchie, qu'en son temps, nous avions mis respectivement en relation avec l'image préconsciente, avec l'activité du jugement et avec les concepts.

« En remontant à rebours la vie d'un être humain, nous ne rencontrons pas seulement un être divino-spirituel, mais tous les êtres appartenant à cette Hiérarchie-là. Chez ces êtres divino-spirituels vit la volonté que l'être humain devienne. La volonté de tous participe au devenir de tout être humain singulier. Leur collaboration chorale a pour but universel la création de la figure humaine parce que l'être humain vit dans le monde divinspirituel encore non-formé » (p.161).

« En remontant à rebours », c'est-à-dire en remontant de l'histoire terrestre à celle mythologique et de l'histoire mythologique à celle céleste, nous ne rencontrons pas seulement l'*Ange gardien* 

(« seulement un être divino-spirituel »), mais une multiplicité ou un « chœur » d'entités divino-spirituelles (« appartenant à cette Hiérarchie-là » : à savoir, à la troisième).

« Chez ces êtres divino-spirituels — dit Steiner — vit la volonté que l'être humain devienne. La volonté de tous participe au devenir de tout être humain singulier.

Cette volonté est en premier lieu celle (créatrice) des *Archaï*, mais il est évident que derrière leur volonté, il y a celles de la seconde et de la première Hiérarchie (et aussi, s'entend, celle de la *Trinité*).

Qu'avons-nous vu, en fait, quand nous nous sommes occupés de *La Science de l'occulte*? Que durant la phase évolutive de l'ancien Saturne, (dans laquelle les actuels *Archaï* vécurent leur expérience humaine) opérèrent les *Trônes*, appartenant à la première Hiérarchie, alors que durant celles de l'ancien-Soleil (dans laquelle ils firent leur expérience humaine les actuels *Archanges*), de l'ancienne-Lune (dans laquelle firent leur expérience humaine les actuels *Anges*) et de la Terre (dans laquelle nous réalisons notre expérience humaine) opérèrent, dans l'ordre, les *Esprits de la sagesse*, les *Esprits du mouvement* et les *Esprits de la forme*, appartenant à la seconde Hiérarchie. Notre aventure commence donc comme une aventure « céleste » (corporelle), devient ensuite une aventure « mythologique » (d'âme) et enfin une aventure « terrestre » (spirituelle). « Leur collaboration « chorale » — dit Steiner — a pour but universel la création de la figure

« Leur collaboration « chorale » — dit Steiner — a pour but universel la création de la figure humaine parce que l'être humain vit dans le monde divin-spirituel encore non-formé ». Gardons bien présent à l'esprit, à ce sujet, qu'une chose est la « figure » (la forme) humaine, une autre la substance (minérale) sont elle se remplit sur la Terre (et qui se renouvelle tous les sept ans [selon Steiner, ndt], et qu'une telle figure est de fait « une et trine » (tête, tronc, abdomenmembres).

On doit relever, à cet égard, la contradiction singulière dans laquelle tombent tous ceux qui affirment (comme les catholiques) que l'être humain est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu (du *Père*, du *Fils* et de l'*Esprit Saint*), en niant, en même temps, qu'il est un et trin : à savoir qu'il est constitué de corps, âme et esprit.

« Il peut peut-être sembler étrange que pour un seul être humain opère tout le chœur des êtres divino-spirituels. Mais déjà auparavant, ils avaient déployé ainsi leur action créatrice, au travers des évolutions de la Lune, du Soleil et de Saturne, les Hiérarchies des Exusiaï [Esprits de la forme], Dynameis [Esprits du mouvement], Kyriotetes [Esprits de la sagesse], Trônes, Chérubins et Séraphins, afin que l'être humain devînt » (p.161).

« Il peut peut-être sembler étrange — dit Steiner — que pour un seul être humain opère tout le chœur des êtres divino-spirituels » : à savoir, le macrocosme tout entier.

Cela nous semblera moins étrange si nous nous efforçons d'imaginer que le macrocosme s'est contracté jusqu'à se réduire en un « point », pour pouvoir ensuite se re-étendre, à partir de ce même point (grâce à l'incarnation du *Logos*), de sorte à en arriver à créer un nouveau macrocosme (une nouvelle « sphère »).

C'est une pensée à méditer : *Le macrocosme devient microcosme pour que le microcosme devienne un nouveau macrocosme*.

Ce qui veut dire que le macrocosme, pour pouvoir se renouveler (christifier), doit *passer au travers de l'être humain*.

D'ici peu Steiner dira : « L'être humain est l'idéal des Dieux, le but [objectif à atteindre, *ndt*] des Dieux ».

(Ella Wiesberger écrit : « Nous pouvons retirer des indications de Rudolf Steiner, comment l'on peut s'approcher de l'être humain seulement si l'on peut comprendre « de manière très intime » qu'un cercle est un point et un point est un cercle, et comment aussi les tendances formatives qui se trouvent à la base de la figure humaine, peuvent être reconnues en partant de la dynamique de la polarité point-sphère ; en effet, « le point-je de la tête devient le cercle dans l'homme du métabolisme, qui a naturellement sa configuration » » (4).)

« Cette espèce de précurseur de l'être humain, qui se forma d'abord sur l'ancien-Saturne, l'ancien-Soleil et l'ancienne-Lune, n'avait pas encore de figure unitaire. Chez aucun des êtres pré-humains ne prévalait le système des membres, chez d'autres le système du thorax, et chez d'autres encore le système de la tête. C'étaient bien entendu de vrais hommes : on les appelle ici des êtres pré-humains seulement pour les distinguer du stade successif dans lequel la confluence équilibrée de tous les systèmes apparaît dans la figure humaine. Chez ces êtres pré-humains-là la différentiation va aussi plus loin : on peut parler d'êtres humains chez qui prévalai(en)t le cœur ou les poumons, ou autre.

La Hiérarchie des Archaï considère comme son devoir d'introduire dans la figure humaine générale tous ces êtres pré-humains-là, dont la vie d'âme correspondait aussi à celle de leur structure unilatérale » (p.161).

Je ne sais pas si vous savez qu'il existe en ce qui concerne les « maladies mentales » (névroses et psychoses), au regard de l'étiologie, deux principes d'orientation : celui « de nature organiste » (qu'il serait plus approprié de définir comme « mécaniste »), qui les considère « somatogénes », à savoir engendrées par des malformations ou dysfonctions physiques ; et celui « psychodynamique », qui les considère au contraire « psychogénes », à savoir engendrées par des fixations ou régressions psychiques et psycho-sexuelles.

Eh bien, tous ceux qui suivent cette dernière orientation resteraient sûrement déconcertés au cas où ils apprissent, à partir des textes de la médecine anthroposophique, que de tels troubles peuvent être générés par des malformations ou dysfonctionnement de ce qu'on appelle les organes « cardinaux » : c'est-à-dire, du cœur, des reins, du foie et des poumons.

Mais les « organes » dont parlent la médecine anthroposophique ne sont pas les mêmes que ceux dont parlent les organistes (mécanistes), étant donné que ceux-ci ne considèrent que la partie physico-chimique, alors que celle-là en considère aussi la partie d'âme et d'esprit.

Qu'est-ce qu'en effet un organe ? C'est un être, une entité ou un Je qui a un corps astral (une loi), un corps éthérique (une physiologie) et un corps physique (une anatomie).

Comme on voit, nous sommes en présence de deux réductionnismes opposés : de celui des organistes (mécanistes), qui ne savent pas voir (ahrimaniquement) l'âme et l'esprit dans les organes physiques (et qui le plus souvent observent le seul cerveau ou le seul système neuro-sensoriel), et de celui des psycho-dynamistes, qui ne savent pas voir (lucifériquement) les organes physiques dans l'âme et l'esprit.

Soit le réductionnismes des uns, soit celui des autres, empêchent par conséquent de réaliser que c'est l'âme et l'esprit des organes (à savoir « l'organisation inconsciente du Je ») (5) en en infirmant ainsi l'équilibre.

Celui qui s'en fût conquis la capacité, pourrait en effet, pour ne donner qu'un exemple, distinguer les altérations « hépatiques » du juger (les délires hépatiques) de celles « rénales » (des délires rénaux), étant donné que les imaginations liées à la vie du foie (de Jupiter) sont différentes de celles liées à la vie des reins (de Vénus).

(Gardons présent à l'esprit que le contraire peut survenir : à savoir, que l'âme et l'esprit du sujet soient emprisonnés [co-activement] dans ceux des organes, en provoquant éventuellement des convulsions. Qui veuille en savoir plus, concernant en particulier l'enfance, qu'il lise de Steiner : Cours de pédagogie curative (8). Qui veuille se faire une idée, au contraire, des relations entre les imaginations et les organes du corps humain, qu'il lise toujours de Steiner : Mythes et mystères de l'Égypte (7).)

Steiner dit : « Cette espèce de précurseur de l'être humain, qui se forma d'abord sur Saturne, Soleil et Lune, n'avait pas encore de figure unitaire. Chez aucun des êtres pré-humains ne prévalait le système des membres, chez d'autres le système du thorax, et chez d'autres encore le système de la tête ».

La figure (la forme) des êtres « pré-humains », parce que déterminée par la prévalence de l'un des tels systèmes (et des organes relatifs), n'était pas encore « unitaire », puisque c'est seulement le Je (parce que supra-ordonné aux systèmes et aux organes) à pouvoir la rendre telle.

Pensez, par exemple, à la flore et à la faune qui vivent dans notre intestin. N'est-ce pas le Je à les tenir normalement en respect, en les empêchant de manquer (par excès ou par défaut) à la fonction qu'elles sont dévolues à développer ? Et que dire ensuite de ces cellules qui justement du fait qu'elles se sont mises à vivre leur propre vie, sans plus se soucier de celle de l'organisme (du Je) dont elles font partie, engendrent des tumeurs ?

(De la période « embryonnaire » de l'ontogenèse, qui suit la période « germinale » et précède celle « fœtale », en récapitulant dans leur ensemble la phylogenèse, ainsi Karl König écrit : « Au commencement apparaît une colonne vertébrale simple et primitive. Elle est suivie par des indications du cerveau et de la moelle épinière. En même temps l'intestin se développe, le cœur, le foie se forment et les poumons commencent à croître. C'est comme si de divers angles surgissaient les organes de manière improviste. Un modelage infini commence à donner forme : apparaissent des yeux et des oreilles, se forment les narines et les lèvres. Se développent le larynx et les reins, mais tout cela est encore loin d'avoir forme et ordre. Par exemple, la tête est énorme par rapport au reste de l'organisme. La masse du foie est écrasée, alors que bras et jambes sont comme de minuscules germes, à peine visibles. Le visage n'a pas encore de physionomie humaine dans cette phase ; [...] et seulement vers la fin du second mois, dans le cours de la septième et de la huitième semaines, l'embryon assume graduellement une apparence humaine [...] Puis suit la *période fœtale*. C'est une croissance successive et un achèvement. Les divers organes commencent à fonctionner et se mettent en relation les uns avec les autres » (8).

En somme : les organes du corps éthérico-physique se situent par rapport aux exécutants d'un orchestre comme le Je se situe avec celui qui les dirige.

Steiner dit encore : « La Hiérarchie des Archaï (des *Esprits de la personnalité*) considère son devoir d'introduire dans la figure générale humaine tous ces êtres pré-humains, dont la vie d'âme correspondait aussi à cette structure unilatérale qui est la leur ». La vie d'âme du cœur, du rein, du foie et des poumons doivent donc co-exister : pour pouvoir ce faire, ils doivent cependant se trouver au service du Je qui les subordonne.

Nous sommes évidemment en train de parler du corps astral : à savoir de ce corps qui, comme nous le savons, est une sorte de *Panthéon*, dans lequel vivent et vivent ensemble les Dieux.

« Les Archaï reçoivent l'être humain des mains des Exusiaï. Ceux-ci, dans le penser, avaient déjà créé une unité de la pluralité humaine. Mais pour les Exusiaï, une telle unité était encore une figure idéelle, une figure de pensée universelle. Les Archaï en formèrent la figure éthérique, mais de manière qu'elle contînt déjà les énergies aptes à produire la figure physique « (pp.161-162).

Les *Exusiaï* (les *Esprits de la forme*) sont les entités immédiatement supérieures aux *Archaï* (aux *Esprits de la personnalité*).

Le passage de consigne dont parle ici Steiner, est donc celui des entités plus basse de la seconde Hiérarchie à celles plus hautes de la troisième.

Dire que les *Exusiaï* « avaient déjà créé une unité de la pluralité humaine » équivaut à dire qu'elles avaient déjà créé le Je.

Qu'est-ce que nous avons appris, en effet, de la *Science de l'occulte* ? Que nous sommes des Je précisément grâce aux *Esprits de la forme* ou *Elohim*, que l'un des *Elohim* est *Yahvé*, et que c'est justement à *Yahvé* que l'on doit la naissance du « monothéisme » : à savoir, d'une religion du Je qui s'oppose, significativement, à celles païennes et « polythéistes » du corps astral.

« Un tableau puissant se révèle à nous en contemplant ces processus. L'être humain est l'idéal des Dieux, le but des Dieux. Mais le reconnaître ne peut pas être pour l'être humain une source

d'orgueil ou de présomption, parce qu'il lui est licité de s'attribuer, en tant qu'engendré de soi, seulement ce qu'il a fait de soi avec son auto-conscience, dans les vie terrestres précédentes. Et ceci, exprimé en proportions cosmiques, est bien peu de chose comparé à ce qui, en tant que base de son être propre, les Dieux, depuis le macrocosme qui sont les Dieux Eux-mêmes, ont créé comme microcosme, ce qui revient à dire l'homme lui-même. Les êtres divino-spirituels se trouvent dans le Cosmos les uns en face des autres. De cela, la configuration du ciel étoilé est une expression visible. Ils voulurent créer en une unité, comme être humain, ce qu'ils sont, en tant qu'ainsi réunis » (p.162).

Reconnaître que « l'être humain est l'idéal des Dieux, le but des Dieux » doit accroître notre sens de responsabilité (être homme, dit Steiner, signifie « assumer un engagement vis-à-vis de l'Esprit ») (9), et non pas de nous enorgueillir ou de nous exalter.

Nous avons dit que le macrocosme se contracte dans le microcosme, afin que le microcosme puisse ensuite s'étendre dans un nouveau macrocosme. Mais ce second mouvement (rendu possible par l'incarnation du *Logos*) représente une tâche, une mission que nous, parce que libres, pouvons accepter (par amour) ou refuser (par peur), en restant retrancher dans l'*ego*.

J'ai fit remarquer, une fois, que si l'on mettait sur le plateau de la balance tout ce que Steiner a dit du passé et sur l'autre tout ce qu'il a dit du futur, on s'apercevrait que le poids qui pèse sur le premier dépasse de loin celui qui pèse sur le second.

Et pourquoi ? Nous l'avons dit : parce que si nous savons d'où nous venons, nous savons aussi où nous devons aller. Pour savoir d'où nous venons, nous devons cependant faire ré-émerger de l'inconscient le souvenir de notre vraie histoire (repensons de nouveau à ces passages de la prière pour les défunts : « Aux origines était l'énergie du souvenir, / l'énergie du souvenir doit devenir divine, / un être divin / ... / Que les ténèbres d'aujourd'hui puissent appréhender la lumière — du souvenir devenu divin ! »).

C'est connu, par exemple, que les psychanalystes (surtout freudiens), pour comprendre le présent, remontent à l'enfance.

Mais il y a une enfance de l'individu et il y a une enfance de l'humanité, et il est impossible de comprendre vraiment le présent s'il ne remonte pas aussi à celle-ci.

C'est seulement en connaissant notre vrai passé ou notre vraie histoire qu'il nous sera possible en effet de comprendre quel est notre devoir actuel ou notre responsabilité présente.

Steiner dit : « Les êtres divino-spirituels se trouvent dans le Cosmos les uns en face des autres. La configuration du ciel étoilé en est une expression visible. Ils voulurent créer en une unité, comme être humain, ce qu'ils sont, en tant qu'ainsi réunis ».

Revenons, une fois encore, à l'exemple du rythme expansion-contraction, et imaginons, en pensant au cœur, que la diastole soit la manifestation d'un être *seulement* en mesure de s'étendre, et que la systole soit la manifestation d'un être *seulement* en mesure de se contracter, de sorte que s'il n'y avait que le premier, il ne se révélerait jamais de contraction, alors que s'il n'y avait que le second, il ne se révélerait jamais d'expansion.

Comment fait-on, donc, pour « faire naître » l'être humain (et donc pour faire du multiple une unité) ? C'est vite dit : on prend l'être de l'expansion, on prend l'être de la contraction, et on les relie de manière telle que l'on contraint l'un à limiter l'action de l'autre, et inversement.

Naît ainsi un *troisième* être (« humain ») en qui se déroule une activité (rythmique) qui n'obéit ni à l'être (à la loi) de la seule expansion, ni à l'être (à la loi) de la seule contraction.

Écoutez, à ce propos, ce qu'écrit Pic de la Mirandole (1463-1494) dans son célèbre *Discours sur la dignité de l'être humain*: « L'excellent Auteur [Dieu] établit finalement pour celui, auquel il ne pouvait rien donner de propre, ce qui fût commun à tout ce qu'il avait singulièrement assigné aux autres. C'est pourquoi il accueillit l'être humain comme œuvre de nature indéfinie et une fois posé au cœur du monde, il lui parla ainsi : « Je ne t'ai pas donné, ô Adam, ni un lieu déterminé, ni un aspect propre, ni aucune prérogative tienne, pour que ce lieu, cet aspect, ces prérogatives que tu désireras, tu les obtiennes et conserves entièrement selon ton vœu et ton conseil. La nature limitée

des autres est contenue à l'intérieur des lois par moi prescrites. Toi, non limité(e) par aucune barrière, tu la détermineras selon ton arbitre, au pouvoir duquel tu te remettras. Places-toi au milieu du monde pour apercevoir de là ce qui est dans le monde. Je ne t'ai fait ni céleste, ni terrestre, ni mortel ni immortel, pour que de toi-même quasiment libre et souverain auteur, tu façonnasses et tu sculptasses dans la forme que tu eusses choisie d'avance. Tu pourras dégénérer dans les choses inférieures que sont les brutes ; tu pourras, selon ton vouloir, te régénérer dans les choses supérieures qui sont divines » » (10).

« Les êtres divino-spirituels — dit Steiner — se trouvent dans le Cosmos les uns en face des autres. La configuration du ciel étoilé en est une expression visible » : dans le Zodiaque, en effet, *Ariès* se trouve en face de *Libra*, *Pisces* de *Virgo*, *Aquarius* de *Leo*, *Capricornus* du *Cancer*, *Sagittarius* de *Gemini* et *Scorpio* de *Taurus*.

(Les relations entre ces régions zodiacales et les Hiérarchies sont brièvement illustrées par Prokofiev dans *Les douze nuits saintes et les Hiérarchies Spirituelles* (11).)

Ce sont ces entités qui « voulurent créer en une unité, en tant qu'être humain, ce qu'ils sont, parce qu'ainsi réunis », et qui voudraient vivre en l'être humain (dans l'*homo zodiacalis*) en pleine harmonie, tout comme en pleine harmonie elles vivent dans le Cosmos (« *come in cielo, cosí in terra* » [« comme au Ciel ainsi sur la Terre » du Notre Père : l'italien est plus physique et plus concret, il dit carrément « dans la Terre » », *ndt*].

(Concernant la figure humaine et l'homo zodiacalis, que l'on consulte, en particulier, L'être humain à la lumière de l'occultisme, théosophie et philosophie. On y trouvera, entre autres, cette considération importante : « Si l'on prend comme point de départ l'homme intérieur, il y a une certaine insécurité : on n'est pas certains de se libérer sans doute des énergies lucifériennes et ahrimaniennes et de ne pas rester empêtrés dans ce qui de celles-ci peut pénétrer dans nos visions occultes. Parce que beaucoup, vraiment beaucoup, par influence des énergies lucifériennes et ahrimaniennes, peut pénétrer et s'amalgamer dans l'âme sans que nous ne nous en apercevions. En réalité, de maintes choses nous croyons qu'elles sont des contenus extraordinairement bons pour l'âme, alors qu'au contraire, ces contenus ne le sont pas du tout, parce qu'en réalité ils sont pétris des énergies exercées sur l'être humain par Ahriman et Lucifer. C'est à cause de cela, en absolu, que se fonder sur la figure humaine reste le point de départ le plus sûr pour le disciple en occultisme. Car elle est ce sur quoi il y a eu une moindre prise d'influence de ce que nous appelons forces lucifériennes et ahrimaniennes. Même si je vous prie de noter le terme « moindre prise », parce que la figure humaine a subi à son tour de telles influences, mais justement dans un moindre degré » (12).)

« Pour bien comprendre ce que la Hiérarchie des Archaï accomplit quand elle créa en chœur la figure humaine, on doit considérer qu'il existe une différence considérable entre cette figure et le corps physique de l'être humain. Corps physique est ce qui se développe physiquement et chimiquement dans l'être humain. Cela advient pour l'homme actuel à l'intérieur de la figure humaine. Mais celle-ci, en soi-même, est en tout et pour tout spirituelle » (p.162).

Nous l'avons dit et répété : une chose est la figure humaine spirituelle, une autre, la substance qui la remplit. La première (le *fantôme*) est en effet, « en soi-même », une *idée*, une *inspiration* et une *imagination* des Dieux (« Les Archaï reçoivent l'être humain des mains des Exusiaï. Ceux-ci, dans la pensée, avaient déjà créé une unité à partir de la pluralité humaine »). (Pour le *fantôme*, que l'on consulte, de Steiner, *De Jésus au Christ* (13).)

« Apercevoir dans le monde physique et avec les sens physiques, une entité spirituelle en tant que figure humaine, devrait nous pénétrer de solennité. Celui qui est doté de voyance spirituelle voit, dans la figure de l'être humain, une vraie imagination qui est descendue dans le monde physique. Pour voir des imaginations, il faut passer du monde physique dans le monde spirituel

le plus proche. Ce faisant, on perçoit comment la figure humaine est apparentée à ces imaginations-là. » (p.162).

La *Piéta* de Michel-Ange ou le *David* de Donatello sont des créations humaines, alors que la figure humaine est une création divine (le « temple de Dieu »). Peut seulement la voir ainsi celui qui a réuni en soi l'élément cognitif et l'élément artistique : à savoir, seul celui qui a développé le sens imaginatif.

« Le regard animique de l'être humain, s'il observe rétrospectivement la vie entre la mort et la nouvelle naissance, comme première période, rencontre le surgissement de la figure humaine. Et en même temps il découvre quelle profonde relation existe entre l'être humain et la Hiérarchie des Archaï.

Dans cette période, on peut parler d'une ébauche de différentiation entre la vie sur la Terre et la vie entre la mort et une nouvelle naissance. La Hiérarchie des Archaï travaille en effet au devenir de la figure humaine en périodes rythmiques. Dans une période donnée, elle dirige plus vers le Cosmos extraterrestre les pensées qui guident les volontés du singulier. Dans une autre période, elle regarde en bas, sur la Terre. Et de la collaboration entre ce qui est stimulé par le Cosmos extraterrestre et par la Terre, en vient à se former la figure humaine; elle est ainsi l'expression du fait que l'homme est à la fois un être de la Terre et un être du Cosmos extraterrestre.

La figure humaine, comme elle est décrite comme une création de la Hiérarchie des Archaï, comprend non seulement les contours extérieurs de l'être humain et la conformation de la surface délimitée par sa peau, mais comprend aussi la configuration des forces inhérentes à son allure, à sa faculté de mouvement adaptée aux conditions terrestres, et à la faculté de se servir de son corps comme moyen d'expression pour son intériorité.

Que l'être humain puisse s'intégrer en station debout dans les conditions dues à la gravité terrestre, dans ces conditions-là qu'il puisse se maintenir en équilibre en se mouvant librement, qu'il puisse arracher aux forces de gravité bras et mains, en s'en servant en liberté, ceci et autre chose encore c'est en effet à l'intérieur, mais cela dépend aussi de la conformation, tout ceci l'être humain le doit à la création de la Hiérarchie des Archaï. Tout ceci est préparé dans la vie que nous pouvons aussi appeler pour la dite période entre la mort et une nouvelle naissance. Et cela y est préparé de manière que dans la troisième période, dans l'époque présente, l'être humain ait lui-même la faculté de travailler à cette conformation qui est la sienne pour la vie terrestre, durant sa vie entre mort et nouvelle naissance » (pp.162-163).

La « première période » — dans laquelle le « regard d'âme de l'être humain », en observant « la vie entre mort et nouvelle naissance », découvre le « surgissement de la figure humaine » — est celle de « l'histoire céleste ».

C'est dans cette période que la Hiérarchie des *Archaï*, dirigeant tantôt « vers le Cosmos extraterrestre les pensées qui guident les volontés du singulier », tantôt regardant « en bas vers la Terre », forme, « à partir de la collaboration entre ce qui est stimulé par le Cosmos extra-terrestre et par la Terre », la figure humaine.

Tout est prédisposé afin que l'être humain lui-même, dans le cours de « l'histoire céleste » (« dans la troisième période, dans l'époque présente »), ait « la faculté de travailler à cette conformation qui est la sienne pour la vie terrestre, durant la vie entre mort et nouvelle naissance ».

De même que les enfants apprennent ce qu'ils ont vu faire par les parents, ainsi nous apprenons ce que nous avons vu faire par les *Archaï* ou *Esprits de la personnalité*.

Nous sommes donc ici parce que d'autres ont travaillé pour nous, mais nous sommes maintenant, à devoir travailler pour les autres.

Pensez par exemple, à l'*Ange gardien* : quand nous serons un jour portés à son niveau (à celui du « Soi spirituel »), nous le libérerons de la charge de nous garder, en lui donnant ainsi le moyen de porter en avant son évolution.

Nous pouvons donc, en progressant, le libérer, mais nous pouvons aussi, en régressant, le mener à la ruine avec nous.

Lisons à présent les maximes.

147) « Les vies entre la mort et une nouvelle naissance manifestent aussi trois périodes. Dans une première période l'être humain vit entièrement dans la Hiérarchie des Archaï. Par ceux-ci est préparée la figure humaine successive pour le monde physique ».

Nous l'avons dit et répété : les « trois périodes » manifestées par les vies « entre la mort et une nouvelle naissance » doivent être reliées à celles de « l'histoire céleste », de « l'histoire mythologique » et de « l'histoire terrestre ».

148) « Les Archaï préparent ainsi l'être humain à déployer plus tard la libre auto-conscience, parce que cette dernière peut seulement se développer dans des êtres qui peuvent la manifester par une impulsion intime de l'âme, au travers de la figure qui est créée ici ».

Le Je (don des *Esprits de la forme*) confère un caractère unitaire à la forme humaine, et la forme humaine (don des *Archaï*) confère un caractère unitaire à la conscience du Je (à l'auto-conscience). Vous rappelez-vous comment débute la « sainte oraison » de Bernard de Clairvaux ? « Vierge Marie, fille de ton Fils ».

Pourquoi « fille de ton Fils » ? Avant de répondre, relisons ce passage de *La Philosophie de la Liberté* : « On ne peut naturellement pas faire naître le penser avant d'avoir fait surgir la conscience. Mais pour le philosophe, il ne s'agit pas de créer le monde, mais plutôt de le comprendre. Par conséquent, il doit chercher les points de départs non pas de la création, mais pour la compréhension du monde (...) Le créateur du monde devait avant tout savoir comment trouver un porteur pour la pensée, mais le philosophe doit chercher une base sûre sur laquelle s'appuyer pour comprendre ce qui existe déjà » (14).

Eh bien, ce qui est dit ici du rapport entre le penser et la conscience vaut aussi pour le rapport entre la conscience et le Je.

Du point de vue créatif (qui va, pour ainsi dire, de haut en bas), l'existence de la conscience du Je (de la « fille ») présuppose en effet celle du Je (de la « mère »), alors que, du point de vue cognitif (lequel va, par contre, de bas en haut) l'existence du Je (du « Fils ») présuppose celle de la conscience du Je (de la « mère »).

L'Ave Maria dit : « benedictus fructus ventris tui, Iesus » ; et Steiner dit : « Pour le Je, ce que fait la pensée pure n'est pas indifférent, parce que la pensée pure est la créatrice du je » (15).

149) « On voit ainsi comment les germes de la qualité et des énergies de l'humanité qui se révèlent dans notre époque, ont été prédisposés dans des époques révolues depuis longtemps, et comment le microcosme germe du macrocosme ».

#### Notes:

- (1) Saint Augustin: Les confessions Rizzoli, Milan 1996, p.273.
- (2) R. Steiner: Cours ésotériques Antroposofia Revue de la Science de l'Esprit, année LXV, n°5, p.5.
- (3) Saint Augustin: Les confessions Rizzoli, Milan 1996, pp.21, 22-23.
- (4) H. Wiesberger: Postface à Rudolf Steiner: Histoire et contenus de la première section de l'école ésotérique 1904-1914.
- (5) R. Steiner: *Une physiologie occulte* Antroposofica, Milan 1981, p.131.
- (6) Cfr. R. Steiner: Cours de pédagogie curative Anthroposofica, Milan 2007.
- (7) Cfr. R. Steiner: Mythes et Mystères de l'Égypte antique Antroposofica, Milan 2000.
- (8) K. König: Enfance éternelle Aedel, Turin 2011, p.40.
- (9) Cit. dans H. Hahn: Pédagogie et religion Antroposofica, Milan 2000, p.178.

- (10) G. Pic de la Mirandolle: Discours sur la dignité de l'être humain La Scuola, Brescia 1987, pp.5-7.
- (11) Cfr. S. Prokofiev: Les douze nuits saintes et les Hiérarchies spirituelles Arcobaleno, Oriago di Mira (Ve) 1990.
- (12) R. Steiner: L'être humain à la lumière de l'occultisme, théosophie et philosophie Antroposofica, Milan 2011, p.149.
- (13) Cfr. R. Steiner: De Jésus au Christ Antroposofica, Milan 1972.
- (14) R. Steiner: La Philosophie de la Liberté Antroposofica, Milan 1966, p.43.
- (15) R. Steiner: *Philosophie et Anthroposophie* Antroposofica, Milan 1890, p.32.

### Maximes 150/151/152

Ce soir nous aborderons la seconde partie (25 janvier 1925) de la lettre intitulée : **Qu'est-ce qui se** manifeste en regardant les vies précédentes entre morts et nouvelle naissances.

Dans la première partie, nous avons parlé surtout du rapport entre les *Archaï* et le germe de l'être humain au cours de « l'histoire céleste ».

Dans celle-ci, nous nous occuperons, au contraire, de ce qui arrive dans le cours de « l'histoire mythologique » : à savoir, au cours de ce stade lors duquel l'être humain, en effet, est sorti du giron des entités divino-spirituelles, mais dépend encore *in toto* de leur volonté.

« Dans une seconde période, l'être humain passe de la domination des Archaï à celle des Archanges. Avec ceux-ci il n'est cependant plus aussi corporellement-spirituellement lié qu'il l'était avec les Archaï. Sa liaison avec les Archanges est plus spirituelle. Elle est néanmoins si intime pour cette période, qu'on ne peut pas encore parler d'un détachement de l'être humain du monde divino-spirituel » (p.165).

Dans cette période (dans celle, je le répète, de « l'histoire mythologique ») l'être humain passe donc de la tutelle « universelle » des *Archaï* (des *Esprits de la personnalité*, à savoir de la *qualité*) à celle « particulière » des *Archanges* (des *Esprits du peuple*), de la même façon qu'il passera ensuite, de celle-ci à celle « individuelle » des *Anges* (de l'*Ange gardien*).

Cette « liaison avec les *Archanges* — dit Steiner — est plus spirituelle. Elle est nonobstant si intime que, pour cette période, on ne peut pas encore parler d'un détachement de l'être humain du monde divino-spirituel » : nous savons déjà, en fait, qu'un tel détachement adviendra durant la troisième période, celle de « l'histoire terrestre ».

« La Hiérarchie des Archanges donne à l'être humain, par son cors éthérique, ce qui en lui correspond à la forme du corps physique, qu'il doit aux Archaï. Comme le corps physique, au moyen de sa forme, est adapté à la Terre pour y être le porteur de l'autoconscience, ainsi le corps éthérique est adapté aux conditions des forces cosmiques extra-terrestres. Dans le corps physique vit la Terre et dans le corps éthérique vit le monde stellaire. L'être humain doit à la création des Archanges dans son corps éthérique les énergies intérieures qu'il porte en lui, pour pouvoir être sur la Terre et pouvoir s'en arracher au moyen de ses allure, mouvement et geste. » (p.165).

Les *Archaï* adaptent donc le corps physique aux conditions terrestres, de sorte qu'il puisse devenir « au moyen de sa forme », le « porteur de l'autoconscience », tandis que les *Archanges* adaptent le corps éthérique au corps physique : ce corps éthérique, qui, en étant « adapté aux conditions des forces cosmiques extra-terrestres », s'oppose à la gravité, en permettant justement « allure, mouvement et geste ».

« Comme dans le corps physique, au travers de sa forme, peuvent vivre les énergies terrestres, de même dans le corps éthérique vivent des énergies qui affluent de toute part sur la Terre depuis le Cosmos environnant » (p.165).

En parlant du corps physique, nous parlons en premier lieu de sa structure, de sa figure ou de sa forme.

Nous avons vu, en effet (à propos de la polarité Soleil-Lune), qu'une chose est la « structure », une autre la « fonction » ou, si vous préférez, qu'une chose est l'anatomie (corrélée à la « physicité » spatiale-stellaire), une autre la physiologie (corrélée à la « mobilité » temporelle-planétaire). Nous pourrions aussi dire, par conséquent, que l'anatomie est davantage liée à l'action des *Archaï*, alors que la physiologie est davantage liée à celle des *Archanges*.

Je pense que vous savez, par exemple, que Steiner, dans le champ artistique, met en rapport l'architecture avec l'anatomie (physique) et la sculpture avec la physiologie (éthérico-physique) : la première, en effet a surtout à faire avec la statique, alors que la seconde a surtout à faire avec la dynamique (avec l'expressivité de la posture ou du geste).

« Les énergies terrestres vivantes dans la forme qui apparaît physiquement sont telles qu'elles rendent cette forme relativement solide et achevée. Les contours de la figure humaine, hormis une métamorphose secondaire, restent stables durant la vie terrestre ; les facultés de mouvement se fixent en habitudes et ainsi de suite. Dans le corps éthérique règne une mobilité incessante qui est une image réfléchie des constellations variant durant la vie terrestre de l'être humain. Le corps éthérique se configure déjà selon les changements du ciel entre jour et nuit, et aussi selon des modifications qui adviennent entre la naissance et la mort de l'être humain » (pp.165-166).

Depuis que Jacques Monod a publié *Le hasard et la nécessité* (1), beaucoup se sentent en devoir de faire du « hasard » le *deus ex machina* de l'évolution humaine et terrestre.

Toutefois, soit la lettre que nous avons achevée la fois dernière, soit celle-ci, montrent que là où l'on met le « hasard », on devrait, au contraire, placer le travail savant des Hiérarchies. Le hasard, en effet, n'est qu'une sorte de « trou noir » ou de « scotome », engendré par l'état de non-science ou d'inconscience de tous ceux qui le théorisent (« Nous avons apporté avec nous de notre incarnation précédente la volonté tendue à cette vie-ci ») (2).

Soit la lettre de la fois passée, consacrée à la vie entre naissance et mort, soit celle-ci, consacrée à la vie entre mort et nouvelle naissance, toutes deux se réfèrent à un processus évolutif dans lequel on peut distinguer, comme nous avons vu, trois phases : une première, que nous avons appelée « gestation », puisque l'être humain la vit dans le giron des Dieux ; une seconde, que nous avons appelée « infantile-adolescente », puisque l'être humain, désormais accouché, la vit en étant guidé et éduqué par les Dieux ; une troisième, que nous avons appelée « adulte », et il atteint sa majorité avec l'avènement de l'âme consciente. Étant donnés les temps de l'évolution, la réalisation de ce stade est relativement récente (1413 ap. J.-C.).

Nous avons vu que, dans le cours de ces trois phases, est en premier lieu active la troisième Hiérarchie, c'est-à-dire celle des *Archaï*, des *Archanges*, et des *Anges*. L'autre fois, nous nous sommes occupés en particulier de l'activité des *Archaï*, étant donné que ce sont ces entités qui s'occupent du corps physique. Nous devons penser cependant, et nous l'avons souligné, qu'au corps physique spirituel (extra-sensible), à savoir à l'idée, à l'image ou au projet du corps physique, et non pas au corps physique-minéral (sensible).

À cette activité des *Archaï*, suivent, comme nous sommes en train de voir, d'abord celle des Archanges, qui s'occupent du corps éthérique, et puis celle des *Anges*, qui s'occupent du corps astral.

Je vous rappelle que nous pouvons parler du corps physique aussi en terme de « constitution » (morphologie), du corps éthérique aussi en termes de « tempérament » (dynamique) et du corps astral aussi en termes de « caractère » (de qualité).

À partir du moment où nous sommes en train de traiter de l'activité des *Archanges*, relative au corps éthérique, il sera aussi opportun de rappeler qu'il n'est pas du tout facile, en particulier chez des adultes, d'opérer un diagnostic correct du tempérament. Avec le tempérament individuel (dominant), peuvent en effet interférer, abstraction faite d'autres facteurs, autant celui de l'âge que celui du peuple auquel on appartient (lié justement aux *Archanges*).

« Cette adaptation du corps éthérique aux énergies célestes ne contredit pas le détachement du firmament des puissances divino-spirituelles dont nous avons parlé dans les considérations précédentes. C'est vrai qu'aux temps très anciens, vivaient dans les étoiles une volonté divine et une intelligence divine. Dans les temps postérieurs, elles ont passé dans le « calculable » » (p.166).

La volonté et l'intelligence divines, en passant dans le « calculable », passent dans la sphère de l'espace, de la nécessité ou de l'œuvre accomplie. Seul l'espace est en effet calculable ; le temps déjà (*l'effet opérant*) ne l'est plus ; c'est pourquoi l'on se débrouille à le calculer en le spécialisant : en le réduisant, à savoir, à une œuvre accomplie.

« Les Dieux n'agissent plus sur l'être humain au moyen de ce qu'est devenue leur œuvre accomplie. Mais peu à peu, l'être humain au moyen de son corps éthérique, se met en rapport avec les étoiles, comme au moyen de son corps physique, il se met en rapport avec la gravité terrestre.

Ce que l'être humain s'incorpore en descendant du monde de l'esprit pour en venir à naître sur la Terre, à savoir son corps éthérique qui accueille en lui les forces cosmiques extra-terrestres, est créé dans cette seconde période par la Hiérarchie des Archanges.

Un élément essentiel que l'homme reçoit de cette Hiérarchie, c'est l'appartenance à un groupe donné d'humains sur la Terre » (p.166)

Nous naissons en tant qu'individualités ou Je, mais en même temps, nous devons nous insérer dans des composantes qui, en partant de celle du caractère (astral) et en arrivant, au travers de celle du tempérament (éthérique), à celle de la constitution (physique), sont toujours moins individuelles (au point que dans le temps des classifications du caractère, du tempérament et de la constitution sont tentées, mais jamais, et ce n'est pas un hasard, celle du Je).

Cela veut dire, à savoir, que nous sommes appelés (comme Je) à nous mesurer avec ces réalités, pour pouvoir les dominer et ne pas en être dominés. Nous commencerons naturellement à nous mesurer avec le caractère, dans l'espoir de pouvoir ensuite passer au tempérament.

Nous ne pouvons pas espérer, par contre, nous mesurer avec la constitution sensible (héréditaire audelà de tout) à partir du moment où, tout en faisant appel aux forces plus élevées, il nous est permis seulement d'agir sur celle idéale ou extra-sensible (en vue d'une vie terrestre successive).

Ne nous faisons donc pas d'illusions. Au train où vont les choses, c'est déjà beaucoup si l'on réussit à agir, en tant que Je, sur le caractère. Imprimer et transférer, en traversant le seuil de haut en bas, tout ce que nous avons réalisé sur le plan astral dans le corps éthérique c'est déjà en effet une tâche initiatique.

« Les hommes se différentient sur la surface de la Terre. En regardant en arrière sur cette seconde période, on n'a pas devant soi la distinction actuelle en races et peuples, mais une différenciation plutôt différente, plus spirituelle. Une différenciation dérivant du fait que, dans les divers lieux de la Terre, les forces stellaires exercent une influence au travers de constellations variées. Sur la Terre, le ciel étoilé vit en effet dans la répartition des eaux et de la terre ferme, dans le climat, dans la végétation et autre encore. Parce que l'être humain doit s'adapter à ces conditions, qui sont les conditions célestes sur la Terre, une telle adaptation est une partie du corps éthérique, et la conformation relative est une création du chœur des Archanges.

Justement durant cette seconde période, les forces lucifériennes et ahrimaniennes s'introduisent d'une manière spéciale dans la vie humaine ; et cela est nécessaire, bien que tout d'abord cela apparaisse comme un abaissement de l'être humain en dessous de son être.

Si dans la vie terrestre il doit développer l'autoconscience, l'homme doit se détacher du monde divino-spirituel, dont il est originaire, dans une mesure plus grande qu'il pourrait se détacher grâce à ce monde lui-même. Cela advient dans la période où sur l'être humain agissent les Archanges, parce qu'alors le lien avec le monde spirituel n'est plus aussi solide comme il l'était durant l'action des Archaï sur l'être humain. Lucifer et Ahriman sont alors mieux en mesure d'affronter les forces plus spirituelles émanantes par les Archanges, que celles plus puissantes des Archaï » (pp.166-167).

Ayant desserré le lien de l'être humain avec les *Archaï*, « les forces lucifériennes et ahrimaniennes s'introduisent de manière spéciale dans la vie humaine », puisqu'elles s'aperçoivent pouvoir soutenir la confrontation avec les forces des *Archanges* et des *Anges*. Autant l'agir de Lucifer que celui d'Ahriman opèrent dans la sphère éthérique : l'agir du premier part de la sphère astrale tandis que celui du second part de la sphère physique.

« Et cela est nécessaire, — dit Steiner — bien que tout d'abord cela apparaisse comme un abaissement de l'être humain en dessous de son être ».

Vous rappelez-vous ce que répond Méphistophélès à Faust, lorsque celui-ci lui demande qui il est ? — Je suis « une partie de cette énergie qui veut constamment le mal et façonne constamment le bien » (3).

Et quel bien, tout en voulant le mal, Lucifer et Ahriman influencent-ils ? Nous le savons : celui de la liberté. « Si dans la vie terrestre — dit justement Steiner — il doit développer l'auto-conscience, l'être humain doit se détacher du monde divino-spirituel dont il est originaire, dans une mesure plus grande qu'il pourrait se détacher grâce à ce monde lui-même ».

Nous l'avons dit : les êtres naturels sont innocents parce qu'ils n'ont encore aucune possibilité de s'opposer au vouloir de leur Déesse (Proserpine/Perséphone). Seul l'être humain peut dire *Non* au monde spirituel qui l'a créé.

Écoutez ce passage de Bertrando Spaventa : « Quant à l'Être, ensuite, moi je ne peux dire ni ce qu'il est, ni pourquoi il est. *C'est parce qu'il est* : voilà tout. — Donc pourquoi le *Non* ? Le *Non être*, la négation ? *Et après*, et ne s'opposant pas le Soi, l'être, l'affirmation ? Pourquoi n'est-ce pas seulement le Soi ? Parce que tout n'est-il pas *Être* ? Ceci est le même problème, la même énigme de la vie, dans sa plus grande simplicité logique » (4).

Que pouvons-nous répondre ? Que c'est parce que il y a la liberté que non seulement il y a le *Soi*, qu'il y a le *Non*, que c'est la négation, et donc tout n'est pas Être.

Nous avons distingué, à plusieurs reprises, la liberté « de » ou liberté négative de la liberté « pour » ou liberté positive. C'est la première, évidemment, à se fonder sur le *Non* (Moi, je suis l'Esprit qui toujours nie », dit Méphistophélès, dans le *Faust*), et c'est la seconde à se fonder sur le *Soi* : sur un *Soi* qui n'est plus, cependant, celui inconscient et nécessaire tacitement prononcé par les être naturels, mais plutôt celui conscient et libre ouvertement prononcé par les esprits (par les Je) humains.

Il s'agit d'un Soi totalement nouveau, parce que dicté uniquement par l'amour.

C'est à cette fin qu'il est permis aux entités lucifériennes et ahrimaniennes d'intervenir. Celles-ci seulement ont, en effet, le pouvoir de détacher l'être humain du monde spirituel qui l'a

engendré (« l'homme doit se détacher du monde divino-spirituel, dont il est originaire, dans une mesure plus grande qu'il pourrait se détacher grâce à ce monde lui-même. »), afin qu'il soit autonome, qu'il chemine sur ses propres jambes et affronte avec dignité et courage les épreuves de la solitude, de la souffrance et du mal.

Écoutez donc ces paroles de Steiner : « Je prie de ne pas tomber dans l'illusion de devoir éviter tout ce qui est luciférien et tout ce qui est ahrimanien. Cela serait la meilleure façon de tomber sous la coupe des forces lucifériennes et ahrimaniennes. Qui vit avec l'humanité doit justement savoir que Lucifer et Ahriman sont pour ainsi dire admis. S'il ne pouvait pas se produire de déviations, l'être humain ne pourrait jamais parvenir à la liberté (...) Il ne faut pas s'abandonner à se lamenter : « Ceci, c'est luciférien, donc doit être évité, et cela est ahrimanien, donc doit être évité! » Nous devons nous opposer de la juste manière aux forces réelles ; nous devons savoir qu'il ne suffit pas d'éviter les forces de Lucifer mais qu'il faut les conquérir, en les mettant au service de la civilisation humaine progressiste : il ne suffit pas d'éviter les forces d'Ahriman, mais il faut conquérir aussi celles-ci, en faveur du progrès normal ; nous devons les insérer de manière juste » (5).

Question :Les entités des Hiérarchies, sont-elles libres ?

**Réponse :** Il me semble l'avoir déjà dit : les êtres naturels vivent *en-deçà* de la liberté ; les êtres humains vivent *dans la* liberté ; les entités des Hiérarchies vivent *au-delà* de la liberté.

Question : Tu as dit que la liberté est une création : c'est une création de l'homme ou des Dieux ?

**Réponse :** Pense à un peintre. Les couleurs dont il dispose sont ce qu'elles sont : le rouge, c'est le rouge ; le jaune, c'est le jaune ; le bleu, c'est le bleu. Le peintre cependant les prend, les unit, les mélange et, ce faisant, il crée une chose qu'aucune couleur, tout seule, n'aurait pu créer.

Eh bien, le peintre et les couleurs sont créés par les Dieux, alors que le tableau est créé par l'être humain (par le peintre).

(Scaligero écrit : « L'amour humain est le miracle qui peut surgir de l'être humain terrestre, qui existe parce qu'égoïstement il nie l'amour : le miracle de la liberté, préparé par les Dieux, mais seulement possible à l'être humain » (6).)

En d'autres termes, les Dieux créent les conditions nécessaires pour la naissance de cette liberté négative ou liberté « de », qui est, pour le coup, une indépendance « de la nature », « des Dieux » ou « du » monde spirituel.

Il revient à l'être humain, à l'inverse, de créer la liberté positive ou liberté « pour » (qui n'est autre, en définitive, qu'amour), en transformant celle négative (centripète) en vertu du pouvoir du *Logos* qui habite le Je.

Il me revient à l'esprit un livre que j'ai lu voici pas mal d'années : *L'abandon à la providence divine* de Jean-Pierre Caussade (7).

Ne peut vraiment « s'abandonner », cependant que celui qui vraiment se possède, étant donné que le vrai abandon (à la divine providence) c'est le plus haut accomplissement de la libre volonté humaine.

L'épreuve de la liberté est en somme l'épreuve humaine. Comme nous le savons, même les *Anges*, *Archanges* et *Archaï* l'ont autrefois traversée, quoique dans des conditions tout à fait différentes des nôtres.

**Question :** Les entités qui ont traversé le degré humain, avant nous, sont-elles des esprits de la liberté et de l'amour ? **Réponse :** Pas exactement. Au travers de la liberté on atteint l'amour, mais une fois qu'on l'a atteint on est un esprit de l'amour et cela suffit. On l'expliquera ensuite de manière différente selon le degré hiérarchique que l'on revêt. Les *Séraphins*, par exemple, en tant qu'entités contemplant directement la *Très Sainte Trinité*, brûlent d'amour (ou sont, pour mieux dire, « amour ardent »). L'amour est en effet un *feu* qui augmente d'intensité au fur et à mesure qu'il s'élève d'un degré hiérarchique à un autre.

Garde présent à l'esprit, cependant, que les « degrés hiérarchiques » sont une chose, les « individualités », qui à chaque fois les revêtent, en sont une autre. Le degré d'*Ange*, par exemple, revêt aujourd'hui par l'individualité A, pourrait être revêtu demain par l'individualité B, et la première pourrait s'être entre temps élevée au degré d'*Archange*.

« Les puissances lucifériennes pénètrent la structure éthérique et lui confèrent une inclination pour le monde stellaire plus accentuée de celle qu'elle aurait eue, si n'opéraient que les puissances divino-spirituelles reliées originairement à l'être humain. Et les puissances ahrimaniennes prennent au piège la structure physique à l'intérieur de la gravité terrestre plus que cela adviendrait sans leur action.

De cette façon est posé chez l'être humain le germe de la pleine auto-conscience de la libre volonté. Quoique les puissances ahrimaniennes ont en haine la libre volonté, toutefois, en arrachant l'être humain de son monde divino-spirituel, elles déterminent en lui le premier germe de la libre volonté » (p.167)

L'équilibre proprement *humain* entre les forces célestes et celles terrestres est altéré, comme nous le savons, dans un sens par Lucifer et dans l'autre par Ahriman.

La force de Lucifer nous tire vers la périphérie du Cosmos, en nous arrachant à la Terre, alors que celle d'Ahriman nous traîne vers le centre de la Terre, en nous arrachant au Cosmos.

« Quoique les puissances ahrimaniennes — dit Steiner — ont en haine la libre volonté, toutefois, en arrachant l'être humain de son monde divino-spirituel, elles déterminent en lui le premier germe de la libre volonté ».

Nous voici de nouveau aux prises avec cette énergie-là « qui veut constamment le mal et réalise constamment le bien ».

« Du reste, — observe Steiner — ceci est le destin de Lucifer et d'Ahriman, à savoir d'agir avec leurs énergies dans l'évolution terrestre et de faire d'effroyables efforts continuels pour arrêter le progrès évolutif et fonder leur royaume, en restant cependant désappointés dans leurs perspectives qui sont les leur » (8).

« Tout d'abord, cependant, dans cette seconde période [celle des Archanges], l'action exercée sur l'être humain par les diverses Hiérarchies, par les Séraphins jusqu'aux Archanges, est imprimée plus profondément dans le corps physique et dans celui éthérique qu'il pourrait advenir sans l'influence luciférienne et ahrimanienne. Sans cette influence, l'action des Hiérarchies resterait plus dans le corps astral et dans le Je.

En conséquence, ne surgit pas le regroupement plus spirituel de l'humanité à la surface de la Terre, auquel tendent les Archanges.

En s'imprimant ainsi dans le corps physique et dans le corps éthérique, les énergies spirituelles sont transformées dans leur contraire. Au contraire de la différenciation plus spirituelle, survient donc celle en races et peuples » (pp.167-168).

Les différences d'ordre ethnique ou racial de l'humanité sont donc le résultat d'une transposition sur le plan éthérico-physique de ce qui aurait autrement opéré, au-delà du seuil, sur le plan d'âme et d'esprit.

Savez-vous ce que signifie ceci ? Cela signifie que le processus dont dérive de telles différences est analogue à celui à l'origine de beaucoup de maladies.

Nous en avons souvent parlé, en donnant l'exemple du foie et du poumon : comme il est pathologique en effet que se transpose dans le foie la température ordinaire du poumon, ainsi est pathologique qu'il se passe le contraire.

Quand un processus quelconque ne se déroule pas là où il devrait se dérouler, mais se déplace ou se dé-localise, ce qui est physiologique devient pathologique, et ce qui est un bien devient un mal. Une humanité aucunement différenciée sur le plan éthérico-physique, mais surtout différenciée sur le plan d'âme et d'esprit, serait une humanité dans laquelle les qualités des uns s'accorderaient ou s'harmoniseraient avec celles des autres.

Aujourd'hui nous ne pouvons que l'imaginer. Que l'on sache, cependant, que dans le futur il y aura cette humanité, ou bien il n'y aura pas d'humanité.

« Sans l'influence luciférienne et ahrimanienne, les hommes sur la Terre se verraient différenciés par le Ciel. Les divers groupes, dans leur vie, se comporteraient entre eux comme des êtres qui avec bonne volonté et amour s'échangent entre eux les dons de l'esprit. Chez les races et chez les peuples, au travers du corps humain, se manifeste la gravité terrestre ; dans le regroupement spirituel se serait manifestée une image reflet du monde divino-spirituel » (p.168).

Les différences de race et de peuple sont donc des différences terrestres qui, n'ayant rien à faire avec l'esprit humain (avec le Je), n'ont rien à faire avec le Christ (avec le « Je suis »), en tant que Dieu, non d'un peuple, d'une ethnie, ou d'une race, mais de l'être humain en tant qu'homme. (Steiner écrit : « L'humanité est partie de l'unité ; mais l'évolution terrestre qui s'est développée jusque-là a conduit à la différenciation. Chez le Christ est donné un idéal qui s'oppose à n'importe quelle différenciation, puisque chez l'être humain qui porte le nom du Christ vivent aussi les forces de l'être solaire sublime, dans lesquelles tout je humain découvre son origine » (9).)

Pensez aux tant de guerres qui ont été déchaînées parce que le Dieu, ou les Dieux, des uns étaient différents du Dieu ou des Dieux des autres (Steiner dit [nous sommes en 1916] : « Toute haine entre les peuples est en même temps une lutte contre l'esprit. C'est justement parce que notre temps tend tellement à lutter contre l'esprit, qu'il possède aussi tant de talent pour la haine entre les peuples.

Ceci est l'un des plus profonds secrets de notre actuelle culture spirituelle ») (10).

Ceci n'arriverait pas si l'on comprenait (à savoir : si l'on pensait, sentait et voulait) que le Christ vit en chaque être humain en tant qu'être humain (Je), et non pas en tant que chrétien, hébreux, islamiste, bouddhiste, hindouiste, etc..

Ce sera celle-ci, un jour, la « communauté de Philadelphie » ou des « esprits libres » : à savoir, la communauté de la sixième époque post-atlantéenne.

Vous me l'avez déjà entendu dire : les esprits libres n'aiment ni commander, ni obéir ; ils aiment rencontrer d'autres esprits libres avec lesquels ils partagent leur amour, soit pour la vérité, pour la beauté et pour la bonté, soit pour la liberté, pour l'égalité et pour la fraternité.

Soyons attentifs, cependant, parce que les esprits libres peuvent être compris seulement entre des esprits libres, et non pas par le « conscient collectif », ni d'autant moins, par le moralisme. Emblématique, à cet égard, fut le cas de Richard Wagner.

Il est passé dans l'histoire comme un être humain affecté « d'immenses tares morales » (Massimo Mila), qu'on en vient spontanément à se demander comment a fait un individu de ce genre pour créer *Tannhäuser*, *Lohengrin*, ou *Parzifal*. Je ne vais pas m'étaler, mais je vous invite à lire un livre de Teodoro Celli, intitulé : *Le Dieu Wagner et autres Dieux de la musique* (11). Vous trouverez un essai consacré justement aux (présumées) « immenses tares morales » de l'auteur du *Ring*.

« Avec tout ceci, a dû se prédisposer la pleine conscience à venir déjà dans l'évolution humaine. D'autre part, cela exigeait que l'on conservât sous une certaine forme, quoique adoucie, la très ancienne différenciation de l'humanité qui existait à l'époque où l'être humain passa de la Hiérarchie des Exusiaï [des Esprits de la forme] à celle des Archaï.

L'être humain vécut ce stade de son développement, comme dans une école cosmique, au moyen le sentiment et la voyance. Il ne le reconnaissait pas encore comme une préparation essentielle pour son autoconscience à venir. Mais alors cette voyance sensible de ses forces évolutives fut toutefois importante pour la pénétration de l'autoconscience dans le corps astral et dans le Je. En rapport au penser, advint alors le fait que les puissances lucifériennes donnèrent à l'être humain l'inclination à continuer à s'immerger dans les anciennes formes de l'esprit, et à ne pas s'adapter à celles nouvelles. Lucifer a toujours tendance, en effet, à conserver pour l'être humain des formes antérieures de vie » (p.168).

Lucifer, nous l'avons dit, est un conservateur, un traditionaliste et un nostalgique.

Il nous contraint à regarder toujours en arrière en nous illusionnant sur le fait que, ce faisant, nous réussirons à résoudre les problèmes que nous pose la modernité.

Prenez la soi-disant « technoscience ». Mais croit-on vraiment pouvoir en opposer ou endiguer l'actuel pourvoir excessif, en résumant ou en rafraîchissant l'âme rationnelle-affective ou l'abstraite culture philosophique et humaniste? Au dire d'Emanuele Severino, Giovanni Reale et Jean-Paul II, nous devrions, par exemple, revenir, respectivement à Parménide, à Platon et à Saint Thomas. De ces choses, Ahriman rigole et Michel Pleure.

On s'obstine, en effet, à ne pas comprendre que c'est seulement le pouvoir de la science spirituelle à pouvoir s'opposer à celui de la science matérialiste et à le remettre aux mains de l'être humain. Gardons de toute manière à l'esprit, pour revenir à Lucifer, que c'est absolument nécessaire d'apprendre à distinguer son impulsion spiritualiste, mystique ou mystifiante de celui scienticospirituel de Michel.

À cette différence décisive, nous devons faire, non seulement avoir l'œil, mais aussi l'oreille, le nez et la bouche.

« Ainsi le penser de l'être humain se forma de manière que peu à peu, dans les vies entre mort et nouvelle naissance, il développa cette faculté qui, dans les époques révolues, créait les pensées en lui. Bien que ce fût comme c'est actuellement la perception sensorielle pure, alors cette faculté pouvait voir le spirituel, parce qu'alors, le physique portait le spirituel à sa surface. À présent, au contraire, la faculté du penser, s'étant conservé depuis lors, peut seulement agir comme perception des sens » (pp.168-169).

Réfléchissons sur cette affirmation : « À présent, au contraire, la faculté du penser, s'étant conservée depuis lors, peut seulement agir comme perception des sens ». Qu'est-ce qu'elle signifie ? Elle signifie que la faculté du penser, dotée autrefois de forme et d'énergie, s'est à présent

réduite à une forme pure (à une lumière pure), puisque son énergie (sa chaleur) « peut seulement agit comme perception des sens ».

Vous rappelez-vous mon vieil exemple? Nous avançons les yeux fermés dans une pièce, et à certain moment, nous touchons quelque chose. Ceci nous permet d'affirmer : « Ici et maintenant (*Hic et nunc*) quelque chose est ». En vertu de la perception, à savoir en vertu de la rencontre vivante de notre être avec l'être de l'objet, nous avons donc la certitude que *quelque chose est*, mais nous ne savons pas encore *quelle est la chose qui est*. Pour le savoir, nous devons en effet ouvrir les yeux : à savoir, nous devons penser, puisque c'est seulement grâce au concept qu'il est possible de déterminer ou de qualifier l'objet perçu.

Mais qu'arrive-t-il ? Il arrive que, par le moyen (dualiste) par lequel l'expérience se révèle à nous, nous sommes en effet induits à croire (avec Kant) que le contenu que nous avons perçu (le percept) soit *autre* que celui que nous avons pensé (que le concept) : que le premier soit, à savoir, un *être* qui se trouve dans la réalité, tandis que le second soit un *non-être* qui se trouve dans notre tête. Dans le moment où nous le percevons (sensiblement) nous ne nous rendons pas compte, en effet, qu'un tel contenu est fruit d'une *intuition*; au moment où nous le pensons (idéellement) nous ne nous rendons pas compte inversement que c'est le résultat d'une *perception*.

Autrefois, le penser percevait les Dieux, et cette perception était justement une intuition (synthèse de forme et d'énergie). Par la suite il n'en a plus été ainsi. Les Dieux sont devenus des inspirations, puis des imaginations et enfin des représentations, et donc, pour autant que cela semble étrange, des contenus sensibles, objets et choses.

Nous pouvons dire aussi : celles qui étaient, pour l'âme sensible, des entités spirituelles, sont devenues, pour l'âme rationnelle-affective, des concepts et, pour l'âme de conscience, des choses. Le penser des origines peut être cependant retrouvé au cas où l'on réussisse à restituer à la forme du penser, l'énergie du percevoir, en réalisant ainsi que le concept et le percept sont une et même réalité qui se révèle, au penser, comme un concept déterminé, et au percevoir, comme un percept indéterminé (Goethe écrit, dans *Epirrema* : « ... / rien n'est dedans et rien n'est dehors : / puisque ce qui est dedans est dehors. / Donc saisissez sans atermoiement / le divin, mystère évident ») (12).

« La faculté de s'élever, en pensant, à l'esprit, vint peu à peu à diminuer. Cela se manifesta pleinement seulement quand, dans l'époque de l'âme consciente, le monde spirituel fut enveloppé pour l'être humain dans une obscurité complète. Il en fut ainsi qu'au dix-neuvième siècle les meilleurs parmi les scientifiques, qui ne pouvaient pas devenir matérialistes, dirent : « Il ne nous reste plus qu'à nous limiter à explorer ce qui est possible selon la mesure, le nombre et le poids, et au moyen des sens ; mais nous n'avons pas le droit de nier un monde spirituel caché derrière celui qui est sensible ». Ils faisaient ainsi allusion à la possibilité qu'il existât un monde clair et lumineux, inconnu à l'être humain, là où son regard ne voit que des ténèbres » (p.169).

Au jour d'aujourd'hui, il n'est pas facile de rencontrer des scientifiques qui affirment : « Il ne nous reste plus qu'à nous limiter à explorer ce qui est possible selon la mesure, le nombre et le poids, et au moyen des sens ; mais nous n'avons pas le droit de nier un monde spirituel caché derrière celui qui est sensible ».

Au dix-neuvième siècle, les « meilleurs » le disaient au contraire, puisqu'ils étaient encore conscients que, le matérialisme étant « métaphysique » et non pas « science », s'ils étaient devenus matérialistes, il n'auraient plus été des scientifiques (et ils auraient peut-être intitulé un livre à eux, comme vient de le faire récemment Piergiorgio Odifreddi : *Pourquoi nous ne pouvons pas être chrétiens (et moins que jamais catholiques)* (13).

« De la même façon que Lucifer déplaça le penser chez l'être humain, ainsi Ahriman en déplaça le vouloir. Celui-ci eut la tendance à une espèce de liberté à laquelle l'être humain n'aurait dû accéder que plus tard. Un telle liberté n'est pas la vraie, mais seulement l'illusion de la liberté » (p.169).

Lucifer déplace le penser en arrière, Ahriman déplace le vouloir en avant, de sorte que s'élargit la cisaille qui normalement les divise.

Regardons autour de nous : n'est-il pas curieux, pour ne pas dire grotesque, qu'aujourd'hui à la barbe d'une science qui prêche le déterminisme du matin au soir, il n'y ait pratiquement plus personne qui ne revendique à hauts cris sa propre liberté ?

Ceci arrive parce que, autant ceux qui la nient que ceux qui la revendiquent ne connaissent pas « la science de la liberté » (à savoir la première partie de *La Philosophie de la Liberté*), et ils ne savent pas, par conséquent, que la liberté du vouloir, à savoir le Je qui veut, est l'autre face de la vérité du penser, à savoir du Je qui pense.

Toute liberté qui n'est pas le revers de la vérité est par conséquent une illusion (de l'ego) ; et il n'y a pas pire esclavage que l'illusion de la liberté.

Goethe dit justement : « Personne n'est plus esclave que celui qui s'estime libre sans l'être » (14).

# « L'humanité vécut pendant longtemps dans une semblable illusion de liberté. Cela lui barra la possibilité de développer l'idée de la liberté selon l'esprit » (p.169).

Celui qui connaît le célèbre *Pour une philosophie de la liberté* de John Stuart Mill (1806-1873) (**15**) sait qu'il y s'agit de la liberté en termes politiques : c'est-à-dire, en rapport aux autres, à l'État ou au pouvoir.

Ce qui est caractéristique de la vocation juridique de ce libéralisme auquel nous devons notre émancipation politique ou juridique (Steiner affirme : « Jusqu'à la moitié du 19<sup>ème</sup> siècle, on affirme en Occident ce qui est communément appelé « libéralisme », ou attitude libérale ou progressiste, ou comme on veuille mieux le définir ; celui-là qui, en tout cas, se forma avec la plus grande précision au 18<sup>ème</sup> siècle comme théorie politique, pour s'affirmer ensuite comme courant politique au cours du 19<sup>ème</sup>, et enfin pour disparaître lentement et mourir [suffoqué] au dernier tiers de ce même siècle ») (16).

Mais qu'en est-il de notre émancipation d'âme et d'esprit (de la nature ou de l'ego) ? Vous rappelez-vous ? « Tu es celle qui l'humaine nature / anoblis de sorte que son facteur — ne dédaigna point de se faire facture ». Qu'en est-il, à savoir, de « l'idée de la liberté selon l'esprit » (selon le Je), et non pas selon la loi ?

(Je vous signale, à ce propos, *État société et histoire* (17) de Wilhem von Humboldt (1767-1835), auteur très apprécié de Steiner.)

Croce (1866-1952), penseur libéral, on est arrivé à parler, comme on le sait, d'une « religion de la liberté » (18), mais il est resté bien éloigné de la conscience qu'il est impossible d'affronter le problème de la liberté *par rapport à soi-même* (Libère-nous du mal ») si l'on fait abstraction, en raison d'une connaissance abstraite et insuffisante de l'être humain, des réalités du conscient et de l'inconscient ou, pour mieux dire, de celle des divers niveaux de conscience.

Seule l'investigation scientifico-spirituelle nous permet en effet de reconnaître que l'âme, se trouvant entre le corps (physique), représentant le maximum de la nécessité, et l'esprit ou le Je, représentant le maximum de liberté, plus on se lie au corps, plus on se lie à la nécessité, en rendant vaine ou en perdant ainsi sa liberté.

Il est donc inévitable que l'âme, au cas où elle se lie plus que nécessairement (ahrimaniquement) au corps, finisse par se convaincre que la liberté n'existe pas.

Libres, en effet, on ne naît pas, mais on le devient (Nietzsche : « Comment on devient ce qu'on est »).

« Ce fut une oscillation continue entre l'opinion que l'être humain soit libre, et celle qu'il soit emprisonné dans une nécessité rigide. Et lorsque, avec l'avènement de l'époque de l'âme consciente, vint la liberté vraie, on ne fut plus capable de la reconnaître parce que pendant trop longtemps, la connaissance s'était développée dans l'illusion de la liberté.

Tout ce qui a été immergé dans l'être de l'homme dans ce second stade de l'évolution des vies entre mort et nouvelle naissance, il le transporta, comme souvenir cosmique, au troisième stade dans lequel il vit encore dans le présent. Dans celui-ci il se trouve, vis-à-vis de la Hiérarchie des Anges, dans une relation analogue à celle dans laquelle il se trouvait au second stade vis-à-vis de la Hiérarchie des Archanges. Mais la relation avec les Anges est telle que grâce à eux, la pleine individualité indépendante vient à l'existence. En effet, les Anges — à présent non plus en chœur mais un Ange pour chaque homme — se limitent à obtenir la juste relation des vies entre mort et nouvelle naissance, et des vies terrestres.

Un fait tout d'abord remarquable est qu'au second stade de l'évolution des vies entre mort et nouvelle naissance, ou pour tout homme singulier opère l'entière Hiérarchie des Archanges. Plus tard, à cette Hiérarchie est assignée la direction des peuples. Pour tout peuple que ce soit, il a alors un Archange comme esprit du peuple. Dans les races demeurent actifs les Archaï. Ici aussi pour toute race agit un seul être de la Hiérarchie des Archaï, comme esprit de la race. Ainsi l'être humain actuel renferme aussi dans la vie entre mort et nouvelle naissance le souvenir cosmique des états précédents de ces expériences. Et ce souvenir se manifeste clairement là où aussi, dans le monde physique, nous voyons se dérouler des vicissitudes guidées par l'esprit, comme dans les races et dans les peuples » (pp.169-170).

À quoi se réfère Steiner, en disant que « Ce fut une oscillation continue entre l'opinion que l'être humain soit libre, et celle qu'il soit emprisonné dans une nécessité rigide. Et lorsque, avec l'avènement de l'époque de l'âme consciente, vint la liberté vraie, on ne fut plus capable de la reconnaître parce que pendant trop longtemps, la connaissance s'était développée dans l'illusion de la liberté » ?

Il se réfère aux disputes abstraites (typiques de l'âme rationnelle-affective) entre les partisans du « déterminisme » et celles du « libre arbitre » : à savoir, entre ceux qui se partaient (et partent) du présupposé (plus ou moins conscient) que l'être humain soit constitué seulement du corps et de l'âme ou, pour mieux dire, de psyché.

Permettez que je vous lise, à ce sujet, ce passage de mon commentaire à *La Philosophie de la Liberté*: « Ceux qui nient de cette façon la liberté, croient nier la liberté *humaine*, alors qu'ils ne font que nier, sans s'en rendre compte, la liberté de la *partie animale* qui vit en l'être humain. Et ils ont raison en ceci ; ils ont pour le moins plus raison que tous ceux qui, tout en partant du même présupposé, voudraient affirmer la liberté. Mais ainsi affirmée, la liberté est vraiment une illusion ». C'est « vraiment une illusion » parce que la liberté *ou bien est du Je (de l'esprit) ou bien elle n'est pas*. En attendant Steiner peut dire, en effet, qu'avec « l'avènement de l'époque de l'âme consciente, vint la liberté vraie », parce que c'est seulement grâce à l'avènement de « l'esprit scientifique » que s'allume, en l'être humain, la conscience du Je (quand bien même sous la forme embryonnaire de l'ego).

Lisons à présent les maximes :

150) « Dans une seconde période du développement des vies entre la mort et une nouvelle naissance, l'être humain entre sous la domination des Archanges. Durant cette période est placé dans l'âme le germe de la future autoconscience, après qu'il avait été déjà prédisposé dans la formation de la figure humaine durant la première période.

Au concept « d'autoconscience », torturé par la dialectique et par les divagations de groupes et petits groupes infinis, doit être restitué sa vraie valeur.

N'est-il pas extraordinaire qu'entre tous les êtres qui peuplent la Terre, un seul soit en mesure de se dire à lui-même : « Je suis » (un être) ?

Nous avons vu, cependant, que la conscience ordinaire ou représentative du Je n'est pas à la hauteur de la réalité spirituelle du Je.

Grâce au corps physique, nous commençons en effet à connaître le Je comme ego : à savoir comme un sujet qui ne vit pas seulement dans l'espace, mais qui est lui-même espace (justement « corps physique »). À la connaissance du Je comme espace, nous devrions par conséquent ajouter, comme nous le savons, d'abord la connaissance du Je comme temps, puis du Je comme âme, et enfin du Je comme esprit.

Chaque niveau précédent celui du Je comme esprit (du Je comme il est réellement) peut devenir cependant un piège.

Ahriman, en effet, tente constamment de congeler l'autoconscience à son premier niveau (physique), en nous le présentant non pas comme niveau initial, mais comme seul et unique (comme le premier et dernier), tandis que Lucifer, dédaignant ce niveau-ci (bas), tente constamment de dissoudre l'autoconscience en la mettant pour ainsi dire, « à baigner » dans la *mare magnum* (éthérique) des imaginations, ou de la raréfier et la dissoudre dans l'atmosphère (astrale) des inspirations illusoires ou hallucinantes.

- 151) « Dans cette seconde période [à savoir dans la période qui est sous le signe des Archanges] l'être humain est immergé dans le physique, de la part des influences lucifériennes et ahrimaniennes, plus profondément qu'il serait advenu sans de telles influences. »
- 152) « À la troisième période l'être humain parvient sous al domination des Anges qui exercent cependant leur influence seulement dans le corps astral et dans le je. Celle-ci est la période actuelle. Ce qui est advenu dans les deux premières périodes subsiste dans l'évolution de l'humanité, et explique le fait que dans l'époque de l'âme consciente (au 19ème siècle) l'être humain regarde dans le monde spirituel comme dans une obscurité complète ».
- « Regarde dans le monde spirituel comme dans une obscurité complète », étant donné qu'il a justement remis et précipité dans l'inconscient la réalité de l'esprit.

#### Notes:

- (1) Cfr J. Monod: Le hasard et la nécessité Mondadori, Milan 2003.
- (2) R. Steiner: Le Christianisme ésotérique et le guide spirituel de l'humanité Antroposofica, Milan 2010, p.136.
- (3) W. Goethe: Fuast Einaudi, Turin 1967, p.40
- (4) B. Spaventa: Les premières catégories de la logique de Hegel dans Œuvres Sansoni, Florence 1974, vol. I, p.399.
- (5) R. Steiner: *Impulsions évolutives intérieures à l'humanité. Goethe et la crise du 19*ème siècle Antroposofica, Milan 1976, pp.104-105.
- (6) M. Scaligero : *De l'amour immortel* Tilopa, Rome 1982, p.276 [traduit en français sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*].
- (7) Cfr. P.-P. de Caussade: L'abandon à la providence divine SAN PAOLO Cinisello Balsamo (Mi) 1986.
- (8) R. Steiner: Impulsions évolutives intérieures à l'humanité..., p.87.
- (9) R. Steiner: La science occulte dans ses lignes générales Antroposofica, Milan 1969, p.239.
- (10) R. Steiner: Impulsions évolutives intérieures à l'humanité..., p.83.
- (11) Cfr. T. Celli: Le Dieu Wagner et autres Dieux de la musique Rusconi, Milan 1980.
- (12) J.W. Goethe: Cent poesies Einaudi, Turin 2011, p.247.
- (13) Cfr. P. Odifreddi: Pourquoi nous ne pouvons pas être chrétiens (et moins que jamais catholiques) TEA, Milan 2011
- (14) J.W. Goethe: Maximes et réflexions TEA, Rome 1988, p.38.
- (15) Cfr. J. Stuart-Mill: Pour une philosophie de la liberté Rubbettino, Soveria Mannelli (Catanzaro) 1999.
- (16) R. Steiner: L'étude des symptômes historiques Antroposofica, Milan 1961, p.45.
- (17) *Cfr.* W. von Humboldt : *État société et histoire* Éditeurs réunis, Rome 1974.é2° *Cfr.* B. Croce ; *La religion de la liberté* SUFGAR*Co*, Milan 1986.

#### Maximes 153/154/155

Ce groupe de maximes suit la lettre intitulée : **Qu'est-ce en réalité la Terre dans le macrocosme ?** (1<sup>er</sup> février 1925).

Nous commençons tout de suite à lire :

« Le devenir du Cosmos et de l'humanité a été examiné dans ces considérations à partir des points de vue les plus divers. On y a montré comment l'être humain recevait les forces de son être à partir du Cosmos supraterrestre, sauf celles que lui donne son autoconscience. Celles-ci lui viennent de la Terre » (p.172).

Pourquoi recevons-nous les forces qui nous donnent l'autoconscience de la Terre ? Parce que la Terre nous fournit cette « matière-miroir » dans lequel le Je (notre « être »), en se reflétant, prend conscience de soi.

Afin que naisse l'autoconscience (du Je en tant qu'ego) nous avons besoin d'un corps physique et d'un appareil neurosensoriel qui nous permettent une perception claire et sensible (des images perceptives nettes).

Le développement de l'autoconscience, à savoir de la conscience que le sujet a de soi, va en effet de paire avec le développement de conscience que le sujet a de l'objet.

Non pas hasard, c'est avec l'avènement de l'âme consciente, soutenue par le corps physique, que le Je parvient à mettre au point autant l'objet que le sujet, c'est-à-dire soi-même, quand bien même sous la seule forme qui lui est consentie par la nature d'un tel miroir (sous la forme de l'ego).

« Avec cela a été exposée l'importance de l'élément terrestre pour l'être humain. La question doit à présent s'y rattacher : « Quelle importance a l'élément terrestre pour le macrocosme ? ». Pour mieux répondre à cette question, nous devons réexaminer ce que nous avons exposé. La conscience voyante rencontre le macrocosme dans un état de vitalité d'autant plus grand que le regard remonte vers le passé. Dans un passé révolu, le macrocosme vivait de manière que s'achève toute possibilité de calculer ses manifestations vitales. De cet état de vitalité est séparé l'être humain. Le macrocosme entre toujours plus dans la sphère du calculable. Mais avec cela, le macrocosme meurt peu à peu. Dans la mesure où l'être humain, le microcosme, surgit comme une entité indépendante du macrocosme, ce dernier meurt. Dans le présent cosmique, il existe un macrocosme mort. Mais dans son devenir ne s'est pas seulement engendré l'être humain. La Terre aussi fut engendrée par le macrocosme » (p.172).

Reprenons les deux méditations données par Steiner pour le soir et le matin.

Le soir, avant de s'endormir, pensons : « Dieu est en moi », puisque nous nous apprêtons à nous dilater et à devenir de centre, circonférence. Nous pouvons dire « Dieu en moi », étant donné que Dieu, dans le même temps, s'est fait de circonférence, centre.

Le matin, au réveil, nous pensons au contraire : « Je suis en Dieu », puisque, en nous contractant, nous sommes faits, de circonférence, centre, tandis que Dieu, dans le même temps, s'est fait, de centre, circonférence.

Donc durant le sommeil, Dieu est en moi, tandis que, durant la veille, Je suis en Dieu.

C'est important d'expérimenter ces mouvements d'expansion et de contraction, étant donné qu'il s'agit de mouvements analogues, non seulement à ceux de l'exhalaison et de l'inhalation ou de la diastole et de la systole, mais aussi, pour ce qui concerne la seule contraction, et ce qui grâce auquel le macrocosme s'est réduit au microcosme, en devenant œuvre accomplie ou réalité « calculable ». Si cela n'était pas advenu, si, à savoir, le microcosme, au lieu de s'arrêter et de se fixer à la phase de contraction, s'était re-expansé, il n'y aurait jamais eu d'œuvre accomplie, et jamais il n'eut été possible (comme le fait la science) de calculer et de prévoir quelque chose.

Ç'a été en vue de cet arrêt, de cette stase ou de cette mort, que le macrocosme s'est fait Terre ; et ç'a été en vue de son dépassement que « le Verbe s'est fait chair ».

Grâce à l'incarnation du *Logos*, la Terre (le microcosme) peut de nouveau se dilater, en effet, pour engendrer un nouveau macrocosme, de même que l'être humain peut de nouveau s'épandre, non seulement durant le sommeil, mais aussi durant la veille, pour engendrer le « Fils de l'homme » ou le « nouvel Adam ».

Au cœur de la mort ou de « l'hiver », a donc été déposé le germe d'une vie nouvelle ou d'un « printemps » nouveau.

Pensez à une plante qui se fane et meurt, mais des graines de laquelle renaîtront des plantes nouvelles. Dans ce cas-ci les plantes qui renaîtront seront comme celle qui est morte, alors que le macrocosme qui renaîtra (ressuscitera) sera différent et plus évolué de celui qui l'a précédé. Tout cela a naturellement à faire avec l'autoconscience ; il y a eu en effet un *Je suis* (un macrocosme) qui, en se contractant, est devenu un *ego* (un microcosme), et il y a un *ego* qui est appelé, en s'étendant, à devenir (grâce à l'impulsion du Christ) un *Je suis*.

« L'être humain qui reçoit de la Terre les forces pour son autoconscience, est trop intimement lié à elle pour pénétrer dans l'être de la Terre. Dans l'époque de l'âme consciente, dans laquelle l'autoconscience en vient au développement complet, nous sommes habitués à tourner le regard sur la grandeur spatiale de l'univers, et à considérer la Terre comme un grain de poussière, insignifiant face à l'univers spatial physique.

D'emblée semblera donc étrange la révélation que la voyance spirituelle peut nous révéler à la vraie importance cosmique de ce soi-disant « grain de poussière ».

Dans la base minérale de la Terre sont immergés les autres règnes : celui végétal et celui animal. En tout cela vivent les forces qui, durant le cours de l'année, se montrent dans leurs formes diverses de manifestation. Que l'on regarde le monde végétal. En automne et en hiver, il montre des forces physiques mourantes. La conscience voyante perçoit dans cette forme de manifestation l'être des forces qui ont amené le macrocosme à mourir » (pp.172-173).

Nous n'avons malheureusement pas été éduqués à connaître la nature pour nous connaître nousmêmes pour connaître la nature.

Qui nous a enseigné, par exemple (sinon Steiner), que, dans le monde animal, nous devons l'existence des Oiseaux, des Félins et des Bovins, aux mêmes entités qui opèrent, respectivement, dans notre tête (dans le penser), dans notre système médian ou rythmique (dans le sentir) et dans notre appareil métabolique et des membres (dans le vouloir) ?

Écoutez ce que Steiner dit des Oiseaux, et en particulier de l'aigle : « Les mêmes forces qui déterminent, sur le plan physique, la formation du plumage, déterminent sur le plan astral la formation des pensées. Elles donnent à l'aigle la formation du plumage, et cela représente l'aspect physique de la formation des pensées. À l'être humain elles donnent les pensées ; ceci est l'aspect astral de la formation du plumage » (1).

Et écoutez comment il conclut : « Volonté, sentiment et pensée peuvent être cherchés au dehors dans le Cosmos et dans leur correspondance dans le microcosme » (2).

« Au printemps et en été, dans la vie végétale se montrent des forces de germination et de croissance. Dans cette germination et croissance, la conscience voyante perçoit, non seulement l'énergie qui produit la moisson végétale de l'année, mais aussi un excédent. Et c'est un excédent d'énergie germinative. Les plantes renferment une plus grande force germinative qu'elles en consomment pour la croissance des feuilles, des fleurs et des fruits. Pour la conscience voyante, cette excédent d'énergie germinative s'étend au dehors, dans le macrocosme extraterrestre » (p.172).

Au mouvement centripète qui amène, au cours de l'automne et de l'hiver, à la mort des plantes, succède, surtout au cours du printemps, un mouvement centrifuge, chargé d'un « excédent d'énergie germinative », qui « s'étend au dehors, dans le macrocosme extra-terrestre ».

À quoi doit-on cet « excédent » éthérico-physique ? C'est vite dit ; au fait que Christ, en s'incarnant, est devenu l'Esprit, le Soleil et le levain de la Terre, et que la Terre est devenue par cela même *corpus domini*.

Ceci est le germe d'une *re-création*, non pas dans le sens d'une re-production périodique de ce qui existe déjà (en tant que simple *effet opérant*), mais dans le sens d'une *nouvelle création*, dont l'être humain est appelé à être une partie active, pour permettre ainsi au Christ (grâce aux médiations de Michel, de la *Vierge-Sophia* et de l'*Esprit Saint*) d'agir, non seulement dans la sphère éthéricophysique inconsciente, mais aussi dans celle d'âme et d'esprit consciente.

« Mais il afflue aussi pareillement du règne minéral une énergie excédante dans le Cosmos extra-terrestre. Cette énergie à la tâche d'apporter aux lieux justes dans le macrocosme les forces provenant des plantes. Des forces végétales est engendrée, sous l'influence des forces minérales, une nouvelle image d'un macrocosme » (p.173).

C'est pour ceci que j'ai dit, tout à l'heure, que « l'excédent » a en premier lieu une nature éthérique et physique.

La force « excédante » des minéraux sert, pour ainsi dire, de guide cosmique ou zodiacal à l'énergie « excédante » des végétaux. Steiner dit justement : « Cette énergie à la tâche d'apporter aux lieux justes dans le macrocosme les forces provenant des plantes ».

« De la même façon, il y a des énergies qui émanent de l'élément animal. Cependant celles-ci n'agissent pas dans le sens des énergies minérales et végétales en irradiant de la Terre, mais elles agissent de manière telle que les éléments végétaux, lesquels conformés de forces minérales, soient portés dans l'univers, prennent une forme sphérique, et qu'il en surgisse ainsi l'image d'une macrocosme clos de tout côté » (pp.173-174).

Nous savons que les plantes, parce qu'enracinées dans la terre, peuvent croître, mais ne peuvent pas se mouvoir, alors que les animaux, parce que déracinés (grâce au corps astral) de la terre, peuvent croître et se mouvoir, ainsi que jouir de sensibilité (« l'animal — dit Victor Bott — est l'être animé par excellence »).

Écoutez à cet égard, ces deux strophes :

« Regarde la plante! Elle est le papillon Enchaîné à la terre.

Regarde le papillon! Il est la plante Libérée par le Cosmos » (3).

« Le sujet animal — affirme Hegel — est une figure parce que c'est un tout, qui est en relation seulement avec soi-même. Il représente le concept, dans ses déterminations développées et parce qu'elles existent en lui » (4).

Comme pour tous les triangles du monde, il n'y a qu'un seul concept, de même pour tous les chats du monde, il y a un seul concept de chat : ce concept unique que nous appelons « Je de groupe » ou « espèce ».

Que cet être, comme dit Hegel, « soit en relation seulement avec lui-même », se trouve à signifier que c'est un « sujet » (un « caractère » ou une « personnalité ») et non pas, que l'on fasse attention,

une « individualité », comme l'illustrent, par exemple, les fables d'Ésope et de Phèdre et donc un être qui repose (au plan de l'âme) sur lui-même.

Les forces « excédantes » des minéraux sont donc des forces *orientatrices*, les énergies « excédantes » des végétaux sont des forces *vivifiantes*, et les forces « excédantes » des animaux sont des énergies *qualifiantes et structurantes* (sous « forme sphérique », semblables, de cette façon, à celles des blastomères, les cellules « totipotentes » de la morula) ces essences ou ses subjectivités destinées à se développer dans le futur organisme macrocosmique.

En ce qui concerne le rapport entre les formes animales et les pensées (les concepts, reliés, rappelons-le, aux *Esprits de la personnalité*), je vous recommande d'en revenir à méditer, de Steiner, la douzième conférence du premier volume de l'*Art de l'éducation (Anthropologie)*. Je ne vous en relis que ce passage : « Des formes animales suprasensibles se meuvent constamment chez l'être humain, et sont dissoutes. Qu'arriverait-il s'il y avait un photographe suprasensible, capable de fixer ce processus, à savoir d'enregistrer les phases du processus entier sur des plaques photographiques ? Que verrait-on sur ces plaques ? On verrait les pensées de l'être humain. De telles pensées sont le correspondant suprasensible de ce qui n'arrive pas à expression sur le plan sensible. Cette métamorphose continue de tout ce qui d'animal s'écoule de la tête vers le bas, ne vient plus à expression sur le plan physique, mais agit chez l'être humain de manière suprasensible, en donnant lieu au processus de la pensée. Cela se produit réellement, en tant que processus d'ordre suprasensible. La tête n'est pas seulement cette grosse fainéante qui repose sur vos épaules, mais c'est aussi une partie de vous qui voudrait vous retenir dans l'animalité » (5) : c'est-à-dire qu'elle voudrait nous retenir dans le concept, dans l'idée, dans la loi ou dans le « Je de groupe », et à cause de cela même *en deçà* du Je individuel et de la liberté.

Comment ne pas rappeler, de nouveau, les mots de *La Philosophie de la Liberté* ? « Nous devons pouvoir nous mettre en face de l'idée de manière vivante ; autrement on en devient esclave » **(6)**.

« Ainsi la conscience qui reconnaît l'esprit voit l'être de la terre. Celui-ci se trouve mort à l'intérieur du macrocosme, comme élément d'une nouvelle vivification. De la même façon que du germe, dans l'espace si petit et insignifiant, se forme nouvellement toute la plante, quand l'ancienne se désagrège en mourant, ainsi, du « grain » de terre, naît un nouveau macrocosme tandis que se désagrège l'ancien qui est mort » (p.174).

Tout doit désormais passer par l'être humain. Parce que l'être humain est le « but des Hiérarchies », parce que c'est seulement par lui que peut être régénéré le macrocosme.

« Celle-ci est une vraie voyance de l'être de la Terre, une voyance qui voit en elle partout un monde en germination. Nous apprenons seulement à connaître les règnes de la nature si nous ressentons en eux cet élément en germination.

Au milieu de cette vie germante, l'être humain accomplit son existence terrestre. — Il participe autant à cet élément en germination qu'à la vie mourante? De cette dernière il a les énergies de son penser. Tant que dans le passé les énergies du penser proviennent du macrocosme encore vivant, elles n'étaient pas les bases de l'homme auto-conscient; elles vivaient comme des forces de croissance chez l'être humain encore privé de conscience de soi » (p.174).

Observez un nouveau-né : il ne pense pas parce qu'il est entièrement engagé à façonner son corps. Ensuite, cependant, une partie des énergies modelantes (éthériques) est soustraite à une telle tâche pour être mise au service, sous forme de pensée, de la conscience et de la conscience de soi. Les types « sthéniques » se révèlent quand à la nature et au *bios* sont soustraites peu de forces, ceux « asthéniques » quand en sont soustraites trop.

En tout cas, une chose est la pensée, une autre la conscience. Pensent, en effet, autant les individus conscients que ceux inconscients : ceux conscients, cependant, pensent (connaissent) selon une

réalité, tandis que ceux inconscients pensent (estiment ou sont d'avis) selon leur propre nature personnelle.

(Steiner écrit, en se référant à la « question sociale » : Ou bien on s'adapte, avec son penser propre, aux exigences de la réalité, ou bien on n'apprend rien des malheurs et le mal se multiplie à l'infini au moyen de l'autre mal qui en naîtra » (7).)

Ce sont donc la force et la qualité du penser qui font la différence, en élevant le degré de conscience des premiers et en abaissant celui des seconds.

C'est donc le *penser selon la réalité* (selon la réalité de la mort, de la vie, de l'âme et de l'esprit) qui purifie et élève la conscience ; cela veut dire que c'est ce penser à transformer, degré après degré, le corps astral en la « Vierge Sophia » et à le rendre ainsi « réceptif à l'Esprit Saint » (8).

« Les forces du penser, en soi, ne peuvent avoir de vie propre et doivent former la base de l'autoconscience humaine libre. En soi elles doivent être, avec la macrocosme mort, les ombres mortes de ce qui était vivant dans des époques cosmiques passées.

D'un autre côté, l'être humain prend part à l'élément germant de la Terre. De celui-ci proviennent les énergies volitives. Elles sont vie, par contre l'être humain ne prend pas part à leur être avec son autoconscience. Dans l'être humain elles s'irradient dans des pensées-ombres. Elles sont pénétrées par ces ombres, et dans une telle pénétration d'une pense libre, en se déployant dans l'être de la Terre en germination, la pleine et libre auto-conscience humaine, dans l'époque de l'âme consciente, introduit sa propre vie dans l'homme.

Le passé qui jette des ombres et le futur qui renferme des germes de réalité se rencontrent dans l'entité humaine. Une telle rencontre est la vie humaine du présent » (pp.174-175).

Rappelez-vous ce que nous avons dit un soir (maxime **59**) ? Que si les pensées étaient vivantes, et non pas « les ombres mortes de ce qui était vivant dans des époques cosmiques passées », elles véhiculeraient la volonté des Dieux, et nous ne pourrions pas être libres par conséquent.

De fait, là où nous sommes conscients et que nous nous pensons comme des Je, nous ne sommes pas vivants, tandis que, là où nous sommes vivants, nous ne sommes pas conscients et nous ne nous pensons pas en tant que des Je.

Pour guérir cette fracture (« ontologique »), il faut dés-identifier la réalité du Je de celle de la tête, en commençant par dés-identifier la réalité de la pensée de celle du cerveau.

Je le répète : en principe, du Je réel, qui est unité de forme (de penser) et d'énergie (de vouloir), nous expérimentons, d'une part (dans le système neurosensoriel), *la forme sans force* (le Je comme ego, ou comme concept privé de réalité), et, de l'autre (dans le système métabolique et des membres), la *force sans forme* (la volonté « aveugle » de Schopenhauer).

Il s'ensuit que les énergies « germantes » et de renouveau (du futur) qui pénètrent constamment en nous (dans notre volonté), sont méconnues ou mal connues par la pensée engagée dans les « ombres » du passé, et à cause de cela même altérées ou renversées ( à savoir transformées de bien en mal).

Relisons ce passage de Rudolf Steiner: « Dans les mouvements instinctifs gronde un élément nouveau; dans le penser conscient, les idées anciennes ne veulent pas suivre les mouvements instinctifs. Mais même les meilleurs mouvements instinctifs deviennent barbares et bestiaux s'ils ne sont pas illuminés de pensées adéquates » (9).

On comprend donc bien, combien est salutaire, en suivant l'impulsion de Michel, de renforcer, de vivifier et de réveiller le penser, de sorte qu'il puisse rencontrer et s'unir sciemment et librement avec de telles forces, pour leur donner une forme créative, et ne pas laisser (par paresse ou veulerie) qu'elles en prennent une forme destructive, en se corrompant.

« La conscience voyante discerne clairement ces faits, quand elle se transporte dans la région de l'esprit qui confine immédiatement à celle physique, et dans laquelle se trouve aussi l'activité de Michel.

La vie de tout ce qui est terrestre devient transparente si dans ses profondeurs nous ressentons le germe universel. Toute forme de végétal, toute pierre apparaît dans une nouvelle lumière à l'âme humaine, si elle s'avise comment tout être, avec sa vie et sa forme, contribue à ce que la Terre, en tant qu'unité, soit le germe embryonnaire d'une macrocosme surgissant à une vie nouvelle. Tentons de rendre pleinement vivant en nous la pensée de ces faits, et nous ressentirons quelle importance elle peut avoir dans l'âme humaine » (p.175).

Comment fait-on « à rendre pleinement vivante en nous la pensée de ces faits » ? C'est simple : en continuant à les penser et à les méditer.

C'est simple, mais ce n'est pas facile, étant donné que les pensées aussi, comme il arrive souvent, quand bien même elles n'entrent pas dans une oreille pour sortir par l'autre, nous sommes habitués à les substituer hâtivement par d'autres.

Sur les pensées (dignes de ce nom), nous devrions au contraire apprendre (à l'opposé de ceux qui convoitent « *l'insouciance* ») à nous interrompre et à nous arrêter.

N'a-t-on pas l'habitude de dire, d'un passage musical particulièrement beau ou touchant, que l'on « ne se fatiguerait jamais de l'écouter » ? Et pour quelle raison alors, ne devrait-on pas dire, de pensées particulièrement vraies et profondes, que « l'on ne se fatiguerait jamais de les penser » ? Disons-le carrément : nous devrions apprendre à cultiver le rapport avec la pensée comme nous cultivons les amitiés, à partir du moment où seules des pensées ainsi cultivées sont en mesure de nous transformer et de nous améliorer.

Venons-en aux maximes.

153) « Au commencement de l'époque de l'âme consciente on s'est habitués à tourner le regard sur la grandeur physico-spatiale de l'univers, et à ressentir avant tout une telle grandeur. C'est pourquoi nous appelons la Terre un grain de poussière au milieu de l'univers<sup>(\*)</sup> qui apparaît physiquement puissant ».

Ce n'est pas la Terre, en vérité, à être un insignifiant « grain de poussière au milieu de l'univers qui apparaît physiquement puissant », mais c'est la représentation « physico-spatiale » ou matérialiste de la Terre à être un « insignifiant grain de poussière » au milieu de l'univers, spirituellement puissant de la pensée.

154) « À la conscience voyante, ce « grain de poussière » se révèle comme le germe d'un nouveau macrocosme qui est sur le point de naître, tandis que l'ancien se démontre mort. Il était nécessaire qu'il mourût afin que l'être humain pût s'en séparer avec une pleine autoconscience ».

Nous l'avons dit et répété : il a été nécessaire que le vieux macrocosme nous apparût comme un « objet », pour réveiller en nous la conscience du sujet, à savoir, de nous-mêmes.

Imaginez, pour donner un exemple banal, un artiste auquel soit imposé de ne plus rien créer, puisque le moment est arrivé où les autres connussent tout ce qu'il a déjà créé (pour engendrer, ainsi, la « conscience du créé »).

Écoutez ce que dit Scaligero: « Cette histoire primordiale de l'être humain, qui n'est pas par hasard une histoire d'un rapport d'amour cosmico-humain, exige d'être libérée du préjugé de restaurations de l'accord originel qu'il eût été possible d'effectuer ensuite, au moyen des initiations et Mystères dans les traditions diverses, puisque de toute façon *la vicissitude humaine se développe depuis lors selon une perte continuelle de niveau, par rapport à la condition primordiale*. Depuis lors la valeur unique dont il est légitime de parler c'est le surgissement d'un Je conscient de soi, non pas au moyen des impulsions traditionnelles épuisées, mais bien plutôt au moyen de la pensée et d'expérience exigeant le suprasensible comme activité individuelle tournée sur le sensible » (10).

Les disciples des « initiations » et des « Mystères des diverses traditions » mettent en avant (de manière luciférienne) une *spiritualité privée de modernité*, tandis que les matérialistes mettent en avant (de manière ahrimanienne) une *modernité moderne privée de spiritualité*.

Les premiers regardent le passé, parce qu'ils ne savent pas voir ce qu'ils ont devant eux (le présent et le futur), les autres regardent le présent et le futur, mais savent se les représenter du point de vue technologique ou techno-scientifique (matériel).

Faites attention, plus les âmes humaines deviennent impuissantes et stériles, et plus naissent des objets ou des choses « de génération nouvelle ».

155) « Dans le présent cosmique l'être humain participe au macrocosme mort, avec ses énergies du penser qui l'affranchissent, et avec ses énergies de volonté, qui par leur essence lui sont cachées, à la vie de ce nouveau qui germe en tant qu'entité terrestre ».

Vous m'avez entendu dire à plusieurs reprises que l'erreur de Freud et de Jung a été celle de vouloir pénétrer au cœur de la vie inconsciente au moyen de l'intellect ou de la conscience de veille ordinaire.

De cette façon, en effet, on n'obtient pas, selon ce que présageait Freud, qu'au lieu du Soi, règne le Je, mais plutôt, comme le démontre la vie moderne, qu'au lieu du Je (de l'ego), règne le Soi. Pour faire en sorte qu'à la place du Soi règne le Je, il faut explorer, c'est vrai, la vie inconsciente, mais non pas celle dont on croit (naïvement) qu'elle se trouve, à l'instar de tout autre objet, « à l'extérieur » de la vie consciente, mais plutôt celle qui vit « à l'intérieur » de la vie représentative ordinaire, en tant que vie imaginative, inspirée et intuitive; non pas l'inconscient en somme, qui se trouve « en dehors » du conscient, mais l'inconscient qui se trouve « dedans » le conscient. Scaligero observe: « Un inconscient ne peut exister sinon que pour un « conscient ». Seul un être conscient, parce qu'il se meut en concepts, peut projeter devant lui un inconscient et s'en représenter les mouvements (...) Un être non doté de conscience qui le constitue un fondement, ne peut pas concevoir quelque chose qui lui soit « autre ». Qu'on lui ôte sa conscience et l'idée d'inconscient cesse d'exister. Au rêveur, le rêve apparaît réalité, mais il commence à se configurer comme une altérité qui s'appelle rêve, pour celui qui est éveillé, ou en dehors du rêve. Il n'y a pas d'inconscient en dehors du conscient. Mais la recherche psychologique s'est déroulée, dans ce siècle, d'une manière étrange : elle a opéré de manière telle que dans le conscient ne soit plus reconnaissable le *principe*, mais plutôt l'être secondaire conditionné par l'inconscient comme par le contenu essentiel » (11).

Vous rappelez-vous ce que je vous dis, quand nous commençâmes l'étude de *La Philosophie de la Liberté*? Je dis : « Dans la vie ordinaire nous connaissons, d'un côté, les représentations et, de l'autre, les images perceptives, mais nous ignorons, aussi bien comment se forment les unes que comment se forment les autres. Eh bien, grâce à ce texte nous pénétrerons dans leurs recoins, pour amener à la conscience tout ce qui agit normalement dans l'inconscient ».

Imaginons que « dans le présent cosmique », l'être humain soit contraint de participer, « avec ses énergies du penser », non pas au « macrocosme mort », mais à « celui nouveau qui germe en tant qu'entité terrestre ». Qu'arriverait-il ? Il arriverait que le penser ne l'affranchirait pas, étant donné que les énergies de volonté du nouveau macrocosme, véhiculées par le penser, non seulement ne lui resteraient pas cachées, mais au contraire s'imposeraient à lui : Il arriverait, à savoir, que l'être humain en tant que soumis (comme les animaux) à celles-ci, ne pourrait pas les connaître, ni les faire librement siennes.

#### Notes:

- (1) R. Steiner: *L'homme synthèse harmonieuse des activité créatrices universelles* Antroposofica, Milan 1968, p.13.
- (2) *Ibid.*, p.21.
- (3) *Ibid.*, p.74.
- (4) G.W.F. Hegel: Encyclopédie des sciences philosophiques Laterza, Rome-Bari 1989, p.345.

- (5) R. Steiner: Art de l'éducation, vol. I, Anthropologie Antroposofica, Milan 1995, p.171.
- (6) Rudolf Steiner: La philosophie de la Liberté Antroposofiac, Milan 1966, p.230.
- (7) R. Steiner: Les points essentiels de la question sociale Antroposofica, Milan 1999, p.124.
- (8) R. Steiner: L'Évangile de Jean Antroposofica, Milan 1995, p.190.
- (9) R. Steiner: Les points essentiels de la question sociale Antroposofica, Milan 1999, p.138.
- (10) M. Scaligero : *Graal, Essai sur le Mystère du Saint Amour* Tilopa, Rome 1982, p.28. (traduit en français disponible sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*]
- (11) M. Scaligero: Psychothérapie. Fondements ésotériques Perseo, Roma 1974, p.13

## Note du traducteur :

<sup>(\*)</sup> Elle n'en est même pas vraiment « au milieu »!

#### Maximes 156/157/158

Nous aborderons ce soir une nouvelle lettre, intitulée : **Sommeil et veille à la lumière des considérations précédentes** (8 février 1625).

Deux mots, avant de commencer.

Dans les premières pages de *La mission de Michel* (1), il y a la silhouette d'un être humain qui se trouve avec la tête hors de l'eau et le reste du corps immergé.

Chacun de nous, durant l'état de veille, se trouve avec la tête en dehors du monde et avec le reste de l'organisme dans le monde, tandis que durant le sommeil, il se trouve entièrement à l'intérieur du monde.

En nous trouvant hors du monde, nous expérimentons consciemment son apparition, sa coque ou sa surface ; en nous trouvant à l'intérieur du monde, nous expérimentons inconsciemment son être, sa pulpe ou sa profondeur.

Pour entrer dans le sommeil, nous devons en effet sortir de ce système neurosensoriel et en particulier de ce cortex (cérébral) qui nous permet d'observer et de penser, à l'état de veille, le cortex du monde (*similia similibus*).

Comme vous voyez, la tête, pour conquérir l'arbre de la connaissance, s'est réellement séparée de l'arbre de la vie.

Commençons à présent à lire.

« Dans le domaine des considérations anthroposophiques le sommeil et la veille furent souvent examinés des points de vue les plus variés. Mais il faut approfondir toujours sans cesse la compréhension de tels faits de la vie, après qu'ont été considérés d'autres aspects du contenu du monde. Ce que nous avons dit de la Terre comme germe du nouveau macrocosme surgissant, nous offre une telle possibilité d'approfondir notre compréhension à l'égard du sommeil et de la veille.

À l'état de veille, l'être humain vit dans les ombres de la pensée qui sont projetées à partir d'un monde mort, et dans les impulsions volontaires, dans la nature intérieure desquelles il pénètre avec sa conscience habituelle aussi peu que dans les processus du sommeil profond sans rêves. Dans l'afflux de ces impulsions volontaires subconscientes dans les ombres de la pensée, surgit l'autoconscience librement opérante. Dans une telle autoconscience vit le « Je » » (p.176).

Nous savons qu'une chose est la connaissance (*epistème*), une autre l'opinion (*doxa*). Mais de quoi l'opinion dérive-t-elle ? Justement de l'afflux des « impulsions volontaires subconscientes à l'intérieur des ombres de la pensée ».

En utilisant ces « ombres », de telles impulsions se rationalisent (dans un sens psychodynamique) et tendent, en qualité d'opinion (qui se propage par connaissance) à s'imposer.

C'est ainsi que l'ego tend, au moyen des pensés qu'il a, , et non pas du penser qu'il est, à s'affirmer ou à s'imposer lui-même.

Hegel observe toutefois : « Suivre sa conviction propre vaut certainement plus que se rendre à l'autorité ; mais en inversant le crédit fondé sur l'autorité dans celui fondé sur sa conviction propre, le contenu n'est en pas nécessairement modifié, ni la vérité ne succède à l'erreur. Rester accroché au système de l'opinion et du préjugé, par autorité d'autrui ou par conviction propre, ne diffère que par la vanité qui se niche dans la seconde manière » (2).

La vérité ne succède donc pas à l'erreur du seul fait que l'on se rend, au lieu qu'à l'autorité extérieure, à celle de sa nature propre (psychophysiologique).

Le confirme le fait que l'opinion est utilisée (par le psychologue) pour comprendre, au moyen de *tests*, le sujet (psychique), alors que la connaissance est utilisée (par le scientifique de la nature) pour comprendre, au moyen des perceptions sensible, l'objet (physique).

**Question :** Quelle différente y a-t-il entre le « vouloir dans le penser » qui engendre l'opinion et le « vouloir » dans le penser » qui engendre la conscience imaginative ?

**Réponse :** Ce qui engendre l'opinion (subjective) c'est le vouloir inconscient et *karmiquement* déterminé par la nature ou par l'ego (ce qu'on appelle la « convoitise »), tandis que ce qui engendre la conscience imaginative (objective) c'est le vouloir libre et conscient de l'esprit ou du Je.

Le premier, en partant de la nature personnelle, virulente, les « ombres de la pensée », en agitant pour cette raison des « fantasmes », tandis que le second, en partant du Je ou de l'esprit, vivifie et anime les idées, parce qu'il réintègre *leurs* formes avec *leurs* énergies : avec celles dont elles jouissaient, pour préciser, avant de se réduire à des « ombres ».

Question: Pourrais-tu donner une exemple?

**Réponses :** Pense aux « idéaux » : ceux vrais (à savoir ceux du Je) on les poursuit au prix de son sacrifice personnel ; ceux feints (à savoir ceux de l'ego) on les poursuit au contraire par vanité ou par intérêts personnels (physique ou métaphysique).

Steiner dit : « Toute idée qui ne devient pas pour toi un idéal, tue une énergie de ton âme ; toute idée, au contraire, qui devient un idéal, crée en toi des énergies vitales » (3).

Rappelle-toi que l'idéal le plus élevé d'un « vrai esprit libre » est celui de placer sa propre liberté au service de l'Esprit vivant ou du Christ.

« Tandis que dans ces conditions, l'être humain expérimente le monde qui l'entoure, son sentiment intérieur est trempé d'impulsions extra-terrestres cosmiques, émergeantes dans le présent d'un passé cosmique révolu. Il n'en devient pas conscient. Un être peut devenir conscient seulement de ce à quoi il participe avec ses énergies personnelles de mort, et non pas avec les énergies de croissance qui vivifient l'être lui-même » (p.176).

Pourquoi sommes-nous tant attachés à la conscience ordinaire et à l'ego ? C'est vite dit : parce que dès que nous abandonnons leur terrain solide, nous perdons aussi bien la conscience que l'autoconscience (« À la conscience — écrit Hegel — il semble comme si en lui ôtant le moyen de la représentation, lui soit ôté le terrain qui était son soutien ferme et habituel. Quand elle est transportée dans la pure région des concepts, elle ne sait plus dans *quel* monde elle est ») (4). Ce qui n'arrive pas quand, au lieu de descendre de la veille au sommeil, nous nous élevons de la conscience représentative à celle imaginative.

Ce faisant, en effet, nous ne perdons pas la conscience et l'autoconscience (de l'ego), mais nous gagnons une conscience et une autoconscience plus profondes : à savoir non liées (comme les premières) seulement à l'espace, mais aussi au temps.

Une chose est de se penser seulement comme un *espace (un corps physique) qui vit dans le temps*, une autre est de se penser aussi comme un *temps (un corps éthérique) qui vit dans l'espace* et donc, comme un être (un Je) en devenir. Hegel affirme : « Tout, dit-on, naît et meurt dans le temps (...) Mais ce n'est évidemment pas dans le temps que tout naît et meurt : le temps lui-même est ce devenir, naître et mourir » (5).

Mais l'ego craint ce devenir, étant donné qu'il se sent sûr quand il se trouve avec les pieds sur terre, et non pas quand il « doit marcher sur les eaux ».

Cette sécurité supérieure nous devons la conquérir, en développant justement la conscience et l'autoconscience imaginative.

C'est celle-ci l'« épreuve de l'eau » qui précède, comme indiqué par Steiner, l'« épreuve de l'air » (corrélée à la conscience inspirée) et l'« épreuve du feu » (corrélée à la conscience intuitive). (En réalité, « l'épreuve du feu » est présentée, dans *l'initiation*, comme première et non comme ultime. Celle-ci, explique Steiner, « consiste dans l'acquisition d'une perception plus vraie, qui n'est pas celle de la moyenne des hommes, des qualités corporelles des corps inanimés, et ensuite des plantes, des animaux et de l'homme. Avec cela, on ne fait pas allusion à celle qui est appelée aujourd'hui conscience scientifique, parce qu'il ne s'agit pas de science, mais de perception » (6). À partir du moment, cependant, où le percept et le concept sont, comme nous avons vu, une *même chose*, « l'épreuve du feu » se présente comme première quand le contenu faisant l'objet d'intuition se révèle du *percept* [en tant que concept inconnu, fruit d'une intuition inconsciente], alors qu'elle

se présente comme dernière quand il se révèle comme *concept* [en tant que percept connu, fruit d'une intuition consciente].)

« Ainsi l'être humain s'expérimente parce qu'il perd spirituellement de vue ce qui est à la base de son être intérieur. Mais justement grâce à ceci, il est en mesure, durant la veille, de se sentir complètement à l'intérieur des ombres de la pensée. Aucune vivification n'empêche à la vie intérieure de prendre part à ce qui est mort. Mais à cette « vie dans la mort » l'essentialité de la Terre dissimule le fait qu'elle est le germe d'un nouvel univers. À l'état de veille l'être humain ne voit pas la Terre comme elle est, le commencement de sa vie cosmique lui échappe » (pp.176-177).

Cette « vie dans la mort », ou dans la sphère ahrimanienne, est une phase nécessaire de notre évolution : une phase qu'Ahriman tend cependant de fixer, congeler ou rendre éternelle, pour nous empêcher de la surmonter.

« Ainsi l'être humain vit dans ce que la Terre lui donne comme base pour son autoconscience. Dans l'époque du développement autoconscient du je, il perd spirituellement de vue la vraie figure des ses impulsions intérieures, comme aussi celle de son monde environnant. Mais en planant justement au-dessus de l'être du monde, l'être humain expérimente l'être du je, il s'expérimente en tant qu'entité autoconsciente. Au-dessus de lui le Cosmos extraterrestre, sous lui, dans la sphère terrestre, un monde dont le caractère essentiel reste occulte ; au milieu, la manifestation du « je » libre, dont le caractère essentiel irradie dans la pleine splendeur de la connaissance et du libre vouloir » (p.177).

« Mais en planant justement au-dessus de l'être du monde, l'être humain expérimente l'être du je, il s'expérimente en tant qu'entité autoconsciente » : à savoir qu'il s'expérimente en tant qu'ego, tandis qu'il expérimente comme non-ego « la vraie figure de ses impulsions intérieures, comme aussi celle de son monde environnant ».

Écoutez ce que dit Hegel, à ce propos : « La philosophie kantienne ramène plutôt le caractère essentiel à l'autoconscience, mais à cette essence de l'autoconscience, à savoir à cette autoconscience pure, ne peut gagner aucune réalité, ni découvrir en elle-même l'être » (7). Kant a, en effet, un présage, au-delà de l'ego, du Je « transcendantale », mais un tel Je (en tant qu'unité originaire des catégories) n'est qu'un *Je pense* (à l'instar du Je « absolu » de Fichte), et non plus un *Je veux* en mesure de donner raison, soit de l'être de l'homme (« de la vraie figure de ses impulsions intérieures »), doit de l'être du monde (« environnant »).

Quelle est donc la tâche ? C'est évident : celui de réunir le *Je du penser* au *Je du vouloir*, pour réunir ainsi la réalité de nous-mêmes à la réalité du monde (vous rappelez-vous la première maxime ? « L'anthroposophie est une voie de la connaissance qui voudrait conduire le spirituel qui est dans l'homme au spirituel qui est dans l'univers... »). Et comment poursuivre un tel objectif ? Non pas en pensant de manière habituelle des choses nouvelles, mais plutôt en pensant de manière nouvelle les choses habituelles.

Aujourd'hui — affirme Steiner — l'humanité doit se limiter à connaître de manière nouvelle, de manière conforme à la science de l'esprit, avant de pouvoir agir de manière conforme à la même science de l'esprit »(8).

Les orientaux disent que la beauté est dans les yeux de celui qui regarde; dans les yeux de celui qui regarde, avant encore que la beauté, il y a cependant la vérité. Je ne suis pas en train de parler, évidemment, des sens physiques, mais de ceux (spirituels) en mesure d'accueillir ce qui dans le réel est vivant, qualitatif et essentiel.

Steiner dit : « Au-dessus de lui le Cosmos extraterrestre, sous lui, dans la sphère terrestre, un monde dont le caractère essentiel reste occulte ; au milieu, la manifestation du « je » libre, dont le caractère essentiel irradie dans la pleine splendeur de la connaissance et du libre vouloir ».

L'individualité humaine (ceci est le titre — vous rappelez-vous ? — d'un chapitre de *La Philosophie de la Liberté*) se trouve donc au centre, entre l'esprit et le corps.

Nous avons vu que, dans notre expérience ordinaire, nous ne connaissons que deux choses : les représentations bidimensionnelles et les images perceptives tridimensionnelles.

Eh bien, c'est au milieu de ces deux réalités, à savoir entre celle du concept, *en soi* luciférienne, et celle de la perception (sensible), *en soi* ahrimanienne, que se trouve ce Je « dont le caractère essentiel irradie dans la pleine splendeur de la connaissance et du libre vouloir ».

Mais nous l'ignorons, comme nous ignorons, je le répète, autant ce qui est derrière les représentations, que ce qui est derrière les images perceptives.

Seule *La philosophie de la Liberté* nous permet de comprendre que la représentation naît de la rencontre entre concept et percept, et que l'objet est une réalité unitaire (une entéléchie) qui, dans la rencontre avec l'être humain, se divise en deux, pour se révéler, à l'activité perceptive, en tant que percept et, à l'activité pensante, en tant que concept.

Mais qu'arrive-t-il ? Il arrive qu'en ignorant que c'est nous qui séparons ces deux réalités, nous croyons alors que c'est le monde qui est divisé en deux (par exemple, en une *res extensa* et une *res cogitans*, dans un phénomène et dans un noumène ou dans un immanent et dans un transcendant). (J'ai déjà fait remarquer, un soir, que, dans l'activité cognitive, l'être humain « met du sien », ou du subjectif, *la séparation du penser du percevoir*, ce qui revient à dire du concept objectif du percept objectif, tandis que Kant est convaincu « qu'y met du sien » le *penser*, ce qui revient à dire la représentation subjective.)

Le lieu de l'être humain n'est donc pas le lieu (inconscient) du concept ni celui (inconscient) du percept, mais plutôt le lieu (conscient) de la représentation (autant que nous pourrions dire : « Dismoi comment tu te représentes le monde et je te dirai qui tu es »).

Il est important de le réaliser, à partir du moment où dans le même centre (dans le Je même) sur lequel se fonde la représentation ordinaire que nous sommes appelés à fonder aussi l'imagination, l'inspiration et l'intuition.

Comme l'ego, en fait, est le sujet de l'auto-conscience représentative, de même le « Soi spirituel », « l'Esprit de vie » et « l'Homme spirituel », sont les sujets, respectivement, de l'autoconscience imaginative, de l'autoconscience inspirée et de l'autoconscience intuitive.

Quiconque entend vraiment développer son humanité doit par conséquent commencer par développer son penser personnel, étant donné que c'est à partir du développement de la pensée que dépend celui de la conscience et de l'autoconscience, et c'est à partir de la conscience et de l'autoconscience (*Mater Dei*) que dépend celui du Je.

« Il en advient autrement dans l'état du sommeil. Là, l'être humain, dans son corps astral et dans son je, vit au sein de la vie germante de la Terre. Quand l'être humain est immergé dans le sommeil sans rêve, dans son monde environnant agit une « volonté d'entrer dans la vie » très intense. Et les rêves sont pénétrés de cette vie mais pas si fortement que l'être humain ne puisse les expérimenter dans une espèce de semi-conscience. Dans ce regard semi-conscient des rêves, on voit l'énergie par l'action de laquelle l'entité humaine est formée par le Cosmos. Dans les lueurs de lumière du rêve, devient visible la manière dont l'astral afflue dans le corps éthérique pour vivifier l'être humain. Dans un tel resplendir de lumière, la pensée vit encore. C'est seulement après le réveil qu'il est embrassé par ces forces qui le réduisent à quelque chose de mort, à une ombre » (p.177).

Le rêve, en tant que résidu d'un état de conscience pré-cérébrale ou pré-intellectuelle, conserve les caractères de l'imagination.

Cela le rend à tel point différent de la pensée de veille qu'il nous semble illogique ou absurde. Mais il n'en est pas ainsi, parce que le rêve a une logique à *lui*, qui est pour le coup une logique imaginative ou symbolique qui reflète (sur le plan éthérique) l'activité des entités spirituelles (agissantes sur le plan astral).

Nous croyons, en général, qu'on travaille le jour et qu'on se repose la nuit. En réalité, on travaille le jour et de nuit : avec la différence, cependant, que de jour *nous travaillons*, *nous*, alors que de nuit, *on travaille en nous* pour remédier à l'usure produite par la vie diurne.

J'ai rappelé, il y a peu, l'image de l'être humain qui se trouve avec la tête hors de l'eau et avec le reste du corps immergé. Cette image peut nous aider à comprendre que dès que nous franchissons les colonnes d'Hercule du pôle céphalique (qui est pour le dire à la bonne, une sorte de « périscope » par lequel le Je réel observe et pense tout ce qui l'entoure), nous entrons dans un monde dans lequel sont présentes et actives les entités spirituelles et dans lequel nous perdons à cause de cela même la conscience ordinaire (qui en étant attachée au sensible, n'est alors pas à la hauteur).

Nous l'avons dit : pénétrer dans le monde spirituel n'est pas difficile, étant donné qu'il suffit d'aller dormir. Il est ardu, au contraire, d'y pénétrer consciemment.

À telle fin, nous ne pouvons pas faire autrement que développer les degrés supérieurs de conscience : à savoir des degrés qui, parce que supérieurs (à celui — s'entend — de l'habituelle conscience de veille), nous permettent de pénétrer lucidement dans ceux inférieurs (de rêve, de sommeil et de mort) pour les illuminer, les transformer et les délivrer.

« Il est important ce lien entre représentation de rêve et pensée éveillée. L'être humain pense dans les mêmes énergies au moyen desquelles il grandit et vit. Mais afin qu'il devienne un penseur, ces énergies-là doivent mourir » (p.177).

Nous avons dit, il y a des soirs, que le nouveau-né pense parce qu'il est engagé dans le modelage de son propre corps, mais qu'ensuite, une partie des forces modelantes (éthériques) est soustraite à une telle tâche pour être mise au service, sous forme de pensée, de la conscience et de l'auto-conscience.

Si une telle partie restait vivante (à savoir biologique et physiologique), nous ne pourrions pas devenir conscients. Prenez l'eau, par exemple. Voulez-vous vous y refléter et vous y contempler ? Bien, il faut alors qu'elle soit immobile (d'une mer très, très calme, ne dit-on pas qu'elle est un miroir ?).

Pour que le système neurosensoriel (en l'espèce le cortex) devienne pareillement « immobile », et serve ainsi de miroir, il doit donc être abandonné par les énergies éthériques (de vie).

Pensez à la mort. Nous savons qu'elle diffère du rêve parce que, durant le sommeil, le corps éthérique reste lié au corps physique, alors qu'avec la mort il s'en sépare.

Avec l'avènement de la mort, le corps éthérique se sépare donc du corps physique tout entier, alors qu'avec l'avènement de la conscience (intellectuelle), il ne se sépare que des organes députés à le refléter ou le réfléchir.

Rappelons-nous que l'esprit se présente ou comme esprit ou comme nature.

De ce point de vue nous pourrions le comparer à un acteur. Nous aurez remarqué que cela fait un certain effet de rencontrer un acteur que l'on a vu jusqu'alors seulement à l'écran. Pourquoi cela fait de l'effet ? Parce qu'on l'a toujours vu représenté — (à savoir en deux dimensions) dans les vêtements des personnages qu'il a interprétés, et donc jamais en chair et en os ou en personne. Même l'esprit, cependant, nous le voyons toujours dans les vêtements de notre nature, et jamais en vif ou en personne.

Nous le voyons en effet revêtu des vêtements de la sphère métabolique et des membres (inconscient) et dans les vêtements de la sphère rythmique ou médiane (subconsciente) ; nous le voyons, au contraire, dévêtu dans la sphère céphalique (consciente), mais pas donc vivant ou en personne (mais plutôt comme « nature morte »).

Nous ne le voyons pas encore vivant ou en personne, parce que nous le voyons, effectivement, à nu, mais seulement en reflet : comme on voit, par exemple, un peintre dans un auto-portrait (c'est celleci — je le rappelle encore) « l'identité reflet » dont parle Scaligero).

« Ceci est le point où peut surgir une compréhension juste du pourquoi l'être humain, en pensant, appréhende la réalité. Dans ses pensées, il a l'image morte de ce qui la forme à partir de la réalité vivante.

L'image morte : mais une telle image morte est le produit de l'activité du grand peintre, du Cosmos lui-même. À partir de l'image, la vie est effectivement absente. Si elle n'était pas absente, le je ne pourrait pas se déployer. Et dans l'image se trouve tout le contenu de l'univers dans sa magnificence » (p.178).

Vous voyez : « Dans ses pensées, il a l'image morte de ce qui la forme à partir de la réalité vivante » : ce qui revient à dire, il a le reflet ou « l'image morte » de l'esprit ou de la pensée vivante (éthérique).

J'espère qu'est claire à ce point la raison pour laquelle, tout à l'heure, j'ai chanté les louanges, pour ainsi dire, de la représentation. Nous subissons ses limites, mais nous les subissons seulement parce qu'aujourd'hui il nous est demandé de dépasser un tel niveau de conscience ; En paraphrasant Aurobindo (qui disait, je l'ai rappelé un soir : « l'ego fut une aide, l'ego est l'obstacle »), nous pourrions donc dire : « La représentation fut une aide, la représentation est l'obstacle ». Pensez, pour ne donner qu'un exemple, à Croce. Quel est sa limite ? Juste celle de croire que la pensée ordinaire réfléchie soit l'esprit (9). En ceci il y a du vrai et il y a du faux : il y a du vrai, étant donné que le reflet de l'esprit représente l'esprit, comme la photo, que sais-je, de Toto représente en effet Toto, mais il y a aussi du faux puisque justement il le représente, et ne nous le présente pas vivant ou en personne.

C'est celle-ci, une des principales différences entre l'idéalisme philosophique et la science de l'esprit : le premier (à part Hegel et surtout Gentile) voit de fait l'esprit *dans la* pensée ordinaire ; le second le voit au contraire à *travers ou au moyen* de la pensée ordinaire.

Nous ne devons donc pas identifier l'esprit avec le représenter habituel, mais plutôt distinguer la pensée vivante de son reflet éteint et habituel, en nous efforçant de remonter (au moyen de l'exercice intérieur) du second à la première.

Pardonnez-moi, si je rappelle, pour la nième fois, le dicton Zen : « La Lune qui se reflète dans l'étang n'est pas la Lune ».

Peu d'autres affirmations sont en mesure, comme celle-ci, de nous aider à comprendre que notre premier devoir c'est de réaliser (à la différence de tout ce que font les neurosciences actuelles) que la Lune réfléchie n'est pas la Lune et que notre second devoir c'est de remonter, en partant de la Lune réfléchie, à la Lune réelle.

« Dans ma Philosophie de la Liberté déjà j'avais signalé cette relation intérieure entre penser et réalité universelle, pour autant qu'il était alors possible dans le contexte de cet ouvrage. Précisément au point dans lequel je parlais du pont qui depuis les profondeurs du je pensant conduit aux profondeurs de la réalité de la nature » (p.178).

Quelles sont les profondeurs du je pensant ? Celles qui se trouvent derrière les représentations. Et quelles sont les profondeurs de la « réalité universelle » ? Celles qui se trouvent derrière la perception.

Je répète : à partir du moment où notre conscience ordinaire est limitée, d'une part, par la représentation et, de l'autre, par l'image perceptive, c'est seulement en pénétrant degré à degré dans les profondeurs qui se trouvent derrière l'une et l'autre qu'il est possible d'édifier le « pont » qui » depuis les profondeurs du je pensant conduit aux profondeurs de la réalité de la nature ».

« Le sommeil éteint la conscience habituelle, parce qu'il conduit dans la vie germante et fleurissante de la Terre dans le macrocosme en voie de devenir. Si cette extinction est dépassée par la conscience imaginative, devant l'âme humaine n'apparaît plus alors une Terre délimitée

en contours rigides dans les règnes minéral, végétal et animal, mais plutôt un processus vivant qui s'allume au sein de la Terre et s'enflamme dehors, dans le macrocosme. » (p.178).

Quels sont ces « contours rigides » ? C'est facile : ceux spatiaux et statiques de la conscience intellectuelle ordinaire ou représentative.

Pensez au temps : nous avons l'habitude de le diviser en passé, présent et futur. Mais qu'est-ce que nous divisons ainsi ? Qu'ont en commun ces scansions ? C'est évident : l'être du temps. Bien, mais quel est l'être qui se présente dans un cas comme le passé (Lune), dans un autre comme le présent (Terre), et dans un autre encore comme futur (Soleil) ?

(Pour les Égyptiens, pas exemple, c'était Isis. Dans son temple il était inscrit : « Je suis ce qui fut, ce qui est et ce qui sera ; aucun mortel ne peut soulever mon voile ». Que l'on remarque que « mortel » est l'ego, et non pas le Je.)

La conscience représentative ne peut pas répondre à de telles questions, parce qu'elle ne peut pas comprendre une réalité qui se meut (comme le temps) en utilisant une pensée qui, ou bien ne se meut pas (comme l'espace) ou se meut de manière discrète (comme une machine), et non pas, à cause de cela, en syntonie avec le mouvement fluide et continu du temps et de la vie.

Le confirme le fait que, lorsqu'on pénètre dans la sphère du rêve, la conscience représentative s'éteint, tandis que celle imaginative s'allume, puisqu'elle procède justement de manière fluide et continue comme le temps et la vie.

Développer ce niveau supérieur de conscience équivaut donc à découvrir une autre dimension du réel. Pensez à un aveugle de naissance qui, grâce à une intervention chirurgicale, se met à voir et comparez la manière dont il expérimente à présent la réalité à la manière dont il l'expérimentait avant l'opération.

« Il advient justement que l'être humain, à l'état de veille, doit se soulever de l'être de l'univers, avec l'être de son je, pour parvenir à l'auto-conscience libre. Dans le sommeil il s'unit ensuite à l'existence universelle.

Tel est dans le présent moment cosmique le rythme entre l'existence humaine terrestre en dehors de « l'intériorité » de l'univers, avec une expérience de son être, et l'existence au sein de « l'intériorité » de l'univers, avec extinction de la conscience de son être » (p.178).

Le « se soulever » de l'être humain, à l'état de veille, « de l'être de l'univers » peut être représenté, comme nous avons vu, par la tête qui émerge de l'eau.

Même la partie immergée d'un *iceberg* peut représenter la tête, tout comme la partie immergée peut représenter le restant de l'organisme.

À l'état de veille, nous vivons dans la partie émergée (« pour parvenir à la libre autoconscience »), alors qu'à l'état de sommeil, nous vivons dans la partie immergée (dans « l'existence universelle »). C'est le Je réel, « dans le présent moment cosmique », qui oscille rythmiquement « entre l'existence humaine terrestre en dehors de « l'intériorité » de l'univers, avec une expérience de son être propre » comme ego et « l'existence au sein de l' « intériorité » de l'univers, avec extinction de la conscience de son être personnel » comme non-ego.

« Dans la condition entre la mort et une nouvelle naissance, le je de l'être humain vit dans l'entourage des êtres du monde spirituel. Il y entre dans sa conscience tout ce qui s'en soustrait durant la vie terrestre de veille. Les forces macrocosmiques surgissent de la plénitude de leur vie dans un passé révolu jusqu'à leur être mort présent. Mais surgissent aussi les énergies terrestres qui sont le germe du macrocosme en voie de devenir. Et l'être humain regarde ses états de sommeil, comme durant la vie sur la Terre il regarde la Terre resplendir au Soleil. Seulement du fait que le macrocosme, comme il est au présent, est devenu une chose morte, l'être humain peut vivre une existence entre la mort et une nouvelle naissance, en face de la vie terrestre de veille, signifie un réveil supérieur » (p.179)

Sont ici comparés, non plus la veille et le sommeil, mais la vie entre naissance et mort et la vie entre mort et nouvelle naissance.

Après la mort, nous entrons dans un monde de lumière, de chaleur et de sagesse peuplé d'entités spirituelles (et par les défunts).

Eh bien, le degré de conscience que nous en avons dépend *in toto* du degré de conscience que nous développons entre naissance et mort. Ce qui veut dire que celui qui n'a rien fait, entre naissance et mort, pour développer sa conscience, ne verra rien du monde dans lequel il entrera après la mort. Il n'en verra rien parce qu'il en restera aveuglé.

Il s'agit en effet d'un monde à tel point resplendissant et lumineux que, s'il ne s'est pas préparé à l'observer durant la vie terrestre, il ne peut qu'en être aveuglé.

Celle-ci est une caractéristique importante de la vie entre la mort et une nouvelle naissance : ce que nous ne parvenons pas à voir dans « l'en-deçà », parce que, pour la conscience ordinaire, c'est trop obscur (trop inconscient), dans « l'au-delà » nous ne parvenons pas à le voir, parce que, pour la conscience ordinaire, c'est trop lumineux (trop conscient).

« Un réveil qui rend l'être humain capable de dominer à plein les énergies qui montrent dans le rêve de fugaces éclairs de lumière. De telles énergies remplissent le Cosmos entier. Elles pénètrent toutes choses. D'elles l'être humains retire les impulsions au moyen desquelles, en descendant sur la Terre, il forme son corps, la grand œuvre d'art du Cosmos.

Ce qui ce fait jour dans le rêve, comme abandonné par le Soleil, vit dans le monde de l'esprit pénétré de Soleil spirituel, en attente que les entités spirituelles des Hiérarchies supérieures, et aussi l'être humain, le suscitent créativement à la formation des êtres » (p.179).

Face à des affirmations de cette envergure, et en conclusion de tout ce que nous avons lu, je me sens seulement d'humeur à faire une petite observation.

De tout cela, devrait au moins descendre la conscience que nous ne sommes pas seulement tête. Je le dis, parce qu'aujourd'hui s'impose, comme vous le savez, le « céphalo-centrisme » : à savoir la conviction que c'est le cerveau qui pense, sent et veut, et que c'est le cerveau à vivre et mourir (de « mort cérébrale »). Celle-ci, que cela plaise ou pas, n'est cependant qu'une forme de fixation et de monoïdéisme.

Il est plus que jamais opportun de rappeler, pour cette raison, que la tête est une partie de l'être humain, et non pas l'être humain entier : une partie qui, en soi, de *fait* rien (n'agit pas),mais qui nous permet de savoir ce que fait le restant de l'organisme.

C'est pourquoi, j'ai l'habitude de dire : « La pensée *sait*, le vouloir *fait* » ; ou bien : « Le nerf *sait*, le sang *fait* » (10).

Lisons à présent les maximes.

156) « Dans l'état de veille, pour vivre soi-même dans l'auto-conscience pleine et libre, l'être humain doit renoncer à l'expérience du vrai aspect de la réalité dans son existence personnelle et dans celle de la nature. Il se soulève de la mer de cette réalité pour faire de son je, dans les ombres de la pensée, une expérience qui est vraiment sienne. »

À l'état de veille, nous sommes isolés du « vrai aspect de la réalité » (qui n'est pas seulement matérielle, mais aussi vivante, qualitative et essentielle).

Steiner observe à ce propos : « L'orgueil, pour ne pas dire la superbe, de notre époque, c'est de croire qu'elle se trouve solidement insérée dans la réalité. Les gens sont extraordinairement orgueilleux de cette solide insertion dans la réalité. Mais avec la pensée déjà, notre temps ne se trouve pas dans la réalité ; le futur nous le démontrera ; notre époque se trouve dans la réalité des pensées beaucoup, beaucoup moins que dans une époque passée » (11).

157) « Dans l'état du sommeil, l'être humain vit avec la vie [à savoir qu'il en l'observe pas, ne l'étudie pas, mais pour le coup, la vit] qui entoure la Terre; mais cette vie éteint son autoconscience ».

158) « En rêvant [à savoir entre la veille et le sommeil] resplendit à la semi-conscience [à ce qui se trouve entre la conscience et l'inconscience] le puissant être universel dont est tramée l'entité de l'être humain, dans la descente du monde de l'esprit, il forme son corps. Dans la vie terrestre ce puissant être universel est porté à mourir dans l'homme jusque dans les ombres de la pensée, parce que c'est seulement ainsi qu'il peut servir de base à l'être humain auto-conscient ».

#### Notes:

- (1) R. Steiner: La mission de Michel Anthroposofica, Milan 1981, p.10.
- (2) G.W.F. Hegel: *Phénoménologie de l'esprit* La Nuova Italia, Scandicci (Florence) 1996, p.51.
- (3) R. Steiner: L'initiation Antroposofica, Milan 1971, p.25.
- (4) G.W.F. Hegel: Encyclopédie des sciences philosophiques Laterza, Rome-Bari 1989, p.7.
- (5) *Ibid.*, p.234.
- (6) R. Steiner: L'initiation Antroposofica, Milan 1971, p.63.
- (7) G.W.F. Hegel: Cours sur l'histoire de la philosophie La Nuova Italia, Florence 1981, Vol. 3, II, p.287.
- (8) R. Steiner: Impulsions évolutives intérieures à l'humanité. Goethe et la crise du dix-neuvième siècle—Antroposofica, Milan 1976, p.183.
- (9) Cfr. Francesco Giorgi: Petite note du 5 juillet 2002 [voir ci-après, ndt].
- (10) Cfr. Nerfs sensoriels et nerfs moteurs, 18 septembre 2004 [traduit en français sur le site de l'IDCCH.be, ndt].
- (11) R. Steiner: *Impulsions évolutives intérieures à l'humanité. Goethe et la crise du dix-neuvième siècle*—Antroposofica, Milan 1976, p.171.

### Petite note du vendredi 5 juillet 2002 (de Francesco Giorgi, « maître » du site : ospi.it :

Nous avons parlé récemment de l'abstraction de la pensée libérale (*Cfr. Libéralisme, libérisme et idéologie* [traduit sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*]— 22 juin 2002) et du fait que le libéralisme, s'il n'avait pas été transformé (par Ahriman) en libérisme, se serait probablement développé dans la direction indiquée par Steiner dans *La Philosophie de la Liberté* (voir *La vache est sage* [disponible en français sur le site de l'IDCCH ou auprès du traducteur, sur simple demande, *ndt*]).

Un chose est, en effet, de se fonder sur une *philosophie* de l'esprit, une autre sur une *science* de l'esprit. Croce donne un exemple clair de la différence qui existe entre ces deux formulations (et du fait que la pensée abstraite, engageant uniquement la tête, est absolument incapable d'atteindre le restant de l'organisme, et donc de transformer le sentir et le vouloir), là où il aborde le problème des « trépassés » : à savoir, celui de la mort.

Il dit en effet : « Que devons-nous faire des défunts, des créatures qui nous furent chères et qui étaient comme des parties de nous-mêmes ? « Les oublier », répond, quand bien même avec un euphémisme varié, la sagesse de la vie. « Les oublier » confirme l'éthique. « Allons sur les tombes ! », s'exclamait Goethe, et de tout cœur avec lui d'autres grands esprits. Et l'être humain oublie. On dit que cela est l'œuvre du temps ; mais on a coutume d'attribuer au temps trop de bonnes choses, et trop d'œuvres ardues, à savoir, à un être qui n'existe pas (Éthique et politique — Laterza, Bari 1967, p.23.).

Toutefois, comme un cours d'eau « n'existe pas » (il ne se s'écoule pas réellement) pour celui qui dispose de sa seule photographie, ainsi le temps « n'existe pas » (il ne s'écoule pas réellement) pour celui qui ne dispose que sa seule représentation.

Les représentations peuvent en effet rendre compte de tout ce qui existe dans l'espace (et de tout ce qui est perçu au moyen des sens), mais pas du tout de ce qui existe dans le temps, dans l'âme et dans l'esprit. Et la réalité du temps, en tant que réalité « sensible-suprasensible » (ou « éthérique », dans le langage de la science de l'esprit) est députée justement à servir d'intermédiaire entre celle (existentielle) de l'espace et celles (essentielles) de l'âme (du « corps astral ») et de l'esprit (du « Je »). Que faut-il faire, pour expérimenter la réalité du temps ? Il faut apprendre à observer, non pas les « pensés » (les représentations), mais plutôt le « penser ». Pour observer le « penser », qui est mouvement en soi, il faut cependant se mouvoir : à savoir, agir. C'est ici, donc, qu'on est appelés à abandonner le terrain de la spéculation, pour s'enfoncer dans celui de l'expérience, et donc de la pratique intérieure. On peut être certains que quiconque réussisse à découvrir, d'une telle façon, la réalité du « penser », aura en même temps découvert celles du mouvement, du temps et de la vie.

Croce dit encore : « Notre individualité est une apparence physique à partir du nom, à savoir d'une convention ; et ne pourrait pas persister comme persiste le néant, comme les affres (...) Qu'est-ce que notre vie, sinon justement un « courir à la mort », à la mort de l'individualité ?» (*Ibid.* p.25).

Et — pourrions-nous dire, nous — qu'est-ce que — « sinon justement » ce matérialisme (l'autre face, à savoir, de l'idéalisme abstrait) ? Pourquoi ne pas penser, en effet, que si la vie est un « courir à la mort », la mort pourrait être un « courir à la vie » ? Et pourquoi, surtout, ne pas distinguer l'*individualité* de la *conscience de l'individualité* : ou bien :la

réalité spirituelle du Je de la conscience nominaliste, si non carrément anagraphique (parce que « conventionnelle »), qu'on en a ?

En vérité, l'unique « néant » qui persiste malheureusement (et qui normalement nous avons en commun) est justement celui du non-être de la conscience réfléchie (abstraite ou représentative) de la vie, de l'âme et du Je. (Traduction Daniel Kmiecik)

#### Maximes 159/160/161

Nous aborderons ce soir une nouvelle lettre intitulée : **Gnose & anthroposophie** (15 février 1925). J'ai rappelé un soir, en répondant à une question (lettre du 9 novembre 1924), que le *Dictionnaire de théologie* de Karl Rahner et Herbert Vorgrimler, à la rubrique « Anthroposophie », renvoie aux rubriques « Gnose » et « Intuition » (1), et j'ai fait remarquer qu'il s'agit d'une erreur, étant donné que l'anthroposophie est, en effet, une « voie de la connaissance », mais une « voie » de l'âme consciente, et donc une « voie » qui n'a rien à faire avec la « gnose » de l'âme rationnelle-affective. L'anthroposophie est *science* (« science de l'esprit ») et, comme telle, dépasse, non seulement, comme le souhaite Berdiaef (lettre du 2 novembre 1924), le « gnosticisme anti-chrétien », mais aussi le « gnosticisme chrétien » (de l'âme rationnelle-affective) et l'« agnosticisme » de la science naturelle).

« On découvrira un jour — affirme Steiner — que si on la comprend vraiment, elle [l'anthroposophie] renferme un élément de science beaucoup plus réel que le rêve scientifique des siècles passés » (2).

Il est cependant difficile de le comprendre, si l'on n'a pas réalisé ce qui rend la « science » science, ce qui la rend « autre » que la philosophie ou que la théologie.

Écoutez de toute manière, ce qui dit le même Steiner : « C'est une méconnaissance de la science moderne de l'esprit que de la confondre avec la gnose : il ne s'agit pas de ceci. La gnose est quelque chose qui vécut dans les premiers siècles chrétiens et qui resta enseveli ensuite, comme une strate géologique ancienne : elle ne peut renaître sous sa forme antique, autrement elle prendrait un caractère luciférien. La science de l'esprit d'aujourd'hui, ou anthroposophie, doit découler entièrement de notre époque ; elle doit exactement tenir pleinement compte de tous les grands progrès scientifiques de notre temps » (3).

Commençons donc à lire.

« Lorsque s'accomplit le Mystère du Golgotha, la « gnose » était le mode de penser de cette partie de l'humanité qui était capable tout d'abord d'aller à la rencontre du plus grand événement de l'évolution humaine avec une compréhension, non pas seulement du sentiment, mais aussi de la connaissance.

Si vous voulons comprendre quelle fut l'attitude de l'âme dans laquelle la gnose vivait chez les êtres humains, nous devons nous rendre compte que l'époque de cette gnose-ci [notez bien , « de cette gnose-ci] fut celle du développement de l'âme rationnelle ou affective » (p.181).

Voulez-vous un exemple de « l'attitude d'âme dans laquelle la gnose vivait chez les êtres humains » ? Bien, lisez donc alors de Jean Daniélou, *Origène, le génie du Christianisme*. Vous verrez ainsi qu'Origène (185-254), — « avec Saint Augustin, le plus grand génie du Christianisme antique » — privilégiait « l'intelligence spirituelle », soutenait, comme l'écrit Daniélou, que le « prêtre est le docteur ». Parce que la loi nouvelle a pour autel les âmes vivantes qui ont substitué les autels de pierre », distinguait « l'Adam psychique » de « l'Adam spirituel », et affirmait implicitement qu'il « faut inscrire dans son âme personnelle les paroles de l'Écriture de trois manières : afin que le simple soit édifié avec la lettre même de l'Écriture — qui est ce que nous appelons le sens évident (προσχειρον) —, que celui qui est monté le plus haut soit édifié avec l'âme de l'Écriture et que le parfait le soit avec la Loi spirituelle, qui contient l'ombre des biens futurs. En effet, comme l'être humain est constitué de corps, âme, esprit, ainsi est aussi l'écriture disposée par Dieu, pour le salut de l'être humain » (4).

Origène (condamné, en 543, par le Concile œcuménique de Constantinople) a été, en effet, un « génie du Christianisme », mais pour le coup un « génie » de l'âme rationnelle-affective, et non pas un « génie » de l'âme consciente.

« Dans ce fait, on peut aussi trouver la cause de la disparition quasi totale de gnose de l'histoire de l'humanité ; disparition qui, tant qu'elle n'est pas comprise, reste peut-être un des événements les plus stupéfiants dans le devenir de l'humanité.

Le développement de l'âme rationnelle ou affective fut précédé de celui de l'âme sensible, et celle-ci de celui du corps sensible. Si les faits du monde sont perçus par le corps sensible, toute la connaissance de l'être humain vit dans les sens » (p.181).

Une chose, comme on sait, est d'expliquer en mots la différence entre un aliment sucré et un salé, une autre chose est d'en faire l'expérience, en les goûtant.

La même chose vaut pour l'âme. Nous devons apprendre, en effet, à « la goûter » si nous voulons saisir vraiment les diverses *qualités* (les couleurs, les parfums, les saveurs ou les sons) de l'âme sensible, de l'âme rationnelle-affective et de l'âme consciente, en gardant en outre à l'esprit qu'avant l'expérience de l'âme sensible, cela a été celle du corps sensible, à savoir une expérience de la réalité non encore mise en relation au moyen de l'âme.

Steiner dit justement : « Si les faits du monde sont perçus par le corps sensible, toute la connaissance de l'être humain vit dans les sens ».

Même la mathématique, au passage de la phase évolutive de l'âme sensible à celle de l'âme rationnelle-affective, présente un caractère différent. Écoutez ce qu'écrit Piergiorgio Odifreddi : « Dans l'Égypte antique, on connaissait certainement bien la mathématique. De nombreux polygones réguliers étaient étudiés et certains des solides réguliers découverts. Il nous reste des papyrus remplis de problèmes ; le plus célèbre est celui de Rhind, conservé à Moscou, qui renferme une longue liste de problèmes mathématiques avec les solutions relatives. Mais entre l'énoncé du problème et sa solution, il n'y avait rien. On pourrait dire que la mathématique égyptienne [c'est-à-dire celle de l'âme sensible ou de la troisième époque post-atlantéenne] était totalitaire, imposante : on annonçait un résultat de manière oraculaire, sans dire comment on l'avait trouvé, ni pour quelle raison il fût correct. La vraie nouveauté introduite par la science grecque [c'est-à-dire celle de l'âme rationnelle-affective ou de la quatrième époque post-atlantéenne], c'est ce qu'aujourd'hui nous, nous appelons « la démonstration » » (5).

« On perçoit le monde coloré, résonant et autre, mais dans les couleurs, dans les sons, dans les états de chaleur, on sait exister un monde d'entités spirituelle. On ne parle pas de « matière » dans laquelle apparaissent des couleurs, et ainsi de suite ; on parle d'entités spirituelles qui se révèlent au travers ce que les sens perçoivent.

Un développement spécial du « jugement », qui vit chez l'être humain à côté des perceptions sensorielles, n'existe pas encore à cette époque-là. L'être humain s'abandonne avec son être au monde extérieur, et alors au travers des sens les Dieux le lui manifestent. Ou bien il se retire du monde extérieur au sein de la vie de son âme, et il sent alors dans son intériorité une sens obtus de vie » (pp.181-182).

Que veut dire qu'un « développement spécial du « jugement », qui vit chez l'être humain à côté des perceptions sensorielles, n'existe pas encore à cette époque-là » ? Cela veut dire qu'à l'époque de l'âme sensible, le penser et le percevoir, n'existant pas encore séparés, l'être humain jouissait d'un penser dans le percevoir (inconscient), tout comme il jouira un jour, s'il veut, d'un percevoir dans le penser (conscient).

« Un bouleversement remarquable advient quand se développe l'âme sensible. La révélation du divin pâlit au travers des sens. Survient la perception des impressions sensorielles, d'une certaine façon vidées du divin, dans les couleurs, dans les états de chaleur et ainsi de suite. Dans l'intériorité le divin se manifeste sous forme spirituelle, en idées-images. Et l'être humain perçoit le monde de deux côtés; de l'extérieur, au travers des impressions des sens; e l'intérieur, au travers des impressions spirituelles sous forme d'idées » (p.182).

Nous avons eu l'évolution du corps physique durant la phase saturnienne antique, du corps éthérique durant la phase solaire antique, du corps sensible durant la phase lunaire antique, et nous avons cette du Je durant la phase terrestre. Quand nous parlons du Saturne ancien, du Soleil ancien et de la Lune ancienne, nous parlons du corps et pas encore de l'âme.

Nous en parlons parce que l'âme est le résultat, comme nous le savons, du travail que le Je accomplit sur le corps : c'est en effet sur la base du corps sensible que le Je développe l'âme sensible ; c'est sur la base du corps éthérique qu'il développe l'âme rationnelle-affective et c'est sur la base du corps physique qu'il développe l'âme consciente.

C'est durant l'évolution terrestre que se produit donc le passage de l'expérience du corps sensible à celle de l'âme sensible : ce qui équivaut à dire de la *perception* à la *sensation*.

C'est important de le souligner, parce qu'aujourd'hui, à ce sujet, une grande confusion se fait. Prenez, par exemple, les prévisions du temps : vous aurez vu qu'on a coutume de distinguer la « température » de la « température perçue (ressentie, ndt) » ; mais c'est une erreur parce que la seconde est une « sensation », et non pas une « perception ».

Ou bien prenez ce livre-ci intitulé : *la perception*. Écoutez ce qu'il dit : « La perception concerne la façon ont nous interprétons l'ambiance qui nous entoure, et la sensation concerne les processus fondamentaux de stimulation des organes des sens » (6).

Ceci aussi est erroné, puisque c'est la sensation à « interpréter »(en première instance) l'ambiance qui nous entoure, et non pas la perception ; celle-ci, en tant qu'*acte perceptif pur* ou *expérience immédiate du donné*, est en effet étrangère à « l'activité de jugement ».

Nous devons donc distinguer la perception (objective) de la sensation (subjective), et donc distinguer la perception (extérieure) des Dieux du corps sensible de la sensation (intérieure) des Dieux de l'âme sensible.

Je répète : le passage de l'un à l'autre constitue, comme dit Steiner, « un bouleversement remarquable », puisqu'au rapport *immédiat* avec les Dieux du corps (sensible), succède un rapport *médiat* de l'âme (sensible) : parce qu'à savoir, à la *perception* des Dieux succède la *sensation* des Dieux. Une telle sensation « se manifeste sous forme spirituelle, en idées-images ».

De ceci, au jour d'aujourd'hui, on n'a aucune conscience. Jung, par exemple, est convaincu que l'être humain antique projetât en dehors de lui les archétypes ou les Dieux qu'il portait, à l'instar de l'être humain moderne, à l'intérieur de soi.

Mais c'est exactement le contraire : dans la phase de développement de l'âme sensible, l'intériorité ne s'extériorise pas, mais l'extériorité s'intériorise.

(« On peut, pour ainsi dire, vérifier historiquement que les êtres humains, à un certain point, ont commencé à parler de la conscience. On peut toucher de la main ce moment : il se situe entre les deux tragédies grecques d'Eschyle et d'Euripide, nés respectivement au 6ème et 5ème siècles av. J.-C.. Avant, vous ne trouverez aucune mention de la conscience. Chez Eschyle, il n'y a même pas ce que nous, nous appelons « voix intérieure », plutôt une manifestation figurée de caractère astral référée à l'être humain : comparaissent des manifestations qui s'approchent de l'homme comme des êtres vindicatifs, les Furies ou Érynies. Seulement après succéda le moment où la perception astrale des Furies fut substituée par la voix intérieure de la conscience. Dans la période greco-latine encore, était répandue auprès d'une grande partie des hommes une perception crépusculaire de caractère astral : celui qui avait commis une injustice pouvait percevoir comment toute injustice créât des figures astrales autour de lui qui le remplissaient d'angoisse et de terreur. De telles figures étaient alors éducatrices, ceci était l'impulsion. Et quand les être humains perdirent les résidus ultimes de la clairvoyance astrale, cette vision fut remplacée par la voix invisible de la conscience : ce qui avant était extérieur entra donc dans l'âme pour devenir une de ses énergies » (7).)

Steiner dit que, dans cette même phase, l'être humain perçoit « le monde de deux côtés : de l'extérieur, au travers des impressions des sens ; de l'intérieur, au travers des impressions spirituelles sous forme d'idées ». Cela advient parce que le penser et le percevoir constituent une dualité, et non plus (comme précédemment) une unité.

Le contenu spirituel qui fournissait auparavant les sens, est à présent fourni par l'âme, sous forme mythique, imaginative ou symbolique.

L'âme sensible est donc une âme « mytho-poétique » [relative à la création des mythes, *ndt*] ou « mythologique ». Nous pourrions dire aussi, si l'on veut, que c'est l'âme « théo-sophique », mais pas, que l'on fasse attention, dans le même sens donné à ce mot par divers disciples, plus ou moins orthodoxes, d'Hélène Petrovna Blavatsky (19831-1891).

« L'être humain doit à présent arriver à percevoir les impressions spirituelles de manière ainsi déterminée et configurée, comme il percevait avant les impressions des sens imprégnées du divin. Il le peut tant que perdure l'époque de l'âme sensible. De son intimité lui surgissent en effet les idées-images complètement modelées. Il est intérieurement rempli d'un contenu spirituel, libre des sens, qui est une image du contenu du monde. Si auparavant les Dieux se manifestaient sous formes sensibles, à présent, ils se manifestent à lui sous formes spirituelles » (p.182).

N'oublions pas, je vous prie, que nous sommes en train de parler, non pas de l'actuelle âme sensible, mais d'un phase évolutive dans laquelle celle-ci ( l'âme rationne-affective et l'âme consciente n'étant pas encore développées) représentait le degré le plus élevé de conscience : un degré qui permettait à l'être humain d'être « intérieurement rempli — comme dit Steiner — d'un contenu spirituel, libre des sens, qui est une image du contenu du monde. Si avant les Dieux se manifestaient sous formes sensibles, à présent ils se manifestent sous forme spirituelle. ». La vraie « gnose » (celle qui va du 4ème au 1er millénaire avant J.-C.) est donc la gnose de l'âme sensible. Avec l'avènement de l'âme rationnelle-affective, surgit en effet la gnose dont parle l'histoire : à savoir une gnose qui se présente, sur le plan exotérique, sous forme philosophique et, sur celui ésotérique, sous forme mystériosophique (vissant à revivifier la gnose de l'âme sensible).

« Celle-ci est proprement l'époque de la naissance et de la vie de la gnose. Une connaissance admirable vit de ce à quoi l'être humain se sait participer quand il développe en pureté son être intérieur ; au travers de celui-ci, le contenu divin peut se manifester à lui. Du 4ème au 1er millénaire avant que se produise le Mystère du Golgotha, la gnose domine dans la partie de l'humanité qui a majoritairement progressé dans la connaissance » (p.182)

L'âme sensible, autrefois source d'une « connaissance admirable », est aujourd'hui source (à l'instar de celle rationnelle-affective) d'une « inconscience blâmable » (étant donné que l'esprit est désormais véhiculé par l'âme consciente).

La phase évolutive de l'âme rationnelle-affective a été une phase (médio-évale) de transition étant donné qu'elle a servi de médiatrice entre la phase évolutive de l'antique âme sensible et celle de l'âme conscience moderne.

C'est au cours de cette phase que l'être humain aborda au penser philosophique, en s'éloignant ainsi, d'une part, de l'imagination ou du mythe, et en s'approchant ainsi, de l'autre, du penser scientifique.

« Ensuite commence l'époque de l'âme rationnelle ou affective. Les images des divinités universelles ne surgissent plus toutes seules, de l'intériorité de l'être humain. L'être humain doit se servir d'une force intérieure pour les extraire de son âme. Le monde extérieur, avec ses impressions sensorielles, devient une énigme. L'être humain reçoit des réponses s'il a recours de sa propre énergie intérieure pour extraire de soi-même les images des divinités universelles » (pp.182-183).

Pour se faire une idée de la nature de ce passage, il est suffisant de comparer les philosophes qu'on appelle « présocratiques » (Thalès, Héraclite, Parménide, Empédocle ou Anaxagore) avec Aristote.

Les premiers, pour ainsi dire, s'appuyaient encore sur le terrain éthérico-imaginatif, alors que le second s'appuie des deux pieds sur le terrain des concepts et de la logique.

Steiner dit que, dans cette phase, « l'être humain reçoit des réponses s'il a recours à sa propre énergie intérieure pour extraire de soi-même les images des divinités universelles ».

Socrate en est un exemple, lequel au moyen de la « maïeutique » [l'art d'accoucher les âmes, ndt], stimule l'interlocuteur à avoir justement recours à « sa propre force intérieure pour extraire de soimême les images des divinités universelles » : à savoir pour accoucher de la vérité.

L'homme commence donc à être *actif*, puisqu'il se rend compte que c'est seulement en pensant qu'il peut extraire de sa propre intériorité, sous forme de concepts, l'essence de tout ce qu'il perçoit extérieurement.

« Mais les images sont ternes par rapport à leur forme précédente. C'est celle-ci la disposition d'âme de l'humanité, s'étant développée merveilleusement en Grèce. Le Grec se sentait placé dans le monde extérieur qui tombe sous les sens, et sentait en lui la puissance magique qui donnait à l'énergie intérieure l'impulsion à développer les images universelles. Dans le champ philosophique, cette disposition d'âme se développa dans le platonisme » (p.183).

Au moyen du corps sensible se révélaient des « corps » (spirituels) ; au moyen de l'âme sensible, se révélaient leurs images vivantes ; au moyen de l'âme rationnelle-affective se révélaient encore leurs images, mais toujours moins chargées de vie et de réalité.

Vers quel but est en effet en train de se diriger l'humanité? Vers celui de « l'abstraction » ou de ce nominalisme que Friedrich Engels (1820-1895) pose, à raison, au fondement du matérialisme. « Dans le champ philosophique — dit Steiner — cette disposition d'âme se développa dans le platonisme » : chez Platon, en effet, est encore présent le mythe en tant qu'écho de l'âme sensible, alors que chez Aristote, il est désormais totalement absent.

« Mais derrière tout cela se trouvait le monde des Mystères. On y gardait fidèlement tout ce qui existait encore de la gnose depuis l'époque de l'âme sensible. Les âmes étaient éduquées à cette garde fidèle. Sur la voie de l'évolution commune surgit l'âme rationnelle ou affective. Au moyen d'une discipline spéciale, l'âme sensible était vivifiée. Ainsi, derrière la vie culturelle habituelle, précisément à l'époque de l'âme rationnelle ou affective, il existait une vie des Mystères intensément développée.

Dans les Mystères vivaient les images des divinités universelles aussi parce qu'elles étaient faites objet de culte. Les êtres humains qui faisaient l'expérience de ceci, en discernait le monde réfléchi dans les plus merveilleuses fonctions du culte. Les hommes qui expérimentaient ceci furent les mêmes qui, à l'accomplissement du Mystère du Golgotha, en pénétrèrent aussi le profond lien cosmique. Mais dans les Mystères on cultivait une vie qui s'écartait complètement des bruits mondains, pour développer en pureté le monde des images spirituelles. Et pour les âmes des hommes cela devint de plus en plus difficile » (p.183).

On sait que dans l'Antiquité, ont existé les Mystères (ou les « religions mystériques »), mais on n'a pas la moindre idée de ce que fût leur contenu : à savoir qu'on n'a pas la moindre idée de ce qui révèle ici Steiner.

Dans le monde des Mystères, écrit-il, « on gardait fidèlement tout ce qui existait encore de la gnose de l'époque de l'âme sensible ».

Comme vous voyez le passage de l'âme sensible à l'âme rationnelle-affective, de même que celui de l'âme rationnelle-affective à l'âme consciente, représentent, d'un côté, une involution, et, de l'autre, une évolution : ou bien, si vous voulez, une involution de notre conscience du monde qui est en même temps une évolution de notre conscience du Je.

Autrefois, en somme, il y avait la sagesse, mais il n'y avait pas le Je, alors qu'aujourd'hui il y a le Je (l'ego), mais il n'y pas la sagesse. Ce sera seulement si nous faisons ce que nous sommes appelés

à faire, il y aura donc, un jour, *la sagesse et le Je*, ou il y aura, ce qui est le même, *la sagesse du Je* (la *Sophia* du Christ).

« Descendirent alors du Cosmos spirituel, dans les sièges des plus grands Mystères [dits, dans Esquisses d'une science de l'occulte, « solaires »], des êtres spirituels qui vinrent en aide aux efforts des hommes luttant pour la connaissance. Ainsi les époques de l'âme consciente se développèrent ultérieurement sous l'influence des « dieux » eux-mêmes. Naquit ainsi une gnose des Mystères dont très peu n'eurent qu'un lointaine sentiment. À côté de celle-ci existait ce qui pouvait être accueilli par les hommes avec l'âme rationnelle ou affective. C'était la gnose exotérique dont quelques fragments sont parvenus à la postérité » (pp.183-184).

Ce sont de ces « fragments » de la gnose exotérique dont parle l'histoire, comme je l'ai dit. Il s'agit de fragments qui pouvaient encore être accueillis par les hommes de l'âme rationnelle-affective, mais qui ne pouvait plus l'être de ceux de la première phase évolutive de l'âme consciente (celle scientique-naturelle).

« Dans la gnose ésotérique des Mystères les hommes devinrent toujours plus incapables de s'élever au développement de l'âme sensible. Cette sapience ésotérique passa toujours plus sous le seule préoccupation des « Dieux ». Et ceci est un secret de l'évolution historique de l'humanité : que, depuis les premiers siècles chrétiens jusqu'au Moyen-Âge, d'une certaine façon en elle agirent des « Mystères divins ».

Dans ces « Mystères divins » des entités angéliques gardaient dans l'existence terrestre ce que les hommes n'étaient plus en mesure de garder. Ainsi opérait la gnose des Mystères, tandis qu'on oeuvrait à extirper la gnose exotérique » (p.184).

Comme nous le savons, les *Anges* gardent la mémoire de nos vies terrestres précédentes à partir du moment où notre actuel niveau d'auto-conscience ne nous permet pas de le faire.

Le degré de leur autoconscience ordinaire est celui imaginatif et le degré de leur Je est celui du « Soi spirituel ».

En revêtant un degré hiérarchique supérieur au nôtre, « ordinaire » est donc pour eux ce qui pour nous est au contraire « supplémentaire » (extraordinaire).

Si nous pensons à ceci, il s'avérera moins difficile pour nous de réaliser qu'aux « entités angéliques » il est possible de garder aussi ces « Mystères divins » que les êtres humains d'alors « n'étaient plus en mesure de comprendre », et que les hommes d'aujourd'hui ne sont pas encore en mesure de comprendre, étant donné que pour le faire, ils devraient amener leur degré de conscience au niveau angélique.

- « Mais le contenu des images du monde qui était gardé dans la gnose des Mystères fut gardé de manière spirituelle par des êtres spirituels pendant toute la période durant laquelle il devait agir au cours du devenir de l'humanité, ne put pas être conservé pour la compréhension consciente de l'âme de l'homme. C'est plutôt la capacité du sentiment qui dut en être conservée. Et au juste moment cosmique elle dut être donnée à l'humanité à cela préparée sous sa chaleur d'âme, l'âme consciente put pénétrer plus tardivement dans les mondes de l'esprit de manière nouvelle. Des êtres spirituels construisirent ainsi le pont entre l'antique contenu du monde et le nouveau » (p.184).
- « Le contenu des images du monde qui était gardé dans la gnose des Mystères fut gardé de manière spirituelle par des êtres spirituels », fut donc caché dans le subconscient (dans le sentir), et non dans le conscient (dans le penser) de l'humanité. Steiner dit justement : « C'est plutôt la capacité du sentiment qui dut en être conservée ».

Dans notre subconscient vit donc une sagesse qui peut agir dans le sentiment, mais pas dans la pensée (réfléchie).

Au cours de notre vie (de veille ou de rêve) nous pouvons par conséquent faire des expériences qui réveillent en nous un sentiment authentique, fort et profond du « sacré » (8).

Mais au réveil d'un tel sentiment fait rarement suite la volonté d'entreprendre un cheminement cognitif qui permette au conscient (au penser) de mettre au jour le trésor de sagesse gardé par les « entités angéliques » dans le subconscient (dans le sentir).

Pensez, par exemple, à Perceval : quand il est introduit dans le lieu dans lequel on célèbre le Mystère du Graal, il ne comprend pas ce qu'il voit ; mais c'est le même Perceval qui, peut après, en présence du cygne qu'il a tué, a éclaté en pleurs, justement parce que s'est réveillé en lui ce sentiment de compassion qui le mènera ensuite, en qualité justement de « Héros pieux » (Wagner), à accomplir sa mission rédemptrice.

Considérez que la compassion est un sentiment bien peu apprécié par le monde Ahrimanien (« masculin » ou « paternel »), et facilement déformé, à l'instar de tous les autres sentiments, par le monde luciférien (« féminin » ou « maternel »).

C'est à cause de ceci que les Rose-Croix affirment, comme je l'ai déjà rappelé : *Christus verus Lucifer*, « Vrai Lucifer » est donc le Christ, mais « vrai Lucifer » est aussi en première instance, la Vierge, en tant que *Mater* (« joyeuse », « lumineuse », « douloureuse » et « glorieuse »). Il y a une poésie de Scaligero qui m'est très chère, qui s'intitule : *Chant à la lumière*. Je vous en lis quelques vers : « Et moi, je ne fatigue pas d'attendre / et semble presque un dément misérable / Qui, loin de toute créature / Attend avec l'esprit en suspens / Une chose qui puisse venir jamais. / Ils

croient donc que moi je suis un fol, / Mais moi, je souris / parce que mon cœur jouit / Que je sois un

Dans ces vers, il y a tant de douleur, mais aussi tant de lumière : une douleur et une lumière que tous ceux qui procèdent sérieusement sur la « voie de la connaissance » sont appelés, tôt ou tard, à expérimenter.

misérable fol / Dans l'immensité sage des Hommes / perdu et seul » (9).

La rappel de la sagesse est donc ressenti, initialement, dans le sentiment, parce que c'est à ce niveau que les entités angéliques, exclues, comme nous l'avons dit et répété, du penser (réfléchi), peuvent agir.

Cette « capacité du sentiment », dit Steiner, « dans le juste moment cosmique dut être donnée à l'humanité préparée à cela afin que, sous la chaleur d'âme, l'âme consciente pût pénétrer plus tardivement dans les mondes de l'esprit de manière nouvelle. Des êtres spirituels construisirent ainsi le pont entre l'antique contenu du monde et le nouveau ».

C'est « la chaleur d'âme » (la ferveur) de cette « capacité de sentiment » à préparer donc le passage de la phase de développement « scientifico-naturelle » à celle « scientifico-spirituelle » de l'âme consciente.

« De ce secret on a des allusions dans l'évolution humaine. La coupe sacrée en jaspre du Graal, dont le Christ se servit quand il rompit le pain, et dans laquelle Joseph d'Arimathie recueillit le sang de la blessure de Jésus, la coupe, donc, qui recelait le secret du Golgotha fut prise en garde par les Anges — comme raconte la légende — jusqu'au moment où ils purent la faire descendre parmi les hommes préparés à cela, après que Titurel eut construit le château du Graal » (p.184).

Il vaudrait de dire : « Autant d'histoire dans la légende, et autant de légendes dans l'histoire ». Mais allons de l'avant. La coupe sacrée du Graal fut prise donc « en garde par les Anges » (…) jusqu'au moment ou ils purent la faire descendre parmi les hommes préparés à cela ».

Eh bien, demandons donc : quel est, du point de vue du développement d'âme et d'esprit de chacun de nous, ce moment ? C'est vite dit : celui dans lequel on passe, en franchissant le seuil, de la conscience imaginative à celle inspirée, et donc du monde (de Michel) de la *Lutte* qui monte, au monde (sophianique) de la *grâce*, qui descend.

C'est celui-ci, par exemple, le moment où Perceval, après avoir vaincu Klingsor et reconquis la lance sacrée, revient au château du Graal et, ayant déposé le bouclier, le glaive et le heaume, s'agenouille en prière ; ou bien celui où Gauvain « rengaine » dans la roche l'épée (dégainée en son temps par Arthur), en la transformant ainsi en une croix.

« Des entités spirituelles gardèrent les images universelles dans lesquelles vivaient les secrets du Golgotha. Et lorsque le temps fut venu, elles immergèrent dans les âmes humaines non pas déjà le contenu d'images, parce que cela n'était pas possible, mais la capacité du sentiment. Seule une stimulation, mais une stimulation énergique, peut être cette infusion du contenu de sentiment de la connaissance antique, afin que dans notre époque, à la lumière de l'activité de Michel, se développe, à partir de l'âme consciente, une compréhension nouvelle et complète du Mystère du Golgotha » (pp.184-185).

Nous l'avons dit : certaines expériences profondes du sentir (face, par exemple, au mal ou à la mort) constituent une « stimulation énergique » ou un « appel ».

Combien claire devient à ce point la mission de Michel

En effet, « la capacité du sentiment » ou « l'infusion du contenu de sentiment de l'antique connaissance » constitue, en effet, une « stimulation énergique », mais une stimulation qui agit sur une âme consciente qui, en s'attardant (coupablement) dans la phase de développement scientificonaturelle, ne peut pas la comprendre ni d'autant moins la satisfaire.

C'est seulement avec l'aide de Michel que l'âme consciente peut donc se développer dans la direction scientifico-spirituelle, en donnant ainsi un moyen au sentiment de s'harmoniser avec la pensée et à la pensée de s'harmoniser avec le sentiment.

« L'anthroposophie tend à cette compréhension nouvelle. De l'exposition qui précède, il résulte que l'anthroposophie ne peut pas être un renouvellement de la gnose, qui eut pour contenu le mode de connaissance de l'âme sensible ; elle doit au contraire tirer de l'âme consciente un contenu également riche de manière complètement nouvelle. »

Pour « tirer de l'âme consciente une contenu également riche de manière complètement nouvelle », il faut commencer à *étudier*, non pas, nous l'avons dit, de manière scolaire ou passive, au seul but de savoir et de mémoriser, mais au contraire de manière active, en guise de recherche.

(« Il y a un entendement qui se fonde sur un sentiment de vérité et une intelligence claire, saine et universellement critique ; il permet de pénétrer dans ces enseignements [dans ceux de la science de l'esprit] même encore lorsqu'on ne voit pas les choses spirituelle » (10) ; « Pour connaître un travail est nécessaire, une attitude d'âme intérieurement active, un aller d'inspiration en inspiration, d'imagination en imagination, d'intuition en intuition » (11).)

Quels sont, en effet, les « sept degrés » de l'initiation rosicrucienne ? « 1) l'étude ; 2) la connaissance imaginative ; 3) la connaissance inspirée ou lecture de l'écriture occulte ; 4) la préparation de la pierre philosophale ; 5) la correspondance entre microcosme et macrocosme ; 6) la vie à l'intérieur du macrocosme ; 7) la béatitude divine » (12).

« L'étude, en tant que premier degré de l'initiation — remarque justement Prokofiev — c'est quelque chose de complètement nouveau dans le développement de l'occultisme » (13) ; c'est « complètement nouveau » parce qu'aucun processus d'initiation n'a jamais dû partir, comme aujourd'hui (à savoir à l'époque de l'âme consciente), de la connaissance intellectuelle ou représentative.

Écoutez ce que dit Giovanni Colazza : « Dans la région centrale de la tête il y a un point vraiment très particulier [le chakra ou « fleur de lotus à deux pétales] dans laquelle le corps éthérique et le corps physique sont unis (...) Pour préparer le rayonnement de la fleur de lotus à douze pétales [celle du cœur] vers les autres chakras, il faut d'abord prédisposer un centre provisoire dans la tête, et ceci parce que l'état actuel de l'évolution — contrairement à ce qui advenait dans l'antiquité,

lorsqu'il était possible de se mouvoir aussi à partir d'autres centres — requiert du disciple un développement intérieur conduit en pleine conscience de veille. La tête représente aujourd'hui la partie du corps où la conscience exerce le plus sa condition de veille, d'où la nécessité d'y prédisposer une centre provisoire qui, ensuite, pourra être transféré à son vrai siège à proximité du cœur. Du centre de la tête donc, au moyen des exercices de concentration et de méditation, progressivement on descendra au centre du larynx [au chakra à seize pétales] et ensuite à celui du cœur » (14).

« Au moyen des exercices de concentration et méditation » on *descend* donc du centre de la tête au centre du larynx (au centre du sentir de la conscience inspirée et de « l'illumination ») et ensuite à celui du cœur (au centre du vouloir, de la conscience intuitive et de « l'initiation »), alors qu'au moyen de l'étude (active), en tant que *partie intégrante* de la « préparation », on *monte*, au centre même de la tête (du penser), depuis le corps physique, du « penser passif » et de la conscience représentative, au corps éthérique, au « penser actif » et à la conscience imaginative (« Le penser peut se libérer déjà au moyen d'un simple appel intérieur — sans recourir à aucune méditation —, en acquérant une conscience de sa propre et authentique essence et en voulant se libérer de la dépendance du cerveau ; dans ce cas il s'agit plutôt d'un penser actif ») (15).

159) « La gnose se développe dans sa forme authentique dans l'époque de l'âme sensible (du quatrième au premier millénaires avant l'événement du Mystère du Golgotha). Dans une telle époque, le divin se manifeste à l'être humain, dans l'intériorité comme contenu spirituel, alors que dans l'époque précédente du corps sensible elle s'était manifestée dans les impressions sensorielles du monde extérieur ».

160) « Dans l'époque de l'âme rationnelle ou affective le contenu spirituel du « divin » peut être expérimenté seulement de manière ternie. La gnose est rigoureusement gardée dans les Mystères, et quand les êtres humains ne peuvent plus la garder parce qu'ils ne sont plus en mesure de vivifier l'âme sensible, des entités spirituelles transportent au Moyen-Âge, non pas déjà le contenu de connaissance, mais la capacité du sentiment (la Légende du Graal en conserve une trace). Dans le même temps est extirpée la gnose exotérique qui pénètre dans l'âme rationnelle ou affective ».

161) « L'anthroposophie ne peut pas être un renouvellement de la gnose, parce que celle-ci était liée au développement de l'âme sensible. L'anthroposophie doit libérer de l'âme consciente, à la lumière de l'activité de Michel, une nouvelle compréhension de l'univers et du Christ. La gnose était le mode de connaissance, conservé par les temps antiques, lequel mode pouvait faire comprendre à l'être humain le Mystère du Golgotha au moment de sa manifestation » .

## Notes:

- 1) K. Rahner-H. Vorgrimler: Dictionnaire de théologie TEA, Milan 1994.
- 2) R. Steiner: Impulsions évolutives intérieures à l'humanité. Goethe et la crise du dix-neuvième siècle Antroposofica, Milan 1976, pp.182-183.
- 3) Ibid., pp.325-326.
- 4) Cfr. J. Daniélou: Origène. Le génie du Christianisme Arkeios, Rome 1991, pp.9, 189 & 229.
- 5) P. Odifreddi: *Pithagore, Euclide et a naissance de la pensée scientifique* La bibliothèque Di Repubblica, Gruppo Editoriale l'Espresso, Rome 2012, p.95.
- 6) P. Rookes-J. Wilson: *La perception* Il Mulino, Bologne 2002, p.7.
- 7) R. Steiner: L'impulsion du Christ et la conscience du Je Tilopa, Rome 1994, p.8.
- 8) *Cfr*, Lucio Russo: *Intellect d'amour*, 20 juin 2004 [traduit sur le site de l'IDCCH, ou disponible auprès du traducteur sur simple demande, *ndt*].
- 9) M. Scaligero: *La pierre et la foudre* Tilopa, Teramo-Rome 1985, p.28.
- **10)** R. Steiner: *L'initiation* Antroposofica, Milan 1971, p.127.
- 11) R. Steiner: Vie entre mort et nouvelle naissance Psiche, Turin 1997, p.17.
- 12) R. Steiner: La sagesse des Rose-Croix Antroposofica, Milan 1959, pp.157-158.
- 13) S. O. Prokofiev: L'être Anthroposophie Arcobaleno, Oriago di Mora (Venise) 1996, p.9.
- 14) G. Colazza: De l'initiation Tilopa, Rome 1992, pp.91-92.
- 15) R. Steiner: Vers le Mystère du Golgotha Antroposofica, Milan 2012, p.51.

#### Maximes 162/163/164

Commençons tout de suite à lire cette nouvelle lettre intitulée : La liberté de l'être humain et l'époque de Michel (22 février 1925).

« Dans la faculté humaine de la mémoire vit l'image personnelle d'une force cosmique qui travailla autour de l'entité humaine de la manière décrite par nos dernières considérations. Cette force cosmique est du reste encore active dans le présent. Sur l'arrière-plan de la vie humaine, elle agit comme une énergie de croissance, comme une impulsion vivificatrice. Elle y agit pour sa plus grande partie. Seule une partie minimale d'elle se sépare et pénètre comme activité dans l'âme consciente. Là elle opère comme une force de mémoire. »

Nous avons déjà parlé de la mémoire (lettre du 27 juillet 1924), mais on fera bien d'en reparler, pour chercher à mieux comprendre cette lettre.

Essayez de repenser à une personne que vous avez rencontrée hier. En quoi consiste le fait de « la repenser » ? Avant tout dans le fait de « la revoir » : à savoir dans le fait de la ravoir, en tant qu'image mnémonique, après l'avoir eue hier (face à vous), en tant qu'image perceptive. Qu'est-ce qui a donc changé ? C'est que l'image de la personne à laquelle vous avez repensé est devenue, de tridimensionnelle, bidimensionnelle : à savoir, une image pure.

Cependant — et ceci est le point important — ce n'est pas que pour pouvoir l'avoir ainsi, vous avez dû l'extraire de sortes d'archives dans lesquelles sont recueillies et conservées les images mnémoniques. De telles archives n'existent pas, et c'est justement à cause de ceci que l'on n'a jamais réussi jusqu'ici à les découvrir.

Écoutez ce qu'écrit Boncinelli : « Malheureusement du point de vue scientifique, il y a bien peu à dire sur la nature et les propriétés de cette faculté [de la mémoire] : quelques distinctions, une somme d'anecdotes, une paire de mécanismes assez bien étudiés et rien de plus » (1). Le fait est que lorsque nous nous souvenons, à savoir quand nous reportons le passé dans le présent, nous ne reflétons pas de vieilles images, au contraire nous en créons à chaque fois de neuf.

Vous vous rappellerez, en effet, que nous distinguâmes le « souvenir en soi » (qui appartient au passé) de « l'image du souvenir en soi » (qui appartient au présent), en expliquant que le « souvenir en soi » est une essence (un percept-concept) qui n'a pas de forme et qui la revêt seulement au moment où, en le ramenant à la conscience, nous le transformons en image. Steiner, à ce propos, donne l'exemple du miroir : nous nous plaçons en face d'un miroir, et nous voyons notre image; nous nous déplaçons, et nous ne la voyons plus; nous revenons devant, et nous la revoyons. Celle que nous revoyons n'est cependant pas l'image précédente, conservée (on ne sait où) par le miroir, au contraire, c'est une image nouvelle (re-créée). Écoutez en outre, ce qu'il dit ici : « Dans le cerveau nous avons deux parties bien distinctes : celle plus extérieure, la substance grise [le cortex], et en-dessous la substance blanche. Cette dernière pénètre dans les organes sensoriels et est beaucoup plus développée que l'autre. Bien entendu, les termes blanche et grise ne sont qu'approximatifs. Mais même à l'examen anatomique grossier, les choses se présentent ainsi : les objets font une impression sur nous au travers de l'œil et les processus dans la substance blanche du cerveau. Un organe de représentations est à l'inverse la substance grise qui a une structure cellulaire complètement différente (...) À un moment donné, je vois une chose, l'impression pénètre en moi au travers de la substance cérébrale blanche. — ce point, la substance grise entre à son tour en action en rêvant les impressions et en créant des images. De telles images disparaissent. Ce qui reste ne devient pas une représentation dans le même moment, mais descend en nous, dans notre organisation [éthérique], et tout ce dont nous nous souvenons, nous le gardons en nous là où l'impression [le « souvenir en soi »] est restée » (2).

**Question:** Pourrait-on dire que les images font revivre les souvenirs?

**Réponse :** À dire vrai, elles les font re-mourir, et non re-vivre. Les « souvenirs en soi » sont en effet inconscients, mais vivants, alors que les images mnémoniques sont conscientes, mais mortes. Les « souvenirs en soi » vivent dans la sphère (éthérique) du sommeil ; certains parviennent à « se réveiller », en les amenant en conscience, d'autres non. Ceux-ci apparaissent aussitôt après la mort, en nous permettant ainsi de réaliser qu'ils étaient en nous (dormants) même durant la vie.

Qu'est-ce qui nous permet donc de donner forme au « souvenir en soi » ? C'est vite dit : l'énergie modelante (sculptrice) de l'imagination.

Voyez-vous, nous savons devoir développer la conscience imaginative, mais nous ne savons pas exciter l'imagination, déjà dans la vie ordinaire : c'est grâce à celle-ci, en effet, que nous disposons, à l'état normal de veille, des images perceptives (liées au présent), des images mnémoniques et des représentations (liées en mesure diverse, au passé).

En ignorant que de telles images sont le fruit de notre activité, nous finissons ainsi par croire (en réalistes naïfs) qu'il s'agit de *re-productions* passives, et non pas de *productions* actives. En général, on croit en effet que les images perceptives sont des « choses » (parce qu'on réifie inconsciemment les « images des choses »), que les représentations sont des re-productions des « choses », et que les images mnémoniques sont des re-productions des représentations. On croit, en somme, que les choses, agissant *sur* nous, laissent *en* nous une empreinte, et que celle-ci est notre image ou représentation des choses.

Kant, déjà, s'était aperçu cependant que les choses ne sont pas ainsi, à partir du moment où, soit les représentations, soit les images perceptives sont des résultats de nos *ré-actions* aux stimuli des choses, et donc de nos *créations*. Bref, il s'était déjà rendu compte que tout ce que nous croyons voir (naïvement) avec les yeux, nous l'imaginons, en réalité, avec l'esprit.

Steiner, en effet, non seulement affirme que la représentation « est une réponse qui provient de l'intériorité » (3), et que « la perception [*l'image perceptive*] est une représentation transportée [*projetée*] dans le monde extérieur » (4), mais il précise aussi (comme nous avons vu) que sous la « chape des sens » sont dissimulés les Esprits de la forme, du mouvement et de la sagesse (à savoir les Esprits de la seconde Hiérarchie), alors qu'en deçà du monde sensible, entre nous et les impressions des sens, se trouvent les *Anges*, les *Archanges* et les *Archaï* (à savoir les Esprits de la troisième Hiérarchie) (5).

Steiner dit : « Dans la faculté humaine de la mémoire vit l'image personnelle d'une énergie cosmique qui travailla autour de l'entité humaine de la manière décrite dans nos dernières considérations. Cette énergie cosmique est par ailleurs encore active dans le présent. Sur l'arrière-plan de la vie humaine elle agit comme une force décroissance, comme une impulsion vivificatrice ».

(Je vous conseille de lire, à ce sujet : *La lumière. Introduction à l'imagination créatrice*, de Scaligero (6).

Nous savons que c'est le corps éthérique, en tant que corps des « forces modelantes », qui crée les formes physiques (corporelles), mais nous savons aussi que, dans le cours de la croissance, un partie de telles forces est retirée et mise au service de la conscience (pour créer les formes imaginatives).

Steiner dit, pour le coup : « Elle y agit pour sa plus grande partie. Une partie minimale d'elle seulement se sépare et pénètre comme activité de l'âme consciente. Ici elle opère comme une énergie de la mémoire.

Entre la mémoire (personnelle) et l'imagination, il y a donc un lien intime et profond.

« Il faut voir sous la juste lumière l'énergie de la mémoire. Quand l'être humain, dans l'époque actuel du devenir cosmique, perçoit avec les sens, une telle perception est un resplendir momentané dans la conscience des images universelles. Le resplendir advient

quand le sens est tourné vers le monde extérieur ; il illumine la conscience ; il disparaît quand le sens ne se tourne plus sur le monde extérieur. Ce qui s'allume ainsi dans l'âme humaine ne peut avoir duré, parce que si l'être humain ne l'éliminait pas dans le temps de sa conscience, il s'égarerait lui-même dans le contenu de la conscience. Il ne serait plus lui-même (...) Ce contenu de la conscience ne peut pas non plus s'engourdir à « être » ; il doit rester image. Il peut aussi peu devenir réel, que l'image dans le miroir peut le devenir. Dans l'abandon à ce qui s'extériorise dans la conscience, en tant que réalité, l'être humain se perdrait autant lui-même que dans l'abandon à une chose qui eût une durée en soi. Même dans ce cas, il ne pourrait plus être lui-même » (pp.187-188).

Imaginons percevoir une réalité quelconque du monde extérieur. Qu'arrive-t-il ? Il arrive, dit Steiner, que tout de suite après l'avoir perçue, nous devons l'éliminer, parce que si une telle expérience acquérait de la durée, nous finirions par être cette réalité-là et cette réalité-là finirait par être nous.

Lorsque nous nous occupâmes de *La Philosophie de la Liberté*, je dis, à ce propos, que lorsque nous connaissons l'objet en nous, l'objet se connaît en nous, étant donné que ceci est une manifestation de l'être et que nous, nous sommes aussi une manifestation de l'être. (L'identité — écrit Guido de Ruggiero, en parlant de Fichte — « c'est celle qui se révèle à l'autoconscience, là où nous et les objets nous nous reconnaissons comme des éléments d'une unité spirituelle, et de l'antithèse réciproque nous développons les moments de notre vie avec ceux de la vie du monde » (7).

Si cette expérience-ci de la réalité (de l'identité) perdurait, nous finirions donc par nous identifier avec l'objet, en perdant ainsi la conscience du Je (en effet, l'ego sait d'autant de lui qu'il ne s'identifie pas seulement avec l'objet, mais qu'il l'expérimente carrément comme un non-ego).

Comment donc éviter ce risque ? En mobilisant, tout de suite après la force de la sympathie, qui nous a permis d'accueillir l'objet (et d'expérimenter un « resplendir momentané dans la conscience des images universelles »), la force de l'antipathie, qui en repousse ou évacue l'essence (vivante) dans cette sphère éthérique là du sommeil qui est pour le coup la sphère inconsciente des « souvenirs en soi ».

Ce sont ces « souvenirs en soi », repoussés ou enlevés, que nous ramenons ensuite à la conscience sous la forme des images mnémoniques : à savoir, sous une forme qui, parce que non-être, parce que non plus être (essence), ne met pas en danger notre conscience du Je (comme ego).

(Rappelons-le : les images perceptives sont tridimensionnelles ; les images oniriques, les images mnémoniques et les représentations, sont bidimensionnelles ; les « souvenirs en soi », à l'instar des percepts-concepts, sont unidimensionnelles ; le Je est adimensionnel.)

Voyez-vous, nous ne nous tromperions pas beaucoup si nous comparions l'actuel être humain à un *bonsaï*, non pas du point de vie physique, s'entend, mais de celui de l'âme et de l'esprit. Imaginez, par exemple, un *chêne-bonsaï*. Il est certain que, si nous pouvions lui parler, il nous serait difficile de lui faire accroire qu'il fût destiné à être différent, mais aussi qu'en partant de son état actuel, il pourrait revenir à être comme le Créateur l'avait idéé.

Cela vaut, de quelque manière, aussi pour nous : justement de notre mémoire, par exemple (qui a commencé à se développer dans la dernière période de l'époque lémurienne), nous pourrions dire qu'elle s'est « miniaturisée ».

Les premiers Atlantes (qui commencèrent à développer le langage), au contraire, jouissaient d'une « mémoire extrêmement développée » qui était l'une de leurs facultés spirituelles les plus brillantes », alors que la nôtre nous concède tout au plus de remonter à notre troisième ou seconde année de vie (au moment où nous avons commencé à dire « je » à nous-mêmes). Nous savons, il est vrai, avoir vécu dans le sein maternel, mais de tout ceci nous ne nous souvenons de rien.

Pourquoi ? Parce que — explique Steiner — « à chaque fois que dans un être se développe une faculté nouvelle, un autre perd en force et acuité (...)Aujourd'hui les êtres humains pensent en *concepts*; les Atlantes pensaient en *images* » : ce qui revient à dire, qu'ils ne *réfléchissaient* pas, ni ne *se souvenaient* (8).

Vous voyez ? La « miniaturisation » de la mémoire s'ensuit à la « miniaturisation » de l'imagination, de même que celle-ci s'ensuit, à son tour, à ce que le corps éthérique s'immerge dans le corps physique.

À partir du moment que la mémoire consiste à imaginer le passé, il est inévitable qu'à la dépotentialisation de l'imagination, s'ensuit cette dépotentialisation de la mémoire qui nous empêche, comme nous le savons bien, de nous souvenir de notre vie prénatale et de nos vies terrestres précédentes.

« La perception du monde extérieur au moyen des sens revient ainsi à peindre intérieurement l'âme humaine. Un peindre sans matériau. Un peindre dans le devenir et dans la disparition de l'esprit. Comme dans la nature l'arc-en-ciel surgit et disparaît sans laisser de trace, ainsi la perception surgit et disparaît sans laisser derrière soi, de sa propre nature, aucun souvenir » (p.188).

Ce « peindre intérieur de l'âme humaine » est l'imaginer ou le créer du Je ou du corps astral. Le Je et le corps astral rencontrent la réalité, mais de cette rencontre, si le corps éthérique n'intervenait pas, il ne resterait pas de trace. Tout ce qui est momentanément appris par le Je et par le corps astral, pour pouvoir se fixer dans la mémoire, doit pour cela pénétrer dans le corps éthérique.

À telle fin, il est parfois nécessaire de recourir à la réitération. Lorsque nous devons apprendre quelque chose « par cœur » [a memoria, dit l'italien, ndt], ne passons nous pas, en effet, des heures et des heures à la répéter ?

Toutes les fois où l'expérience perceptive (liée à l'*hic et nunc*) laisse en nous une trace (un « souvenir en soi »), cela veut dire qu'elle a franchi le seuil qui sépare le Je et le corps astral du cors éthérique.

« Mais en même temps que toute perception se déroule un autre processus entre l'âme humaine et le monde extérieur ; un processus dans des parties plus cachées de la vie de l'âme, là où opèrent les énergies de la croissance, les impulsions de la vie. Dans cette partie de la vie d'âme, dans le percevoir s'imprime, non seulement une image passagère, mais une reproduction réelle et durable. Celle-ci, l'être humain peut la supporter, puisqu'elle se relie avec l'être de l'être humain en tant que contenu universel. Dans l'accomplissement de ce fait, il ne peut s'égarer lui-même, de la même façon qu'il ne s'égare pas quand il croît et s'alimente, sans en avoir une pleine conscience.

Quand l'être humain tire de son intériorité ses souvenirs, nous avons une perception intérieure de tout ce qui est resté dans le second processus qui se déroule dans la perception extérieure » (p.188).

Simultanément au processus au moyen duquel le Je et le corps astral perçoivent la réalité extérieure, « dans des parties plus cachées de la vie d'âme », à savoir dans le corps éthérique (« Là où opèrent les énergies de la croissance, les impulsions de la vie »), se déroule un second processus qui « imprime non seulement une image passagère [la conscience image perceptive], mais une reproduction réelle et durable » (le « souvenir en soi » inconscient).

C'est justement la nature inconsciente et impersonnelle de ce second processus-ci à faire en sorte que l'être humain ne s'égare pas lui-même, « comme il s'égare quand il croît et s'alimente, sans en avoir une pleine conscience ».

Relisons, à ce point, ce qui se dit *non pas du souvenir, mais des énergies du souvenir* (du « se rappeler ») dans la « Prière aux défunts » :

Aux origines était l'énergie du souvenir,
L'énergie du souvenir doit devenir divine,
Un être divin.
Telle sera l'énergie du souvenir.
Tout ce qui naît du Je
Doit devenir tel pour s'engendrer avec le souvenir
Transformé par Christ, transfiguré par Dieu.
En Lui la lumière splendide et s'élevant
Du penser qui se rappelle
Illuminera la ténèbre du présent.
Que les ténèbres d'aujourd'hui puissent appréhender la lumière

Du souvenir devenu divin!

« Ici aussi l'âme dépeint, mais elle dépeint le passé qui vit dans l'intériorité personnelle humaine. Même durant cet acte de dépeindre, il ne doit pas se former dans la conscience aucune réalité durable, mais seulement une image qui surgit et disparaît.

Ainsi dans l'âme humaine, se connectent le représenter percevant et le se souvenir.

Mais les énergies de la mémoire tendent incessamment à être plus qu'elles puissent l'être si l'être humain, en tant qu'être auto-conscient, ne doit pas se perdre lui-même.

Dans le devenir humain, les énergies de la mémoire sont, en effet, des résidus du passé, et comme tels, elles appartiennent à la domination de Lucifer. Celui-ci tend à condenser dans l'être humain les impressions du monde extérieur, de manière qu'elles resplendissent constamment dans la conscience.

Une telle tendance de Lucifer serait couronnée de succès, si ne s'y opposaient pas les énergies de Michel. Celles-ci ne permettent pas que ce qui est dépeint dans la lumière intérieure se fige en substantialité d'être, mais le maintiennent dans l'image qui surgit et disparaît » (pp.188-189).

Nous avons vu que Lucifer voudrait nous retenir dans le passé (« Le souvenir — dit Jean-Paul [1763-1825] — est l'unique paradis duquel nous ne pouvons pas être chassés »). Pour la conscience imaginative (michaélienne), tournée sur le futur, l'imaginaire de Lucifer est donc un obstacle.

Steiner dit ; « Elle [*l'énergie de Lucifer*] ne permet pas que ce qui est dépeint dans la lumière intérieure se fige en substantialité d'être, mais le maintient dans l'image qui surgit et disparaît ». Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que l'énergie de Michel maintient « ce qui est dépeint dans la lumière intérieure » (l'image mnémonique, liée au passé) à l'état de non-être « qui surgit et disparaît ».

Imaginons, par exemple, « se mettre — comme on dit — en colère ». Eh bien, quand nous sommes « en colère », nous sommes tout-un avec la colère, nous sommes tout-un, à savoir, avec un être et avec une énergie qui, en se rendant maîtresse de nous, usurpe le rôle du Je.

Cela démontre que l'auto-conscience ordinaire, en rencontrant l'*être* (aussi celui de la colère ou de tout autre réalité intérieure ou extérieure), peut être dépassée.

Qu'arriverait-il, donc, si notre conscience du « souvenir en soi » (l'image mnémonique) était un être au lieu d'un non-être ? C'est vite dit : que nous serions à tel point dépassés par le passé à ne plus pouvoir mettre en avant notre évolution, en procédant vers notre objectif, à savoir, vers la pleine humanité (l'« *Ecce Homo* »).

C'est pourquoi Michel fait en sorte que pénètre dans la conscience, non pas l'être du souvenir, (le « souvenir en soi »), mais son non-être (l'image du « souvenir en soi ») qui ne contraint pas, puisqu'il est doté d'une forme, mais pas d'une force.

En quoi consiste donc notre liberté (« de ») ? Dans le vivre, avec la conscience ordinaire, dans la sphère du non-être, et non pas dans celle de l'être.

Écoutez ce que dit Paolo Flores d'Arcais, dans cet ouvrage : « Si l'Être est, l'éthique s'éteint en obéissance. Il ne s'agit que de re-connaissance de la nécessité. La liberté ne devient que liberté de se plier. Il n'y a pas d'issue : le cosmos de l'Être ne résonne que d'un immanent, choral, ininterrompu, inéluctable, OUI! » (9).

De la même façon qu'il est vrai, cependant, que s'il y a l'être, il y a la nécessité, ainsi il est vrai que s'il y a la liberté (le *NON*, dont parle, comme nous l'avons vu, Bertrando Spaventa — lettre du 25 janvier 1925), il y a le non-être.

Nous l'avons dit et répété, les animaux, les plantes, les minéraux ne sont pas libres justement parce que ce sont des êtres. Pour eux, *l'être est un devoir-être*, à savoir, seulement ce qu'ils sont. Nous, à l'inverse, pour être des « hommes », et non pas, comme dit Schiller, « barbares » ou « sauvages », nous devons lutter, en engageant tous ce que nous sommes nous-mêmes. Que voudrait donc Lucifer ? Il voudrait amener le non-être du présent vers l'être du passé, et non pas vers celui du futur.

Nous pourrions même dire, si l'on veut, que le non-être représente une occasion pour tous : pour l'homme, celle de la liberté (« de ») ; pour les adversaires faiseurs d'obstacles, celle d'asservir l'être humain à leurs fins (dés-humaines ou inhumaines) ; pour Michel, celle d'exhorter l'être humain à combler, en liberté, le non-être avec l'être du Christ, et non pas, comme le voudrait Ahriman, avec l'être du cerveau, du corps ou de la matière, ni, comme le voudrait Lucifer, avec l'être *particulier* de l'âme (du sentir), au lieu d'avec celui *universel* de l'esprit (du penser et du connaître).

« L'énergie excédante qui, grâce à Lucifer, presse depuis l'intériorité humaine, à l'époque de Michel sera transformée en force imaginative parce que peu à peu, dans la conscience humaine générale intellectuelle, pénétrera la force de l'imagination. Avec ceci cependant l'être humain ne chargera plus sa conscience du moment d'une réalité durable ; celle-ci restera active en images qui surgissent et s'évanouissent. Mais avec ses imaginations l'être humain s'élève à un monde spirituel supérieur, comme avec ses souvenirs il s'émerge de sa propre entité humaine. Il ne retient plus ses imaginations en lui ; elles sont inscrites dans l'être du Cosmos ; et à partir de ceci l'être humain peut sans cesse se les dépeindre en images dans la vie représentative » (p.189).

Grâce à Michel, nous aurons des imaginations (qui « surgissent et disparaissent ») dont le contenu sera puisé, non pas à la sphère personnelle, qui nous parle seulement du passé ou de ce qui a été et ce que nous avons été, mais plutôt à la sphère cosmique, qui nous parlera aussi du futur, ou de ce qui sera et de ce que nous serons, si nous le voulons.

Miguel De Unamuno (1864-1936), par exemple, affirme que le vrai être (de l'être humain) est justement un *vouloir être* : à savoir, disons-nous, un *devenir*.

L'expérience imaginative pourra donc se référer, aussi bien à ce qui a été, qu'à ce qui sera, seulement cependant, si nous transformons le *devoir-être* (de la nature) et le *non-être* (de l'intellect ordinaire) dans le *vouloir-être* de l'esprit (vivant).

Quand nous serons capables d'imaginations tournées vers le futur, nous ne cesserons donc pas de nous rappeler. Lucifer continuera, en effet, à gérer le passé, mais il ne pourra plus utiliser « l'énergie excédante » qui « presse de l'intériorité humaine » pour nous faire tourner le dos au futur, en nous induisant à nous reposer sur nos lauriers, à nous bercer dans les souvenirs ou à faire du passé le garant du présent, comme cela advient, par exemple, quand on s'en tient à la

tradition ou quand on croit que le lustre de la généalogie ou de la lignée certifie la valeur de l'individu.

Steiner dit : « avec ses imaginations l'être humain s'élève à un monde spirituel supérieur, comme avec ses souvenirs il s'émerge de sa propre entité humaine. Il ne retient plus ses imaginations en lui ; elles sont inscrites dans l'être du Cosmos ; et à partir de celui-ci l'être humain peut sans cesse se les dépeindre en images dans la vie représentative ».

Comme avec les souvenirs (avec nos images mnémoniques) nous nous immergeons dans la sphère individuelle (subjective), ainsi avec les imaginations, nous nous élevons à la sphère universelle (spirituelle).

Prenez, pour faire un exemple, l'idée de la *Dreigliederung* de l'organisme social : ce n'est pas (comme beaucoup le croient) une invention, une opinion ou une idée brillante de Steiner, mais plutôt l'expression imaginative d'une objectivité nécessaire à notre évolution culturelle, politique et économique.

« Quand on parle d'imagination, — dit-il en effet — il ne faut pas penser à quelque chose de nébuleux ou de mystique à quoi on arrive en posant dans l'âme quelque chose d'obscurément vivant au lieu du clair intellect avisé, mais il faut penser à quelque chose qui commence par un usage complet et global de la connaissance intellectuelle avisée, pour être d'autre part ultérieurement développée au moyen de la potentialisation des énergies cachées de l'âme ; dans le sens d'une activité de l'âme elle-même qui ne vit pas dans les concepts habituels, mais qui vit dans un premier temps dans un élément imaginatif et qui ensuite, dans le développement ultérieur de son activité, doit s'extérioriser en concepts autrement plus clairs que tous ceux de la même conscience intellectuelle » (10).

« Est ainsi accueilli du monde de l'esprit ce que Michel préserve de s'engourdir dans l'intériorité humaine. Ce que l'être humain expérimente de l'énergie de l'imagination consciente devient en même temps contenu du monde [objectif]. La possibilité que cela advienne est un résultat du Mystère du Golgotha. La force du Christ imprime dans le Cosmos l'imagination humaine. L'énergie du Christ qui est reliée à la Terre. Tant que celle-ci ne l'était pas, mais agissait sur la terre de l'extérieur, comme une force solaire, toutes les forces de croissance et toutes les impulsions vitales descendaient dans l'intériorité de l'être humain. Par leur moyen, l'homme était configuré et maintenu par le Cosmos. Depuis que l'impulsion-Christ vit avec la Terre, l'être humain est nouvellement restitué au Cosmos dans son entité auto-consciente » (p.189).

Nous avons vu que le Christ, parce que s'étant fait « chair », et donc esprit de la Terre, agit dans la sphère éthérico-physique, et que, depuis celle-ci, Il imprime à l'évolution une impulsion consacrée à créer, à partir justement de la Terre (en qualité de microcosme ou de germe), un nouveau macrocosme.

« La force du Christ — dit Steiner — imprime dans le Cosmos l'imagination humaine. Cela présuppose, donc, que l'être humain ait la conscience imaginative, en accueillant dans la sphère animico-spirituelle, consciente, l'impulsion active dans la sphère éthérico-physique, inconsciente.

Seulement ainsi, en effet, les imaginations humaines peuvent être imprimées, par le Christ, dans le Cosmos.

« L'être humain, d'être cosmique, est devenu être terrestre ; il a la disposition à redevenir un être cosmique, après être devenu « lui-même » en tant qu'entité terrestre » (pp.189-190).

Nous l'avons dit : le Cosmos s'est fait (en se contractant) Terre, pour que la Terre devienne (en se dilatant) Cosmos ; Dieu s'est fait homme, pour que l'être humain se fasse Dieu ; l'être

humain, d'être cosmique, s'est fait être terrestre (ego), pour que l'être terrestre se fasse être cosmique (Je).

Mais nous avons aussi dit que tout cela, nous devons le vouloir, puisqu'il s'agit de processus qui, ne descendant plus « de l'extérieur » dans l'intériorité humaine, peuvent atteindre leur but seulement par la participation active et ardente de notre âme et de notre conscience (« Quand bien même Christ — dit Angelus Silesius naisse mille fois à Bethléem, mais pas en toi, tu restes perdu pour l'éternité ») (11).

« Dans le fait que l'être humain, dans sa représentation momentanée, ne vit pas dans l'être, mais seulement dans un reflet de l'être, dans un être image, se trouve la possibilité du développement de la liberté. Est contrainte tout ce qui dans la conscience est être. Seule l'image ne peut contraindre. Si, par son impression, quelque chose doit arriver, cela doit se produire absolument indépendamment de l'image. L'être humain devient libre par le fait de s'élever, avec son âme consciente, en dehors de l'être, et de comparaître dans l'être image, privé d'être. » (p.190)

Celle-ci est la clef de anthropologie anthroposophique : à savoir de la seule anthropologie qui rende aujourd'hui justice, pour le dire avec Pic de la Mirandole, à la « dignité de l'être humain ».

Vous savez, en effet, que l'homme, pour les actuels représentants de la science matérialiste, quand il n'est pas une « machine » (12), il est alors le produit fortuit d'une « accident congelé » de l'évolution, un « psychozoo » (13), un « grand singe intelligent » ou un « grand singe joueur » (14), ou bien, comme il m'est arrivé de le lire dans le prospectus publicitaire d'une association végétarienne, un « animal herbivore ».

Nous n'avons pas besoin, cependant, d'une anthropologie faite (inconsciemment) du minéral, du végétal ou de l'animal qui est en nous, mais d'une anthropologie faite (consciemment) par l'humain qui est en nous.

Vous rappelez-vous ce passage dans lequel Bertrando Spaventa s'interroge, de manière tourmentée sur le *Oui* et le *Non*, sur l'être et le non-être ? Eh bien, c'est ainsi que l'on écrit quand on recherche la vérité avec tout le cœur ou avec toute l'âme.

Certes, Spaventa la recherche en philosophe, alors que Steiner la recherche en scientifique de l'esprit ; ce qui exige une participation encore plus profonde du cœur et de l'âme (Schelling dit, en pensant à la possibilité de tracer « une nouvelle voie pour l'esprit humain » : « Il est difficile de résister à l'enthousiasme quand on a à l'esprit cette grande pensée » (15); et Steiner luimême, en se référant à *L'initiation*, confesse : « J'ai écrit ce livre avec le sang de mon âme ») (16).

Je répète : pour pouvoir être libre il faut se libérer de l'être. Les animaux, par exemple, sont assujettis à l'être de leur espèce : à une espèce qui est pour eux un *devoir-être*. Il n'est concédé qu'à l'être humain de *ne pas devoir-être*, mais de pouvoir le *vouloir-être*, en vertu de sa propre conscience et de sa liberté.

Mais il peut aussi ne pas le vouloir, et devenir alors une « bête ». Il ne peut pas en fait devenir un animal, mais il peut « s'abêtir », il ne peut pas devenir un végétal, mais il peut « végéter », il ne peut pas devenir un minéral, mais il peut « se figer » (en arrivant ainsi à avoir un « cœur de pierre » ou à un être, comme on dit à Rome, « de terre » [de coccio]).

Morale de la fable : nous pouvons seulement devenir des « hommes » ou des « non-hommes » le reste est billevesée.

« Ici surgit une question importante : « L'être humain ne perd-il pas l'être éventuellement, si avec une partie de sa propre entité, il l'abandonne et se précipite dans le non-être ? » » (p.190).

La question, autrement dit, c'est celle-ci : si les minéraux, les végétaux et les animaux sont dans l'être, alors que nous sommes dans le non-être, ne courons-nous pas le risque de nous précipiter du non-être dans le néant ? Si, nous le courons (comme le prouvent ce qu'on appelle les « nihilistes ») ; pour l'éviter, nous ne pouvons pas faire autrement, cependant, que d'aller du non-être à l'être, ou, pour mieux dire, à l'esprit (à savoir à l'être auto-conscient), en entreprenant le chemin indiqué par la science de l'esprit : à savoir, la voie de Michel.

## « Ceci est un autre point pour lequel, dans l'étude du monde, nous nous trouvons devant l'une des grandes énigmes » (p.190).

La naissance du non-être est une énigme que seule l'anthroposophie peut nous permettre de résoudre.

Schelling observe : « Tout le monde se trouve, pour ainsi dire, dans les filets de l'intellect ou de la raison, mais la question est justement de savoir *e quelle manière* il est entré dans de tels filets, étant donné que dans le monde, évidemment,, il y a quelque chose d'*autre* et quelque chose de *plus* qu'une simple raison, ou mieux quelque chose qui outrepasse les limites de la raison » (17). Il n'est pas vrai, par exemple, que c'est l'être, comme le soutient Berdiaev, à naître du non-être, mais au contraire il est vrai que *c'est le non-être naît de l'être* (« Au commencement était le Verbe... »).

Et pourquoi Berdiaev soutient-il alors le contraire ? Parce que l'idée de la « créativité », qui lui tient en particulier à cœur (18), l'amène à se dire (dans nos paroles) : « S'il y a l'être, il n'y a rien à créer, alors que s'il y a le non-être, il y a à créer l'être ».

J'ai déjà dit, un soir, que nous exerçons la « positivité » aussi (si non surtout) quand nous cherchons à comprendre en quoi ont raison ceux qui ont tort. Bien, en quoi Berdiaev a-t-il raison et en quoi a-t-il tort? Il a raison en pensant que *aujourd'hui* c'est en partant du non-être que l'on doit créer l'être, mais il a tort en pensant qu'un tel non-être est originaire, et non la conséquence (à un temps évolutif et involutif) d'une « chute », ou d'un détachement de l'être originaire.

Non seulement, mais il a tort aussi dans l'ignorance que nous sommes appelés, en partant du non-être, à créer *non pas l'être mais l'esprit*, en transformant l'*être-objet* (naturel, qui était au commencement) dans l'*être-sujet* (spirituel, qui sera à la fin).

(Vous rappelez-vous ? » Ce ne sera plus la même entité qui fut autrefois comme Cosmos, celle qui surgira ainsi grâce à l'humanité. En traversant le degré de l'humanité, le divin,-spirituel expérimentera une existence qui avant ne se manifestait pas » — Lettre du 2 novembre 1924.) Forts de l'impulsion du Christ, nous sommes appelés en somme, en partant de l'image de la réalité, à recréer la réalité, en partant de la mort, à recréer la vie et, en partant du mal, à recréer le bien.

**Question :** Tu admettras qu'il n'est pas facile de réaliser que al connaissance de al réalité est une recréation ou rédemption de la réalité ?

**Réponse :** Certes, mais cela dépend du fait que la pensée abstraite ne peut pas concevoir que *la connaissance de la réalité du monde soit une réalité du monde.* 

Pour le processus cognitif, par exemple, la perception des sens (physiques) équivaut, soit à ce qui, pour le processus respiratoire est l'inhalation de l'air, soit à ce qui, pour le processus digestif, est l'apport de nourriture. Nous devrions nous rendre compte, en peu de mot, que comme dans le monde il n'y aurait pas de lait s'il n'y avait pas les vaches ou bien il n'y aurait pas de miel s'il n'y avait pas les abeilles, ainsi il n'y aurait pas le connaître (à savoir « la détermination du donné [de la perception] au moyen du penser » (19) s'il n'y avait pas l'être humain. Les fruits (matériels) de l'activité des vaches et des abeilles profitent surtout à nous, alors que le fruit (spirituel) de l'activité du connaître profit à nous, à la nature et au monde spirituel.

Te rappelles-tu ce que dit Unger (maxime **59**) ? « Les pensées pures sont l'offrande sacrificielle de l'être humain aux entités de la troisième Hiérarchie ; Rudolf Steiner dit à ce propos que l'homme du présent fait pâtir ces entités, il leur fait souffrir la faim, il a laissé gâter le pain sacrificiel ».

Concernant le rapport entre nos perceptions ordinaires et les êtres élémentaires, je te conseille de lire et méditer ce que dit Steiner dans la seconde conférence (12 avril 1909) du cycle consacré aux Hiérarchies spirituelles (20). (J'estime opportun d'ajouter, à cette réponse, les paroles suivantes de Steiner, tirées d'un cycle de conférences publié récemment : « Un être humain avec des impulsions morales élabore aussi dans la tête, et pas seulement dans le reste de l'organisme, ce qui en tant qu'homme il expérimente sur la Terre, et le transmet au Cosmos à cause de la ressemblance de la tête avec le Cosmos même. La tête est sans faute semblable au Cosmos ; le reste de l'organisme n'est pas tant semblable au Cosmos, et, quelque temps après avoir été remis au Cosmos [après la mort], il se disperse comme un nuage, pourrions-nous dire, et retombe plus ou moins sur la Terre, ou sinon il est poussé dans les courants qui circulent autour de la Terre. L'élément moral que l'être humain a imprimé dans sa tête, au contraire, est répandu dans l'étendue cosmique, et avec cela l'être humain élabore à un renouvellement du Cosmos [souligné en italique par nous]. Nous pouvons dire, pour cette raison, que la collaboration de l'être humain au futur de la Terre dépend de son être moral ou immoral » (21).)

Reprenons, toujours pour comprendre « de quelle façon » naît le non-être, l'exemple du miroir. Celui-ci, avons-nous dit, est un être mort ; l'être humains qui s'y reflète est un être vivant ; l'image qui y apparaît est un non-être.

Bien, tentons alors de la dire ainsi : le cerveau (le cortex) est un être mort ; l'esprit (le Je) qui s'y reflète est un être vivant ; l'image (la représentation) qui y apparaît est un non-être. Comme vous le voyez, on ne peut pas comprendre comment naît le non-être, si l'on ne réalise pas qu'il existe une réalité morte (une *oeuvre accomplie*), qu'il existe une réalité vivante (une *Entité*), et qu'il existe aussi ce qui résulte de l'auto-réflexion de celle-ci dans celle-là (l'« apparence » de Hegel ou les « feux follets » de Goethe).

Considérez, en outre, que si la réalité de l'esprit n'existait pas, n'existeraient pas non plus ni celle de son image, tout comme, dans les termes de notre dicton Zen, si la Lune réelle n'existait pas, la Lune réfléchie n'existerait pas non plus : si n'existait pas non plus, en somme, notre conscience ordinaire.

« Ce qui dans la conscience est expérimenté comme représentation provient du Cosmos. Face au Cosmos, l'être humain se précipite dans le non-être. Dans l'acte de représentation, il se libère de toutes les énergies du Cosmos. Il dépeint le Cosmos, en dehors duquel il se trouve » (p.190).

Essayons de traduire ce passage en termes de *La Philosophie de la Liberté*: « Ce qui dans la conscience est expérimenté comme *représentation* provient, aussi bien comme *percept* (seconde Hiérarchie), que comme *concept* (troisième Hiérarchie) du Cosmos. Face au Cosmos, l'être humain se précipite dans le non-être de la représentation. En représentant, il se libère, dans la tête, de toutes les énergies du Cosmos. Il se représente (dépeint) le Cosmos, en dehors duquel il se trouve, mais à l'intérieur duquel il se trouve avec l'organisme restant ».

On sait (Goethe aussi le disait) que la vraie force se trouve dans la domination de soi-même. Mais est-il possible de se dominer soi-même en allant au devant de l'être du restant de l'organisme, à savoir de l'être du sentir et de celui du vouloir, l'ordinaire non-être du penser ? Non, cela ne l'est pas. Seul un penser qui serait en mesure de remonter de son non-être à son être (vivant) pourrait en effet se mesurer avec de telles énergies (karmiquement *marquées*). Devraient en premier lieu le comprendre tous ceux qui s'illusionnent (et ils ne sont pas peu) que le non-être de l'intellectualisme d'aujourd'hui puisse parvenir à dominer l'être de cette « bestialité-là » (individuelle et collective) qui est à l'origine des horreurs auxquelles désormais nous assistons presque chaque jour.

Permettez que je vous lise, à ce sujet, cette page de Steiner : « Une vie des sentiments non pénétrée de fortes représentations [de fortes pensées], qui portent en elles la conscience d'être dans al vérité, peu à peu devient non-vraie, elle se sent peu à peu insérée comme un élément non vrai, et dégénère donc vers deux directions différentes. Elle perd sa naturalité, elle perd sa droiture intérieure et sa vérité, et dégénère en un faux sentimentalisme dans lequel on se sent obligés, en tant qu'hommes, à s'abandonner à des sentiments déterminés ; on ne s'est pourtant

pas bien insérés en eux, parce que derrière, il n'y a pas de fortes représentations. On dit simplement devoir s'abandonner à de tels sentiments, mais les choses les plus variées se mettent en eux qui ne sont pas vraiment expérimentées. On s'élève, je dirais comme des ivrognes de sentiments et de phrases, vers une hauteur de sensations [empfindungshöhe] qui est intérieurement fausse. Ceci est la dégénérescence vers l'une des deux directions. Et il y a l'autre direction aussi, la vie des sentiments peut devenir non-vraie à cause de la circonstance, comme je l'ai déjà indiqué, d'assumer le caractère propre à la négativité des représentations, et faire parler au contraire ce qui est animal. Si la représentation [le penser] se trompe, elle perd la conscience intérieure d'être pénétrée par l'être. Alors, elle ne peut pas non plus s'insérer dans le sentiment, alors l'être humain doit descendre en cet état-là, privé de conscience, qui vit dans son sentiment animalesque. Alors, dans ses sentiments, il devient comme un ballon jeté ici et là selon de son bien-être ou mal-être intérieurs, de ses instincts, de ses impulsions et de ses besoins, non éclairés par la lumière de la conscience. Puisque comme homme il ne peut pas s'élever à la vraie humanité, dans son propre être organique, il suit le jeu de la nature » (22).

« Si la situation était seulement ainsi, la liberté resplendirait chez l'être humain pendant un instant cosmique ; mais dans le même instant l'entité humaine se dissoudrait. Au contraire, alors que dans l'activité de représentation, l'être humain se libère du Cosmos, il n'en est pas moins attaché dans sa vie d'âme non consciente à ses vies terrestres passées et à ses vies entre mort et nouvelle naissance. Comme homme conscient, il vit dans l'être-image, et avec sa partie inconsciente, il se tient dans la réalité spirituelle » (p.190).

Nous venons de le dire : dans al tête, nous vivons « dans l'être –image », et donc dans le nonêtre de la conscience (de la veille ordinaire) ; dans l'organisme restant, nous vivons « dans la réalité spirituelle », et donc dans l'être de la subconscience (du rêve) et de l'inconscience (du sommeil).

« Tandis que dans le je présent il expérimente la liberté, son je passé le retient dans l'être . Concernant l'être, l'être humain dans son représenter s'abandonne complètement à ce qu'il est devenu au travers de son passé cosmique et terrestre.

Avec cela, nous avons indiqué dans l'évolution humaine en tant qu'abysse du néant que l'être humain doit sauter en devenant un être libre. L'action de Michel et l'impulsion du Christ rendent possible un tel saut » (pp.190-191).

Question: Nous avons parlé de l'être et du non-être, et le devenir?

**Réponse :** Comme tu le sais il y a les philosophes de l'être (dont le chef de file est Parménide) et les philosophes du devenir (dont le chef de file est Héraclite).

Ce dualisme est un résultat, comme toujours, de la pensée intellectuelle statique. Seule la pensée dynamique et imaginative permet en effet de découvrir que l'être est *l'être du devenir* et que le devenir est *le devenir de l'être*. Nous ne pouvons pas le découvrir autrement, étant donné que nous savons que l'être grâce à al pensée (abstraite) et nous savons du devenir grâce à la volonté : grâce, par conséquent, à deux facultés qui se présentent, en nous, normalement divisées.

Quiconque soit incapable de dépasser une telle division ne peut faire autrement que d'opter (selon sa nature personnelle) ou bien pour la philosophie de l'être ou pour celle du devenir.

S'il opte pour la première, il opte alors pour la pensée, pour le conscient et pour l'ego, comme fait Fichte, par exemple ; s'il opte pour la seconde, il opte inversement pour la volonté, pour l'inconscient ou pour le non-ego, comme fait, par exemple, Schopenhauer.

Lisons à présent les maximes.

162) « Dans la représentation l'être humain ne vit pas dans l'être avec son âme consciente, mais plutôt dans l'image, dans le non-être. Avec ceci il est libéré de vivre avec le Cosmos. Les images ne contraignent pas. Seul l'être contraint. Si donc l'être humain se régit selon les

### images, ceci advient tout à fait indépendamment des images, c'est-à-dire en liberté dans le monde ».

« L'être humain ne vit pas avec son âme consciente dans l'être, mais plutôt dans l'image, dans le non-être » : c'est seulement de cette manière, en effet, que peut survenir, à la place de la volonté de l'être (de la nécessité), la volonté humaine (la liberté).

# 136) « Dans l'instant d'une telle représentation, l'être humain est relié avec l'être du monde seulement par ce qu'il est devenu sous l'effet de ses vies terrestres précédentes, et de celles entre la mort et une nouvelle naissance ».

L'être réduit au non-être, nous mettons dans le non-être, notre être (égoïque) : c'est-à-dire, le résultat (*karmique*) de nos « vies terrestres précédentes, et de celles entre la mort et une nouvelle naissance »

Dans le non-être (du représenter), nous mettons donc l'être de notre personnalité ou subjectivité, en donnant ainsi libre cours (dans le bien et dans le mal) au flot des opinions (*quot capita tot sententiae*).

## 164) « L'être humain peut faire le saut au-delà du non-être par rapport au Cosmos seulement au moyen de l'activité de Michel et de l'impulsion du Christ ».

À partir du moment où nous vivons avec la tête dans le non être du présent, et avec l'organisme restant dans l'être du passé, il nous est possible d'accomplir « le saut » vers l'être du futur « seulement au moyen de l'activité de Michel et de l'impulsion du Christ ».

À Méphistophélès-Ahriman, qui voudrait nous faire croire qu'il s'agit d'un saut dans le néant, et non pas d'un saut au-delà de l'abstraction, nous ferons bien, donc de répondre, avec Faust : « Dans ton néant, j'espère trouver le Tout ».

#### Notes:

- 1) E. boncinelli : le cerveau, l'esprit [mental, *ndt*] et l'âme Mondadori, Milan 2000, p.201.
- 2) R. Steiner: Considérations ésotériques sur les liens karmiques Antroposofica, Milan 1985, vol.I, pp.87 & 88.
- 3) R. Steiner: Anthroposophie-Psychosophie-Pneumatosophie Antroposofica, Milan 1991, p.169.
- 4) R. Steiner: Anthroposophie-Psychosophie-Pneumatosophie Religo, Rome 1939, p.83.
- 5) R. Steiner: Actio et impulsions des Puissances spirituelels sur la scène du monde Antroposofica, Milan 2010.
- 6) Cfr. M. Scaligero: La lumière. Introduction à l'imagination créatrice Tilopa, Rome 1964.
- 7) G.De Ruggiero: Sommaire d'histoire de la philosophie Laterza, Bari, 1931, p.310.
- 8) R. Steiner: Chronique de l'Akasha Bocca, Milan 1953, pp.15 & 16.
- 9) P. Flores D'Arcais: L'individu libertaire Einaudi, Turin 1999, p.23.
- 10) R. Steiner: Les bases cognitives et les résultats de l'anthroposophie Antroposofica, Milan 1968, p.75.
- 11) A. Silesius : Le pèlerin chérubin Bocca, Milan 1942, p.18.
- **12**) *Cfr.* Petite note du 13 juin 2009.
- 13) Cfr. Le cerveau, l'esprit [mental, ndt], l'âme, 12 décembre 2001 [traduit en Fran,çais sur le site de l'IDDCCH.be, ndt].
- **14**) *Cfr. Le chat et le renard*, 18 juillet 2009 [idem, *ndt*].
- 15) F.W.J. Schelling: Du Je comme principe de la philosophie Cronopio, Naples 1991, p.24.
- **16)** S. Rihoët-Coroze: Rudolf Steiner. La vie et l'œuvre du fondateur de l'anthroposophie Convivvio/Nardini, Florence 1989, p.114.
- 17) F.W.J. Schelling: Cours munichois sur l'histoire de la philosophie moderne Laterza, Rome-Bari 1996, p.114.
- **18**) *Cfr.*A. Dell'Asta: *La créativité*. À partir de Berdiaev Jaca Book, Milan 1977.
- 19) R. Steiner: Vérite et science. Préambule à une philosophie de la Liberté dans Essais philosophiques Antroposofica, Milan 1974, p.175.
- 20) Cfr. R. Steiner: Hiérarchies spirituelles Antroposofica, Milan 1995.
- 21) R. Steiner: Savoir terrestre et connaissance céleste —Antroposofica, Milan 2011, pp.150-151.
- **22)** R. Steiner: Les bases cognitives et les résultats de l'anthroposophie pp.12-13.

#### Maximes 165/166/167

Avant d'aborder cette nouvelle lettre, intitulée : **Où est l'être humain en tant qu'être pensant et se souvenant ?** (1<sup>er</sup> mars 1925), revenons pour un moment aux maximes **32**, **33** & **34**. Dans la maxime **32** nous lisons : « Dans la tête de l'être humain, on a donc à faire avec une évolution parallèle des parties relativement autonomes physique et éthérique d'une part, de l'organisation astrale et celle du je de l'autre ». Dans la maxime **33** : « Dans le système des membres et du métabolisme de l'être humain, les quatre parties constitutives de l'être humain sont intimement reliées. L'organisation du je et le corps astral ne sont pas auprès des parties physique et éthérique. Ils sont dedans ; les vivifient, agissent dans leur croissance, dans leur faculté de mouvement, et ainsi de suite ».

Rappelons-nous, en outre, que la représentation, en suivant dans le temps (après environ une demi-seconde) (1) l'image perceptive, est une image mnémonique (à brève échéance), et comme telle, elle entre dans le champ de la mémoire.

À la question : « Où est l'être humain pensant et voulant ? », nous pouvons donc commencer à répondre : « il se trouve *au milieu* entre le système de la tête et celui métabolique et des membres ou entre la représentation et l'image perceptive ».

Au lieu de dire, donc : « *In medio stat virtus* », nous pourrions dire : « *In medio stat vir (homo)* » ; dans ce *milieu* dont nous lisons dans la maxime **34** : « l'organisation rythmique se trouve au milieu. Ici l'organisation du je et le corps astral se relient alternativement avec la partie physique et éthérique, et s'en détachent de nouveau ».

Commençons à présent à lire la lettre.

« En se représentant (en pensant) et en expérimentant les souvenirs, l'être humain se trouve dans le monde physique. Mais là où il tourne le regard dans le monde physique, avec ses sens il ne parviendra jamais à trouver quelque chose qui puisse lui donner les énergies pour se représenter et se souvenir » (p.192).

En observant, au travers des sens, le monde physique, l'être humain peut trouver le « représentable » ou le « re-mémorable » mais pas le « représenter » (le penser ordinaire) ou le « se souvenir » (la mémoire), en tant qu'activité ou faculté.

Le Je et le corps astral, que nous venons juste de voir, sont séparés, dans la tête, par le corps éthérico-physique : par rapport au corps physique, la séparation est « spatiale » ; par rapport à celui éthérique, elle est « temporelle ».

Grâce à la première, le Je et le corps astral se « représentent », en état de veille, ce qu'ils perçoivent dans le monde extérieur (physique), tandis que, grâce à la seconde, ils se « rappellent », dans un état similaire à celui du rêve, ce qu'ils perçoivent dans le monde intérieur (éthérique). Ne dit-on pas, en effet, que s'immerger dans le monde des souvenirs c'est un peu comme « rêver les yeux ouverts » ?

« Dans le représenter apparaît l'auto-conscience. Celle-ci — selon les considérations précédentes — est une acquisition que l'être humain reçoit des forces terrestres. Mais ces forces terrestres sont telles qu'elles restent dissimulées à la vision sensible. C'est vrai que dans la vie terrestre l'être humain pense seulement ce que lui transmettent ses sens, mais la vertu du penser ne lui donne rien de tout ce qu'il pense ainsi » (p.192).

Avec l'avènement de l'âme consciente (soutenue par le corps physique), apparaît la conscience représentative du Je : une auto-conscience que nous pouvons définir comme « cartésienne », parce qu'elle se fonde sur l'opposition entre l'ego (la *res cogitans*) et le non-ego (la *res extensa*).

Steiner dit : « C'est vrai que dans la vie terrestre, l'être humain ne pense que ce que lui transmettent ses sens, mais la vertu du penser ne lui donne rien de tout ce qu'il pense ainsi ». Que lui donne en effet une telle vertu/énergie ? Non pas les choses, mais la représentation des choses, non pas les noumènes — dirait Kant —, mais les phénomènes.

« D'où découvrons-nous cette vertu/énergie qui, à partir de l'élément terrestre, tire et forme l'énergie du représenter (penser) et les images de la mémoire ?

Nous la trouvons, lorsque nous tournons le regard spirituel sur ce que l'être humain apporte avec soi des vies terrestres passées. La conscience ordinaire ne le connaît pas. Tout d'abord cela vit de manière inconsciente. Mais quand l'être humain descend sur la Terre, après l'existence spirituelle, cette vertu se révèle subitement affines aux forces terrestres qui sont en dehors de la sphère d'observation des sens et du penser des sens.

Dans cette sphère, l'être humain ne se trouve pas avec le représenter (penser), mais avec le vouloir qui se déroule aux termes du destin » (p.192).

Le « représentable » et le « mémorable », nous les tirons « de l'élément terrestre », alors que la « représenter » (le penser) et le « souvenir » (la mémoire), nous les portons en nous. Nous ne portons pas en nous, donc, des « idées innées », comme le croyaient les rationalistes, mais plutôt des forces ou des facultés provenant de notre vie prénatale et de nos vies terrestres précédentes. Voyez-vous, nous pouvons sans aucun doute dire, en parlant, que la pensée intellectuelle est une pensée « morte », « abstraite », un « non-être » ou un « néant », mais on devrait savoir que ces termes ne sont pas, à la rigueur, équivalents.

L'« être mort », en effet, est propre à la matière, tandis que, *sur le plan ordinaire*, le « non-être (non pas le « néant ») est le propre de la représentation (rattachée aux sens), et l'être « abstrait » est propre au concept (universel) : à savoir, de ce qui est libre autant des sens que du sentir et du vouloir personnels (*karmiques*).

En témoigne, comme nous l'avons dit, la mathématique. Je vous relis, à cet égard, ce que dit Hegel (lettre du 9 novembre 1924) : « Le nombre est un objet immatériel, et s'occuper du nombre et de ses combinaisons, c'est une occupation immatérielle. L'esprit est donc contraint à la réflexion en soi, par ce genre d'occupation, à un travail abstrait, ce qui a une grande importance, mais unilatérale cependant. Puisque d'autre part, du moment qu'au nombre ne se trouve au fond que la différence extrinsèque, privée de la pensée, ainsi cette occupation devient une occupation privée de la pensée, une occupation mécanique ».

On dit : « La mathématique n'est pas une opinion ». On le dit, mais on ne considère pas que ce fait constitue un vrai et authentique miracle : n'est-ce pas un miracle qu'en jouissant du *consensus omnium*, cela ne suscite pas la moindre dispute, polémique ou contestation ? Mais le miracle n'est pas tant constitué de la mathématique, que bien plus de la pensée abstraite : à savoir d'une *pensée pure* parce que libre, comme dite, soit des sens, soit du sentir et du vouloir personnels, parce que privée, en un mot, de « subjectivité » (« Les concepts abstraits nous éduquent intérieurement au penser pur ») (2).

Relisons ce passage de Steiner : « À un certain moment, dans l'évolution de l'humanité, il fut nécessaire d'en arriver à la pensée pure, seulement riche de pensées. Normalement, et toujours dans les temps les plus anciens, la pensée humaine, comme je l'ai décrite hier, est riche d'images. Des penseurs comme Fichte, Schelling et Hegel n'eurent que des pensées pures, privées d'images (...) Dans quel objectif s'est développée, dans l'évolution historique humaine, une pensée abstraite similaire? Elle est apparue à cause d'un effort que les êtres humains devaient faire, à un certain moment. Il faut un grand effort intérieur pour s'élever, par exemple, à une abstraction similaire dans l'acception de Fichte, pour faire siennes énergiquement de semblables abstractions dont la personne mesquine, dotée du sens de la réalité, dit qu'elles n'aboutissent à rien, étant donné qu'elles sont privées de toute expérience. Et il en est proprement ainsi. Pourtant, à un certain moment, il fallut arriver à ces abstractions-là. Le

premier pas dut être fait dans leur direction. Dès que l'énergie intérieure propulsive de la vie de l'âme avance un peu au-delà de telles abstractions, on entre dans la vie spirituelle. L'unique parcours sain de la mystique moderne passe donc au travers de la pensée énergique. Dans ce but, il fallait d'abord la conquérir. Le pas suivant sera d'aller au-delà de la pensée énergique pour parvenir à la vraie expérience de l'esprit » (3).

Des considérations de ce genre peuvent avoir l'air de simples élucubrations, seulement pour qui craint ou dédaigne de se risquer à l'abstraite « pensée énergique » (dite, dans *La Philosophie de la Liberté*, « penser conceptuel pur ») de Fichte, de Schelling ou de Hegel.

Steiner affirme : « Ces considérations, qui sont les nôtres aujourd'hui, pourront sembler quasiment pédantes, mais grâce à elles, nous pénétrerons de plus en plus dans la vraie vie authentique de l'âme. De subtiles distinctions sont nécessaires si nous voulons connaître le drame splendide de l'âme avec son héros au centre : le je » (4).

Je le dis de nouveau : si l'on ne distingue pas l'intellect sain, qui est « nature », de l'intellectualisme insane, qui est « sous-nature », on ne peut pas comprendre que le premier est la base à partir de laquelle nous devons partir si nous voulons aller volontairement « un peu audelà » de l'abstraction, et entrer ainsi dans la vie spirituelle (« Quand tu es arrivé(e) en haut d'un poteau de 100 pieds — dit le Zen — fait un pas en avant »).

Écoutez ce que dit encore Steiner : « Aujourd'hui, la compréhension rationnelle, intellectuelle, de la science de l'esprit est extraordinairement nécessaire, parce que c'est justement ceci le moyen d'avoir raison des puissances culturelles les plus résistantes. L'intellect des êtres humains, aujourd'hui, est tellement capable que toute la science de l'esprit peut être comprise , à condition seulement de le vouloir. Et viser à cette compréhension-ci, justement, c'est un intérêt de civilisation non égoïste, mais plutôt universellement humain» (5).

Ils ne sont pas peu, au contraire, ceux qui croient pouvoir comprendre la science de l'esprit en passant de la simple « lecture », à savoir du penser passif, aux « exercices », en négligeant ainsi le travail préparatoire onéreux de l'intellect et de la raison, à savoir en négligeant l'étude active et (comme dit Steiner dans *L'initiation*) « intense » (non par hasard, *La science de l'occulte* traite de la pratique intérieure, à savoir de « la connaissance des mondes supérieurs (de l'initiation) », seulement *après* avoir traité du « caractère de la science occulte », de « l'être humain », de « sommeil et mort » et de « l'évolution du monde et de l'être humain »). On pourrait dire, si l'on voulait, que comme la *concentration* s'en tient à un premier niveau, au *penser* et, à un second niveau, au *concept*, et la *méditation* s'en tient à l'*idée*, ainsi l'*étude* s'en tient à ce qui est pensé ou à la *représentation*.

(« Concept est une pensée singulière comme elle est fixée par l'intellect [...] pour la raison que les créatures de l'intellect renoncent à leurs existences séparées et continuent à vivre seulement comme partie d'un tout. Nous appellerons idées ces configurations-ci créées par la raison » (6).) Vous rappelez-vous (nous l'avons déjà vu), quel est, selon Steiner, « le processus correct de la méditation » ? « D'abord on conquiert une pensée à fond, dont on peut reconnaître la validité avec les instruments offerts par la vie et par la conscience ordinaires (italique nôtre). Ensuite on s'y immerge de manière répétée dans cette pensée, en s'identifiant avec elle. Le renforcement de l'âme dérive de la vie en compagnie d'une pensée connue de cette manière » (7).

Une chose, donc, est de s'apprêter à méditer une pensée *après* l'avoir reconnue valide grâce à l'étude et à la réflexion, c'en est une autre de s'apprêter à la méditer *avant* de l'avoir fait passer sous les « fourches caudines » de l'intellect et de la raison (« Dans un premier moment », par « la pérégrination intime de l'âme », « il faut des réflexions sobres et froides ; elles constituent le point de départ sûr pour pénétrer ultérieurement dans les régions suprasensibles, dont, en dernière analyse, il importe à l'âme. De nombreuses âmes voudraient s'épargner ce point de départ et pénétrer tout de suite dans le suprasensible » (8).

En somme, pour le développement des degrés supérieurs de conscience, la clarté des idées est insuffisante, mais nécessaire (« Clarté dans le penser, / franchise dans le sentir, / bon sens dans le vouloir ; /... ») (9).

(« À *notre* époque, il n'y a pas de vraie Initiation qui ne passe par l'intellect. Qui veut aujourd'hui conduire aux « arcanes supérieurs, en évitant de passer par l'intellect, ne comprend rien aux « signes des temps » et ne peut pas faire autrement que poser des *suggestions* nouvelles à la place des anciennes » (10)).

En disant ceci, qu'il soit bien clair que j'entends seulement observer que lorsque des « exercices », ne tenant qu'en partie compte des indications fournies par Steiner, sont intellectuellement sous-évalués ou volontairement (jésuitiquement) sur-évalués, sinon non exécutés de manière juste ou avec l'esprit juste, ils n'atteignent pas leur objectif, qui est celui de nous permettre une auto-éducation et un développement qui nous rendent capables de servir le monde de l'esprit en liberté et amour (*Ecce Ancilla Domini, fiat nihi secundum verbum tuum* »). « C'est la hiérarchie humaine — affirme Giovanni Colazza — qui seule parmi les autres, peut apporter le sens spirituel dans la matière » (11).

(« Les voies indiquées dans cet ouvrage — écrit Steiner dans L'initiation — si elles sont suivies avec mesure [italique nôtre], ne s'avèrent dangereuses pour personne »; « Il y a une intelligence qui se fonde sur un sentiment de vérité et une intelligence claire, saine, et universellement critique; elle permet de pénétrer dans ces enseignements même encore lorsqu'on ne voit pas les choses spirituelles » (12).)

Nous ne devrions pas oublier, enfin, ces autres affirmations-ci : « Personne ne peut découvrir directement une vérité spirituelle dans les mondes supérieurs, s'il n'a pas développé un haut degré de faculté spirituelle, de clairvoyance. Celle-ci est une condition indispensable, cependant, seulement pour la découverte de vérités spirituelles. Il importe d'avoir présent à l'esprit que puisque jusqu'à aujourd'hui et encore pour très longtemps, les Rose-Croix n'enseigneront exotériquement rien qui ne puisse être appréhendé avec l'intellect commun logique, on se trompe en objectant que la clairvoyance est nécessaire pour comprendre la forme rosicrucienne de la science de l'esprit. L'important n'est pas la faculté de perception. Si l'on ne comprend pas la sagesse des Rose-Croix par la pensée, cela veut dire que l'intellect logique n'a pas encore été suffisamment développé. Si l'on accueille la culture moderne et tout ce qu'on peut atteindre par elle, il suffira d'avoir de la patience et de la constance et de ne pas être trop paresseux dans l'étude; on comprendra alors l'enseignement du maître Rose-Croix. Si, donc, quelqu'un met en doute cette sagesse, en disant qu'il ne peut la comprendre, la cause n'en sera pas dans son manque d'élévation aux mondes supérieurs, mais l'application insuffisante de son intellect logique, ou le fait de ne pas vouloir bénéficier des expériences normales de l'intellect à fin de vraiment comprendre » (13); « Qui accueille en soi la science de l'esprit, par le seul fait que vivent en elle des concepts scientifico-spirituels, par le seul fait d'adopter les habitudes de pensée qui sont justement indiquées comme nécessaires pour la science spirituelle, celui-là transforme déjà réellement son âme dans le monde physique. J'ai souvent fait remarquer que l'étude sérieuse de la science de l'esprit est un des meilleurs exercices et des plus profonds » (14); « Il ne faut rien faire d'autre, en vérité, que d'étudier la science de l'esprit. Si ensuite, outre d'étudier, on fait aussi toutes sortes de méditations, si l'on tient compte des indications pratiques données, par exemple, dans mon *Initiation*, ceci est un soutien que s'offre à la simple étude. La seule étude de la science de l'esprit est suffisante, cependant, pourvu qu'on la réalise avec une vraie conscience. On peut aujourd'hui étudier la science de l'esprit sans réaliser la faculté de clairvoyance : et tout être humain peut le faire qui n'oppose pas lui-même de préjugés à son propre cheminement » (15).

(En outre, Scaligero observe : « À un moment déterminé, on sait que l'effort, la discipline, la rigueur de l'ascèse, sont des moyens de l'*ego* encore incapable de réaliser sa propre extinction, laquelle ouvre le passage au Je supérieur. Celui-ci est présent dans le Je à tout moment, dans l'*ego* qui s'oppose à lui et par conséquent, s'efforce de survivre au moyen de la concentration,

au moyen de la méditation, au moyen de l'ascèse. Il faut que l'*ego* épuise toutes ses velléités d'élévation pour que cette élévation se réalise comme sa mort, sa résurrection » (16).)

Mais revenons à nous.

On est en général convaincus qu'il n'y a de science que là où il y a mathématique. C'est une erreur, mais une erreur dans laquelle, comme toujours, il y a une vérité. Et quelle est cette vérité? C'est qu'il n'y a de science que là où il y a l'*esprit de la mathématique*, et non pas la mathématique (le calcul).

Nous devons par conséquent faire nôtre et développer cet esprit (qui « ne parle pas de luimême »), au point de le porter, aussi bien au-delà de l'abstraction qu'au-delà du caractère concret (sensible ou galiléen) avec lequel il a vu le jour.

(La mathématique qui est, pour Hegel, une « occupation privée de pensée, mécanique » devient au contraire, chez Novalis, « une poésie grandiose qui le ravissait en extase ». « Quand il s'approfondissait dans les nombres et dans les grandeurs — affirme Steiner —, il sentait son âme s'élever à des hauteurs supérieures. Pour Novalis, la mathématique devint l'expression de l'œuvre divine créatrice de sa manifestation de soi fulminante dans les directions d'énergie et dans les mesures d'énergie de l'espace dans lequel ensuite elle se cristallise. La mathématique, qui par la multitude des hommes qui la connaissent seulement extérieurement, reste toujours quelque chose de froid, devint, dans l'esprit [animo] de Novalis, la voie qui mène à la chaleur suprême, à la vie spirituelle » (17).)

Steiner dit; « Dans cette sphère [c'est-à-dire dans celle que nous verrons d'ici peu, de la « Terre spirituelle »] l'être humain ne se trouve pas avec le représenter (penser) [ordinaire], mais avec le vouloir qui se déroule aux termes du destin [et donc avec son être spirituel] ». Nous avons dit, un soir, qu'une chose est le penser abstrait, une autre le penser concret, et nous avons ajouté, tout à l'heure, que le penser abstrait, parce que libre, aussi bien des sens, que du sentir et du vouloir personnel, est le penser pur (« Que l'être humain — affirme Steiner — apprenne à comprendre le monde avec la pensée nue c'est la caractéristique distinctive de l'époque moderne. C'est justement dans l'acte de comprendre le monde qu'il commence à développer ce penser pur ») (18).

Eh bien, de la même façon que ce penser-ci, appliqué à la réalité organique (à l'espace), devient sensiblement concret (galiléen), ainsi appliqué à la réalité organique (au temps), il devient spirituellement vivant (goethéen-miachélien).

C'est pour ceci que Steiner conseille, comme je l'ai déjà fait remarquer, de commencer la « préparation » en dirigeant « l'attention de l'âme sur des processus déterminés du monde qui nous entoure : d'un côté sur la vie germante, croissante et florissante, et, de l'autre, sur tous les phénomènes connexes aux flétrissement, défleurir et mourir » (19) : en la dirigeant, à savoir, non pas sur les *choses* (qui gisent dans l'espace), mais sur les *processus* (qui se déroulent dans le temps).

« En tenant compte que la Terre contient des énergies qui sortent du domaine des sens, on peut parler de la « Terre spirituelle » comme pôle opposé à la « Terre physique ». » (pp.192-193).

Quelles sont « les énergies qui sortent du domaine des sens » ? Celles du mouvement (de la vie), de l'âme et de l'esprit. Grâce aux sens (physiques) nous percevons, par exemple, le mû, mais non pas le mouvement, la matière, mais non pas l'énergie. Celle-ci nous restreint à la penser (à la conjecturer), en arrivant ainsi à croire (conformément au matérialisme) que c'est une « grandeur physique ».

La « Terre spirituelle » est donc celle de la vie, de l'âme et de l'esprit (du Christ), alors que la « Terre physique » est celle de la mort.

Unger écrit : « « La Terre physique et la Terre spirituelle sont polaires, mais entre les deux la Terre rythmique sert de médiatrice ; et celle-ci est la sphère avec laquelle s'est uni Michel, sans toucher la terre physique » (20).

« Il résulte alors que l'être humain, en tant qu'être de volonté, vit dans et avec la « Terre spirituelle », mais en tant qu'être doté de faculté de représentation (de pensée), tout en vivant dans le domaine de la Terre physique, il ne vit pas, comme telle avec elle. En tant qu'être pensant, l'être humain apporte des énergies du monde spirituel dans celui

physique; avec de telles énergies, il demeure un être spirituel qui simplement apparaît dans le monde physique, sans établir de communauté avec lui » (p.193)

Repensons de nouveau aux maximes 32, 33 et 34. Qu'avons-nous vu ? Que, dans la sphère céphalique, la partie d'âme et d'esprit et celle éthérico-physique sont séparées, que, dans la sphère métabolique et des membres elles sont unies, et que, dans la sphère médiane ou rythmique, elles se séparent et se réunissent rythmiquement.

Cela signifie que, dans la sphère dormante du vouloir, nous sommes unis à la « Terre spirituelle », que dans la sphère rêveuse du sentir, nous nous en séparons et nous nous réunissons rythmiquement à elle, et que dans la sphère de veille du penser, nous en sommes séparés.

C'est justement parce que nous en sommes séparés que nous parvenons « tout en vivant dans le domaine de la Terre physique », à l'objectiver et à nous la représenter (« sans établir de communauté avec elle »).

**Question :** Mais n'avait-on pas dit que nous sommes unis au monde spirituel dans la sphère céphalique et que nous en sommes séparés dans celle métabolique et des membres (lettre du 11 janvier 1925) ?

**Réponse :** Certes, mais il n'y a pas de contradiction, parce que, dans la sphère céphalique, nous sommes unis à la « Terre spirituelle » (au « monde spirituel ») en tant qu'êtres spirituels (comme Je), mais non pas en tant qu'êtres psycho-physiques (en tant que ego), alors que, dans celle métabolique et des membres, nous sommes séparés de la « Terre spirituelle » en tant qu'êtres spirituels (comme Je), mais non pas en tant qu'êtres psycho-physiques (en tant que ego). C'est à cause de ceci que le « *Fiat voluntas mea* » a pris la place du « *Fiat voluntas tua* ».

« Durant la vie terrestre, « l'être humain qui se représente » ( qui pense) établit une communauté seulement avec la « Terre spirituelle ». Et de cette communauté lui naît son auto-conscience. Son avènement est donc dû aux processus qui se déroulent spirituellement pour l'être humain durant la vie terrestre » (p.193).

Durant la vie terrestre, « l'homme qui pense » (le Je) ne vit pas en communion avec la « Terre physique », mais vit en communion avec la « Terre spirituelle » ; ceci lui permet de *connaître* autant la « Terre physique » que de se connaître lui-même (comme ego) : à savoir, lui permet de connaître *le sensible au moyen du suprasensible* (Scaligero).

Permettez-moi, étant donné que nous sommes en train de parler de l'homme qui pense, une digression très brève.

Imaginez la pensée abstraite, que Michel et Ahriman se disputent, comme une ligne horizontale (neutre comme la mathématique). Comment se transformerait une telle ligne si prévalait Ahriman (la gravité) ? Elle s'incurverait vers le bas, en dessinant ainsi le profil d'une coupe renversée, apte à recevoir les énergies qui remontent de la sous-nature. Avec la prévalence de Michel, la même ligne s'incurverait au contraire vers le haut, en dessinant ainsi le profil d'une coupe (« *Vas spirituale, Vas honorabile, Vas insigne devotiònis* », apte à accueillir les énergies de l'Esprit Saint et du Christ.

Eh bien, celle-ci est une image (« stylisée ») du *Graal*, celle-là de l'*anti-Graal*.

« Les expériences de la mémoire nous conduisent dans la sphère du corps astral de l'être humain. En se rappelant, les résultats des vies terrestres passées n'affluent pas seulement dans le je actuel, comme dans le représenter (penser), mais les énergies du monde de l'esprit qu'il expérimente entre mort et nouvelle naissance affluent dans l'intériorité de l'être humain. Cet afflux advient dans le corps astral » (p.193).

On pourrait ici confondre, parce que l'on dit que les expériences de la mémoire, que nous avons mises jusqu'alors en rapport avec le corps éthérique, « nous conduisent dans la sphère du corps astral ».

Cependant, nous avons déjà expliqué que l'on a conscience du souvenir (expérience de la mémoire) quand le Je investit avec la lumière du corps astral le « souvenir en soi » gardé dans le corps éthérique.

Essayons-donc de le redire ainsi : « L'énergie du se rappeler, en tant que fruit des vies terrestres passées et des expériences faites entre mort et nouvelle naissance, afflue dans le Je actuel (dans l'ego) au moyen du corps astral et du sentir, alors que l'énergie du représenter, comme fruit des seules vies terrestres passées, y afflue au moyen du corps physique et du vouloir ».

(Gardons présent à l'esprit, à ce sujet, que le se représenter est lié à la tête, et que la tête de l'incarnation actuelle est la métamorphose de l'organisme restant de celle précédente, et n'oublions pas ce rapport « privilégié » entre le Je et le corps physique et entre le corps astral et le corps éthérique, auquel j'ai fait allusion, en son temps (maxime 71). « Au matin — illustre Steiner par un exemple —, quand le corps astral et le je pénètrent depuis le monde spirituel dans le corps physique et dans le corps éthérique, il arrive, en substance — et je vous prie de donner un poids spécial à ces paroles — le corps astral pénètre dans le corps éthérique, et le je pénètre dans le corps physique » (21).)

Le lien entre le se souvenir et le sentir est confirmé par le fait que, selon le tempérament, il est plus facile de se rappeler les choses plaisantes et d'oublier celles déplaisantes, ou vice versa. Par exemple, les types chez qui prévaut le tempérament sanguin se rappellent surtout les choses déplaisantes, alors que ceux chez qui prévaut le tempérament mélancolique, se rappellent surtout celles déplaisantes.

« Au sein de la Terre physique il n'existe cependant pas de sphère pour accueillir de manière immédiate les énergies qui affluent ainsi. En tant qu'être qui se rappelle, l'être humain ne peut pas se relier avec les objets et les processus que ces sens perçoivent, comme il ne peut pas se relier avec les mêmes, comme être capable de se représenter » (p.193).

Dans un autre endroit (22), Steiner parle des énergies éthériques comme de forces qui portent *le passé vers l'avenir*, de celles astrales comme de forces qui portent *le futur vers le passé*, et du point où elles se rencontrent comme du point où naissent *le présent et la conscience*. Représentons-nous, par conséquent, les premières avec une flèche qui va de gauche à droite, les

secondes par une flèche qui va de droite à gauche, et complétons ensuite le carré en traçant, à partir de leur point de rencontre, une flèche qui va de haut en bas pour représenter le Je, et un autre qui va de bas en haut pour représenter le corps physique.

Nous avons ainsi (en s'en tenant au point de rencontre des quatre flèches) : la présente conscience du Je (de l'éternel) comme *autoconscience* ; la présente conscience du corps et du monde physique (du présent) comme *image perceptive* ; la présente conscience du corps éthérique (du passé) comme *image mnémonique* ou *représentative* ; la présente conscience du corps astral (du futur) comme *imagination*.

L'être humain, « comme être qui *se souvient* », ne peut donc pas « se relier avec les objets et les processus que ses sens perçoivent » (*hic et nunc* [ici et maintenant]), parce qu'il peut amener sa propre conscience présente seulement à la rencontre du passé (au corps éthérique), et « il ne peut pas se relier avec les mêmes, comme être capable de « *se représenter* », parce que le

représenter ne le relie pas mais bien plutôt le sépare, autant de l'essence (du noumène) que de tels objets et processus que de son vrai Je (de l'esprit).

Steiner dit : « Au sein de la Terre physique il n'existe cependant pas de sphère pour accueillir de manière immédiate les énergies qui affluent ainsi. » La force du se rappeler et celle du se représenter parviennent en fait au Je (à l'ego) *médiatisée*, respectivement, par le corps astral et par le corps physique.

« Il établit cependant une communauté avec ce qui n'est pas physique, mais qui traduit le physique en processus, en développements : à savoir dans les processus rythmiques de la vie naturelle et humaine. Dans la nature e succèdent rythmiquement le jour et la nuit, se relayent rythmiquement les saisons, et ainsi de suite. Chez l'être humain se déroulent en rythme la respiration et la circulation sanguine. De même s'alternent le sommeil et la veille, et ainsi de suite.

Les processus rythmiques ne sont pas quelque chose de physique, ni dans la nature, ni chez l'être humain. On pourrait les désigner comme semi-spirituels. L'élément physique, comme tel, disparaît du processus du rythme. Dans le se rappeler l'être humain est transporté, avec son être, dans son rythme et celui de la nature. Il vit avec son corps astral » (pp.193-194).

Nous avons déjà vu que l'être humain vit entre la représentation et l'image perceptive, là où est active cette sphère du sentir qui met rythmiquement en rapport entre eux la sphère du penser et celle du vouloir.

Mais qu'avons-nous dit quand nous avons dessiné cette figure-là (lettre du 13 juin 1924) dans laquelle le Je, en tant que point d'appui d'un pendule, se présente en oscillant, soit comme Je du penser, soit comme Je du sentir, soit comme Je du vouloir ? Nous avons dit que nous ne devons pas identifier le Je avec la sphère rythmique ou du sentir, mais plutôt réaliser que c'est le Je (au moyen du corps astral) à imposer aux processus leur loi, et donc la qualité de leur rythme. Les processus existent, en effet, (comme phénomènes purement dynamiques), mais les lois existent aussi qui (qualitativement) les régulent. Le processus de la respiration, par exemple, consiste en un mouvement d'expansion et en un de contraction gouvernés par un rythme, et donc par une loi, tout comme gouvernés par un rythme, et donc par une loi, sont aussi les processus de la veille et du sommeil, respectivement reliés au se souvenir et à l'oublier (n'a-t-on pas l'habitude de dire que les souvenirs se « réveillent » ?).

Le mouvement, comme tel est donc éthérique, alors que la loi qui le gouverne est astrale. C'est pourquoi Steiner dit : « Dans le se rappeler l'être humain est transporté, avec son être, dans son rythme et dans celui de la nature. Il vit dans son corps astral ».

« Le yoga indien veut s'épancher entièrement dans l'expérience du rythme. Il veut abandonner la sphère de la vie représentative, du je, et garder, dans une expérience intérieure similaire au souvenir, le monde qui est situé derrière celui qui est accessible à la conscience habituelle.

La vie spirituelle de l'Occident ne doit pas étouffer le je pour atteindre la connaissance ; elle doit conduire le je à la perception de l'esprit.

Ceci ne peut advenir si à partir du monde sensible on pénètre dans le monde rythmique en expérimentant dans le rythme seulement le devenir semi-spirituel du physique. Il faut plutôt trouver la sphère du monde spirituel qui se manifeste dans le rythme.

Deux voies sont donc possibles: la première c'est d'expérimenter le physique dans le rythme, comment le physique devient semi-spirituel. La seconde est d'expérimenter le monde de l'esprit, qui a pour sa sphère le rythme universel dedans et en dehors de l'être humain, tout comme l'être humain a pour sa sphère le monde terrestre avec ses êtres et processus physiques » (p.194).

C'est celle-ci la différence entre notre voie et celle orientale.

Comme le *yoghi*, du reste, dans l'ère dans laquelle l'esprit vivait dans la sphère de la volonté, partait de l'*hara* (qui en japonais, veut dire « abdomen »), et comme, dans l'ère dans laquelle l'esprit vivait dans la sphère du sentir, il partait de l'*hata* (de la respiration), ainsi aujourd'hui, à savoir dans l'ère dans laquelle l'esprit vit dans le penser, il devrait partir (comme nous) de la tête (rappelons encore une fois que Golgotha veut dire « crâne »).

Il n'est pas possible de faire autrement, parce que dans les lieux dans lesquels vivait autrefois le *Logos*, vivent aujourd'hui Lucifer et Ahriman.

(Qui s'étonnât de ce rapprochement entre l'anthroposophie et le *yoga*, qu'il écoute ce que dit ici Steiner : « Ce que j'ai cherché à décrire dans mon ouvrage *La science de l'occulte* [*en esquisse*, *ndt*], et précisément dans les premiers chapitres sur la constitution de l'être humain, sur le sommeil et la veille et sur la vie et la mort, peut se définir comme une philosophie *sankhya* dans le sens moderne. La description ensuite de l'évolution cosmique, de Saturne à nos temps, est une philosophie védique élaborée pour le présent. Dans les derniers chapitres, au contraire, où il s'agit du développement supérieur de l'être humain, on retrouve le *yoga* adapté à notre époque. Notre époque doit conjuguer de manière organique les trois courants spirituels dont la lumière resplendit pour nous de l'ancienne Inde » (23). Comment donc ne pas observer à la lumière de ceci, que tous ceux qui aujourd'hui suivent l'anthroposophie, suivent le *yoga* vivant ou « réincarné », tandis que tous ceux qui suivent le *yoga* historique n'en suivent au contraire que le cadavre ?)

Une chose, par conséquent, est « d'expérimenter le physique dans le rythme », une autre d'y expérimenter l'esprit. Mais ceci on ne commence à l'expérimenter que lorsqu'on commence à découvrir, grâce à une compréhension de *La Philosophie de la Liberté*, *le rythme du percevoir et du penser* dans la vie de la conscience et de la connaissance.

Steiner affirme pour le coup : « la compréhension la plus élémentaire de la méthode de recherche anthroposophique peut se retirer de *La Philosophie de la Liberté*. La compréhension qu'on en a doit toutefois être ultérieurement élaborée. Dans ce livre se trouve seulement le premier élément, mais on le retrouve de toute façon » (24).

« À ce monde de l'esprit appartient à présent tout ce qui advient dans le moment cosmique actuel par l'entremise de Michel. Un esprit comme est Michel, en élisant à sa place le monde rythmique, transporte dans le champ de la pure évolution humaine — non influencée par Lucifer — ce qui autrement serait situé dans le domaine de Lucifer.

Tout cela peut être contemplé quand l'être humain accède à l'imagination puisque l'âme, avec l'imagination, vit dans le rythme ; et le monde de Michel est celui qui se manifeste dans le rythme.

Le souvenir, la mémoire, se trouvent déjà dans ce monde-ci, mais pas encore profondément. La conscience habituelle n'en expérimente rien. Mais si l'on accède à l'imagination, à partir du monde du rythme émerge avant tout le monde des souvenirs subjectifs ; et ensuite on passe tout à coup à la sphère des archétypes du monde physique, créés par le monde divino-spirituel et vivants dans l'éthérique. On expérimente l'éther qui cache en soi les forces créatrices universelles et resplendit en images cosmiques. Et les forces solaires qui opèrent dans cet éther non seulement irradient, mais elles suscitent magiquement de la lumière les archétypes universaux. Le Soleil apparaît comme le peintre cosmique universel. Il est l'antagonique cosmique des impulsions qui chez l'être humain, dépeignent les images représentatives (de pensée) » (pp.194-195).

En 1995, dans la revue *Antroposofia*, je publiai un article, intitulé : *Idéalisme théorique et idéalisme pratique* (25), accompagné de la figure d'une lemniscate (courbe algébrique en forme de 8, ou encore « ruban de Möbius ») : ainsi, dis-je alors en plaisantant, m'était apparue, un jour, *La Philosophie de la Liberté*.

Ce jour-là, en effet, je réalisai qu'un *quid* partant du point d'intersection d'une lemniscate, parcourt *en son extérieur* toute la courbe supérieure, revient au point de départ et continue à avancer, en se trouvant à parcourir *son intérieur* toute la courbe inférieure, jusqu'au point d'intersection, pour repasser ensuite de nouveau de l'intérieur à l'extérieur, et inversement. Je réalisai, en somme, la réalité du mouvement (rythmique) qui sous-tend l'énantiodromie ou le renversement de l'opposé.

Dans le cas de *La Philosophie de la Liberté*, un tel mouvement sous-tend le renversement du penser dans le vouloir et du vouloir dans le penser.

Si l'on pose le penser à l'extérieur de la courbe supérieure (comme dans la figure qui accompagne l'article), et à son intérieur le vouloir, on voit en effet qu'à l'extérieur de celle inférieure se révèle le vouloir et à son intérieur le penser.

Cela signifie que derrière le penser conscient il y a un vouloir inconscient (le vouloir dans le penser), tout comme derrière le vouloir conscient, il y a un penser inconscient (le penser dans le vouloir).

De cette dynamique-ci, l'intellect ne saisit que le penser et le vouloir en tant qu'opposés statiques et inconciliables.

Comme vous le voyez, on peut dépasser ce dualisme seulement grâce au mouvement d'un *troisième* élément : à savoir de celui du Je qui se révèle tantôt comme sujet du penser (comme ego) et tantôt comme sujet du vouloir (comme non-ego ou, in extenso, comme nature). Un tel mouvement du Je (dans la pensée) est l'imagination.

Écoutez ce que dit ici Steiner : « Si quelqu'un, aujourd'hui, au travers du degré de la forme, aspire sérieusement à pénétrer dans celui de la vie, il doit être disposé à un expérience dans laquelle il se dise : quoique puissent être beaux les concepts que m'offre telle ou telle confession religieuse, moi je ne parviendrai jamais à la réalité, si je ne suis pas capable de me poser aussi devant le concept opposé. J'ai déjà mis en évidence que le Mystère du Golgotha lui-même nous contraint à penser deux concepts opposés. D'un côté nous devons penser que ce fut certes une action mauvaise [un mal] de mettre à mort le Dieu incarné en un homme. D'autre part, cette action fut le plus certainement le point de départ du christianisme [un bien] ; si en effet cet assassinat ne se fût point accompli sur le Golgotha, le christianisme n'existerait pas dans sa réalité » (26).

Tout ceci nous rappelle que le premier objectif de la « concentration », c'est l'expérience du mouvement du penser (de ce penser qui passe — comme on dit dans *La philosophie de la Liberté* — ordinairement « inobservé », alors que le second est la contemplation de la réalité spirituelle du concept.

Et quoi d'autre réalisai-je ce jour-là ? Que la première partie de *La philosophie de la Liberté* (« La science de la Liberté ») correspond à la courbe supérieure de la lemniscate (celle du vouloir dans le penser), que la seconde (« La réalité de la Liberté ») correspond à la courbe inférieure (celle du penser dans le vouloir), et qu'entre l'une et l'autre se révèle une *continuité* non différente de celle qui caractérise, dans notre organisme, l'activité respiratoire ou celle cardio-circulatoire.

Lisons à présent les maximes.

165) « L'être humain vit en effet comme être pensant dans le domaine de la Terre physique, mais il n'entre pas en aucune communauté avec celle-ci. Il vit comme entité spirituelle de manière à percevoir le physique ; il reçoit cependant les énergies pour penser à partir de la « Terre spirituelle », par la même voie par laquelle il expérimente le destin dans le résultat des vies terrestres précédentes.

Lorsque nous occupâmes du premier des deux textes consacrés par Steiner à l'Art de l'éducation (27), nous nous arrêtâmes un moment sur la figure (la seconde de la dixième

conférence) qui illustre la manière dont, à partir de la périphérie de l'univers, pénètre dans notre système des membres, l'énergie de la volonté.

Cette force commence à s'atténuer dans la sphère du sentir, pour ensuite s'éteindre dans celle de la tête, là où se révèle la pensée réfléchie ordinaire et éteinte.

Steiner dit : l'être humain reçoit « les énergies pour penser de la « Terre spirituelle », par la même voie par laquelle il expérimente le destin dans le résultat des vies terrestres précédentes ». Nous n'en sommes pas conscients cependant, si nous croyons alors que les « énergies pour penser » suivent une voie différente de celle suivie par le destin. En règle générale, en effet, nous expérimentons la pensée (consciente) comme une représentation (comme une forme privée de force) et le destin (inconscient) comme une force qui, ayant pris forme *karmique*, est différente de celle que nous pouvons retrouver et expérimenter au moyen du penser imaginatif et inspiré.

Le « vouloir pur » est en effet un vouloir privé de forme qui, justement à cause de cela, peut prendre en *énergie créatrice*, toutes celles qui lui sont suggérées par « l'imagination morale ». C'est celle-ci, en effet, à donner, à chaque fois, à l'énergie du vouloir, la forme requise par les « situations changeantes de l'existence » (comme récite le *Pater Noster* formulé par Steiner).

166) « Ce qui est expérimenté dans le souvenir (dans la mémoire) est déjà dans le monde où le physique devient semi-spirituel, dans le rythme, et où se déroulent des processus spirituels comme sont ceux qui dans le moment cosmique présent adviennent par l'entremise de Michel ».

167) « Celui qui apprend à connaître justement le penser et le souvenir, arrive à comprendre comment l'être humain, en tant qu'être terrestre, vit dans le domaine de la Terre, mais ne s'y immerge pas totalement avec son être, au contraire, il cherche, en tant qu'être extra-terrestre et grâce à la communauté avec la Terre spirituelle, son auto-conscience comme accomplissement du je ».

#### Notes:

- (1) *Cfr.* Francesco Giorgi : *Le grand fourbe*, 27 août 2010, ospi.it, [Traduit en français, disponible sur le site de l'IDCCH.be, sinon auprès du traducteur. D.K.].
- (2) R. Steiner: Formation de communauté Antroposofica, Milan 1992, p.39.
- (3) R. Steiner: La question sociale : un problème de conscience Antroposofica, Milan 1992, pp.90-91.
- (4) R. Steiner: Anthroposophie-Psychosophie-Pneumatosophie Antroposofica, Milan 1991, p.129.
- (5) R. Steiner: Le devenir de l'être humain Antroposofica, Milan 2007, p.62.
- (6) R. Steiner: Lignes fondamentales d'une gnoséologie de la conception goethéenne du monde dans Essais philosophiques Antroposofica, Milan 1974, pp.63-64.
- (7) R. Steiner: Le seuil du monde spirituel dans Sur la voie de l'initiation Antroposofica, Milan 1977, p.132.
- (8) R. Steiner: *Une voie pour l'être humain vers la connaissance de lui-même* dans *Sur la voie de l'initiation* Antroposofica, Milan 1977, p.64.
- (9) R. Steiner: Paroles de vérité Antroposofica, Milan 2009, p.69.
- (10) R. Steiner: Initiation et mystères Rocco, Naples 1953, p.74.
- (11) G. Colazza: *De l'initiation* Tilopa, Rome 1992, p.115.
- (12) R. Steiner: L'initiation Antroposofica, Milan 1971, pp.48 & 127.
- (13) R. Steiner: La sagesse des Rose-Croix Antroposofica, Milan 1959, pp.10-11.
- (14) R. Steiner: *Nature intérieure de l'être humain et vie entre mort et nouvelle naissance* Antroposofica, Milan 1975, p.114.
- (15) R. Steiner: Que fait l'Ange dans notre corps astral? Antroposofica, Milan 2007, p.19.
- (16) M. Scaligero: Manuel pratique de méditation Tilopa, Rome 1984, p.81.
- (17) R. Steiner: Novalis et le mystère de Noël Antroposofica, Milan 2011, pp.9-10.
- (18) R. Steiner: Savoir terrestre et connaissance céleste Antroposofica, Milan 2011, pp.33 & 35.
- (19) R. Steiner: L'initiation Antroposofica, Milan 1971, p.37.
- (20) C. Unger: Le langage de l'âme consciente Antroposofica, Milan 1970, p.325.
- (21) R. Steiner: L'Évangile de Jean en relation avec les trois autres Évangiles et spécialement avec l'Évangiel de Luc Antroposofica, Milan 1970, p.207.
- (22) R. Steiner: Anthroposophie-Psychosophie-Pneumatosophie Religio, Rome 1939, pp.137 & 142.

- (23) R. Steiner: La Bhagavad-Gita et les épîtres de Paul Antroposofica, Milan 1977, pp.18-19.
- (24) R. Steiner: Culture et Anthroposophie Antroposofica, Milan 1996, p.74.
- (25) Cfr. Revue de science de l'esprit Antroposofica, année L, n°2, mars-avril 1995 et N°3-4, mai-août 1995.
- (26) R. Steiner: Comment retrouver le Christ—Antroposofica, Milan 1988, pp.80-81.
- (27) Cfr. R. Steiner: Art de l'éducation; 1° Anthropologie Antroposofica, Milan 1993.

#### Maximes 168/169/170

Ce soir, nous aborderons une nouvelle lettre intitulée : «L'être humain dans son entité macrocosmique » (8 mars 1925).

Commençons tout de suite à lire.

« Le Cosmos se manifeste à l'être humain du côté de la Terre et du côté du monde extraterrestre, stellaire. L'être humain se sent apparenté à la Terre et à ses énergies. La vie l'instruit avec une grande évidence sur une telle affinité.

Non ainsi, dans l'ère présente, il ne se sent apparenté au monde des étoiles qui l'entoure. Mais cela ne dure que tant que l'être humain n'est pas conscient de son corps éthérique. Saisir le corps éthérique en imaginations signifie développer un sentiment d'appartenance au monde stellaire, comme on l'a avec la Terre au moyen de la conscience du corps physique »(p.196).

Pour quelle raison nous sentons-nous apparentés avec la Terre et non pas avec le monde des étoiles ? Pour la simple raison que notre conscience représentative s'appuie sur le corps physique et non pas sur le corps éthérique (comme celle imaginative).

« Je comprends seulement maintenant — dit Faust — la parole du sage : « Le monde des Esprits ne nous est pas clos, clos sont tes sens, mort est ton cœur » », et l'« Esprit de la Terre » l'admoneste : « Toi, tu ressembles à l'esprit que tu comprends, non pas à moi ! » (1).

Nous sentant apparentés à la Terre physique, mais pas à celle éthérique, astrale et spirituelle, nous nous sentons apparentés seulement à son cadavre.

Savez-vous au contraire, ce que me dit un jour Marcello Carosi ? Il me dit que les fleurs sont des nez qui sentent le monde extraterrestre en nous en restituant les parfums et les qualités, et que le parfum de la lavande est le parfum du Soleil.

Steiner dit : « Saisir le corps éthérique en imaginations signifie développer un sentiment d'appartenance d'avec le monde stellaire ».

C'est en effet le corps éthérique à véhiculer (dynamiquement) les qualités du corps astral.

« Les forces qui insèrent dans le monde le corps éthérique proviennent de la périphérie de l'univers, comme les forces du corps physique irradient du centre sur la Terre. Mais avec les forces éthériques affluant sur la Terre, à partir de la périphérie du Cosmos, affluent aussi ces impulsions cosmiques qui opèrent dans le corps astral de l'être humain. L'éther est semblable à une mer dans laquelle les forces astrales, nageant de tous les côtés depuis les espaces cosmiques, s'approchent de la Terre » (p.196).

Nous venons de le dire : le corps éthérique sert de *trait d'union* [en français dans le texte ! *ndt*] entre les forces terrestres (qui rayonnent depuis le centre de la Terre ») et les qualités, ou les « impulsions cosmiques qui opèrent dans le corps astral de l'être humain ».

« Dans l'époque cosmique actuelle, seuls le règne minéral et celui végétal peuvent entrer dans un rapport immédiat avec l'astral qui afflue vers la Terre sur les ondes de l'éther. Ne le peuvent ni le règne animal ni le règne humain » (p.196).

Pour quoi donc « seuls le règne minéral et celui végétal peuvent entrer dans un rapport immédiat avec l'astral qui afflue vers la Terre sur les ondes de l'éther ? » Parce qu'autant l'un que l'autre n'ont pas, sur la Terre, de corps astral.

Nous savons, en effet, que les minéraux ont le corps physique sur la Terre, et le corps éthérique, le corps astral et le Je dans le monde spirituel, et que les végétaux ont le corps physique et le corps éthérique sur la Terre, et le corps astral et le Je dans le monde spirituel.

Les animaux et les êtres humains sont différents, étant donné que sur la Terre, les premiers ont aussi le corps astral, et les seconds, outre le corps astral, le Je.

« La voyance spirituelle montre que dans le règne animal, durant la période embryonnaire, ne vit pas l'astral qui afflue présentement sur la Terre, mais celui qui y afflue de l'ancienne époque Lunaire. Dans le règne végétal on voit comment sont modelées les admirables formes multiples, tandis que l'astral se détache de l'éther et étend son action sur tout le monde des plantes » (pp.196-197).

Il ne suffit pas de savoir que les animaux, sur la Terre, ont un corps astral, mais il faut aussi savoir que l'astralité dont ils sont aussi porteurs est celui de l'ancienne Lune.

Vous rappelez-vous ? « Règne animal : des causes supraphysiques passées déterminent des effets actuels » (maxime 43). Ceci explique la stabilité ou l'invariance du comportement animal : une stabilité et une invariance « tragiques » puisqu'elles comportent l'impossibilité absolue de s'émanciper de la loi de l'espèce.

Écoutez ce que dit ici Steiner : « L'animal ne perçoit pas la douleur et la souffrance comme l'être humain. L'animal à sang chaud, par exemple, souffre avec la plus grande intensité, puisqu'il n'a pas le savoir, penser et vouloir de l'être humain, qui représentent un fort antidote pour maintenir les douleurs dans un équilibre supportable. C'est pourquoi ses souffrances sont beaucoup plus grandes ; en outre, la douleur est perçue par lui, non seulement du point où elle est procurée, mais dans tout le corps. L'incompréhension pour ces douleurs et leurs causes, procurent e plus ensuite une grande peur, qui rend encore plus insupportables toutes les perceptions (...) Doit être supporté le caractère tragique connexe à la pensée que le règne animal doit partager les souffrances de cette Terre avec les hommes sans avoir péché, sans s'être taché d'aucune faute et sans pouvoir devenir coupable! » (2).

Nous l'avons dit : l'espèce est une nécessité, une nécessité qui a des origines très lointaines dans le temps.

Le problème n'est cependant pas chronologique, mais qualitatif. L'esprit, en effet, opérait sur la Lune au moyen du corps astral, alors que sur la Terre, il opère au moyen du Je.

« Dans le règne animal on voit comment à partir du spirituel a été conservé l'astral qui fut actif anciennement — durant l'évolution lunaire — et comment, s'étant conservé tel, il agit en restant actuellement dans le monde de l'esprit et en ne se manifestant pas dans le monde éthérique. L'activité de cet élément astral est transmise aussi à travers les forces lunaires qui demeurent elles-aussi depuis l'état précédent de la Terre.

Dans le règne animal nous avons donc le résultat des impulsions qui, au stade précédent de la Terre, se manifestaient extérieurement comme nature, alors qu'à l'époque cosmique actuelle, elles se sont retirées dans le monde de l'esprit qui pénètre activement la Terre. À présent, à la voyance spirituelle se révèle le fait que dans le monde animal, pour l'imprégnation du corps physique et de celui éthérique avec le corps astral, importent seulement les énergies qui se sont conservées depuis des époques antérieures dans l'élément terrestre présent » (p.197).

L'ancienne Lune, en imprégnant d'astralité le corps physique et le corps éthérique des animaux, est encore active sur la Terre.

Pensez aux éthologistes. Ils peuvent d'autant plus étudier le comportement animal que celui-ci est justement stable et régulier. Les chiens ou les chats, par exemple, ne migreront jamais comme les hirondelles ou les saumons, les grenouilles ne construiront jamais des alvéoles comme les abeilles, et les abeilles ne construiront jamais des toiles comme les araignées.

De tels comportements manifestent une sagesse (« Dis-moi : pourquoi donc languit-il / oisif, à son aise / tout animal s'apaise; / Alors que moi je gis au repos, autour de mon ennui ? ») (3), mais une sagesse qui appartient à l'espèce, et non pas à ses exemplaires singuliers, et qui est un héritage

d'une phase évolutive dans laquelle l'esprit se manifestait, comme sur l'ancienne Lune, en tant qu'astralité.

Le comportement animal est donc un signe de sagesse, mais aussi un signe de nécessité, et non pas de liberté.

« Mais une fois que l'animal possède son corps astral, dans celui-ci deviennent actives les impulsions solaires. Les énergies solaires ne peuvent rien donner d'astral à l'animal; après que l'astral est cependant entré dans l'animal, elles doivent pourvoir à la croissance, à la nutrition, et ainsi de suite » (p.197).

Justement parce que « les énergies solaires ne peuvent rien donner d'astral à l'animal », j'ai défini, tout à l'heure, comme « tragiques » la stabilité et l'invariance de son comportement. Nous aussi, cependant, au cas où nous vécussions seulement sous l'influence de ce que les astrologues appellent le « thème astral », nous serions comme les animaux : avec l'unique différence que celle qui est pour eux la nécessité de l'espèce, serait, pour nous, la nécessité du *karma*.

(Rappelons que le *karma* se situe par rapport au corps astral, comme la mémoire se situe par rapport au corps éthérique et la conscience ordinaire au corps physique.)

Pour quelle raison pouvons-nous, au contraire, aller au-delà de cette nécessité et développer de nouvelles qualités ? À savoir, pour quelle raison nous est-il possible, comme aime à le dire James Hillman, de « faire âme » ? C'est vite dit : parce que les « impulsions solaires » (du Je habité par le Logos) nous permettent de « créer », au-delà de celle conférée par le *karma*, une autre astralité nouvelle (une âme autre et nouvelle qui peut changer notre destin. Charles Dickens écrit : « Les voies de l'être humains portent en elles leur but. Mais si l'être humain emprunte une voie différente, le but peut aussi changer »).

Écoutez, selon Steiner, ce que peut se dire un être humain qui a profondément écouté le Christ en lui : « Ce que les dieux m'ont destiné depuis avant la tentation luciférienne, mais qui dut rester en arrière du tout cosmique, pénètre dans l'âme du Christ. L'âme redevient complète seulement en accueillant le Christ en elle. Seulement alors, je suis complètement âme » (4).

Et écoutez ce que dit Unger : « De même qu'il existe une lumière cosmique directe des corps célestes resplendissants d'eux-mêmes, par exemple, celle provenant du Soleil et des étoiles fixes, et il existe aussi une lumière cosmique réfléchie, qui part de la Lune et des planètes, pareillement il en existe aussi une astrale opérant de manière directe et présente et une astrale réfléchie dans le temps qui apparaît comme projetée du passé dans le présent (...) L'animal est atteint par l'astral de la Lune ancienne, parce qu'il y est lié au moyen du passé de son corps astral. Celle-ci est la région de Jahvé à laquelle appartient aussi l'être humain avec son corps astral, pour autant que ce dernier n'est pas transformé par le je qui s'y rajoute. À cette partie du corps astral humain s'ajoute ensuite, par l'entremise de la Terre spirituelle, l'actuelle activité solaire astrale. Celle-ci est la région des autres Élohim, unis depuis le passé du je, et c'est la région du Christ, parce qu'Il s'est uni à la Terre spirituelle » (5).

« La chose est différente pour le règne humain. Celui-ci, tout d'abord, reçoit son astral des énergies lunaires conservées. Mais les forces solaires renferment des impulsions astrales qui restent inactives pour le règne animal, et qui toutefois opèrent dans l'astral humain comme avaient agit les forces lunaires dans leur première imprégnation d'astralité de l'être humain » (p.197).

Les « forces lunaires conservées » sont celles, pour le dire avec Boncinelli, du « Psycozoo » qui est en chacun de nous.

Les forces solaires, au contraire, « renferment des impulsions astrales » qui sont actives chez les êtres humains, mais pas dans les animaux.

De telles forces opèrent dans l'astral humain « comme avaient agi les forces lunaires dans leur première imprégnation d'astralité de l'être humain », étant donné, qu'aujourd'hui, sur la Terre, agissent créativement les forces solaires (du Je), tout comme hier, sur la Lune, avaient agi créativement les forces lunaires (du corps astral).

Écoutez : « La vie d'âme humaine se divise en deux parties à tenir absolument séparées : dans l'une elle expérimente dans l'âme comme elle est pour l'animal. Elle vit ce qu'elle a reçu comme appartenant à l'espèce « homme », en tant qu'essence du passé qui va à la rencontre de la mort quand l'esprit se retire des organes, quand les organes commencent à se lignifier, à se dessécher. Ce qui, par contre, est confrontation personnelle avec l'esprit, n'appartient pas aux organes, c'est quelque chose qui accueille dans son corps éthérique indépendamment des organes, c'est donc quelque chose qui ne se réfère pas au passé héréditaire, mais qui est directement une graine pour la vie suivante » (6).

« Dans le corps astral de l'animal on voit le monde lunaire ; dans celui humain l'accord harmonieux du monde solaire et du monde lunaire.

Sur cet élément-ci solaire dans le corps astral humain repose la possibilité que l'être humain accueille, pour la formation graduelle de son auto-conscience, la spiritualité qui rayonne dans la sphère terrestre. L'astral afflue de la périphérie de l'univers. Il opère soit comme astralité présente, soit comme astralité qui a afflué dans des époques primordiales et qui fut conservée. Mais tout ce qui concerne la formation du je, en tant que porteur d'auto-conscience, doit rayonner à partir d'un centre stellaire. L'élément astral agit à partir de la périphérie ; ce qui est du je agit à partir d'un centre. La Terre comme étoile, donne des impulsions à partir de son centre au je humain. Toute étoile rayonne de son propre centre des forces à partir desquelles est conformé le je de toute entité.

Ainsi se présente la polarité entre centre stellaire et périphérie cosmique. » (pp.197-198).

Il se peut que nous vissions dans le corps astral humain « l'accord harmonieux du monde solaire et du monde lunaire » : à savoir, l'accord harmonieux de la liberté et de la nécessité. Nous ne pourrions seulement le voir que si nous décidions, en faisant appel au Je, d'abord de contenir et ensuite de modifier le pouvoir excessif du corps lunaire ou des convoitises. Steiner dit : « L'astral afflue de la périphérie de l'univers. Il opère soit comme astralité présente, soit comme astralité qui a afflué dans des époques primordiales et qui fut conservée. » Pensons au « cercle zodiacal ». Comme on le sait, il est composé de douze constellations et donc (avec les planètes) de qualités (essences ou entités).

Le centre du cercle représente au contraire le Je. À partir du moment où le centre est l'essence de la circonférence et la circonférence, l'existence du centre, un Je qui serait vraiment un Je (et non pas un ego) pourrait bénéficier, en disposant des toutes les constellations, de toutes les qualités. L'ego, au contraire, ne dispose que de cette partie des constellations et donc des qualités, que lui a assignée le karma (ce qui le rend justement semblable aux animaux. « les diverses espèces animales — dit Steiner — ont diverses capacités que nous pouvons considérer comme dues à une hétérogénéité du corps astral ») (7).

Comme vous le voyez, la liberté du Je consiste dans la possibilité de se mouvoir librement entre les diverses constellations, alors que la nécessité de l'ego consiste dans la limitation de ce mouvement. Le Je dit en effet : « Je suis », alors que l'ego dit : « Je suis un Sagittaire », un « Gémeau », un « Capricorne », et ainsi de suite. Le premier se dés-identifie donc du corps astral, alors que le second s'identifie avec une de ses parties.

Il me semble avoir dit, un soir, qu'Ahriman a inventé ce proverbe-ci : « Qui laisse la vieille vie pour la nouvelle, sait ce qu'il laisse mais ne sait pas ce qu'il trouve ». Mais il en a inventé aussi un autre, non moins sinistre : « Qui naît rond ne meurt pas carré ; qui naît carré, ne meurt pas rond ». Cela vaut pour l'animal, mais pas pour l'être humain. Qui naît chat ne peut pas en effet, mourir chien, alors que qui naît Saül peut mourir, comme nous le savon bien, Paul.

« La polarité entre centre stellaire et périphérie cosmique » est donc la polarité entre le Je et le monde astral. Comment ne pas se souvenir alors (maxime 28), l'invitation qui nous est adressée par Steiner à comprendre : « qu'un cercle est un point, et qu'un point est un cercle », en nous identifiant « au soir dans la conscience : En moi est Dieu », en nous « illuminant ensuite au matin, la journée entière avec la conscience : Je suis en Dieu » ?

Aussi dans ce cas, notons-le, non seulement c'est vrai (comme l'intellect le sait) qu'un cercle est un cercle et qu'un point est un point, mais qu'il est aussi vrai (comme l'imagination le sait) que l'un se transforme en l'autre et vice versa.

« À partir de cette exposition, apparaît dans le même temps comment le règne animal existe encore aujourd'hui comme résultat de forces évolutives antérieures de l'être terrestre, comment il consomme les forces astrales conservées, mais comment il doit disparaître lorsque de telles forces sont épuisée. L'être humain acquiert au contraire de l'élément solaire de nouvelles forces astrales. Elles lui prmettent de poursuivre son évolution dans le futur » (p.198).

Chez l'être humain, les « forces astrales » sont celles « héritées » par la psyché ou le caractère. Steiner explique : « Dans ce qui n'est pas héritable, qui demeure capable de développement au-delà de l'hérédité, nous avons quelque chose qui ne dépend pas de l'espèce et du genre, mais qui fait partie de l'individualité » ; et il ajoute : « La vie de l'esprit connectée avec les propriétés non héritables c'est chez l'être humain l'expérience d'âme qui dépasse l'animalité » (8). Le Christ-Jésus dit : « Qui aime père ou mère plus que Moi est n'est pas digne de Moi ; qui aime fils ou fille plus que Moi, n'est pas digne de Moi » (Math. 10, 37).

« De tout ceci on voit que nous ne pouvons pas comprendre l'être humain dans son essence, si nous ne devenons pas aussi conscients de son lien avec le monde stellaire, que nous le sommes de son lien avec la Terre.

Et ce que l'être humain reçoit de la Terre, par le développement de son auto-conscience, dérive aussi du monde spirituel opérant dans la sphère terrestre. Que le Soleil donne à l'être humain ce qu'il lui faut pour son astralité est une conséquence d'actions s'étant déroulées dans l'ancienne époque solaire. La Terre reçut alors la faculté de développer les impulsions humaines du je. C'est la spiritualité appartenant à cette époque-là que la Terre a conservée de l'élément solaire et qui est préservée de mourir par l'influence présente du Soleil.

Autrefois, la Terre fut elle-même Soleil. Elle se spiritualisa alors. Dans l'ère cosmique présente, l'élément solaire opère de l'extérieur. Il rajeunit continuellement la spiritualité vieillissante qui provient des temps primordiaux. En même temps cet élément solaire présentement actif préserve celui primordial de la chute dans le luciférien. Est en effet la proie de Lucifer tout ce qui continue à agir sans être accueilli dans les forces présentes » (pp.198-199).

Que veut dire la phrase que l'élément solaire « rajeunit continuellement la spiritualité vieillissante qui provient des temps primordiaux ? » Cela veut dire que chaque fois que nous nous conquérons une nouvelle qualité, *nous renaissons*.

« Meurs et deviens !» c'est l'exhortation de Goethe. Le devenir est en effet un périr continuel du *Senex* et une renaissance continuelle du *Puer*.

Steiner dit que l'élément solaire « présentement actif » (celui christique) préserve « celui primordial » (l'élément de l'Ancien Soleil) » de chuter dans le luciférien » : en effet, *Christus verus Luciferus* (*ergo*, je répète *Lucifer falsus Christus*, tout comme, par exemple, dans *Le lac des cygnes* de Tchaïkovski, le cygne noir, *Odile*, est le faux cygne blanc, *Odette*).

« On peut dire que dans cette période cosmique, le sentiment de l'être humain d'appartenir au Cosmos terrestre s'est tellement atténué qu'il ne le perçoit pas dans sa propre conscience. Et non seulement, il s'est atténué, mais il reste couvert par le sentiment que l'être humain a d'appartenir

à la Terre. Du moment que l'être humain doit trouver son auto-conscience dans l'élément terrestre, durant les commencements de l'époque de l'âme de conscience, il s'unit tellement avec l'élément terrestre, qu'il agit sur lui de manière beaucoup plus forte que tout ce qui n'est pas conciliable avec le juste développement de sa vie animique. L'être humain reste pour ainsi dire étourdi par les impressions du monde des sens. Au milieu de cet étourdissement il ne peut pas déployer (déplier) un penser libre, vivant en soi-même » (p.199).

Dans l'élément terrestre, nous développons la conscience représentative du Je en tant que ego. Mais quel est le problème ? C'est que cette représentation-ci, en tant que non-être, ne nous évite pas de rester étourdis par les impressions des sens : à savoir par des impressions qui sont le fruit de notre rencontre avec l'être des choses ou du monde.

L'étourdissement est donc une conséquence de la rencontre de l'être avec le non-être.

Au cas, par conséquent, ou nous réussissions, grâce à la science de l'esprit, à restituer au penser son être, la perception du monde des sens deviendrait pour nous l'expérience de la *communion* de notre être auto-conscient (de notre esprit) avec l'être inconscient de la nature (« La vie dans la réalité, remplie du contenu de pensée, est dans le même temps la vie en Dieu ») (9).

Considérons, d'autre part, que c'est justement pour combler (inconsciemment) le vide de l'autoconscience ordinaire qu'elle devient avide de perception, parce qu'elles donnent, au moins pour un instant, la sensation, fugace et illusoire, d'être.

« Toute l'époque, de la moitié du 19<sup>ème</sup> siècle et après, a été une période d'étourdissement produit par les impressions des sens » (p.199).

Que cela plaise ou non, le positivisme, le naturalisme et le matérialisme, ne sont que des effets de « l'étourdissement produit par les impressions des sens ».

J'ai rappelé, un soir, le fameux bal *Excelsior*. Savez-vous ce qu'il célèbre ? Le lancement du premier bateau à vapeur, la construction du pont de Brooklyn, la découverte de l'électricité, l'ouverture du canal de Suez et le percement du tunnel du Mont-Cenis, en tant que signes tangibles du triomphe de la lumière sur l'obscurité (des « magnifiques destinées progressives » de mémoire léopardienne).

La scène finale, apothéose de la génialité humaine, est une liesse de danses et un flottement de drapeaux louangeurs de la science, au progrès, à la fraternité et l'amour.

Ce bal (de Luigi Manzotti) est de 1881. Bien, seulement 34 ans après, s'est déchaînée la première Guerre mondiale, et 22 ans après, la seconde.

N'est-il pas celui-ci un exemple de « l'étourdissement » et des illusions auxquelles sont sujets les « réalistes naïfs » : à savoir, justement, les positivistes, les naturalistes ou les matérialistes ? (Il vaudra de rappeler ici, en 1912, la tragédie du *Titanic*. « Le *Titanic* — écrit Walter Lord — signa la fin d'un sentiment général de confiance [...] Le désastre représenta un coup terrible, surtout sur le plan de la technique. Voici, en effet, le « navire insubmersible », peut-être le plus grand succès constructif de l'être humain, qui coule à pic lors de son premier voyage » (10).

« La grande illusion de cette époque-ci a été justement qu'en elle fut considérée juste la trop forte vie des sens. Cette vie des sens qui tendait à éteindre totalement la vie dans le Cosmos extraterrestre. Dans cet étourdissement-ci, les puissances ahrimaniennes purent développer leur être » (p.199).

Nous l'avons dit : le percept, *de par soi*, est ahrimanien ; le concept, *de par soi*, est luciférien. L'*humain* c'est de réunir le percept au concept et le concept au percept (« *Les Noces chymiques de Christian Rose-Croix* ») (11).

Nous ne retrouvons donc pas l'humain, en tant que tiers, ni dans l'idéalisme philosophique, ni dans le matérialisme scientifique.

« Au moyen de l'élément solaire, Lucifer était repoussé plus qu'Ahriman, lequel, justement chez les hommes de science, put susciter le sentiment dangereux que les idées ne peuvent s'appliquer qu'aux impressions des sens. C'est pourquoi, justement parmi les scientifiques, l'anthroposophie peut rencontrer peu de compréhension. Ils s'opposent aux résultats de la connaissance spirituelle. Ils cherchent à les comprendre avec les idées. Mais les idées ne saisissent pas le spirituel parce que leur expérience est suffoquée par la connaissance ahrimanisée des sens. Et ainsi, on a peur de tomber victimes d'une foi aveugle dans l'autorité, si l'on écoute les communications du voyant spirituel.

Dans la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle le Cosmos extraterrestre alla en s'obscurcissant toujours plus pour la conscience humaine.

Quand l'être humain redeviendra capable de vivre les idées en soi, et aussi quand, avec elles, il ne s'appuiera plus sur le monde des sens, alors affluera une nouvelle lumière au regard dirigé sur le Cosmos extraterrestre. Ceci signifie cependant apprendre à connaître Michel dans son royaume.

Quand un jour la fête de Michel en automne deviendra vraie et profonde, alors dans le sentiment des êtres humains célébrants, cette fête surgira et vivra dans la conscience, avec une sincérité intérieure, une note fondamentale qui pourra s'exprimer ainsi : « Remplie d'idées, l'âme expérimente la lumière de l'esprit, quand l'apparence des sens retentit chez l'être humain seulement comme un souvenir.

Si l'être humain peut ressentir de telles choses, il pourra aussi, après la solennité festive, s'immerger de nouveau de manière juste dans le monde des sens. Et Ahriman ne pourra plus lui faire aucun dommage » (pp.199-200).

Ces dernières paroles nous rappellent, au cas où on en aurait encore besoin, que nous ne devons pas dédaigner l'expérience des sens, mais éviter seulement de nous étourdir ou de nous engourdir (ahrimaniquement), tout comme nous ne devons pas dédaigner l'expérience des idées, mais éviter seulement qu'elle nous enivre ou nous exalte (lucifériquement). Ce n'est pas l'être humain qui doit se trouver au service des idées (des « idéocraties » ou de quelque « isme » que ce soit), mais au contraire, ce sont les idées qui doivent se trouver au service de l'être humain.

Relisons, pour la énième fois les deux dernières lignes de *La Philosophie de la Liberté* : « Nous devons pouvoir nous placer en face de l'idée de manière vivant ; autrement on devient esclaves d'elles ».

(C'est celle-ci une autre différence basique entre la position de Steiner et celle de Hegel. Ce dernier écrit en effet : « La définition de l'*absolu*, que l'absolu est l'*idée*, est elle-même absolue. [...] L'absolu est l'universelle et *unique* idée qui, avec le *juger*, se spécialise dans le système des idées déterminées, qui reviennent cependant dans l'unique idée, leur vérité » (12).)

Pensez, pour ne faire qu'un seul exemple, aux trois idées célèbres, ou au trois idéaux célèbres, de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. L'histoire n'a-t-elle pas démontré que tous ceux qui sont dominés par l'idée de la liberté (comme par exemple, les libéristes) finissent par suffoquer l'égalité ou la fraternité, que tous ceux qui sont dominés par l'idée de l'égalité (comme, par exemple, les communistes) finissent par suffoquer la liberté et la fraternité, et que tous ceux qui sont dominés par l'idée de la fraternité (comme, par exemple, les cléricaux) finissent par suffoquer la liberté et l'égalité ?

Le fait est que « se placer en face de l'idée de manière vivante » signifie se mettre en face de l'idée comme Je : comme ce Je-là qui a permis à Steiner de faire justement vivre ensemble, dans le domaine de l'organisme social tri-articulé [Dreigliederung] (13), la liberté, l'égalité et la fraternité. On dit : « Le monde est beau parce qu'il est varié ». Mais pour pouvoir rendre « beau » le monde « varié », il faudrait arracher la variété des capacités ou des talents individuels des mains de Lucifer, pour la mettre au service de ce seul Esprit (le Je habité par le Logos) qui peut en garantir l'harmonie fraternelle.

Lisons à présent les maximes.

- 168) « Au commencement de l'époque de l'âme de conscience se réalisé en l'être humain le sentiment de son appartenance au Cosmos terrestre. Par contre, le sentiment de l'appartenance à l'élément terrestre devint ainsi forte dans l'expérience des impressions des sens, justement auprès des hommes de science, au point de produire un étourdissement ».
- 169) « Dans cet étourdissement agissent de manière particulièrement dangereuses les puissances ahrimaniennes, puisque l'être humain vit dans l'illusion que l'expérience trop forte, abrutissante des impressions des sens soit la chose juste et représente un vrai progrès dans l'évolution ».
- 170) « L'être humain doit trouver la force d'illuminer son monde des idées et de l'expérimenter en pleine lumière, même sans s'appuyer avec lui au monde étourdissant des sens. Dans cette expérience du monde des idées indépendant, illuminé dans son indépendance, se réveillera le sentiment de l'appartenance au Cosmos extraterrestre. Il en surgira le fondement pour des fêtes de Michel.

#### Notes:

- (1) W. Goethe: Faust—Einaudi, Turin1967, pp.18 & 20.
- (2) Cit. dans Anthroposophie et protection de l'animal. Homme et animal frères dans l'évolution (interview de Heidi Weber au Dr. Werner Hartinger) Novalis, Milan 2001, pp.21 & 33-34.
- (3) G. Leopardi: Chant nocturne d'un berger errant de l'Asie dans Chants Mondadori, Milan 1978, p.328.
- (4) R. Steiner: Christ et l'âme humaine Antroposofica, Milan 1996, p.190.
- (5) C. Unger: Le langage de l'âme consciente Antroposofica, Milan 1970, pp.329-330.
- (6) R. Steiner: Àme et esprit chez l'être humain et chez l'animal Antroposofica, Milan 1996, p.20.
- (7) *Ibid.*, p.13.
- (8) Ibid., pp. 18 &19.
- (9) R. Steiner: La Philosophie de la Liberté Antroposofica, Milan 1966, p.211.
- (10) W. Lord: Titanic. La vraie histoire Garzanti, Milan 2012, p.113.
- (11) Cfr. Les Noces chymiquues de Christian Rose-Croix Atanòr, Rome 1975.
- (12) G.W.F. Hegel; Encyclopédie des sciences philosophiques Laterza, Rome-Bari 1989, p.198.
- (13) Cfr. R. Steiner: Les points essentiels de la question sociale Antroposofica, Milan 1999.

#### Maximes 170/171/172

Commençons par lire tout de suite cette lettre intitulée : L'organisation des sens et de la pensée de l'être humain, dans sa relation au monde (15 mars 1925).

« Quand l'être humain, en considérant sa propre nature humaine, applique la connaissance imaginative avant tout à lui-même, dans cette observation, il se dépouille du système sensoriel. Pour s'observer lui-même, il devient un être privé d'un tel système » (p.202).

Nous avons dit, un soir, qu'une chose est de considérer (de manière représentative) un espace qui vit dans le temps, une autre de considérer (de manière imaginative) un temps qui vit dans l'espace (en faisant abstraction évidemment du Je et du corps astral).

C'est seulement en considérant un temps (un corps éthérique) qui vit dans l'espace (dans le corps physique) que l'on peut réaliser, par exemple, qu'une chose sont les yeux au moyen desquels on voit le sensible, une autre le *voir*. On ne voit pas, en effet, avec les yeux, ni les rêves, ni les images de la mémoire, étant donné que ce sont des réalités extrasensibles ou éthériques.

Goethe affirme : « Pour lui-même et parce qu'il se sert de ses sens intègres, l'être humain est le plus grand et le plus précis instrument de physique qui puisse exister » (1).

Donc l'être humain est un « instrument de physique » ; les sens sont « des instruments de l'homme », et le microscope est « un instrument des sens ».

Imaginons alors que tandis que nous sommes en train de regarder quelque chose au microscope, un magicien intervienne qui nous le colle aux yeux ; à partir de ce moment nous serions contraints de regarder la réalité entière au travers du microscope.

Eh bien, ce magicien existe : il s'appelle Ahriman. C'est grâce à lui (le « micromane ») que nous sommes identifiés avec notre système neurosensoriel, et il nous induits ainsi à croire que c'est le cerveau qui voit au travers des yeux et non pas le Je.

Nous devons donc nous dés-identifier du corps physique, mais nous pouvons commencer à le faire seulement en prenant nos justes distances de la pensée réfléchie et en développant la conscience imaginative.

Steiner dit : « Quand l'être humain, en considérant sa propre nature humaine, applique la conscience imaginative avant tout à lui-même, dans cette observation il se dépouille du système neurosensoriel ».

Grâce que développement de ce degré supérieur de conscience on se « dépouille » en effet « du système sensoriel », tout comme, une fois le sortilège disparu, on se « dépouille » du microscope ou, pour être plus précis, on se libère de la *dépendance du microscope*.

« Pour s'observer soi-même, il devient un être privé de ce même système. Il ne cesse pas d'avoir devant son âme des images qui auparavant étaient portées par les organes des sens ; mais il cesse de se sentir relié avec le monde physique extérieur au moyen de ces organes-ci. Les images du monde physique extérieur qui sont devant son âme, ne sont alors plus portées par les organes des sens ; elles constituent pour la voyance immédiate une démonstration du fait que l'homme, au travers du lien sensoriel, se trouve avec le monde naturel qui l'environne dans une connexion différente, que lorsqu'il n'est pas apporté par les sens. C'est la connexion avec l'esprit qui a pris corps dans le monde naturel extérieur » (p.202).

En continuant dans la métaphore, une chose est donc le microscope en tant que « instrument des sens », une autre l'activité ou l'énergie du voir dont il devrait être libre de s'en servir ou de ne pas s'en servir.

Ce qui signifie que si Ahriman ne nous l'avait pas collé aux yeux, nous verrions avec le microscope (avec les sens) ce qu'il est seulement possible de voir par son moyen, et nous verrions, libres du microscope (libres des sens) ce qu'il est seulement possible de voir sans en faire usage.

Nous faisons cela (inconsciemment) durant le sommeil, mais nous devrions apprendre à le faire (consciemment) aussi durant la veille.

**Question :** Qu'est-ce que cela veut dire que les images du monde physique extérieur qui « se trouvent devant l'âme, à présent ne sont plus portées par les organes des sens ; elles constituent pour la voyance immédiate une démonstration du fait que l'être humain, au travers de la connexion sensorielle, se trouve avec le monde naturel qui l'environne dans une connexion différente, que lorsqu'il n'est pas apporté par les sens » ?

**Réponse :** Cela veut dire que tout ce que nous croyons voir avec les yeux, selon tout ce que nous avons dit un soir (lettre du 22 février 1925), nous l'imaginons, en réalité, avec l'esprit. « En appliquant la conscience imaginative « à soimême », on réalise, en effet, que « les images du monde physique extérieur » (les images perceptives) « ne sont pas apportées par les organes des sens », mais par le corps éthérique.

Rappelons-nous que pour développer sainement la conscience imaginative, il faut partir de *La Philosophie de la Liberté*, à savoir d'une œuvre qui, comme dit Steiner, « entend solliciter à chaque page l'activité pensante du lecteur ». C'est pour cette raison que je me suis permis de la définir comme une œuvre « logo-dynamique », et non pas « philosophique » (au sens classique). Écoutez en effet ce qu'affirme Steiner : « Je devais d'abord présenter au monde (avant la *Théosophie, La science de l'occulte en esquisse* » etc., *nda*) quelque chose qui fût conçu de manière rigoureusement philosophique, **même si cela allait en réalité au-delà de l'ordinaire philosophie** (souligné par nous). Il était aussi nécessaire d'accomplir une fois le passage de la rédaction purement philosophique et scientifique à celui de la rédaction purement scientifico-spirituelle. » (2).

« Dans une telle voyance, le monde physique se détache donc de l'être humain. C'est l'élément terrestre qui se détache. L'homme ne ressent plus attaché à lui le monde terrestre. On pourrait croire qu'avec cela s'évanouisse l'autoconscience pour lui. Cela semble dériver des précédentes considérations qui ont signalé l'auto-conscience comme un résultat de la connexion de l'être humain avec l'entité de la Terre. Mais il n'en est pas ainsi. Ce que l'être humain a conquis au moyen de l'élément terrestre lui reste, même si, après l'avoir conquis, il s'en dépouille dans la connaissance qu'il expérimente » (p.202).

Nous l'avons dit : nous devons être reconnaissant à l'égard du système neurosensoriel, parce que c'est grâce au miroir cortical que le Je a atteint l'auto-conscience moderne (du Je en tant que ego). Nous avons défini ce premier niveau d'auto-conscience « cartésien » (cogito ergo sum), mais nous pourrions aussi le définir, dans le bien et dans le mal, « bourgeois » (habeo ergo sum). Que ce degré d'auto-conscience (l'individualisme égoïste) ait désormais épuisé sa propre poussée évolutive, et doive, par conséquent, être dépassé, le témoigne, de la manière la plus tragique, l'histoire du  $20^{\text{ème}}$  siècle (3).

Les horreurs de la première Guerre mondiale, du communisme, du fascisme, du nazisme, et de la seconde Guerre mondiale n'ont-elles pas été en fait que des produits des tentatives scélérates de donner vie, *politiquement*, à une « humanité nouvelle » ?

Entre tous ceux qui se sont illusionnés que la première Guerre mondiale pût régénérer l'humanité figuraient (comme en témoigne Emilio Gentile dans son *L'apocalypse de la modernité*), que je vous conseille de lire) (4), Thomas Mann, Stefan Zweig, Vladimir Maïakovski, Max Weber, Robert Musil, Benedetto Croce, Charles Péguy, Giovanni Papini et même Luigi Sturzo.

Mais combien d'autres artistes et intellectuels se sont-ils ensuite illusionnés (et s'illusionnent encore en partie) qu'une telle régénération fût produite par le communisme, par le fascisme et par le nazisme?

Que démontre ceci ? C'est simple : que notre culture, asservie par le pouvoir, par la vanité ou par les idéologies, s'est désormais abstraite de la réalité (dans le meilleur des cas, elle est en effet en mesure d'en saisir seulement un quart, celui matériel).

(Aurobindo écrit : « Les changements que nous voyons aujourd'hui dans le monde sont intellectuels. La révolution spirituelle attend son heure et durant ce temps, elle fait surgir ici et là des déferlements. Tant qu'elle n'arrive pas, le sens des autres changements ne peut pas être compris ; et jusqu'à ce moment toutes les interprétations des événements présents et toutes les prévisions sur l'avenir humain sont des choses vaines » (5).)

Mais revenons à nous. J'ai dit qu'une chose est de s'expérimenter comme un espace, un état ou un devenu (« Je suis fait ainsi ! »), une autre de s'expérimenter comme un temps et donc comme un devenir.

Mais à l'ego, la pensée vivante fait peur en vertu de laquelle on peut s'expérimenter ainsi. Et savezvous pourquoi ? Parce que ce qui est vivant devient, à savoir meurt et renaît, alors que l'ego croit être vivant, mais il est mort : sa peur ordinaire de la mort est en réalité une peur de la vie et du devenir (d'âme et d'esprit). Si ceci dût vous sembler étrange, lisez ou bien relisez alors ce que dit l'*Apocalypse* dans la « cinquième Épître à l'Église de Sardes » qui représente , comme l'explique Steiner (6), notre actuelle civilisation, la cinquième époque post-atlantéenne : Ainsi parle celui qui possède les sept esprits de Dieu et les sept étoiles. Je sais tes œuvres et qu'on dit que tu vis mais tu es mort » (**Apo. 3**, 1).

Je le répète : entrer dans le courant du devenir équivaut, sur le plan imaginatif, à marcher sur les eaux.

(« Pierre lui dit : « Seigneur, si c'est Toi, commande et je viens à toi sur les eaux ». Et Lui dit : « Viens ! ». Pierre, descendant de la barque, se mit à marcher sur les eaux et alla vers Jésus. Mais à cause de la violence du vent, il prit peur et, commençant à s'enfoncer, il cria : « Seigneur, sauvemoi ! ». Et aussitôt, Jésus tendit la main, le saisit et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » — Math. 14, 28-31.)

« Au moyen de la voyance spirituelle imaginative à présent décrite, il apparaît en substance que l'homme n'est pas intensément connecté avec son système sensoriel. En réalité, ce n'est pas lui qui vit dans le système sensoriel, mais le monde environnant. Celui-ci, avec son être, s'est inséré dans l'organisation des sens. C'est pourquoi l'homme qui pratique la contemplation imaginative, voit l'organisation sensorielle comme un fragment du monde extérieur. Un fragment du monde extérieur qui lui est indubitablement plus affin que le monde naturel environnant, mais qui est nonobstant monde extérieur. Il se distingue du monde extérieur restant seulement à cause du fait qu'en celui-ci l'homme ne peut pas s'immerger, en connaissant, sinon au moyen de la perception sensorielle » (pp.202-203).

Ce n'est pas l'homme qui vit « dans le système neurosensoriel, mais le monde qui l'environne ». Que le corps physique soit une portion du monde que nous nous sommes appropriée (et dans laquelle nous sommes immergés), le prouve le fait qu'après la mort, nous devons le restituer. Le fait est que l'homme est un Je (libre) qui « endosse » une forme *karmique* astrale, une forme *karmique* éthérique et une forme *karmique* physique produites, respectivement, par le monde astral, par le monde éthérique et par le monde physique. C'est à partir de ces mondes, en effet, qu'est prélevé « l'étoffe » avec laquelle les Hiérarchies confectionnent notre destin personnel (« Vous [*Esprits*] qui tissez la substance des âmes dans les sphères du Cosmos », dit la prière pour les défunts).

Steiner dit : « C'est pourquoi l'homme qui pratique la contemplation imaginative, voit l'organisation sensorielle comme un fragment du monde extérieur. Un fragment du monde extérieur qui lui est indubitablement plus affin que le monde naturel environnant, mais qui est nonobstant monde extérieur. »

Pourquoi un tel fragment nous est « plus affin que le monde naturel environnant » ? Nous venons de le dire : soit que nous l'endossons, soit qu'il nous a été fait sur mesure (*karmique*).

Dans le monde extérieur, dit encore Steiner : « l'homme ne peut pas s'immerger, en connaissant, sinon au moyen de la perception sensorielle ».

Écoutez ce qu'écrit à ce sujet, Pasquale Galluppi (1770-1846) : « Il me semble donc que je sois en droit de conclure que notre existence intellectuelle commence avec la perception du *moi*, qui perçoit un *en dehors de moi* » ; que ce fait est primitif, et qu'il est le seul dont doit partir la vraie philosophie » (7).

Mais que sont en réalité le « moi » et le « en dehors de moi » de Galluppi ? c'est facile : l'ego et le non-ego.

Comme il est donc vrai que notre conscience intellectuelle « commence avec la perception du *moi* qui perçoit *un en dehors de moi* » ainsi, il est vrai que notre existence *imaginative* commence avec la perception du « moi » comme « Soi spirituel », qui perçoit « un en dehors de moi » comme ego, comme système sensoriel ou comme corps physique.

« Inversement, dans son organisation sensorielle, il s'immerge en expérimentant. L'organisation des sens est monde extérieur, mais l'homme y émerge son être spirituel-animique qu'il apporte avec soi du monde de l'esprit, quand il entre dans son existence terrestre » (p.203).

Pour pouvoir naître sur la Terre, le Je, après s'être revêtu d'un corps astral et d'un corps éthérique, doit se revêtir d'un corps physique. Sa *première* tâche, une fois atteinte l'ordinaire conscience représentative, sera par conséquent celle de découvrir, grâce aux énergies « qu'il apporte avec soi du monde de l'esprit », qu'il endosse un tel habit, mais qu'il n'est pas un tel habit (quoiqu'en pensent même tous ces psychologues qui parlent d'un « je corporel »).

« Sauf le fait que l'homme remplit son organisation sensorielle avec son être animico-spirituel, cette organisation est monde extérieur, comme l'est le monde végétal qui s'ouvre au devant de l'homme. En dernière analyse, l'œil appartient au monde et non pas à l'homme, comme la rose que l'homme perçoit n'appartient pas à lui, mais au monde.

Dans l'époque, que l'homme vient à peine de traverser dans l'évolution cosmique, surgirent des savants qui dirent : la couleur, le son, les impressions de chaleur, ne sont pas vraiment dans le monde [ils ne sont pas objectifs], mais dans l'homme. La « couleur rouge » — disent-ils — n'existe pas là en dehors dans la monde environnant, mais c'est seulement l'effet produit sur l'homme de quelque chose d'inconnu. La vérité est précisément l'inverse de cette conception. Ce n'est pas la couleur qui appartient à l'être humain avec l'œil, mais c'est l'œil qui avec la couleur appartient au monde » (p .203)

J'ai déjà dit, un soir, que celle opérée par l'ego est une sorte « d'appropriation illicite ». Au lieu de dire, par exemple : « l'œil est le monde », l'ego dit en effet : « L'œil est à moi, tout comme miennes sont les couleurs que je vois ».

Vous rappelez-vous ces paroles de Boncinelli (lettre du 12 octobre 1924) ? « Dans la nature, l'odeur de violette n'existe pas, comme n'existent pas un accord en do et le jaune paille. Chacun de ceux-ci est un segment de réalité découpé par un de nos sens et par eux élevé au rang de sensation ». Mais il n'en est pas ainsi. Monde est l'œil et monde est le jaune paille, et c'est justement à cause de ceci que le premier est en mesure de percevoir le monde (simila similibus).

Laissez-moi faire, à ce propos, une considération de caractère psychologique.

Savez-vous pour quelle raison essentielle nous sommes toujours inquiets et insatisfaits? Parce que ne donnant pas au monde ce qui est monde et au Je, ce qui est au Je, nous sommes devenus psychiquement des obèses et des constipés : si obèses et constipés, à savoir, pleins de nous-mêmes, que nous courrons le risque, en continuant de gonfler de subjectivité, d'exploser : à savoir de faire la même chose que la grenouille dans la célèbre fable de Phèdre.

Freud distinguait la « libido narcissique » (auto-référentielle), qui se consomme à l'intérieur du sujet (qui « se la chante et se la joue »), de la « libido objectale » (hétéro-référentielle), qui à l'inverse, en sort pour aller vers l'objet. Mais pourrait-elle aller vers l'objet, si celui-ci n'existait pas (comme l'odeur de violette, l'accord en do ou le jaune paille de Boncinelli), ou bien s'il existait, mais ne fût pas atteignable (comme la « chose en soi » de Kant) ?

« Celui qui me renvoie à moi-même — a dit Clemens Brentano (1778-1842) — me tue ». Il n'avait pas tort, étant donné que l'âme ne peut guérir que si, en restituant au monde ce qui est du monde et

au Je ce qui est du Je, (la *vérité*), elle cesse de se repaître, en tant que psyché, d'elle-même (de ses propres opinions et imaginations).

(Tentez, par exemple, d'affirmer que les hommes ont deux jambes et deux pieds, et vous verrez que quelque champion de l'intellectualisme moderne, décroché, comme nous l'avons dit, aussi bien de la réalité morte de la conscience intellectuelle, que de la réalité vivante de celle imaginative — et donc en proie à l'abstraction — n'hésitera pas à répliquer que votre affirmation est le résultat d'une conception « bipède » de l'être humain. Comment ne pas se rappeler donc ces hommes qui « se sont perdus — comme dit Paul (**Rom 1**, 21-22) — dans leurs vaines élucubrations [...] de sorte que tandis qu'ils se vantaient d'être savants, ils devinrent idiots » ?)

« Puisque les décisions concernant la vérité — affirme justement Steiner — ne restent pas en nous, la vérité nous contraint à réprimer en nous la vie des désirs (...) En conséquence, tendre à la vérité est en définitive ce qui plus que toute autre chose retient dans la juste mesure le sentiment de nousmêmes (...) Le désir ardent nous rend toujours plus humbles » (8)

(Nan-in, un maître japonais de l'ère Meiji (1868-1912), reçut la visite d'un professeur universitaire qui était allé chez lui pour l'interroger sur le Zen. Nan-in servit le thé. Il remplit la tasse de son invité et puis continua à verser. Le professeur regarda le thé déborder de la tasse et, ne pouvant parvenir à se contenir, il dit : « Elle est pleine, il n'en entre plus ! « . « Comme cette tasse », dit Nan-in, « toi, tu es rempli de tes opinions et conjectures. Comment puis-je t'expliquer le Zen, si d'abord tu ne vides pas ta tasse ? » (9).)

Gardons bien à l'esprit que les pensées se transforment tôt ou tard en sentiments, et que c'est avec cette transformation que nous commençons vraiment à changer.

En méditant, par exemple, « Ce n'est pas la couleur qui appartient à l'être humain avec l'œil, mais c'est l'œil qui, avec la couleur, appartient au monde », nous pouvons arriver à *sentir* que la couleur et l'œil (comme le parfum et le nez ou le son et l'oreille) révèlent les qualités du monde, et non pas de nous-mêmes.

On dit : « Sans l'œil il n'y aurait pas de lumière ». C'est vrai, mais il n'est pas moins vrai que sans la lumière, il n'y aurait pas d'œil.

Goethe dit en effet : « L'œil est créé par la lumière pour la lumière ».

« Durant son existence terrestre, l'homme n'accueille pas en lui le monde terrestre qui l'entoure, mais entre la naissance et la mort il progresse dans ce monde extérieur.

C'est un fait remarquable que sur la fin de « l'ère obscure », dans laquelle l'homme fixe le regard dans le monde sans expérimenter la lumière de l'esprit, ni non plus comme un pressentiment, la vérité, sur la relation de l'homme avec le monde environnant devient carrément le contraire du vrai » (pp.203-204).

Que sur la fin de l'ère obscure « la vérité sur la relation de l'homme avec le monde environnant devienne carrément le contraire du vrai », cela ne nous étonne pas, étant donné que nous savons que le règne du diable n'est que le revers du règne de Dieu, ce par quoi ce qui est premier en celui-ci est dernier en celui-là, et inversement.

« Si celui qui connaît de manière imaginative s'est dépouillé du monde environnant dans lequel il vit avec son organisation sensorielle, se présente dans l'expérimentation une organisation à partir de laquelle la pensée est portée, tout comme la perception sensorielle d'images est portée par l'organisation des sens » (p.204).

À un certain point de notre cheminement, on sent (d'autant plus aujourd'hui) un besoin vital du « beau » (le « beau est la transparence du spirituel au travers de la forme extérieure ») (10). La science de l'esprit, explique en effet Steiner, part de la science (du penser) et arrive, au travers de l'art (le sentir), à la religion (au vouloir).

Voici des jours, en ré-écoutant *Lohengrin*, j'ai encore une fois expérimenté la puissance bénite du de l'art *vrai*, de cette beauté (« *philocalia* [amour du beau , en latin dans le texte, *ndt*] ») qui, comme dit Dostoïevski, « sauvera le monde ».

Lohengrin, fils de Perceval, est l'envoyé du Graal. Eh bien, tout ce qui, grâce à l'étude, que nous gardons dévotement dans la pensée, est exprimé par cette œuvre avec une force (morale plus qu'esthétique) qui émeut, console et soulage la douleur de l'âme.

Avant de pouvoir « sentir ce sentir », il faut cependant penser le penser ou, pour mieux dire, *percevoir le penser*.

En général, en effet, nous percevons l'objet *auquel nous* pensons, mais non pas le penser *avec lequel* nous le pensons. Pour percevoir ce dernier, nous devons avoir recours à l'exercice de la concentration, et nous mettre, par cela même, dans une condition extra-ordinaire.

Steiner écrit justement : celui qui cherche « à saisir le penser au travers d'un simple processus d'observation, comme il le fait pour d'autres objets du monde (...) ne pourra jamais le saisir, parce que, comme je l'ai démontré, le penser se soustrait justement à l'observation normale. Celui qui ne peut pas dépasser le matérialisme, manque de la faculté de se placer dans cet état d'exception décrit ci-dessus, par lequel il devient conscient de ce qui reste inconscient dans toute autre activité de l'esprit » (dans le sentir et dans le vouloir) (11).

C'est seulement en l'expérimentant qu'il est possible de découvrir que le penser est en *réalité en mouvement*, une *activité* ou une *force/énergie* : qu'il est un *verbe*, et non (comme les pensés ou les représentations) un substantif.

Scaligero me dit une fois : « Quand nous pensons, nous devrions arriver à nous expérimenter de la même façon que nous nous expérimentons lorsque nous nous mouvons ».

Quand nous saisissons, en allongeant le bras, une chose, nous sommes en effet conscients de l'avoir fait grâce à notre mouvement (physique), alors que quand nous saisissons, en pensant, une idée ou un concept, nous ne sommes pas conscients de l'avoir fait grâce à notre mouvement (éthérique). C'est de ceci, donc, que nous devons avoir *avant tout* conscience. Seulement ainsi nous pourrons découvrir, au-delà ou au-dessus de l'organisation physique, l'organisation éthérique, (en tant que porteuse justement du penser).

« Alors l'être humain sait qu'il est relié, au moyen de cette organisation de la pensée, avec le monde stellaire environnant, comme avant il se savait relié à la sphère de la Terre au travers de l'organisation des sens. Il se reconnaît comme être cosmique. Les pensées ne sont plus des ombres ; elles sont saturées de réalité comme les images sensorielles dans la perception des sens » (p.204).

Nous avons vu, en son temps, que le monde végétal se trouve entre « Ciel et Terre » : il se tient, pour préciser, au milieu, entre une force centrifuge, qui l'attire vers le Cosmos, et une force centripète, qui l'attire vers le centre de la Terre .

Eh bien, quand nous considérons l'organisation physique des sens et l'organisation éthérique du penser, nous nous trouvons aux prises avec la même dynamique : la première est en effet centripète, alors que la seconde est centrifuge.

Nous pourrions dire, par conséquent, en paraphrasant « l'éternel féminin qui nous élève », de Goethe : « l'éternel penser nous élève ».

Vers quoi ? Vers ces *Logoi*, ces essences ou pensées universelles dites, par Steiner, « saturées de réalité ».

De ceci nous reparlerons d'ici peu. Pour le moment, ce qui compte c'est de réaliser qu'une chose est le penser en tant que Verbe (le pêcher), une autre les pensées universelles (les poissons), avec lesquels il est « relié », et une autre encor, les pensés ou représentations (le poissons pêchés et morts).

Scaligero écrit justement : « Pour le pêcheur raffiné l'activité de pêcher est plus importante que ce qui est pêché : de même, pour le sage, le penser est plus important que le pensé » (12).

« Si ensuite l'homme s'élève, en connaissant, à l'inspiration, il s'aperçoit qu'il peut se dépouiller de ce monde-ci, qui s'appuie sur l'organisation de la pensée, tout comme il avait pu se dépouiller du monde terrestre. Il perçoit aussi comment avec l'organisation de la pensée il appartient non pas à son être propre, mais au monde. Il perçoit comment au travers de sa propre organisation de la pensée règnent en lui les pensées universelles. Il se rend de nouveau compte du comment, en pensant, il n'accueille pas en lui des images du monde, mais il s'enfonce dans le penser universel avec son organisation de la pensée.

Autant en relation avec l'organisation des sens, qu'avec le système de la pensée, l'être humain est monde. Le monde se construit à l'intérieur de lui. C'est pourquoi, ni dans la perception des sens, ni dans la pensée, il est lui-même, mais il est contenu du monde » (p.204).

Nous avons parlé du penser éthérique, vivant ou imaginatif ; nous parlons à présent de la pensée qualitative ou inspirée (des pensées), et donc de ce qui se trouve au-delà du seuil.

Qu'est-ce qui se trouve au-delà du seuil ? Nous le savons, : le monde des idées de Platon, le royaume des Mères de Goethe ou le royaume de ces essences qui brillent comme des étoiles, de leur propre lumière.

C'est seulement à ce niveau que l'on pénètre dans la sphère d'âme et d'esprit : à savoir dans la sphère où nous *sommes* (en tant que Je), et pas seulement (comme dans celle physico-éthérique) où nous *existons* (« aussi avec l'organisation de la pensée », dit Steiner, l'homme appartient « non pas à son être propre, mais au monde »).

« L'initiation — affirment les maîtres — consiste dans le fait de mourir avant de mourir ». En effet, le se-dépouiller *librement* du corps physique, pour découvrir le corps éthérique, et le se-dépouiller *librement* du corps éthérique pour découvrir le corps astral, sont des *actes* qui correspondent aux *faits* qui se produisent *nécessairement* après la mort.

Après la mort, *nous devons* revenir au Je, alors que durant la vie, au moyen de l'initiation moderne, *nous voulons* revenir consciemment au Je (à ce Je que nous n'avons jamais cessé d'être, en réalité).

« Dans l'organisation du penser l'être humain immerge à présent le spirituel-animique de son être, lequel n'appartient ni au monde terrestre, ni au monde stellaire, mais est de nature totalement spirituelle et existe dans l'homme de vie terrestre en vie terrestre. Cet élément spirituel-animique n'est accessible qu'à l'inspiration » (pp.204-205).

Je ne me rappelle pas si dans les *Introductions aux œuvres scientifiques de Goethe* (13) ou ailleurs, Steiner explique que la conscience intuitive est *pneumatologique*, que celle inspirée est *psychologique*, et que la conscience imaginative et celle représentative sont *naturalistes* (la première relativement à la nature organique, la seconde à la nature inorganique). C'est Goethe, évidemment, à fournir le meilleur exemple d'une science naturelle qui est en même temps une science imaginative ou une science imaginative qui est en même temps une science naturelle.

« Ainsi l'homme sort de son organisation terrestre cosmique (physico-éthérique), pour se trouver devant lui-même comme être purement spirituel-animique grâce à son inspiration » (p.205).

Gardons présent à l'esprit que notre organisation « terrestre-cosmique », pourrait être aussi dite « ahrimanico-luciférienne ».

Ahriman patronne en effet l'identification (centripète) avec ce qui, au-delà du seuil, est mort (terrestre), tandis que Lucifer patronne l'identification (centrifuge) avec ce qui, en-deçà du seuil est vivant (cosmique).

Regardez ce qui est en train d'arriver : n'est-il pas significatif que dans un monde comme le nôtre, qui va toujours plus en s'ahrimanisant, augmente, au contraire, en particulier parmi les jeunes, le

*cupio dissolvi* : à savoir le désir (plus ou moins conscient) de mourir, de s'annuler ou de s'autodétruire ?

Steiner dit que l'être humain « grâce à son inspiration », se trouve devant lui-même comme un être purement spirituel-animique ».

Grâce à la conscience inspirée, nous nous trouvons en effet devant le *spirituel qui se manifeste* animiquement, tandis que, grâce à la conscience intuitive, nous sommes devant le *spirituel qui se manifeste spirituellement* (en tant qu'il est réellement).

La manifestation animique de l'esprit est l'épiphanie du Je dans l'âme.

« Dans cette entité purement spirituelle-animique l'homme va au-devant de l'action de son propre destin » (p.205).

Pourquoi « dans cette entité purement spirituelle-animique » nous rencontrons l'action de notre destin ? C'est vite dit : parce qu'en rencontrant le corps astral, nous rencontrons notre *Karma*. Nous savons, en effet, que le corps astral est le corps « causal » : à savoir le corps dans lequel résident les causes de toute ce qui, au moyen du corps éthérique, se réalise dans le monde physique.

« Avec son organisation sensorielle, l'homme vit dans son corps physique ; avec l'organisation du penser, dans le corps éthérique. Après s'être dépouillé de toutes ces deux organisations, au moyen de l'expérience cognitive, il est dans son corps astral.

Chaque fois que l'homme se dépouille de quelque chose de sa nature acquise, son contenu animique, d'une part s'appauvrit ; mais de l'autre s'enrichit » (p.205).

J'ai dit, il y a peu, que, ne donnant pas au monde ce qui est du monde, et au Je, ce qui est du Je, nous sommes devenus psychiquement « obèses » et « constipés ». Serait donc opportun un « régime amaigrissant » qui, parce que (psychiquement) « amaigrissant », nous appauvrît, mais qui, parce que (animiquement) « régénérant », nous enrichît.

Steiner dit justement : « Chaque fois que l'homme se dépouille de quelque chose de sa nature acquise, son contenu animique, d'une part s'appauvrit ; mais de l'autre s'enrichit ».

« Si l'homme, après s'être dépouillé du corps physique a devant lui la beauté du monde végétal sensible, seulement sous une forme estompée, en compensation surgit devant son âme tout le monde des êtres élémentaires qui vivent dans le règne végétal.

Mais parce qu'il en est ainsi, une attitude ascétique, face à ce que les sens perçoivent, ne domine pas dans l'homme qui connaît vraiment spirituellement. Dans l'expérience spirituelle persiste en lui pleinement le besoin d'encore percevoir au moyen des sens quand il expérimente dans l'esprit. Et comme dans l'homme complet, qui tend à l'expérience de la réalité entière, la perception sensorielle éveille le désir ardent de son opposé, du monde des êtres élémentaires, de même la voyance des êtres élémentaires éveille à son tour la nostalgie pour le contenu de la perception sensorielle » (p.205).

Nous savons, grâce à *La philosophie de la liberté*, que c'est nous qui scindons le monde, qui est *un*, dans un monde perçu (*res extensa* ou *non-ego*) et un monde pensé (*res-cogitans* ou *ego*).

Non-humain est donc le monde seulement perçu, et non humain est le monde seulement pensé : le premier est hypothéqué par Ahriman, en effet, tandis que le second l'est par Lucifer.

Steiner dit ; « Et comme dans l'homme complet, qui tend à l'expérience de la réalité entière, la perception sensorielle éveille le désir ardent de son opposé, du monde des êtres élémentaires, ainsi la voyance des êtres élémentaires éveille à son tour la nostalgie pour le contenu de la perception sensorielle ».

Souvent les sens sont à l'inverse passionnés ou fuyards. Mais si en est esclave celui qui les subit, n'en est pas moins esclave celui qui les fuit.

Seul un « homme complet » (un homme du Christ) peut en effet avoir avec les sens un rapport non « boulimique » ni « anorexique », mais plutôt sobre, sain et innocent (à la sentence connue de Goethe : « Ce ne sont pas les sens qui trompent, mais le jugement », pour pourrions par conséquent ajouter : « Ce ne sont pas les sens qui désirent [convoitent], mais la psyché »).

D'ici peu, Steiner parlera justement d'une « joyeuse inclination » de l'âme à accueillir pleinement « les miracles du monde des sens ».

Le Christ-Jésus dit en effet : « En vérité, je vous le dis : si vous ne vous convertissez pas et ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux » (Mat. 18, 3).

# « Dans l'ensemble de la vie humaine l'esprit requiert le sens et le sens requiert l'esprit » (p.205).

Nous l'avons dit et répété : le monde sensible est le monde spirituel tout comme il se présente aux sens (physiques), alors que le monde spirituel est le monde sensible tout comme il se présente à l'esprit (au Je).

Si nous rendions transparente notre conscience, nous rendrions le sensible transparent, et nous verrions alors, au travers du sensible, le suprasensible ou, au travers de la matière, l'esprit (à partir, naturellement, des « êtres élémentaires »).

« Paul écrit : Nous, nous voyons à présent confusément, dans un miroir, mais nous verrons alors face à face; à présent partielle est ma science, mais je connaîtrai alors comme je suis connu » — 1 Cor., 13, 12).

« Dans l'existence spirituelle il y aurait le vide s'il n'y avait pas en souvenir les expériences de la vie des sens ; dans l'expérience des sens, il y aurait la ténèbre s'il n'y opérait pas lumineusement, quand bien même tout d'abord dans le subconscient, l'énergie de l'esprit.

En conséquence, quand l'homme sera mûr de façon à pouvoir expérimenter l'activité de Michel, il ne s'accomplira pas, dans les âmes, un appauvrissement des expériences suscitées par la nature, mais au contraire un enrichissement. Et la vie du sentiment ne tendra pas non plus à se retirer de l'expérience des sens, mais elle aura une joyeuse inclination à accueillir pleinement dans l'âme les miracles du monde des sens » (pp.205-206).

J'en profite, avant de passer aux maximes, pour faire une brève digression.

Je vous ai dit un soir (lettre du 10 août 1924), qu'une personne, voici des années, cessa de fréquenter notre groupe parce que, dit-elle, « nous faisions toujours les mêmes choses » (parce que nous étudions toujours les mêmes textes).

Eh bien, en relisant ces jours-ci *L'impulsion du Christ et la conscience du Je*, j'ai retrouvé une paire de passage que je veux vous lire.

Le premier est celui-ci : « Aujourd'hui nous dédicacerons notre attention à des choses qui peuvent intéresser l'étudiant en science de l'esprit au sens large ; des choses qui devraient éclairer tel ou tel aspect pour celui qui, déjà depuis longtemps, participe à ces réunions. C'est bien avant tout de se rappeler de temps en temps que dans la science de l'Esprit, l'essentiel n'est pas tant d'apprendre une chose déterminée en général, comme une théorie ou un enseignement, mais de s'occuper toujours à nouveau, de manière plus rigoureuse et profonde, des questions et des mystères de la vie. Quelqu'un pourrait en effet objecter : ce qui dans la science de l'esprit, à son premier début, il faut savoir pour la vie, on pourrait l'insérer, dans toute sa complétude, dans un opuscule d'une soixantaine de pages ; ensuite chacun pourrait assimiler cet opuscule, pour se faire des convictions autour de l'être humain, la réincarnation et le *karma*, l'évolution de l'humanité et de la Terre, et pourrait, avec ces convictions, partir en pèlerinage au travers de la vie. Et quelqu'un séduit par cette idée, pourrait peut-être se dire : Mais pourquoi le mouvement anthroposophique ne répand-il pas dans le monde, dans le plus grand nombre d'exemplaires possibles, ces arguments principaux, afin que chacun puisse ce faire des conviction à ce propos ? Pourquoi ce mouvement fait-il une chose apparemment curieuse, à savoir qu'il réunit une fois par semaine ceux qui s'occupent de science de

l'esprit, pour décrire toujours depuis le début ce que, commodément, on pourrait insérer dans une soixantaine de pages ? Ces anthroposophes — pourrait-on se demander — qu'ont-ils donc à dire semaine après semaine à leurs partisans ? En effet, la nécessité d'avoir des précis qui permettent de s'approprier l'indispensable, même concernant l'investigation spirituelle elle-même, correspond peut-être à une certaine mentalité de notre époque. Mais c'est justement ceci que nous devons toujours plus rappeler à l'esprit [menta], à savoir que dans l'investigation spirituelle les opuscules de divulgation ne sont pas suffisants, qu'au fond, l'essentiel n'est pas le savoir, même si l'investigation spirituelle consiste en un savoir, en une connaissance. Nous devons rappeler à l'esprit qu'il ne faut pas voir l'essence de l'investigations spirituelle en phrases abstraites, mais en connaissances bien concrètes, dont il ne suffit pas de s'approprier, selon l'usage commun, comme d'une conviction répandue et de s'en contenter. Il ne s'agit pas, en effet, de savoir que l'on a des convictions. L'être humain ne vit pas une seule fois seulement, à partir du moment où il v a des liens causals, qui d'une vie s'étendent à une autre, et à partir du moment où il y a la réincarnation et le karma. L'aspect proprement salvateur de l'investigation spirituelle ne consiste pas à répandre ces enseignements, mais à s'en occuper avec une grande constance, de manière profonde, intime, avec attention aux détails, en permettant que ces enseignements opèrent de manière ininterrompue sur l'âme de l'être humain ».

Et celui-ci est le second : « À présent donnons une réponse à la question : pourquoi nous réunissons-nous aussi souvent ? Nous nous réunissons aussi souvent parce que nous ne voulons pas enrichir notre connaissance en accueillant des enseignements, mais aussi parce que les enseignements, offerts de la juste manière, sont adaptés pour rendre le noyau de notre être toujours plus fort et vigoureux. Nous versons une sève vitale et spirituelle dans nos questions quand nous nous rencontrons et que nous nous occupons de science de l'esprit. La science de l'esprit n'est donc pas une théorie, mais une potion de vie, un élixir de vie [une potion magique, ndt] qui se déverse toujours nouvellement dans nos âmes et dont nous savons qu'elle rend l'âme toujours plus forte et vigoureuse. Quand la science de l'esprit ne sera plus parmi les hommes ce qu'elle est aujourd'hui, à cause de l'incompréhension du monde extérieur, quand un jour elle interviendra dans toute notre vie spirituelle, alors les hommes verront comment le salut de toute la vie extérieure, et aussi de la vie physique, dépend du renforcement que l'on peut gagner au travers de la méditation, et à travers des expériences communautaires comme les nôtres. Le temps viendra où ces réunions pourront devenir le reconstituant le plus important pour les hommes, qui pourront alors dire à tous : nos capacités, notre salut, notre énergie dans la vie, tout cela nous le devons au fait que nous nous renforçons toujours nouvellement dans le noyau authentique de notre être, dans le centre de notre être! » (14).

Occupons-nous à présent des maximes.

171) « L'organisation humaine des sens n'appartient pas à l'entité humaine, mais y est édifiée par le monde environnant durant la vie sur la Terre. L'œil perceptif est spatialement dans l'être humain, mais dans son essence il est dans le monde. Et l'homme immerge son être spirituelanimique dans ce que le monde expérimente en lui au moyen de ses sens. L'homme n'accueille pas en lui, durant la vie sur la Terre, le monde physique environnant, mais pénètre en lui avec son être spirituel-animique.

Remarquez cette affirmation : « Et l'homme immerge son être spirituel-animique en ce que le monde expérimente en lui au moyen de ses sens ».

Qu'est-ce que cela nous rappelle ? Que l'homme est cette partie-là du monde au moyen de laquelle le monde prend conscience de soi.

Quand nous affirmons, par exemple : « Ceci est une rose », nous re-connaissons la rose, et la rose se connaît en nous : ce qui équivaut à dire, le sujet (le Je) se re-connaît dans l'objet, et l'objet se reconnaît dans le sujet.

Il ne s'agit pas, il me semble l'avoir déjà dit, d'un processus abstrait, mais plutôt d'un processus concret qui s'impose autant à notre évolution qu'à celle du monde qui nous entoure.

172) « Il en advient pareillement pour l'organisation du penser. L'homme pénètre avec elle dans l'existence stellaire. Il se reconnaît lui-même comme monde stellaire. Lorsque, en expérimentant le connaître, il s'est dépouillé de l'organisation des sens, il vit et se meut dans les pensées universelles ».

Nous avons dit à plusieurs reprises que le monde est unité de forme et de force, de concept et percept. En tant que parties d'une telle unité, la forme ou le concept et la force ou le percept sont donc monde.

La première est la partie « stellaire », la seconde est la partie terrestre ou sensible, celle accueillie par l'organisation des sens.

L'homme, en tant que tiers, se trouve au milieu, là où le monde d'abord se scinde (« solve ») et ensuite se ré-unit (« coagula »). C'est celle-ci la clef de tout. De l'un naît le deux (la séparation, l'opposition, le péché), et du deux naît le trois (la ré-union l'accord, la rédemption). L'un est l'unité d'avant la scission, alors que le trois est l'unité après la division, après cette division ou dualité que afflige de manière moderne, pour le dire avec Hegel : « La conscience malheureuse scindée à l'intérieur d'elle-même » (15).

173) « S'étant dépouillé des deux, du monde terrestre et de celui stellaire [du monde des percepts et de celui des concepts], l'homme se trouve devant lui-même en tant qu'être spirituel-animique. Alors il n'est plus monde, alors il est vraiment homme. Et ce se rendre compte de ce qu'il expérimente alors, cela veux dire pour lui se connaître lui-même, comme le percevoir dans l'organisation des sens et du pensée veut dire connaître le monde ».

# Notes:

- (1) J.W. Goethe: *Maximes et réflexions* TEA, Rome 1988, p.160.
- (2) R. Steiner: Les frontières de la connaissance de la nature —Antroposofica, Milan 1979, pp.104 & 106.
- (3) Cfr. Penser le vingtième siècle, 27 mars, 22 avril, 22 mai 2010 (http://www.ospi.it [traduit en français (LR270310.DOC), sur l'IDCCH.be ou auprès du traducteur : daniel.kmiecik@dbmail.com]
- (4) Cfr. E. Gentile: L'apocalypse de la modernité Mondadori, Milan 2008.
- (5) Shrî Aurobindo: considérations et pensées Bocca, Milan 1943, p.61.
- (6) Cfr. R. Steiner: L'Apocalypse Antroposofica, Milan 1963.
- (7) P. Galluppi: Essai philosophique sur la critique de la connaissance (extraits) Signorelli, Rome (s.d.), p.34.
- (8) R. Steiner: Anthroposophie-Psychosophie-Pneumatosophie Antroposofica, Milan 1991, p.154.
- (9) Cent-une histoires Zen Adelphi, Milan 1978, p.13.
- (10) R. Steiner: Genèse. Les mystères de la version biblique de la Création Antroposofica, Milan 1978, p.132.
- (11) R. Steiner: La philosophie de la liberté Antroposofica, Milan 1966, pp.37-38.
- (12) M. Scaligero: Le sourire des Dieux Tilopa, Rome 1987, p.18.
- (13) Cfr. R. Steiner: Introduction aux oeuvres scientifiques de Goethe Antroposofica, milan 2008.
- (14) R. Steiner: L'impulsion du Christ et la conscience du Je Tilopa, Rome 1994, pp.25-26 & 40.
- (15) G.W.F. Hegel: *Phénoménologie de l'esprit* La nuova Italia, Florence 1996, p.132.

## Maximes 174/175/176

Commençons tout de suite à lire cette lettre intitulée : **Mémoire et conscience morale** (22 mars 1925).

« Dans l'état du sommeil l'être humain est abandonné au Cosmos. Il rapporte au Cosmos ce qu'il a en soi, dans la descente depuis le monde spirituel animique dans le monde terrestre, comme résultat de ses vies terrestres précédentes. Durant la veille, l'être humain soustrait au Cosmos ce contenu de son être humain. » (p.207).

S'abandonner au Cosmos est une exhalaison ; se soustraire au Cosmos est une inhalation. En nous abandonnant, en exhalant le Je et le corps astral, nous revenons au Cosmos ; en nous réveillant, en inhalant le Je et le corps astral, nous nous séparons du Cosmos.

(Goethe écrit [tiré du chant des *Esprits sur les eaux*] : L'âme de l'être humain est semblable à l'eau / Elle vient du Ciel / Et remonte au Ciel / Redescend de nouveau à terre / En alternance éternelle. (1).)

« Dans ce rythme, entre l'abandon au Cosmos et le retranchement de celui-ci, s'écoule la vie entre naissance et mort » (p.207).

Pourquoi nous est-il impossible de rester éveillés sans compromettre notre santé? Parce que nous devons, en effet, vivre sur la Terre pour faire avancer notre évolution (qui est une évolution de la Terre elle-même et de tous les êtres qui la peuplent) mais pour pouvoir le faire, il nous est indispensable de revenir chaque nuit reprendre les forces nécessaires dans le monde de l'esprit duquel nous venons et auquel nous retournons après la mort.

« Se soustraire au Cosmos, c'est en même temps, pour l'être animico-spirituel, s'absorber dans l'organisation neurosensorielle. Aux processus physiques et vitaux de cette organisation, durant la veille, s'unit la partie spirituelle-animique de l'être humain, pour coopérer avec eux de manière unitaire. Dans cette action-ci sont contenues : la perception des sens, la formation des images de la mémoire et la vie de l'imagination<sup>1</sup>. De telles activités sont reliées au corps physique. Les représentations, l'expérience du penser dans lequel l'être humain devient conscient de ce qui se déroule semi-consciemment dans la perception, dans l'imagination et dans la mémoire, sont liées à l'organisation du penser » (p.207).

C'est l'appareil neurosensoriel à inhaler le Je et le corps astral, en rendant ainsi possible l'état de veille ordinaire. Ne dit-on pas justement de celui qui s'évanouit, qu'il a « perdu conscience » [en italien au sens direct de perdre ses sens : « ha *perso i sensi* », *ndt*], et, de celui qui revient à lui, qu'il a « repris conscience » [en italien au sens direct de reprendre ses sens : « ha *ripreso i sensi* », *ndt*]?

Durant la veille, le Je et le corps astral sont unis à la partie éthérico-physique du système neurosensoriel et les utilisent, comme dit Steiner, pour la « perception des sens, la formation des images de la mémoire et de la vie de l'imagination ».

« Perception des sens » se tient ici pour « image perceptive ». Scaligero affirme, je l'ai déjà rappelé : le « percevoir » est inconscient ; le « perçu » est conscient. C'est au terme du processus perceptif inconscient (« de ce qui se déroule semi-consciemment dans la perception ») que se révèle en effet l'image perceptive consciente (et aussi la représentation consciente).

.

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Fantasia en italien, comme die Phantasie en allemand — fantaisie, imagination, folle du logis, puissance d'imagination, vision. — ne peut pas ici être traduits par la français « fantaisie », trop « léger », mais plutôt par celui d'imagination ou bien encore par l'expression de Goethe, « imagination exacte ». ndt.

Qu'ensuite, Je et corps astral, utilisent le corps éthérico-physique pour la « formation des images de la mémoire » cela ne nous surprend pas, étant donné que nous avons vu qu'une chose est le « souvenir en soi », à savoir le souvenir qui vit dans le corps éthérique, une autre est l'image mnémonique qui surgit quand le « souvenir en soi » se reflète dans le corps physique. Pour ce qui concerne enfin, la « vie de l'imagination », nous devons penser à toutes ces réélaborations et combinaisons des images mnémoniques (ou des représentations) que nous avons appelées « imaginations subjectives ».

Le fruit de la conscience imaginative est en effet une « imagination objective » (« exacte », dit Goethe), au moyen de laquelle on accède à la vie *suprasensible* de la réalité, tandis que celle de l'imagination ordinaire est une « image subjective », au moyen de laquelle on accède à l'art (comme nous la connaissons), ou bien, comme le savent bien les psychologues, à la vie *psychique* et *subconsciente* du sujet.

Steiner dit : « Les représentations, l'expérience du penser dans lequel l'être humain devient conscient de ce qui se déroule semi-consciemment dans la perception, dans l'imagination et dans la mémoire, sont liées à l'organisation du penser ».

C'est seulement en vertu de cette « organisation » que nous pouvons en effet nous représenter, comme nous venons tout juste de le dire, les percepts, les « souvenirs en soi » et tout ce qui nous est suggéré par l'imagination.

(J'en profite pour rappeler : « De la même façon que le corps physique se désagrège quand il ne tient plus ensemble avec le corps éthérique, de la même façon que le corps éthérique tombe dans l'inconscience, quand le corps astral ne l'illumine plus, de même le corps astral devrait laisser tomber le passé continuellement dans l'*oubli* si le « je » ne mettait pas en lieu sûr un tel passé pour le présent. L'*oubli* est pour le corps astral ce qui équivaut à la mort pour le corps physique et au sommeil pour le corps éthérique. On peut aussi dire : la *vie* est le propre du corps éthérique, la *conscience* du corps astral et le *souvenir* du je » (2).)

# « Dans l'organisation du penser proprement dite il y a aussi la sphère au moyen de laquelle l'être humain expérimente la conscience de soi » (p.207).

Parmi les représentations que nous nous faisons, il y a aussi celle du Je. Steiner dit à ce sujet : « Alors que toutes les autres représentations, qui se réfèrent à l'espace physique et à la vie dans l'espace physique, et sont accueillies par le corps physique, et précisément au moyen des organes des sens, la conscience du je surgit en général parce que le je remplit le corps éthérique au moyen des organes des sens et se reflète, pour ainsi dire, dans ses parties intérieures » (3). La conscience imaginative du Je (en tant que Je vivant) dépend donc du miroir éthérique (d'un

La conscience imaginative du Je (en tant que Je vivant) dépend donc du miroir éthérique (d'un miroir, délimité par le cops physique, dans lequel le Je se reflète, pour ainsi dire, de « l'intérieur »), alors que la conscience ordinaire représentative du Je (en tant qu'ego) dépend de l'espace physique (de l'appareil neurosensoriel).

C'est pour cette raison que de nombreux psychologues actuels parlent d'un « je corporel : à savoir d'un Je qu'ils se représentent, à l'instar de tout ce qui se trouve et vit « dans l'espace physique » (et qui se reflète de « l'extérieur »), comme corps physique.

« L'organisation du penser est une organisation stellaire. Si elle s'exerçait uniquement comme telle, l'être humain ne porterait pas en soi une conscience de soi, mais une conscience divine. L'organisation du penser est cependant une organisation stellaire, extraite du Cosmos stellaire et transportée dans les vicissitudes terrestres.

En expérimentant le monde stellaire dans le domaine terrestre, l'être humain devient un être auto-conscient.

Ici, nous avons donc devant nous le champ de la vie humaine intérieure dans laquelle le monde divino-spirituel, associé à l'homme, laisse aller l'être humain lui-même, afin qu'il puisse y devenir homme au plein sens du terme.

Mais dans la sphère immédiatement sous-jacente à l'organisation du penser, là où la perception des sens, l'imagination et la formation des souvenirs s'accomplissent, là le monde divinospirituel vit ensemble avec la vie humaine. On peut dire que dans le déploiement de la mémoire, le divino-spirituel vit dans l'état de veille de l'être humain. Les deux autres activités : perception sensorielle et imagination, ne sont en effet que des modifications de la formation des images mnémoniques. Dans la perception des sens, la formation du contenu de la mémoire est à son origine ; dans le contenu de l'imagination resplendit dans l'âme tout ce qui se conserve d'un tel contenu dans l'existence animique » (pp.207-208).

De quoi avons-nous conscience grâce à la tête (à l'ordinaire « organisation du penser ») ? Nous l'avons dit et répété : de ce que nous avons perçu, de ce qui vit dans la mémoire, ou dans l'imagination, et du je. Une chose est pourtant l'*essence* de ce que nous avons perçu, de ce qui vit dans la mémoire et dans l'imagination, et du Je, autre chose est la conscience que nous en avons normalement (sous forme de représentation, d'image mnémonique, d'imagination subjective et d'ego).

Steiner dit : « Mais dans la sphère immédiatement sous-jacente à l'organisation du penser, là où la perception des sens, l'imagination et la formation des souvenirs s'accomplissent, là le monde divino-spirituel vit ensemble avec la vie humaine ».

Quelle est cette « sphère immédiatement sous-jacente » ? C'est la sphère vivante du sentir-vouloir. Dans la sphère du penser réfléchi, nous sommes conscients, alors que dans la sphère (sous-jacente) du sentir, nous rêvons et dans celle (encore plus sous-jacente) du vouloir, nous dormons. Comment donc passer de la sphère du penser réfléchi à celles vivantes du sentir et du vouloir ? Nous avons dit, un soir (lettre du 7 décembre 1924), que, pour descendre, il faut monter. Eh bien, Jung soutient exactement le contraire : que pour monter, il faut descendre (« la descente dans la profondeur précède toujours l'ascèse »). Un « théologien — écrit-il — rêva de voir au sommet d'un mont une espèce de château du Graal. Il s'y dirigea par une route qui semblait conduire justement aux pieds de la montagne et au commencement de la montée. Mais quand il fut plus près, il découvrit avec un grand désappointement qu'un abysse le séparait du mont, un ravin sinistre et profond dans lequel gargouillait une eau d'averne. Un sentier abrupt conduisait au fond puis grimpait de nouveau péniblement sur l'autre flanc. Mais la perspective n'était pas engageante, et le théologien s'éveilla. Ici aussi, le rêveur qui aspire à une hauteur plus lumineuse s'oppose à la nécessité de descendre d'abord dans un gouffre obscur : celle-ci se révèle une condition indispensable pour une élévation ultérieure. Dans l'abîme se dissimule un danger : l'être humain prudent l'évite mais ce faisant, on laisse aussi s'enfuir le bien, celui qu'un risque, assumé avec courage quoique imprudemment, pourrait réaliser » (4).

Une « condition indispensable » pour s'élever, serait donc « de s'enfoncer d'abord dans un abîme obscur » : ce qui voudrait dire, en d'autres termes, que le penser et la conscience, pour s'élever, devraient d'abord « descendre » dans l'abysse subconscient du sentir et dans celui inconscient du vouloir (*karmiquement* déterminé).

Mais il n'en est pas ainsi (comme croient tous ceux qui, étant animés d'un esprit païen ou paganisant, ignorent le petit « Gardien du seuil », étant donné qu'une « condition indispensable » pour s'élever n'est pas de « s'enfoncer d'abord dans un abysse obscur », mais au contraire de prendre courageusement conscience qu'à cause de la « chute » ou du soi-disant « péché originel », nous sommes déjà descendus dans un abysse et que le problème ou la tâche, c'est plutôt celui ou celle de réussir à en sortir (grâce aux énergies du Logos qui habite le Je).

(Hillman affirme clairement et rondement : « la sensation que l'on doive être rachetés, moi je ne la perçois pas. Je ne ressens pas de besoin de rédemption, car je ne me sens pas né dans la faute » (5), et Umberto Galimberti, répliquant à Mancuso qui écrit : « Le chrétien sait qu'à cause de sa foi, la conviction est absolument et inaliénable que dans aucun autre nom sous le ciel, il n'y a de salut sinon dans le nom de Jésus », en disant ainsi : « Si j'avais la foi, je pourrais convenir du nom de Jésus (à part le concept de « salut », parce que je ne vois pas de quoi je doive me sauver) (6).)

À telle fin (c'est-à-dire à fin de rendre *felix* une telle *faute*), nous devons éduquer et développer le penser, de sorte qu'il trouve *en lui-même* la force nécessaire pour faire face, dans un premier temps, à celle du sentir ordinaire (auto-référentiel) et, dans un second temps, à celle du vouloir ordinaire (du convoiter).

Descendre à l'inverse, comme le voudrait Jung, avec le penser abstrait et avec la conscience ordinaire, dans les sphères vivantes du sentir et du vouloir signifierait descendre, désarmés, dans la « fosse aux lions ».

Repensons à la mathématique : pourquoi « n'est-ce pas une opinion » ? Parce que justement, elle se tient (prudemment, *ndt*) en dehors d'un tel fossé. En s'en tenant dehors, elle se trouve aussi en dehors de la vie (vous rappelez-vous ces paroles de Goethe! : « La mathématique ne peut pas éliminer un préjugé, elle ne peut adoucir l'entêtement, ni calmer le sectarisme, elle ne peut rien faire dans le champ éthique »).

Mais que pourrait-il faire alors, ce penser ? Il pourrait exploiter son état limbique pour apprendre l'art de domestiquer les lions et de pouvoir ainsi revenir à la vie, comme le prophète Daniel. Et que fait-il au contraire ? Il redescend dans la fosse, abstrait et sans défense, comme il est en finissant ainsi, comme le démontre la moderne « psychologie des profondeurs », par être dévoré. Savez-vous ce que disait un Yogi dont je ne me rappelle plus le nom ? « Si j'étais le feu, le feu ne me brûlerait pas ». Il avait raison, seul un penser de feu (les « langues de feu » de la Pentecôte) pourrait en effet pénétrer dans la sphère des émotions et des instincts sans rester carbonisé. Je le répète : il faut que la pensée trouve *en soi-même* la vie et la force qu'ont habituellement les sentiments et les impulsions de la volonté, si l'on veut pénétrer dans leur sphère pour les transformer (les ennoblir).

Steiner dit : « Dans le contenu de l'imagination resplendit dans l'âme tout ce qui d'un tel contenu se conserve dans l'existence animique ».

Il s'agit du contenu de la mémoire. « Dans la perception des sens — explique-t-elle en effet — la formation du contenu de la mémoire est à son origine ».

L'imagination jongle avec les contenus de la mémoire : ce qui confirme qu'il s'agit d'une « imagination subjective », parce que le bagage de la mémoire est subjectif ou personnel.

- « L'état de sommeil transporte dans la sphère cosmique le spirituel animique de l'homme. Dans le sommeil l'activité de son corps astral et de son je s'immerge dans le Cosmos divino-spirituel. L'homme n'est pas seulement en dehors du monde physique, mais aussi en dehors du monde stellaire. Il est au contraire au sein des êtres divino-spirituels dont son existence tire son origine. (p.208).
- « L'homme dit Steiner n'est pas seulement en dehors du monde physique, mais aussi en dehors du monde stellaire ». Et qu'est-ce qu'il y a « en dehors » du monde stellaire. (ou au-delà) du monde stellaire des pensées (des *logoi*) ? Il y a le *Logos*, en tant que fondement (ontologique) de la moralité.
- « Dans le moment de l'évolution cosmique ces entités divino-spirituelles opèrent de façon à imprimer, durant l'état de sommeil, le contenu moral du monde dans le corps astral et dans le je » (p.208).

Le contenu moral du monde, imprimé durant le sommeil (sans rêves), par les entités divinospirituelles dans le corps astral et dans le Je, peut transparaître dans les rêves. Mais pour le déchiffrer et le comprendre, nous l'avons dit, il faut un certain développement de la conscience imaginative et de celle inspirée.

Tous donc, nous affrontons, chaque nuit, le « moment de la vérité » (sur nous-mêmes), en tant qu'expression de la moralité vivante, et non pas de celle codifiée.

« Tout processus cosmique dans l'être humain dormant est un réel processus moral, et non pas déjà un processus qui puisse aussi confusément être dit semblable à l'activité de la nature » (p.208).

J'ai déjà rappelé l'attention sur le fait dans le *Pater Noster* formulé par Steiner il est dit : « Que Ta volonté soit effectuée par nous, telle que tu l'as placée en notre essence intime ».

Si nous réalisions notre « essence intime », à savoir notre vrai Je, nous réaliserions donc la volonté de Dieu et nous serions par cela même moraux. En effet : « Dieu ne veut pas ce qui est juste, mais ce que Dieu veut est juste ».

En voulant nous demander : « Qu'est-ce que Dieu veut de moi ? », et sachant que la volonté de Dieu est placée dans notre vrai Je, nous devrions donc nous demander : « Que veux-Je, Je de moi ?» (« Que veut le Je de l'ego ? »).

Il doit être dit, cependant, qu'il s'agit d'une question qu'on ferait mieux de ne pas se poser, si l'on n'est pas vraiment conscients de la différence entre l'ego et le Je spirituel. Celui-ci veut en effet, consciemment ce que veut Dieu (le *Logos* qui l'habite), alors que celui-là veut, inconsciemment, ce que veulent les faiseurs d'obstacles.

Hillman dit : « En thérapie le problème n'est pas comment je suis devenu ainsi, mais quelle chose veut mon Ange de moi » (7).

Le dit-il parce qu'il sait que les Anges existent ? Il y a à en douter, puisque dans un tel cas il ne militerait pas, comme au contraire il le fait, (en chantant les louanges de Guillaume d'Ockham), dans le parti des nominalistes. Et pourquoi le fait-il alors ? Seulement parce qu'une affirmation de ce genre est belle, suggestive, provocatrice ou bien d'autres choses encore.

Il ne le dit pas, en somme, par amour de la vérité ou de cette beauté qui sert de *trait-d'union* [en français dans le texte, *ndt*] entre la vérité et la moralité, mais par pur esthétisme et ludisme (« Mais où donc aller — écrit-il justement — pour jouer avec les idées ? ») (8).

Vous rappelez-vous ce passage (maxime **13** et lettre du 12 octobre 1924) dans lequel Steiner explique qu'en montant de la conscience imaginative à celle inspirée, le vaste sentiment de « joie » (la *Mater gaudiosa*) éprouvée grâce à l'imagination, se transforme en une « douleur animique pareillement vaste » (dans la *Mater dolorosa*), puisqu'on perçoit, aussi bien la souffrance « qui se trouve à la base de toute l'existence du monde », que celle « de l'isolement » ? Eh bien, c'est seulement à ce point (à savoir au-delà du seuil) que l'on expérimente *de manière vivante la responsabilité morale*, et que diminue, par conséquent, toute tentation plus ou moins ludique.

« L'être humain transporte depuis l'état du sommeil à celui de veille ce processus avec ses effets posthumes. De tels effets persistent à l'état de sommeil, puisque l'homme est éveillé seulement dans la vie qui est dévolue à la sphère de la pensée. Ce qui advient proprement dans la sphère de sa volonté, et aussi durant la veille, est enveloppé dans une stupidité pareille à celle dans laquelle est immergée toute la vie d'âme durant le sommeil. Mais dans la vie volitive dormante, le divinospirituel continue à opérer durant l'état de veille. L'être humain est moralement aussi bon et aussi créatif qu'il peut l'être selon la proximité qu'il a dans le sommeil d'avec les êtres spirituels. Et s'il s'en approche plus ou moins, selon ce qu'ont été moralement ses vies terrestres précédentes » (pp.208-209).

Les entités divino-spirituelles que nous rencontrons durant l'état de sommeil, quand le Je et le corps astral sont séparés du corps éthérique et du corps physique, opèrent aussi durant l'état de veille, dans la sphère inconsciente de la volonté.

Steiner dit : « L'être humain est moralement aussi bon et aussi créatif qu'il peut l'être, selon la proximité qu'il a dans le sommeil d'avec les êtres spirituels. Et s'il s'en approche plus ou moins, selon ce qu'ont été moralement ses vies terrestre précédentes ».

Bref, « dis-moi comment tu vas et je te dirai qui tu es ». À partir du moment où mes pensées sont des êtres divino-spirituels, cultiver de mauvaises pensées, c'est comme cultiver de mauvaises

amitiés : c'est une question d'affinité. Si nous ne nous rendons pas dignes d'approcher les entités positives, nous nous approchons alors de celles négatives. Mêmes les êtres divino-spirituelles ont leur *habitat* : ce sont des ambiances « psychiques » qui favorisent l'enracinement de celles négatives, et des atmosphères « animiques » qui les tiennent à l'inverse éloignés.

Nous devrions donc avoir soin de notre âme, de sorte que les entités positives puissent se trouver à leur aise et les négatives gênées. En somme, plus nous négligeons le corps astral, et plus celui-ci attire les parasites ; plus nous le soignons (au moyen de la discipline intérieure et de l'étude), plus celui-ci attire les *Anges*. C'est aussi cet objectif de la catharsis ou de la purification du corps astral, décrite dans l'*Initiation*.

Relisons : « L'être humain est moralement aussi bon et aussi créatif qu'il peut l'être selon la proximité qu'il a dans le sommeil d'avec les êtres spirituels. »

Ne nous faisons pas illusionnés par nos rêves, parce qu'il se peut qu'un saint en ait de laids et qu'un malfaiteur en ait de beaux.

À partir du moment où Dieu « réprimande — comme l'affirme la Bible — celui qu'il aime, comme un père le fils qu'il chérit » (**Prov. 3**, 12), un malfaiteur qui eût de beaux rêve et dormît de sommeils paisibles devrait s'inquiéter beaucoup plus que tous les saints ou moins qui ont, à l'inverse, des cauchemars.

« Depuis les profondeurs de l'être animique, éveillé retentit ce qui, durant le sommeil, en communion avec le monde divino-spirituel a pu se greffer dans l'être animique même » (p.209).

Repensons une fois encore, aux premiers vers de l'hymne de Dante à la Vierge : « Vierge mère, fille de ton Fils, / Humble et haute plus que créature, / Terme fixé d'éternel conseil / ... ». « Terme fixé d'éternel conseil... » ; c'est celle-ci la vraie « voix de la conscience » (la vraie inspiration).

Vous rappelez-vous ce que je dis lorsque nous étudiâmes *La Philosophie de la Liberté*? Je dis, refaisant mien le titre d'une comédie d'Eduardo, que la voix de la conscience est une voix « d'intérieur », mais toutes les voix « d'intérieur » ne sont pas des voix de la conscience. « D'intérieur » en effet parle *Ave* (Marie), la voix de la conscience (de la « femme glorieuse de l'esprit [*mente*, donc mental, *ndt*]), mais « d'intérieur » parle aussi *Eva*, la voix de l'inconscience (« Il n'y a rien en dehors de l'être humain qui, entrant en lui, puisse le contaminer ; ce sont au contraire les choses qui sortent de l'homme qui le contaminent » — (**Marc 7**, 15). À nous revient la tâche d'apprendre à distinguer l'une de l'autre, avec l'aide de Michel.

Ne l'oublions jamais : personne ne peut aller au *Père*, sinon par le *Fils* ; personne ne peut aller au *Fils*, sinon au moyen de l'*Esprit Saint* ; personne ne peut aller à l'*Esprit Saint* sinon par le moyen de la *Vierge-Sophia* ; et personne ne peut aller à la *Vierge-Sophia*, sinon au moyen de *Michel*.

« Se révèle ainsi comment le processus, que la conception matérialiste du monde incline à expliquer seulement du côté naturel, s'avère au contraire un phénomène moral à la lumière de la connaissance de l'esprit.

Dans la mémoire l'être divino-spirituel opère de façon immédiate chez l'être humain éveillé; dans la conscience morale, ce même être opère chez l'homme éveillé de manière médiate, à savoir en tant qu'effet posthume.

La formation de la mémoire advient dans l'organisme neurosensoriel ; la formation de la conscience morale se développe comme un processus purement animico-spirituel, mais dans l'organisation du métabolisme et des membres. » (p.209).

Nous avons vu que une chose est la *force* [énergie] de la mémoire, une autre le *contenu* de la mémoire (le « souvenir en soi »), et une autre encore la *forme* de la mémoire (l'image mnémonique).

Dans la « force » de la mémoire de l'être humain éveillé est actif, de manière *immédiate*, l'être d'âme et d'esprit, alors que dans la « formation de la mémoire », à savoir dans la formation de l'*image mnémonique* (lettre du 22 février 1925), est active, de manière *médiate*, l'organisation neurosensorielle.

Steiner dit : « dans la conscience morale ce même être opère chez l'homme éveillé de manière médiate, à savoir en tant qu'effet posthume ». Pourquoi « posthume » ? Parce que le type ou le degré de conscience que nous avons de cet être est le fruit de nos vies terrestres précédentes (de notre *Karma*).

« Dans l'état de sommeil — avons-nous lu au commencement de cette lettre — l'être humain est abandonné au Cosmos. Il porte à la rencontre du Cosmos ce qui, dans la descente du monde spirituel-animique entre dans le monde terrestre, il a en lui comme résultat de ses vies terrestres précédentes ».

J'ai dit, il y a peu, que la voix de la conscience est une voix « d'intérieur », mais que toutes les voix « d'intérieur » ne sont pas des voix de la conscience, nous avons le devoir d'apprendre à les distinguer. Puisque qu'autant la voix de la conscience que celles de l'inconscience proviennent de l'inconscient, nous avons besoin d'une science qui nous permette d'en discerner les esprits, en nous évitant ainsi de prendre des vessies pour des lanternes : de confondre, à savoir, les forces négatives pour celles positives, et vice versa.

Seule une pensée et une conscience capables de se maintenir éveillées, alors que nous franchissons le seuil qui sépare la veille (le conscient) du sommeil (de l'inconscient), peuvent nous éviter de courir un tel risque.

Nous avons dit et redit que la mathématique, parce qu'abstraite, n'a aucun poids ou épaisseur morale. Pensez par exemple, à la table pythagoricienne : c'est un chef-d'œuvre de clarté, d'ordre et d'harmonie (« La mathématique peut nous donner au moins une idée de ce sentiment de superbe clarté, de netteté lumineuse, qu'il est possible de retirer du monde conceptuel ») (9). Dans les sphères du sentir et du vouloir ne règnent cependant pas la clarté, l'ordre et l'harmonie, mais au contraire, l'obscurité, le désordre et les oppositions »

Au-delà de la frontière qui sépare la sphère neurosensorielle de la sphère rythmique et de celle métabolique, nous pouvons par conséquent confondre le bien avec le mal.

Comment donc, apprendre à les distinguer ? Nous l'avons dit : en suivant la voie de la connaissance et en remontant ainsi, degré après degré, cette « échelle sainte » qui mène au travers de *Michel* à la *Vierge-Sophia*, puis à l'*Esprit-Saint*, puis encore au *Fils* et enfin au *Père*.

Seul l'*Esprit Saint* peut nous permettre en effet de distinguer, dans la sphère du sentir, ce qui provient du *Fils* de ce qui provient de Lucifer, et seul le *Fils* peut nous permettre de distinguer, dans la sphère du vouloir, ce qui provient du *Père* de ce qui provient d'Ahrimane.

**Question :** Ne te semble-t-il pas que l'actuelle et incessante exhortation à « être nous-mêmes », adressée même par la publicité, s'avère grotesque à la lumière de ce qui vient d'être dit ?

**Réponse :** Dans le cas de la publicité, j'aurais pu dire aussi « inférieure » , étant donné qu'elle nous exhorte à acheter une chose plutôt qu'une autre, pour « être » au moyen de « l'avoir ». (« Je le vaux !).

Le fait est qu'il y a le Je et il agit. Ce qui n'y est pas ni n'agit, c'est au contraire la conscience du Je. Nous devons donc partir de la conscience ordinaire du Je, en tant que « ego » pour arriver, pas à pas, à la conscience du Je en tant que « Je ou Soi spirituel ».

Garde présent à l'esprit, cependant, le fait que plus on développe l'auto-conscience, plus on devient consciences et participants à la réalité et à l'activité du Je, ou moins, si on a la volonté de bavarder ou de discuter (Paul écrit : « Accueillez celui qui est encore faible dans la foi, et ne discutez point ses opinions » — **Rom. 14**, 1).

Je te le dis parce qu'aujourd'hui, nous trouvant toujours aux prises avec un intellectualisme qui aime de manière perverse et stérile à argumenter, mais pas à conclure (tant est qu'il discute de tout, mais n'est persuadé de rien), nous devons non seulement nous ouvrir le passage dans un forêt touffue de mensonges, de tromperies et d'illusions, mais apprendre aussi à veiller non pas tant aux pensées qui sont exprimées, que beaucoup plus à ce qui se manifeste *au travers* de ces pensées.

(À celui qui estimât excessif de parler d'intellectualisme comme d'une « perversion » de l'intellect, je conseillerais de lire un bref essai de Franz von Bader (1765-1841), intitulé : *Sur l'analogie de l'instinct de connaître et de l'instinct d'engendrer* (10).)

Dostoïevski a dit, comme tu le sais : « Si Dieu n'existe pas, tout est permis ». Si Dieu n'existe pas, si n'existent pas, à savoir, la vérité, la beauté et la moralité, tout est permis en effet, parce que tout est alors vrai, beau et bon. Mais si Dieu existe, c'est-à-dire, la vérité, la beauté et le bien, tout n'est pas permis, et on est alors appelés à chercher la vérité pour reconnaître le faux, le beau pour reconnaître le laid et le bien pour reconnaître le mal (« Le tentateur étant une illusion et une tromperie, desquelles Tu te libères grâce à la lumière de la connaissance de Toi »).

Tiens compte, enfin, que l'intellectualisme s'émancipe de la moralité liée à la loi ou à la tradition (propre de l'intellect), mais, n'abordant pas à une nouvelle moralité plus haute, il chute dans le gouffre du relativisme, de l'indifférence ou du vide moral.

Écoute, à propos de l'amère « à argumenter, mais pas à conclure », cette fable d'Ésope : « Un chasseur qui suivait la piste d'un lion, demanda à un bûcheron s'il en a vu les traces et en connaît la tanière. « Mais je peux carrément te montrer le lion en personne! » répondit l'interpellé. Mais le chasseur, pâle de peur et claquant des dents, rétorqua : « J'étais seulement en train d'en rechercher les traces, moi, pas du tout le lion! » (11).

Question : Le rêve est-il une voix de la conscience morale ?

**Réponse :** Souvent, oui. Dans un chapitre de l'ouvrage *Métamorphoses de la vie de l'âme* (12), Steiner explique que l'être humain, autrefois, expérimentait la conscience morale de manière extérieure, et non pas, comme nous, de manière intérieure. Par exemple, celle qui autrefois était l'expérience extérieure des Érinyes ou des Furies, s'est transformée pour nous, dans l'expérience intérieure des remords.

C'est quand l'expérience de la réalité spirituelle se fait intérieure que naît la voix de la conscience. Celle qui se fait entendre dans le rêve, c'est la voix de la conscience des Dieux, tandis que celle qui se fait entendre dans la veille, c'est la voix de notre conscience.

Comme l'être humain, donc, « est moralement aussi bon que mauvais, qu'il peut l'être selon le voisinage qu'il entretient dans son sommeil avec les êtres divino-spirituels », ainsi la voix de notre conscience est moralement aussi bonne ou mauvaise, selon le degré de syntonie dans lequel elle se trouve avec celle des Dieux.

« Entre les deux se trouve l'organisation rythmique. Celle-ci, dans son activité, est développée vers deux côtés en opposition polaire. Comme rythme dans la respiration, elle est en relation intime avec la perception des sens et avec le penser. Dans la respiration des poumons le processus est au stade le plus grossier; mais il s'affine et, comme respiration plus affinée, il devient perception sensorielle et pensée. La perception des sens est encore très proche de la respiration, mais c'est une respiration au travers des organes des sens, et non pas au travers des poumons.

Déjà plus loin de la respiration pulmonaire et soutenu par l'organisation de la pensée, c'est le représenter, le penser; ce qui déjà confine au rythme de la circulation sanguine et qui est déjà un respirer intérieur, relié à l'organisation des membres et des échanges, se manifeste dans l'activité de l'imagination.

Cette activité-ci parvient animiquement à la sphère de la volonté, comme le rythme de la circulation parvient à l'organisation du métabolisme et des membres.

Dans l'activité de l'imagination, l'organisation de la pensée tend à s'approcher de l'organisation de la volonté. C'est un s'immerger de l'être humain dans sa sphère de volonté, dormante durant l'état de veille » (pp.209-210).

Nous ne devrions pas oublier qu'en parlant de la sphère médiane ou rythmique, nous parlons de deux rythmes : celui de la respiration et celui cardiaque.

Pensez aux quatre tempéraments, le tempérament mélancolique (terre) et celui colérique (feu) sont reliés, respectivement, à la sphère céphalique et à celle métabolique, alors que le tempérament sanguin (air) et celui flegmatique (eau) sont justement reliés, dans l'ordre au rythme de la respiration et à celui de la circulation.

Mais il y a plus. Que faisons-nous, en effet, en nous alimentant ? Dit en gros sous : nous introduisons dans notre organisme des parties du monde extérieur. Et que fait notre organisme ? Il se met tout de suite à les digérer pour assimiler (rendre semblable à soi) ce qui doit être assimilé et à éliminer ce qui doit être éliminé.

Eh bien, tout ce qui advient sur le plan métabolique advient aussi sur celui respiratoire : ici aussi, en effet, nous introduisons dans notre organisme l'air extérieur, en assimilant, disons l'oxygène et en éliminant l'anhydride carbonique.

Mais ce n'est pas tout. Le même processus se déroule aussi à un troisième niveau supérieur, mais si en passant du premier au second, à savoir de l'aliment à l'air, il s'est rendu moins palpable, ici il parvient à se spiritualiser. Au moyen de la perception sensible pénètre, en effet, en nous un contenu (une essence) du monde que, grâce au penser, nous assimilons, au travers de la mémoire, et en partie au contraire nous éliminons, au travers de l'oubli.

Steiner dit justement (en se référant au passage du second au troisième niveau) : « Dans la respiration des poumons le processus est à l'état plus grossier ; mais il s'affine et, comme respirations ainsi affinée, il devient perception sensorielle et pensée ».

En nous alimentant, respirant et connaissant, nous entrons donc en rapport avec le monde, soit de manière matérielle, soit de manière spirituelle.

Quand est-ce donc le penser perd-il tout caractère mathématique ou algorythmique ? Quand il franchit les limites du système neurosensoriel, en se transportant dans la sphère rythmique et circulatoire qui, à la différence de celui rythmique circulatoire, est proche du système du métabolisme.

« Chez les personnes organisées de cette manière, les contenus de l'âme apparaissent comme des rêves à l'état de veille. En Goethe vivait une organisation humaine ainsi faite. En conséquence, il disait que Schiller devait lui interpréter ses rêves poétiques.

Chez Schiller, à l'inverse, l'autre organisation était active. Il vivait en puisant à ce qu'il avait avec soi de ses vies terrestres précédentes. Il devait chercher le contenu d'imagination adapté à un fort vouloir » (p.210).

Nous avons vu que « dans l'activité de l'imagination, l'organisation de la pensée tend à s'approcher de l'organisation de la volonté ».

L'organisation de la pensée de Goethe tend en effet à s'approcher de la volonté au moyen de l'activité rythmique-circulatoire, alors que l'organisation de la volonté de Schiller tend à s'approcher de celle de la pensée au moyen de l'activité rythmique-respiratoire, proche du système neurosensoriel.

Nous parlons, évidemment, de « l'imagination poétique ». Schiller, par exemple, rédige « Les lettres sur l'éducation esthétique du genre humain » (13) ou Sur la poésie naïve et sentimentale (14), alors que Goethe écrit le Faust (15) ou le Conte (16).

Le vouloir de Schiller tend donc au penser, alors que le penser de Goethe tend au vouloir. Chez le premier, l'élément de départ est l'individuel (personnel), parce qu'il ressent, comme dit, les vies terrestres précédentes ou du *Karma*, alors que chez le second, c'est l'universel (« Faust est bien plus une figure singulière, mais personne pourrait se l'imaginer créé en tant d'exemplaires en une fois unique. Si, à côté d'Hamlet, Shakespeare put créer tant d'autres personnages : Lear, Otello, etc., à côté du Faust, on peut bien plus créer un Tasso ou une Iphigénie ; mais en étant bien conscients de la différence qui passe entre ces poèmes. Faust n'est pas Goethe ; Faust, en substance, *est chaque être humain* ») (17).

Dans le cas de Goethe, nous avons pourtant à faire avec une « imagination poétique », alors que dans celui de Schiller, nous avons à faire, disons-le ainsi, avec une « imagination philosophique ». Même la philosophie, en tant qu'expression de l'âme rationnelle-affective (à savoir une âme essentiellement « esthétique »), est en fait « une imagination ».

Pensez par exemple à Kant, au travers de sa philosophie, ne comprend-on pas mieux, peut-être, comment Kant était fait et non pas comment le monde est fait ? Ou bien pensez à Croce et Gentile : le premier était un idéaliste érudit (« ... étant, moi, divisé entre une curiosité d'érudit et bibliophile et un être philosophique ») (18) ; le second un idéaliste tendant au mysticisme. Eh bien, n'a-t-on pas éventuellement, dans le caractère de leurs divers idéalismes, un reflet de leurs natures diverses ?

L'espèce de philosophie que chacun se choisit — disait Fichte — dépend de l'espèce d'homme qu'on est (19).

« Sur les êtres humains prédisposés à tendre vers la sphère de l'imagination, de façon que la vision de la réalité sensible se mute spontanément pour eux en images d'imagination, compte la puissance ahrimanienne dans ses intentions universelles. Avec l'aide d'êtres humains ainsi faits elle estime pouvoir scinder totalement du passé l'évolution de l'humanité, pour la conduire dans la direction voulue par elle » (p.210).

Pour mieux comprendre ce passage, demandons-nous : quel intérêt ont en commun Lucifer et Ahriman ? C'est vite dit : celui d'éviter que les hommes, en pénétrant cognitivement la réalité sensible, découvrent que leur essence est suprasensible.

À telle fin ils opèrent nonobstant différemment. Steiner dit : « Avec l'aide d'êtres humains ainsi faits elle [*la puissance ahrimanienne*] estime pouvoir scinder totalement du passé l'évolution de l'humanité, pour la conduire dans la direction voulue par elle ».

J'ai rappelé, il y a peu, (lettre du 15 mars 1925), *L'apocalypse de la modernité* de l'historien Emilio Gentile. Dans ce livre, on parle aussi de Tommaso Marinetti (1876-1944), auteur de ce « manifeste du futurisme » dans lequel on affirme, entre autres choses, « une automobile rouillant, qui semble aller sur la mitraille, est plus belle que la Victoire de Samothrace ».

Comme on le voit, l'élément mécanique-ahrimanien peut arriver à exercer, avec la complicité de Lucifer, un fort pouvoir de séduction.

Ahriman voudrait cependant supprimer le passé. Comme le montre l'ouvrage de Gentile, entre la fin du 19<sup>ème</sup> et le début du 20<sup>ème</sup> siècles, beaucoup croyaient, par exemple, qu'en détruisant seulement le passé on pût faire naître « l'homme nouveau ». Et qu'est-ce qui en est sorti ? En sont sortis, comme je l'ai déjà rappelé, la première Guerre mondiale, le communisme, le fascisme, le nazisme et la seconde Guerre mondiale.

Mais cette leçon terrible de l'histoire ne semble pas avoir servi à comprendre que « l'homme nouveau » peut naître *en changeant, non pas les choses, mais la façon de penser, sentir et vouloir les choses.* 

« Sur des hommes qui sont organisés vers la sphère de la volonté, mais qui par un amour intérieur vers une conception idéale du monde, configurent énergiquement la vision sensible en images d'imagination, compte la poésie luciférienne. Par l'entremise d'hommes ainsi faits elle voudrait retenir complètement l'évolution de l'humanité dans les impulsions du passé. Elle pourrait ainsi empêcher l'humanité de s'immerger dans la sphère dans laquelle la puissance d'Ahriman doit être surmontée » (p.210)

Lucifer voudrait « empêcher l'humanité de s'immerger dans la sphère dans laquelle la puissance d'Ahriman doit être surmontée », à savoir qu'il voudrait l'empêcher de s'immerger dans la modernité.

Mais combien savent-ils que dire « modernité » signifie dire « âme consciente » et « science » ? Emilio Gentile, par exemple, qui intitule son livre : *L'apocalypse de la modernité*, ne le sait pas, parce qu'il ne sait pas, comme tous les historiens modernes, que la modernité est en premier lieu un fait de l'âme.

Pensez, pour donner un exemple banal, porter une montre qui retarde chez un horloger qui, tout en n'en connaissant que le cadran, se limitât à faire avancer les aiguilles. Cela vous satisferait-il ? Je ne crois pas, parce que la cause du défaut qui se présente sur le cadran n'est pas dans le cadran, mais dans le boîtier, tout comme se trouvent à l'intérieur, et non pas à l'extérieur, de l'être humain les vrais causes des événements historiques.

On pourrait par exemple se demander : mais pourquoi donc qu'entre la fin du 19<sup>ème</sup> siècle et les débuts du 20<sup>ème</sup>, une grande partie de l'humanité s'était mise en « tête » qu'un monde dût mourir et

qu'un autre dût en naître, ou que dût mourir un être humain (celui « bourgeois ») et en naître un autre ?

Mais pourrait-on répondre à cette interrogation si l'on ignorât qu'en 1879, la nouvelle régence de Michel, a commencé, et qu'en 1899 a pris fin « l'âge obscur » (le *Kali Yuga*) et a commencé une nouvelle révélation des *Esprits de la personnalité* (des *Archaï*) ?

Écoutez : « Une des connaissances les plus essentielles pour la connaissance de notre époque, c'est que l'humanité se trouve, dans un certain sens, au seuil d'une révélation nouvelle. Grâce aux Esprits de la personnalité. Si l'on veut le dire ainsi, ils sont en train de s'élever au rang de créateurs, alors que jusqu'à présent, dans le devenir de l'humanité, nous avons pu considérer comme créateurs seulement les esprits qui, dans la Bible, sont appelés Élohim, et que nous nous avons appelés Esprits de la forme (...). Depuis le début du 20<sup>ème</sup> siècle, et avec plus de précision depuis 1899, nous, les hommes présents dans le monde, nous nous trouvons immergés dans une nouvelle lame déferlante de vie spirituelle qui va se répandre progressivement dans l'ensemble de la vie de l'humanité » (20).

Il doit être rappelé, cependant, que cette « nouvelle lame déferlante » (bouillonnante dans l'inconscient) devient créatrice si la conscience humaine va à sa rencontre pourvue d'un penser nouveau et vivant, alors qu'elle devient destructrice, si elle va à sa rencontre munie de vieilles pensées, émaciées et mortes « Tous les péchés par omission de la pensée, pénètrent dans la lumière comme une obscurité ») (21).

« Dans la vie terrestre, nous nous trouvons entre deux pôles opposés. Au-dessus sont disséminées les étoiles. De là irradient les forces reliées à tout ce qui est régulier et calculable dans l'existence terrestre. L'alternance régulière du jour et de la nuit, des saisons de l'année, les périodes universelles plus longues, sont toutes des réflets terrestres de processus stellaires. L'autre pôle irradie de l'intérieur de la Terre. En lui vit l'irrégulier. Le vent et les intempéries, le tonnerre et l'éclair, les tremblements de terre et les éruptions volcaniques, tous reflètent des processus intérieurs de la Terre » (pp.210-211).

Ailleurs, le premier de ces deux pôles est dit, par Steiner, « astronomique », le second « météorologique ».

« L'être humain est l'image de cette nature stellaire-terrestre. Dans son organisation de la pensée vit l'ordre des étoiles ; dans son organisation des membres et de la volonté vit le chaos de la Terre. Dans l'organisation rythmique est expérimenté en libre équilibre l'être humain terrestre » (p.211).

L'être humain terrestre vit donc dans la sphère dans laquelle règne un libre et dynamique équilibre entre l'astronomie et la météorologie, entre le céleste et le terrestre, entre la régularité et l'irrégularité.

Pensez de nouveau à la danse classique. C'est corps, mouvement et volonté, mais un corps, un mouvement, une volonté, auxquels la pensée confère élégance, grâce et harmonie.

Quand l'astronomie suffoque la météorologie, s'engendre au contraire un « formalisme » rigide, si non carrément « forcé » ou « stéréotypé », tout comme chaque fois que la météorologie suffoque l'astronomie s'engendre un « dé-formalisme » débraillé, si non carrément « hystérique » ou « épileptique ».

(Écoutez, à propos du mouvement continu ou discret, ce que répond la grande ballerine américaine Cynthia Harvey, à présent enseignante de danse, à une question relative à ce qu'elle cherche à donner à ses élèves : « Ce sur quoi je cherche à travailler, c'est le passage qui existe entre un pas et l'autre, entre un mouvement et l'autre. Je voudrais transférer l'idée d'un flot... » (22).)

Lisons à présent les maximes.

- 174) « L'être humain est organisé, quant à l'esprit et au corps, par deux côtés. En premier lieu par le Cosmos physico-éthérique. Ce qui, dans cette organisation, irradie des entités divinospirituelles dans les entités humaines, y vit comme énergie de la perception, de la faculté mnémonique et de l'activité de l'imagination ».
- 175) « En second lieu, l'être humain est organisé par tout ce qui provient de ses vies terrestres précédentes. Cette organisation est entièrement spirituelle-animique et vit dans l'être humain au travers du corps astral et du je. L'effet des entités divino-spirituelle qui pénètrent en cette entité humaine resplendit chez l'être humain comme voix de la conscience, avec tout ce qui lui est affin.
- 176) « Dans son organisation rythmique l'être humain a la liaison continue des deux côtés des impulsions spirituelles. Dans l'expérience du rythme, la force de la mémoire est amenée dans l'être de la volonté, et la puissance de la conscience morale dans l'être des idées ».

#### Notes:

- (1) J.W. Goethe: Cent poesies Einaudi, Turin 2011, p.75.
- (2) R. Steiner: La science occulte dans ses grandes lignes Antroposofica, Milan 1969, pp.51-52.
- (3) R. Steiner: Anthroposophie-Psychosophie-Pneumatosophie Antroposofica, Milan 1991, p.177.
- (4) C.G. Jung: La dimension psychique —Boringhieri, Turin 1972, pp.136-137.
- (5) J. Hillman: Le plaisir de penser (conversation avec Sylvia Ronchey) Rizzoli, Milan 2001, p.99.
- (6) *Cfr.* Francesco Giorgi : *Amour et vérité*, du 6 mars 2005 sur le site de ospi.it [traduit en français et disponible sur le site de l'IDCCH.be ou bien auprès du traducteur : daniel.kmiecik@dbmail.com (FG060305)]
- (7) J. Hilman M. Ventura: Cent années de psychothérapie et le monde va toujours pire Garzanti, Milan 1993, p.84.
- (8) Ibid., p.164.
- (9) R. Steiner: la position de l'anthroposophie aux confins de la philosophie Antroposofica, Milan 2012, p.102.
- (10) F. von Baader: Sur l'abnalogie de l'instinct de connaître et de l'instinct d'engendrer Dans Philosophie érotique Rusconi, Milan 1982.
- (11) Ésope: Fables Mondadori, Milan 1996, p.101.
- (12) Cfr. R. Steiner: Métamorphoses de la vie de l'âme Tilopa, Rome 1984.
- (13) Cfr. F. Schiller: Lettres sur l'éducation esthétique de l'être humain Armando, Rome 1971.
- (14) Cfr. F. Schiller: Sur la poésie naïve et sentimentale Mondadori, Milan 1995.
- (15) Cfr. J.W. Goethe: Faust—Einaudi, Turin 1967.
- (16) Cfr. J.W. Goethe: Conte Adelphi, Milan 1995.
- (17) R. Steiner: *Métamorphoses de la vie de l'âme* Tilopa, Rome 1984, p.157.
- (18) C. Albanese: Un homme au nom de Benoît —Editions scientifiques italiennes, Naples 2001, p.19.
- (19) R. Steiner: Les énigmes de la philosophie Tilopa, Rome 1987, p.16.
- (20) R. Steiner: *Comment retrouver le Christ?* Antroposofica, Milan 1988, pp.147-148; *cfr.* Aussi: Lucio Russo: *L'homme de créature à créateur*, 1<sup>er</sup> mars 2004 [traduit en français et disponible sur le site de l'IDCCH.be ou bien auprès du traducteur: daniel.kmiecik@dbmail.com (LR010304).
- (21) R. Steiner: Macrocosme et mircrocosme (GA 119) imprimé en propre, Vérone 2012, p.35.
- (22) Cfr. www.balletto.net/giornale?php?articolo=166

## Maximes 177/178/179

Avant de commencer à lire cette lettre intitulée : **L'extinction apparente de la connaissance de l'esprit dans l'époque moderne** (29 mars 1925), ce sera bien de considérer que si l'on ne tient pas compte, comme fait le matérialisme, de l'histoire de l'âme, il s'avère difficile d'établir quand commence vraiment la « modernité ».

D'après Stephen Toulmin, certains en localisent l'origine « dans l'année 1436, quand Gutemberg adopta les caractères d'imprimerie mobiles ; certains en 1520, avec la rébellion de Luther contre l'autorité de l'Église ; d'autres en 1648, avec la fin de la Guerre de trente ans ; d'autres encore avec la Révolution américaine de 1776 ou celle française de 1789 ; tandis que seulement pour quelques-uns, les temps modernes commencent en 1895, avec *L'interprétation des rêves* De Freud et l'ascension du « modernisme » dans les arts figuratifs et dans la littérature » (1). Nous savons cependant, que ce ne sont pas de tels événements qui ont engendré la modernité, mais

Nous savons cependant, que ce ne sont pas de tels événements qui ont engendré la modernité, mais au contraire, c'est la modernité, à savoir l'avènement de l'âme consciente (1413) qui les a engendrés.

« Celui qui veuille correctement juger l'anthroposophie dans sa relation avec le développement de l'âme consciente, doit toujours de nouveau diriger son regard sur l'attitude spirituelle de l'humanité civile qui commence avec l'épanouissement des sciences, et atteint son sommet au dix-neuvième siècle.

Posons devant le regard de l'âme le caractère de cette époque, et comparons-le avec le caractère d'époques antérieures. Tous les temps de l'évolution consciente de l'humanité virent dans la connaissance ce qui unit l'être humain avec le monde de l'esprit. Ce qui était par rapport à l'esprit, s'attribuait à la connaissance. Dans l'art, dans la religion, vivait la connaissance. Ceci changea à l'aube de l'époque de l'âme consciente. Alors la connaissance commença à ne plus se soucier d'une grande partie l'âme humaine. Elle voulait explorer la relation que l'être humain développe avec l'existence quand il tourne ses sens sur la « nature » et le jugement de son intellect. Mais il ne voulait plus s'occuper de la relation que l'être humain développe avec le monde de l'esprit, quand il se sert de sa faculté intérieure de perception, tout comme il se sert de ses sens » (p.212).

Imaginons-nous un homme qui regarde le Soleil. Il sera certain de l'existence du Soleil, mais de rien d'autre, parce qu'il sera aveuglé par la lumière [une expérience à ne surtout pas tenter ! ndt]. Celle-ci, si on veut, pourrait être une image de l'être humain des origines.

Imaginons-nous, cependant, que le même homme se mette lentement à se tourner. Au début, il verra encore le Soleil, mais il commencera à voir aussi d'autres choses ; ensuite, il verra toujours plus les autres choses, mais de moins en moins le Soleil. Enfin, quand il sera parvenu à avoir le Soleil dans son dos, il verra les autres choses et non plus le Soleil : par conséquent, il sera certain de l'existence de celles-ci, mais non plus de ceci : à savoir qu'il sera certain des choses qu'il voit, mais non pas du Soleil qui lui permet de les voir. Celle-ci, si on veut, pourrait être une image de l'être humain moderne.

Il s'agit en effet d'un homme qui n'a plus un Dieu (le *Père*) devant soi, mais un Dieu (le *Fils*) qui se trouve en lui (dans le Je), et qui par son entremise, illumine le monde (en tant qu'*Esprit Saint*). C'est celui-ci le sens de l'incarnation du Verbe et, pour le dire avec Scaligero, des « nouveaux Mystères » (2).

« À l'aube de l'époque de l'âme consciente — dit Steiner —la connaissance commença à ne plus se soucier d'une grande partie l'âme humaine. Elle voulait explorer la relation que l'être humain développe avec l'existence quand il tourne ses sens sur la « nature » et le jugement de son intellect ».

C'est celui-ci le moment où l'être humain commence justement à *observer et penser*, grâce au Soleil, le monde qu'il a devant lui, mais pas encore à *penser et observer* le Soleil qui le lui éclaire.

« Il en surgit la nécessité de rattacher la vie spirituelle de l'être humain, non plus à la connaissance du présent, mais à la connaissance du passé, aux traditions » (p.212).

Ne voyant plus le Soleil, qu'il avait autrefois en face de lui et n'étant pas encore en mesure de penser et d'observer le Soleil qui illumine de l'intérieur de son âme le monde, l'être humain « rattache » la vie spirituelle « non plus — comme dit Steiner — à la connaissance du présent, mais à des connaissances du passé, aux traditions » : à savoir, qu'il tente de combler le vide d'âme produit par la connaissance sensible au moyen de l'antique connaissance suprasensible.

Ne disposons-nous pas encore aujourd'hui, en effet, d'une connaissance moderne du monde matérielle, mais d'une connaissance antique de celui spirituel? Parce qu'antique, celle-ci est cependant *mémoire* (de tout ce qui fut connu) et *foi* (en tous ceux qui le connurent), et non pas connaissance.

Elle a été une connaissance tant que l'être humain a profité instinctivement des intuitions, des inspirations et des imaginations qui le reliaient au monde divino-spirituel, mais elle a cessé de l'être quand de telles facultés ont laissé la place à l'état de veille de l'intellect et du représenter, et elles se sont retirées, respectivement, dans la sphère de la mort (ou, comme dit Steiner, dans l'*Apocalypse*, de la « *trance* profonde »), dans la sphère du sommeil et dans celle du rêve.

Je veux vous lire, à ce sujet, certains passages d'une petite note [noterella] oubliée par le site « Osservatorio scientifico-spirituale [ospi.it] » en commentaire de la déclaration suivante de Benoît XVI : « Un Dieu seulement pensé n'est pas un Dieu. S'il ne se montre pas, nous, nous ne parvenons pas à Lui. La chose nouvelle de l'annonce chrétienne c'est la possibilité de dire maintenant à tous : Il s'est montré. Et à présent, la porte est ouverte vers Lui ».

La petite note dit : « Il nous semble pourtant, à nous, que le Dieu aussi qui « s'est montré » ne soit, que pour l'homme moderne, qu'un « Dieu seulement pensé », puisqu'il « s'est montré » dans le passé aux autres, mais il ne se montre pas aujourd'hui à nous (au point qu'on exhorte à avoir la foi en celui qui affirme qu'« Il s'est montré »). Il ne suffit pas, en effet, qu'un Dieu se montre, il faut aussi un être humain qui soit en mesure de Le voir. Et l'homme moderne n'en est pas en mesure, puisqu'il sait voir seulement tout ce que lui montrent ses sens (physiques). Si cependant la porte est ouverte, grâce au Christ, la « porte » qui va de Dieu vers l'homme, est encore fermée, au contraire, celle qui va de l'homme à Dieu. L'homme moderne est capable en effet de transmettre le souvenir d'un Dieu qui « s'est montré » ou de penser abstraitement un Dieu qui se montre, mais pas d'*en percevoir* la vie, l'âme et l'esprit (pour « arriver » ainsi « jusqu'à Lui »). Et comment pourrait-il commencer à le percevoir (à partir du moment où « un Dieu seulement pensé — selon ce qu'affirme Benoît XVI — n'est pas Dieu) ?n En commençant — comme le savent bien tous ceux qui connaissent l'enseignement de Steiner — à libérer la pensée ordinaire intellectuelle de ce qui la rattache aux sens (physiques), en dépassant ainsi son abstraction, son vide ou son non-être (qui devient autant le non-être du Je, que le non-être de Dieu) » (3).

L'équivoque est-elle claire ? Celle qui fut une « expérience » pour l'être humain du passé ou une « révélation », elle est désormais, pour nous, qu'une « information », une « nouvelle » ou, comme on dit aussi une « pensée reçue » : à savoir une donnée qui ne peut absolument pas faire abstraction du soutien du sentir et du vouloir ou, en un mot, de la foi.

« La vie de l'âme fut scindée en deux. D'un côté surgissait devant l'être humain la connaissance de la nature, tendant toujours plus à progresser en avant, et se développant dans une actualité vivante. De l'autre côté se trouvait l'expérience d'une relation avec le monde de l'esprit dont a relative connaissance avait flué dans des époques les plus antiques. Pour cette expérience, à dû progressivement se perdre toute compréhension de la manière dont autrefois s'était formée la

connaissance correspondante. On avait les traditions, mais plus la voie par laquelle les vérités ainsi transmises aveint été connues. On pouvait seulement croire aux traditions » (pp.212-213). À la scission de la vie de l'âme s'ensuit la scission entre la science et la foi : à savoir, nous venons de le dire, entre la connaissance fondée sur l'observation et sur la pensée, et la mémoire de ce qui « dans les époques les plus antiques » fut connu, mais pas de la manière dont cela fut connu. Le démontre le fait que la représentation actuelle de l'être humain des origines n'est pas celle d'un initié, d'un illuminé ou d'un voyant, mais au contraire, comme il me semble l'avoir déjà dit, d'un homme des cavernes qui attrape d'une main la massue et avec l'autre traîne son épouse par les cheveux, ou d'un « bon sauvage » adonné puérilement à fantasmer d'âmes, d'esprits et de Dieux.

« L'être humain qui, autour de la moitié du dix-neuvième siècle, eût réfléchi en pleine conscience sur la situation spirituelle, aurait dû se dire : l'Humanité est arrivée à s'estimer capable de développer désormais seulement une connaissance qui n'ait plus rien à faire avec l'esprit ; une humanité antérieure pouvait explorer ce que l'on peut savoir de l'esprit ; mais la faculté nécessaire à cette investigation a progressivement dû se perdre pour l'âme humaine. Les êtres humains n'embrassaient plus, à savoir, avec l'œil de l'âme toute la portée de la chose. Ils se limitaient à dire ; la connaissance n'arrivait plus jusqu'au monde spirituel ; ceci ne peut être qu'un objet de foi « (p.213).

Quaesivi et non inveni [tu cherches et ne trouves pas] : ainsi s'intitule un ouvrage d'Augusto Guerriero (Ricciardetto) (4). Je le rappelai quand nous nous occupâmes de La philosophie de la liberté.

Mais que penserions-nous, dis-je alors en plaisantant, de quelqu'un qui, après avoir demandé des cigarettes dans une boucherie, annonçât, *urbi et orbi* : *quaesivi et non inveni* ?

« Aplanissez les voies du Seigneur », dit le Baptiste, en nous exhortant pour le coup, à *Quaerere et invenire* il *Logos* non plus en dehors de nous, mais à l'intérieur de nous (« Le royaume de Dieu est au-dedans de vous » — **Lc 17**,21).

Voyez-vous, la conscience représentative est aussi dite, par Steiner, « objective », et l'orientation saine de la *libido* est dite, par Freud, « objectale ». C'est en raison de cette orientation ordinaire du penser et du vouloir que nous continuons à chercher l'esprit en dehors de nous, sans le trouver. Nous ne le trouvons pas, parce qu'il vit désormais dans l'énergie avec laquelle nous le cherchons. *Inverser une telle orientation*: ceci signifie « aplanissez la voie du Seigneur », et ceci signifie, comme à l'habitude de dire Scaligero: « remonter le mouvement de la pensée ». Pensez à un fleuve: son mouvement naturel le mène vers l'embouchure. Quiconque voulût en découvrir la source devrait par conséquent en remonter le cours, en allant à contre-courant. La même chose vaut aussi pour qui quiconque veuille découvrir la source du penser. Au moyen de l'étude, en particulier de *La philosophie de la liberté*, et de la pratique de la concentration, devrait en remonter *innaturellement*, *et donc volontairement* le mouvement, jusqu'à parvenir à en découvrir la source où le Je (dans laquelle est présent le *Logos*).

« Pour obtenir quelque lumière autour de ce fait, considérons les tempes où la sagesse grecque dut se retirer devant la romanité devenue chrétienne. Fermée par l'empereur Justinien, les dernières écoles de la philosophie grecque, et aussi les ultimes gardiens de la sagesse antique émigrèrent du territoire sur lequel se développait alors la vie culturelle européenne. Ils trouvèrent l'hospitalité auprès de l'académie de Gondishapour en Asie » (dans l'actuelle Iran) (p.213).

Comme le rappelle Massimo Jevolella, dans l'académie de Jundishãpűr (qui fleurit aux alentours de 550 ap. J.-C.), les membres de la communauté chrétienne-nestorienne qui y opérait, non seulement gardaient te traduisaient en langue arabe tout ce qui provenait de l'Antiquité classique (en premier lieu les œuvres d'Hippocrate [env. 460-377], de Galien [env.131-env.201], d'Euclide [~IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup>],

d'Archimède [env.287-212], de Platon [428-348], d'Aristoteb [384-322], d'Appolonios de Perga [env. 262- env. 190] et de Ptolémée [env.100- env. 170]), mais cultivaient aussi la médecine, la philosophie, la mathématique et l'astronomie (5).

(Steiner affirme: « Jusqu'au cœur de l'Inde et de l'égyptienne Alexandre, transplanta les connaissances spirituelles sur la nature qu'il avait apprises d'Aristote. Les institutions culturelles fondées par lui dans les divers pays purent donner leurs meilleurs fruits parce qu'il se préoccupa que les hommes de tout peuple entendissent de ce savoir comme le leur, et non pas comme un savoir étranger imposé de l'extérieur par les Grecs. Seule une nature ardente comme celle d'Alexandre put avoir du succès dans une entreprise de ce genre; dans les temps successifs, toujours plus de philosophes et scientifiques migrèrent vers ces pays à proximité de l'Orient. Parmi les académies fondées par Alexandre en Orient outre celle d'Éphèse, ce fut surtout l'académie de Gondishapour à toujours accueillir sans cesse pendant des siècles, des savants et maîtres grecs. » (6).

L'arabisme philosophico-scientifique dont elle était berceau et expression fut cependant contrecarré et phagocyté par l'Islam (né en 622), qui transforma l'académie (après 638) en une institution d'études islamiques (écrit Henry Corbin, dans la préface de son *Histoire de la philosophie islamique*: « En faisant abstraction des opinions ou de « l'orthodoxie », qui remettent en discussion la qualité « musulmane » de tel ou tel de nos philosophes, nous entendrons par « philosophie islamique » cette philosophie-là dont la naissance et les modalités sont liées essentiellement au fait religieux et spirituel de l'Islam... ») (7).

Pardonnez-moi, mais pour caractériser ce qui nous intéresse ici de l'arabisme de Gondishapour, j'estime opportun de reprendre, en liberté, une partie d'un article de l'*Osservatorio scientifico-spirituale* », avec pour titre ; *Les coulisses de 666* (auquel naturellement je vous renvoie) (8).

En s'en tenant à ce qu'a affirmé Steiner – dit Weirauch – Sorath « serait un être de nature ahrimanienne » qui « a pleinement développé l'âme de conscience », et dirigerait « certains esprits plus élevés qui avaient l'intention d'exercer une action déterminée sur l'humanité en l'an 666 après J.-C. » (p.12) et Sorath agirait « depuis la Lune » (p.16).

En quoi devait consister une telle action ? De faire en sorte – explique toujours Steiner - que la « sagesse de l'âme consciente » descendît sur les hommes « d'en haut, comme une révélation », et non que les individus s'élevassent en vertu de leur effort (p.126).

Au cas où les intentions des esprits guidés par le démon solaire se seraient réalisées, on aurait donc remis la sagesse en question, non pas comme une conquête du Je, mais comme une largesse du non-je.

Le Je vit, non pas cependant dans la « sagesse de l'âme consciente » (comprise comme un « savoir »), mais dans l'activité intérieure qui sert à la conquérir. Quiconque aurait eu pour cela l'intention d'entraver le développement du Je (de l'âme de conscience ou, pour être plus précis, de la conscience du Je) aurait pu faire le discours suivant, disons à Galilée : « Il n'est aucunement utile que tu t'efforces à observer et à penser le monde tout seul, puisque tout ce que tu pourras conquérir si péniblement toi-même, moi je peux te le donner ».

C'est clair, non? Et pourtant, pour Weirauch et pour son interlocuteur, il n'en est pas du tout ainsi.

Le premier pose la question suivante: « Rudolf Steiner relate dans ses conférences du **GA 184**, qu'au 7<sup>ème</sup> siècle, en particulier en l'an 666, aurait pu avoir lieu dans l'Académie de Gondishapour [au cas où elle ne n'eut pas été entravée par l'Islam] une évolution automatique et prématurée de l'âme de conscience, en vertu du fait qu'on aurait fourni à l'âme des contenus de savoir qui ne devaient être conquis que dans le cours ultérieur des deux mille ans, grâce à un développement de l'individualité (...) Comment aurait agi ce vaste savoir sur les hommes de l'époque? ». Et Schoffler répond: "Rudolf Steiner suppose que seraient apparus quelques génies au savoir immense. Un tel savoir aurait été diffusé au moyen de l'académie et plus encore grâce aux rencontres humaines dans des circonstances diverses. Il aurait été transmis à d'autres ensuite en

cascade. Cela aurait entraîné une accélération énorme et le savoir ainsi obtenu aurait eu une répercussion sur les hommes en les contaminant spirituellement: ceux-ci auraient été corrompus par ce savoir qui aurait agi comme une séduction. Les pensées humaines auraient naturellement été orientées différemment de ce qui est survenu sans cette acquisition de connaissances, laquelle devait être obtenue seulement au cours des siècles ».

À quoi Weirauch réplique en insistant: « Steiner dit à ce sujet que l'âme consciente aurait été formée de façon automatique et l'être humain n'aurait pas pu obtenir un perfectionnement spirituel ultérieur de l'âme. *Ce qui n'est pas du tout clair pour moi* (voyez-vous ? [soulignement de F.G.]), c'est la manière dont les âmes humaines auraient pu être paralysées à cause d'un immense savoir, de façon à ne plus pouvoir se développer ultérieurement. Comment faut-il comprendre cela? »

Schoffler répond alors: « En effet, les hommes n'auraient pas pu se développer ultérieurement jusqu'au soi spirituel et aux niveaux spirituels supérieurs; la dianoétique (*l'intellect*, nda) leur aurait suffi. Quand un être humain peut et sait beaucoup de choses, il court le danger de s'arrêter dans son développement ».

Mais Weirauch confesse à ce point : « J'ai cherché à plusieurs reprises à me représenter l'image suivante: supposons qu'aient surgi quelques génies au savoir immense, qu'ils répandent et cela atteint des cercles de plus en plus vastes; *toutefois je n'arrive pas à concevoir* (voyez-vous ? [soulignement de F.G.]) comment cela aurait pu freiner l'ensemble de l'évolution future de l'Occident ».

C'est alors que Schoffler déclare: « En effet, *c'est difficile de l'imaginer* (voyez-vous ? [soulignement de F.G.]), d'où l'on peut déduire combien cette impulsion aurait été démesurée et accablante... » (pp. 34-35).

Comme on voit, on met toujours maintes fois en lumière le caractère « prématuré » d'une telle impulsion et « l'accablante démesure » du savoir qui en serait dérivé, mais on ne fait jamais aucune allusion à ce qui est au contraire essentiel: à savoir à sa capacité à limiter ou inhiber la libre activité du Je.

Et pourquoi cela n'est-il pas fait valoir ? Parce que la séduction opérée par la perspective d'un tel savoir fait oublier que le problème n'est pas constitué par le savoir, pas sa plus grande ou moins grande ampleur, mais au contraire plutôt par l'esprit qui l'anime et, en l'espèce, par le type de rapport dans lequel un tel esprit se trouve avec le Je humain.

Qu'est-ce donc que le « développement prématuré de l'âme consciente » ? C'est le développement d'une *science* qui n'est pas à la fois *auto-conscience et liberté*.

Plus salutaire est, en somme, un petit savoir dans les mains d'un grand Je (comme celui, dison de Galilée), qu'un grand savoir dans les mains d'un petit Je.

« C'était l'un des sièges dans lesquels, grâce aux hauts faits d'Alexandre le Grand, s'était conservée en Orient la tradition de l'antique savoir. Il vivait là sous la forme qu'Aristote lui avait donnée.

Mais ce savoir fut saisi par le courant oriental que l'on peut désigner par le terme d'arabisme. Par un côté de son être, l'arabisme est un développement prématuré de l'âme de conscience. Au moyen d'une vie d'âme trop prématurément active dans la direction de l'âme consciente, l'arabisme rendit possible qu'avec luise répandît depuis l'Asie, sur l'Afrique et sur l'Europe méridionale et occidentale, une vague spirituelle laquelle imprégnât certains Européens d'un intellectualisme qui aurait dû venir seulement plus tard. Aux septième et huitième siècles déjà, l'Europe méridionale et centrale reçut des impulsions spirituelles dont la venue aurait été licite seulement dans l'époque de l'âme de conscience » (pp.213-214).

En pensant au goethéanisme (de l'Europe centrale), nous devons penser à une impulsion spirituelle consacrée à préparer le passage de l'âme consciente de la phase de développement scientificonaturelle à celle scientifico-spirituelle, tandis qu'en pensant à l'arabisme, nous devons penser à une impulsion spirituelle consacrée, par un côté (celui de Gondishapour), é développer de manière

prématurée l'âme consciente et, par l'autre (celui islamique), à potentialiser et congeler l'âme rationnelle-affective.

Jacques Ellul affirme : « Il y a une particularité de l'Islam qui frappe et me paraît intéressante : la fixité des concepts » (9) ; et Alain Besançon écrit : « L'idée d'une révélation progressive (*en devenir*) est étrangère à l'Islam » (10).

Écoutez un peu ce qu'écrit Scaligero : « Au moyen de l'arabisme [islamisé] fut immergée dans l'âme occidentale une impulsion à transcender le Je, avant qu'il y eût ce Je (...)Le Je éphémère, selon Avicenne, est un rayon du divin qui, après la mort se réabsorbe dans le divin » ; ceci « élimine le sens de la fonction réelle du je quotidien, qui est de conjoindre la vie quotidienne avec l'esprit. Il élimine a possibilité de comprendre que l'éphémère ne naît pas d'un Je éphémère, mais du fait que l'être humain ne se saisit pas lui-même comme Je ; il ne saisit pas l'élément vivant dans le concept, dans lequel s'exprime le pouvoir de synthèse du Je » (11)

Il n'y a pas en effet, pourrions-nous dire, nous, de Je quotidien ou éphémère (un ego), mais au contraire il y a une conscience quotidienne ou éphémère de ce Je spirituel-là qui continue de vivre après la mort.

« Cette déferlante spirituelle pouvait éveiller en l'être humain l'intellectualité, mais pas l'expérimentation plus profonde au moyen de laquelle l'âme s'immerge dans le monde de l'esprit » (p.214).

J'ai dit, il y a peu, que l'arabisme islamisé représente un renforcement des structures et une congélation de l'âme rationnelle-affective.

En potentialisant la tension ordinaire entre le moment « rationnel » et celui « affectif », il congèle la séparation du penser d'avec le vouloir. Le renforcement structurel du penser exaspère le rationalisme abstrait (la tendance à « l'arabesque »), tandis que celui du vouloir exaspère, d'un côté le fidéisme et, de l'autre (de manière plus ou moins sublimée), la sensualité (pour Henry Corbin, écrit Jevolella, « Averroès et Ibn 'Arabî représentent les deux points d'arrivée maximums, respectivement, de la voie rationaliste et de celle mystique ») (12).

Nous savons que le penser et le vouloir sont appelés au contraire à se rapprocher et à se réunir. Rappelons nous que le *Logos* « majuscule » est unité ou synthèse de *logos*, *pathos* et *eros*, alors que le *logos* (« minuscule ») (la *ratio* glacée), ne comprend ni le *pathos* ni d'autant moins l'*eros*. Giovanni dit : La Lumière, celle vraie, qui illumine tout être humain, venait dans le monde » (**Jean 1**, 9). Pourquoi ressent-il le besoin de dire « celle vraie ? » Évidemment parce qu'il y en a une fausse. Et quelle est la fausse ? C'est la lumière froide du rationalisme, de l'illuminisme et de l'intellectualisme : celle, justement, du *logos* minuscule ou de l'ego.

« Si donc, du quinzième au dix-neuvième siècles, l'être humain mettait en activité sa faculté cognitive, il pouvait s'immerger dans les profondeurs animiques seulement jusqu'à un certain niveau, auquel il ne rencontrait pas encore le monde spirituel.

L'arabisme, qui pénétrait progressivement dans la vie culturelle européenne, empêchait depuis le monde spirituel les âmes qui cherchaient la connaissance. Il promut avant l'heure l'activité de l'intellect qui était seulement capable de comprendre la nature extérieure.

L'arabisme se révéla très puissant. Celui qui en était saisi, était dominé dans l'âme par un orgueil intérieur absolument inconscient en grande partie. Il sentait la présence de l'intellectualisme ; mais il ne sentait pas l'impuissance du pur intellect à pénétrer dans la réalité. » (p.214)

Nous avons dit que la séduction opérée dans la perspective d'un savoir immense fait oublier que le problème n'est pas constitué par l'amplitude majeure ou mineure du savoir, mais plutôt par l'esprit

qui l'anime et, en particulier, du type de rapport dans lequel le Je humain se trouve avec un tel esprit.

Et de quoi nous parle ici Steiner ? D'un « orgueil intérieur, en grande partie totalement inconscient », qui est, pour le coup, tenté par la « puissance de l'intellectualisme » (par celle d'un immense savoir) sans aucunement percevoir « l'impuissance du pur intellect [celle du petit je] à pénétrer dans la réalité ».

Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que nous avons appris à reconnaître (avant tout en nous-mêmes) l'orgueil, la vanité ou le narcissisme, étant donné que là où ces sentiments habitent, la vérité n'habite pas et que là où habite la vérité, ces sentiments n'habitent pas).

Relisons : « L'arabisme se révéla très puissant. Celui qui en était saisi, était dominé dans l'âme par un orgueil intérieur absolument inconscient en grande partie. Il sentait la présence de l'intellectualisme ; mais il ne sentait pas l'impuissance du pur intellect à pénétrer dans la réalité. » J'ai dit, un soir (lettre du 22 mars 1925), que celui qui estimât excessif de parler de l'intellectualisme comme d'une « perversion » de l'intellect, ferait bien de lire un court essai de Franz von Baader, intitulé : *Sur l'analogie de l'instinct de connaître et de l'instinct d'engendrer*. N'y a-t-il pas une analogie entre « l'impuissance du pur intellect à pénétrer dans la réalité » et ce qu'on appelle « *impotentia coeundi et generandi* » ?

Relisez, de Steiner, le chapitre de la *Chronique de l'Akasha* (13) où il parle de la « séparation des sexes » et vous trouverez confirmer la thèse de von Baader.

Sur le plan spirituel, l'*impotentia coeundi et generandi* est l'incapacité de « pénétrer la réalité » pour atteindre l'essence des phénomènes et de s'unir aux noumènes, de sorte à régénérer autant soimême que la réalité (Goethe disait ; « Seul ce qui est fécond est vrai »). Une elle *impotentia* signifie stérilité : la même stérilité qui caractérise l'auto-érotisme.

C'est ceci, de fait, le caractère de presque toute notre culture actuelle : à savoir d'une pensée qui, partant, plus ou moins consciemment, du présupposé que la « réalité en soi » est inconnaissable, tourne et retourne oisivement et stérilement autour des choses et des problèmes, en se repaissant et en se complaisant de soi-même.

Nous savons que l'intellect, parce que député à connaître le corps (l'aspect sensible) de la réalité, ne peut pas en pénétrer l'essence.

Il est donc juste, de partir de la connaissance du corps de la réalité (comme fait la science naturelle), mais pas de s'arrêter à ce niveau. C'est quand on s'arrête ici, en effet, que tout ce qui va au-delà du corps physique devient « matière de foi » (négative dans le cas de l'athéisme) et non pas de connaissance (« La foi en Dieu —, affirme Margherita Hack — est insondable et inexplicable, mais pas suffisante pour en démontrer l'existence. Mais si c'est pour lui un acte de foi d'affirmer que Dieu existe, c'est aussi pour lui un acte de foi de dire le contraire ») (14).

« On s'abandonnait donc à la réalité extérieure qui tombe sous les sens qui se trouve elle-même devant l'être humain en soi, mais on ne rêvait pas d'aborder la réalité spirituelle.

Telle fut la situation que rencontra devant soi la vie culturelle médiévale. Elle possédait les puissantes traditions du monde spirituel; mais sa vie d'âme était intellectuellement si imprégnée par l'action, je dirais, presque occulte de l'arabisme, que la connaissance ne trouvait pas accès aux sources desquelles, en ultime analyse, avait pourtant jailli le contenu des traditions.

Jusqu'au haut Moyen-Âge, on mena donc une lutte entre ce que l'être humain sentait instinctivement comme connexion spirituelle, et la forme que le penser en avait assumé au travers de l'arabisme.

L'être humain sentait en lui le monde des idées. Il l'expérimentait comme quelque chose de réel. Mais il ne trouvait pas dans l'âme la force d'expérimenter l'esprit dans les idées. Naquit ainsi le réalisme, qui dans les idées ressentait bien la réalité, mais sans savoir trouver une telle réalité. Le réalisme entendait dans le monde des idées le langage du verbe universel, mais il ne parvenait pas à le comprendre » (pp.214-215).

Reale et Antiseri écrivent : Ce fut au XI<sup>ème</sup> siècle que l'Occident vint au contact de la culture orientale. À ces temps-là, l'Islam était le dépositaire de la science et du savoir qui avaient été produits par l'Antiquité (...)Mais la culture arabe qui pénétra en Occident était en général une culture grecque traduite en arabe et il en fut ainsi par conséquent, qu'au travers des Arabes, l'Occident put se réapproprier des théories philosophiques et scientifiques du monde grec » (15). Une telle médiation, surtout pour ce qui concerne Aristote, n'a pas été privée cependant de conséquence.

La dialectique d'Aristote — observe en effet Scaligero — fut utilisée (*par Avicenne et par Averroès*) comme forme d'un contenu appartenant à l'âme islamique. Une vision antique du Divin fit sienne la logique d'Aristote : laquelle, comme premier instrument d'une conscience nouvelle du monde, aurait dû apporter dans l'activité rationnelle la vertu du *Logos*, en tant que force radicale de l'Autoconscience. Ce mouvement subit sa paralysie en Europe, grâce à l'Arabisme (*islamisé*), qui niait à l'intellect individuel une capacité suprasensible » (16).

Que veut dire nier « à l'intellect individuel une capacité suprasensible » ? Cela veut dire nier au Je la capacité de penser, non seulement l'essence des choses, mais surtout l'être de toutes les essences, à savoir Dieu.

Dans l'Islam, affirme justement Gianni Baget-Bozzo, Dieu peut être obéi, mais pas pensé (« Il n'existe pas de théologie musulmane qui soit l'analogue musulmane de la théologie chrétienne [...] Il n'existe pas dans le monde musulman ce qui, dans le monde chrétien, est l'idée de Dieu. N'existent seulement que les attributs de l'action divine. Dieu en soi n'est pas pensable... ») (17). Eh bien, n'est-il pas significatif (que celui qui a des oreilles, entende) que comme n'est pas pensable, pour l'Islam « Dieu en soi », de la même façon n'est pas pensable, pour Kant, la « chose en soi »? Et n'est-il pas significatif que la science contemporaine ait faite sienne l'enseignement de Kant? Boncinelli, dit par exemple: « Entre mes projets éditoriaux, il y a un livre que je voudrais intitulé « Kant che ti passa (en gros, Kant qui te précède). Ou bien par extension. S'il te vient un doute métaphysique, Kant qui te précède (...) qu'est-ce qu'il voudrait écrire ? Que Kant était un biologiste exceptionnel. Il a résolu au dix-huitième siècle deux problèmes fondamentaux, le problème de la connaissance, d'un côté, et le problème de la morale, de l'autre. La biologie moderne a revendiqué totalement ces deux conquêtes de Kant » (18) ; et Piergiorgio Odifreddi lui fait ainsi écho : « Nous, modernes, nous pouvons regarder l'Antiquité avec des yeux différents des anciens? Nous sommes des modernes aussi parce que nous avons lu la Critique de la raison pure de Kant, et nous savons que nous naissons comme des « a priori », au moyen desquels nous percevons le monde extérieur » (19).

(Steiner dit à ce propos : « À l'entrée de la nouvelle phase de décadence, qui signifie la précipitation de toute la vie spirituelle, à l'entrée de cette phase se dresse Kant. Dans la préface de la seconde édition de la *Critique de la raison pure*, il dit explicitement : « Je dus repousser à l'intérieur de ses limites l'aspiration à la vérité, pour obtenir le champ libre pour ce que veut la religion pratique » De là la séparation entre raison pratique et raison théorique ; dans la raison pratique les postulats de Dieu, liberté, immortalité, purement ordonné au bien ; dans la raison théorique la destruction de toute possibilité de connaissance pour pénétrer dan un quelconque monde spirituel. Telle est la situation historique et certes, sur les traces de Kant, cheminera encore pendant pas mal de temps [comme nous l'avons vu justement] l'aspiration à la sagesse de notre temps » (20).

Attention : dans la citation de Kant, où l'on lit « religion pratique » on devrait probablement lire « raison pratique ». Celles-ci de toute manière sont bel et bien les paroles de Kant : « Moi, j'ai dû supprimer le *savoir* pour lui substituer la *Foi* » **(21)**. )

Comment ne pas s'émerveiller donc que de l'idée d'un « en soi » impensable soit dérivé le nominalisme sur lequel s'appuie le matérialisme : à savoir la conviction que « l'en-soi », à savoir le concept ou l'idée, n'ait aucune substance ou réalité ?

Vous rappelez-vous de ce que je dis lorsque nous étudiâmes *La philosophie de la liberté* ? Je dis que le Je se détermine en répandant sa propre *énergie* (*volitive*) dans la forme (*pensante*) de l'idée.

Je le dis en ayant présent à l'esprit que Steiner appelle les idées des « récipients d'amour ». l'amour que le *Logos* déversa dans le Je, celui-ci le reverse en effet dans les idées, en les remplissant ainsi de ce contenu.

Quand est-ce que l'on devient donc nominaliste ? Quand on est capables de saisir la *forme* de l'idée, mais pas leur contenu : c'est-à-dire, l'être *du Je*, du *Logos* ou de l'amour. Et quand est-ce qu'on est incapables de saisir un tel contenu ? Quand on a été préalablement capables de saisir la *forme* de l'amour dans le penser : dans ce penser qui, comme dit Scaligero, est le « point de prise du Je dans la conscience » (22).

Vous rappelez-vous ? »Aucune autre activité de l'âme de l'être humain est aussi facile à méconnaître que le penser. Le vouloir, le sentir, continuent à réchauffer l'âme humaine, même après, dans le revivre de l'état d'âme originel. Trop facilement, au contraire, le penser, dans réévocation, nous laisse froids : il semble dessécher la vie de l'âme. Mais ceci est justement seulement l'ombre fortement active de sa réalité tissée de lumière et s'émergeant avec chaleur des manifestations du monde. Cette immersion advient avec une énergie fluente dans la même activité pensante, laquelle est force d'amour de nature spirituelle » (23).

« Le nominalisme qui s'y oppose, ne pouvant comprendre ce verbe-là, en nia carrément l'existence. Pour le nominalisme le monde des idées n'était qu'une somme de formules dans l'âme humaine, sans racines dans une réalité spirituelle.

Ce qui existait dans ces courants continua de vivre jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle. Le nominalisme devint le mode du penser de la connaissance naturelle » (p.215).

Revenons, pour un instant, à Kant. Pour quelle raison ne s'aperçut-il pas que la « chose en soi » est un *concept*, et non pas une chose ? Parce qu'il a souffert, comme nous tous, l'incapacité de la conscience ordinaire de saisir *la réalité du concept et le concept de la réalité*, *le percept dans le concept et le concept dans le percept* ou, si on veut, *l'objet dans le sujet et le sujet dans l'objet*. Il a réalisé, c'est vrai, qu'au-delà de la réalité phénoménale il doit y en avoir une nouménale, mais il a ensuite imaginée celle-ci « au-delà » de la représentation, en tant que « chose en soi », et non pas (comme il aurait dû), et « au-delà » (en tant que percept), et « au-delà » (en tant que concept) aussi bien de la représentation que de l'image perceptive.

(Vladimir Soloviev écrit : « En affirmant (...) la chose en soi comme une réalité qui existe et qui agit sur nous, Kant lui attribue la catégorie qualitative de l'existence (réalité) et la catégorie relationnelle de l'action causale ; inversement, selon Kant, toutes les catégories et donc aussi les deux que nous venons tout juste de mentionner, ne sont autres que des formes subjectives de notre connaissance et peuvent être légitimement appliquée seulement au monde des phénomènes, au monde de notre expérience, alors qu'elles ne peuvent absolument pas être appliquées à la chose en soi, parce que chose se trouvant en dehors de noter expérience et à laquelle donc on ne peut absolument pas attribuer ni une action sur nous, ni, en général, une existence, cela signifie qu'elle doit être simplement considérée comme inexistante » (24). C'est celle-ci la raison pour laquelle Steiner affirme, dans *La philosophie de la liberté*, que Kant avait dressé l'édifice de l'idéalisme critique que les mêmes fondements que le réalisme naïf qu'il entendait réfuter : c'est en effet celuici qui croit que les choses existent et agissent sur nous, indépendamment de nous (25).)

« Elle construisit un système grandiose de conceptions du monde qui tombe sous les sens, mais détruisit la compréhension de l'essence du monde des idées. Le réalisme vécut une existence morte. Il connaissait les idées de la réalité du monde, mais ne pouvait plus les atteindre dans la connaissance vivante » (p.215).

Un sonnet de Belli est intitulé : *Antro è pparlà dde morte, antro è mmorí* [en gros : *Parler de mort, c'est autre chose que de mourir, ndt*] (26). De la même façon, « théoriser de manière métaphysique et en vertu de l'âme rationnelle-affective la réalité du monde des idées, c'est autre chose que de

l'expérimenter de manière scientifique en vertu d'une âme de conscience passée de sa première phase de développement à la seconde ».

Une vraie connaissance d'une telle réalité ne peut être que le fruit d'un penser qui soit en même temps un percevoir et d'un percevoir qui soit en même temps un penser.

« Cette réalité-là sera atteinte si l'anthroposophie trouve la voie qui conduit des idées à l'expérimentation des idées ».

Expérimenter l'esprit dans les idées signifie expérimenter les idées en tant qu'essences, entités, ou, pour le coup, esprits : non pas en tant qu'« objets », à savoir, mais en tant que « sujets » députés à servir, et non pas à asservir, le Je. Les idées qui normalement nous avons comparées à une orange pressée dont il n'est resté que la peau.

« Dans le réalisme authentiquement poursuivi doit surgir une voie cognitive qui se joindra au nominalisme scientifique, et démontrera que dans l'humanité la connaissance de l'esprit n'est pas éteinte, mais peut rentrer dans une nouvelle ascèse dans l'évolution de l'humanité, en partant des sources de l'âme humaine nouvellement écloses ».

Poursuivre authentiquement le réalisme veut dire dépasser le réalisme philosophique (celui de la Scolastique ou du Thomisme), en transformant le *réalisme naïf des choses*, propre à la science matérialiste, en *réalisme critique des idées*, propre à la science spirituelle.

Passons à présent aux maximes. Avant de les lire, cependant, rappelons-nous que cette lettre est du 29 mars 1925, et que Steiner a quitté la Terre, le 30 mars 1925, à savoir le lendemain.

177) « À celui qui regarde avec l'âme l'évolution de l'humanité dans l'époque des sciences, s'offre avant tout une triste perspective. La connaissance que l'homme acquiert de tout ce qui est monde extérieure devient splendide. Par contre, se fraye une autre voie pour laquelle il semble qu'une connaissance du monde de l'esprit ne soit absolument plus possible ».

178) « Il semble qu'une telle connaissance ait été possédée par les êtres humains seulement dans les temps antiques et par rapport au monde spirituel, l'on doive se contenter d'accueillir les traditions antiques et d'en faire un objet de foi ».

179) « De l'incertitude que tout cela engendre au Moyen-Âge face à la relation de l'être humain envers le monde de l'esprit, dérive l'incrédulité pour le contenu spirituel des idées, à savoir le nominalisme, dont la ramification est la conception moderne de la nature, et naît, comme savoir inhérent à la réalité des idées, un réalisme qui est seul en mesure d'arriver à son accomplissement, au travers de l'anthroposophie ».

Deux mots, encore. Nous savons que Steiner, dans *la philosophie de la liberté*, part du penser, et non pas des concepts, étant donné que c'est par l'entremise du premier qu'apparaissent les seconds. Le penser est donc le véhicule au moyen duquel les concepts franchissent le seuil (qui se trouve entre le corps astral et celui éthérique) et arrivent, en vertu de la médiation du temps (de l'éthérique), dans l'espace (le physique).

Leur réalité se trouve par conséquent au-delà du seuil, et donc au-delà du temps et de l'espace. De temps en temps, nous ferions bien donc de nous interroger : à quoi donnons-nous le nom de concepts ? De la même façon qu'en disant « chaise » ou « table », nous donnons, en effet, le nom à un concept (maxime 65), de même, en disant « concept », nous donnons le nom à une entité réelle que l'on est appelés à expérimenter, mais qu'il est impossible d'expérimenter, si déjà n'est pas expérimentée la réalité vivante du penser.

#### Notes:

- (1) S. Toulmin: Cosmopolis Rizzolli, Milan 1991, p.18.
- (2) Cfr. M. Scaligero: Le Logos et les nouveaux mystères Teseo, Rome 1973.
- (3) Cfr. Petite note du 7 octobre 2008, sur le site ospi.it
- (4) Cfr. A; Guerriero: Quaesivi et non inveni Mondadori, Milan 1973.
- (5) Cfr. M. Jevolella: Les racines islamiques de l'Europe Boroli, Milan 2005.
- (6) R. Steiner: L'histoire à la lumière de l'anthroposophie Antroposofica, Milan 1982, p.84.
- (7) H. Corbin: Histoire de la philosophie islamique Adelphi, Milan 1989, p.14.
- (8) Cfr. Les coulisses de 666, 22 mai 2002 [disponible en français sur le site de l'IDCCH, ou bien auprès du traducteur : daniel.kmiecik@dbmail.com].
- (9) J. Ellul: Islam et Christianisme Lindau, Turin 2006, p.111.
- (10) *Ibdid.*, p.15.
- (11) M.Scaligero: Lutte de classe et Karma Perseo, Rome 1970, pp.58-59.
- (12) M. Jevolella: Les racines islamiques de l'Europe Boroli, Milan 2005, p.46.
- (13) Cfr. R. Steiner: Chronique de l'Akasha Bocca, Milan-Rome 1953.
- (14) M. Hack & M. Morelli: Nous sommes faits d'étoiles Einaudi, Turin 2013, pp.102-103.
- (15) G. Reale & D. Anseri: *La pensée occidentale des origines à aujourd'hui* La Scuola, Bressia 1985, vol. I, p.413.
- (16) M.Scaligero: Lutte de classe et Karma Perseo, Rome 1970, p.55.
- (17) G. Bagel-Bozzo: Face à l'Islam Marietti, Gêne, pp.39-40; voir aussi: Face à l'Islam 12 mai 2002, Source: <a href="http://www.ospi.it/">http://www.ospi.it/</a> [disponible sur le site de l'IDCCH.be, ou bien auprès du traducteur: daniel.kmiecik@dbmail.com].
- (18) *Cfr. Le cervceau, l'esprit (mental) et l'âme*, 12 décembre 2001, [disponible sur le site de l'IDCCH.be, ou bien auprès du traducteur : daniel.kmiecik@dbmail.com].
- (19) P. Odifreddi : *Pythagore, Euclide et la naissance de la pensée scientifique* La biblioteca Di Repubblica, Gruppo Editoriale L'Espresso, Rome 2012, pp.12-13.
- (20) R. Stiener: *Histoire occulte* Antroposofica, Milan 1972, p.101.
- (21) I. Kant: Critique de la raison pure —Laterza, Bari 1966, p.28.
- (22) M. Scaligero: Lutte de classe et Karma Perseo, Rome 1970, p.28.
- (23) R. Steiner: La philosophie de la liberté Antroposofica, Milan 1966, p.120.
- (24) V. Soloviev: La crise de la philosophie occidentale « La Casa di Matriona », Milan 1986, p.80.
- (25) Cfr. La 12<sup>ème</sup> rencontre du cours d'étiude sur la philosophie de la libertéI, présente sur notre osservatorio : ospi.it. —[entièrement traduit en fra,=nçais et disponible sur le site de l'IDCCH.be, ou bien auprès du traducteur : daniel.kmiecik@dbmail.com].
- (26) G. G. Belli: I sonetti Mondadori, Milan 1952, vol. II, p.1382.

## Maximes 180/181/182

Nous commençons tout de suite à lire cette avant dernière lettre intitulée : Les remous historiques au surgissement de l'âme consciente (5 avril 1925).

« Le déclin de l'Empire romain, en connexion à l'apparition des peuples provenant de l'Orient — la soi-disant grande invasion — est un phénomène historique vers lequel doit pourtant toujours à nouveau tourner le regard celui qui étudie, puisque le présent renferme encore de nombreux effets de ces événements perturbateurs. Mais la compréhension précisément de ces événements n'est pas possible de la part d'une étude historique extérieure. Il faut considérer les âmes de ces hommes impliqués dans les grandes invasions et dans le déclin de l'Empire romain » (p.217).

J'ai dit, un soir (maxime **59**), que les « experts » d'aujourd'hui collectionnent des pensées tout comme les autres collectionnent des timbres ou des images.

Eh bien, si les « experts » font collection de pensées, les historiens, par contre, font collection de faits : ils les rangent en ordre chronologique et considèrent ceux précédents comme « causes » plus ou moins directes de ceux qui suivent.

Une histoire qui croit pouvoir expliquer les faits au moyen d'autres faits ne peut cependant donner raison ni aux uns ni aux autres (« Les gens décrivent des œuvres historiques et vous racontent toute sorte de choses, mais les forces réelles, les forces actives n'y sont pas contenues ») (1).

Nietzsche écrit : « Seulement parce que l'histoire sert la vie, nous voulons servir l'histoire : mais il y a une façon de cultiver l'histoire et une évaluation de celle-ci, dans laquelle la vie s'étiole et dégénère » (2) ; et il ajoute, en faisant allusion à la manière « antiquaire » de la cultiver : « On observe le spectacle répugnant d'une manie de collectionneur, d'une récolte incessante de tout ce qui a existé autrefois » (3).

Cela arrive parce que l'on ne prend pas garde à l'âme (en matérialistes) et l'on ne peut pas remonter par conséquent *du fait à l'idée du fait* : à savoir, du vouloir qui a réalisé l'idée, u sentir qui l'a ressentie et au penser qui en a eu l'intuition.

On s'en tient donc aux faits, en ignorant (en réalistes naïfs) que le penser pense des pensées et non pas des faits, et que si ceux-ci ne sont pas résolus en pensées jamais on ne pourrait découvrir leurs relations.

Steiner dit : « Le présent renferme encore de nombreux effets de ces événements perturbateurs » (des soi-disant « invasions barbares » [166-476 ap ; J.-C.] et de la chute de l'Empire romain d'Occident [476 ap. J.-C.]).

Il faut cependant se conquérir la capacité de les reconnaître, puisque de tels « effets » sont le plus souvent présents et actifs dans les profondeurs de l'âme : à savoir dans le subconscient et l'inconscient.

« Le monde grec et celui romain s'épanouissent à l'époque dans laquelle se développe dans l'humanité l'âme rationnelle ou affective. Les Grecs et les Romains sont même d'authentiques porteurs d'un tel développement. Mais chez ses peuples, le développement de cette étape de l'âme ne porte pas en soi un germe capable d'évoluer de lui-même l'âme consciente de la manière juste. Tout le contenu d'esprit et d'âme, qui est renfermé dans l'âme rationnelle ou affective, se manifeste dans une grande richesse de vie dans l'existence du monde grec et de celui romain. Mais il ne peut pas fluer avec énergie justement au-delà, dans l'âme consciente. Malgré cela, l'état d'âme de conscience surgit. Mais c'est comme si l'âme consciente n'était pas quelque chose de directement engendré par la personnalité des Grecs et des Romains, mais leur était greffée de l'extérieur » (p.217).

Comme une plante, après avoir donné ses fruits, se fane, ainsi l'âme rationnelle-affective grécoromaine, après avoir donné son fruit le plus mûr (dans la quatrième époque post-atlantéenne), décline.

L'âme consciente ne se présente donc pas aux Grecs et aux Romains comme une métamorphose ascendante de l'âme rationnelle-affective, mais comme un *quid* qui arrive de l'extérieur et se superpose à elle.

Pensez, pour donner un exemple, aux concepts « d'immanence » et de « transcendance ». Une âme rationnelle-affective qui eût développé *de son gré* l'âme consciente, l'aurait expérimentée ou ressentie comme « immanente » (comme quelque chose qui surgit de l'intérieur), alors qu'une âme rationnelle-affective qui voit descendre sur soi l'âme consciente, l'expérimente ou la ressent comme « transcendante » (comme quelque chose qui provient de l'extérieur).

Cela peut sembler une nuance, mais nous sommes en train de regarder l'âme et ici les nuances sont importantes, sinon essentielles.

« L'union et le détachement d'avec les entités divino-spirituelles, dont nous avons déjà parlé dans nos considérations, s'accomplissent avec des intensités diverses au cours des temps. Dans les temps antiques, c'était une puissance qui s'ingérait avec grandeur dans l'évolution de l'humanité. Elle devient ensuite une puissance plus faible dans la vie grecque et celle romaine des premiers siècles chrétiens. Toutefois elle existe. Tant que les Grecs et les Romains développaient en eux dans toute sa plénitude l'âme rationnelle ou affective, ils ressentaient — inconsciemment mais efficacement pour l'âme — un détachement de la substantialité divinospirituelle, un devenir indépendant de l'élément humain » (pp.217-218).

Nous avons déjà suivi, pas à pas, ce processus. En voulant en tracer un schéma récapitulatif, nous pourrions dessiner une parabole avec le sommet en bas, et mettre en haut à gauche, le monde spirituel, en bas au sommet, le monde terrestre, et en haut, à droite, le monde spirituel. Nous verrions ainsi illustré le processus en vertu duquel on descend du monde spirituel à celui terrestre (au « point zéro »), et on remonte ensuite du monde terrestre à celui spirituel.

La première phase de ce mouvement, celui qui amène du monde spirituel à celui terrestre, représente une involution autant qu'une involution : une involution, parce qu'elle représente le détachement progressif de l'être humain du monde spirituel ; une évolution, parce qu'elle représente l'affirmation de soi progressive, chez l'être humain, de l'autonomie et de l'autoconscience.

Steiner dit justement : « Tant que les Grecs et les Romains développaient en eux dans toute sa plénitude l'âme rationnelle ou affective, ils ressentaient — inconsciemment mais efficacement pour l'âme — un détachement de la substantialité divino-spirituelle, un devenir indépendant de l'élément humain ».

(On fera bien d'ajouter qu'à partir du point dit « zéro » se séparent, soit la voie qui remonte du monde terrestre à celui spirituel, soit celle qui, en continuant dans la descente, amène, pour le dire avec le titre de la lettre prochaine, « de la nature à la sous-nature ».)

« Ceci cessa dans les premiers siècles chrétiens. La première aube de l'âme consciente fut ressentie comme une relation avec le divino-spirituel. Ce fut de nouveau un développement à rebours, d'une plus grande à une plus petite indépendance de l'âme. On ne pouvait pas accueillir le contenu chrétien dans l'âme consciente de l'être humain parce qu'on n'était pas capables d'accueillir cette âme elle-même dans l'entité humaine.

On ressentait ainsi le contenu chrétien comme quelque chose de donné depuis l'extérieur, à partir du monde spirituel extérieur, mais non pas comme quelque chose avec laquelle on grandit, avec ses propres forces cognitives » (p.218).

Remarquer le paradoxe. Justement au moment où cela va se réséquer, à cause de « la première aube de l'âme consciente », la relation avec le divino-spirituel, l'homme se met à la ressentir.

Mais comment se met-il à le ressentir ? Comme seulement on peut le ressentir quand, n'ayant pas engendré de force sa propre âme consciente, on accueille le « contenu chrétien » comme « quelque chose donné de l'extérieur » (comme « révélation »). Autrement dit, la manière par laquelle aurait été ressenti et accueilli le « contenu chrétien », si l'âme consciente s'était développée de l'intérieur, est remplacée par la manière dont on le ressent et l'accueille quand, à la place de l'autorité (intérieure du Je), succède celui (extérieur) d'une institution, à savoir l'Église.

Pensez à l'*Esprit Saint* (4). Il me semble avoir déjà dit que nous pouvons mettre en rapport le *Père* avec l'âme sensible, le *Fils*, avec l'âme rationnelle-affective et l'*Esprit Saint* avec l'âme consciente (« L'Esprit Saint n'est autre que celui grâce auquel on comprend aussi ce qu'a accompli en substance le Christ. Par conséquent cela fait partie de la réalité chrétienne qu'aux êtres humains soit envoyé l'esprit inspirateur, l'Esprit Saint ») (5).

Eh bien, comment peut-on penser que celui qui fait peu ou rien pour accueillir en lui « la mère de Jésus », à savoir « l'âme consciente » ou l'autoconscience (6) (« Par « amour » — dit Dante, dans le *Convivio* [III, XII, 2] — j'entends l'étude que j'engage pour acquérir l'amour de cette femme »), puisse accueillir en soi l'*Esprit Saint*, en l'expérimentant non pas comme « quelque chose de donné de l'extérieur, du monde spirituel extérieur » (par la transcendance ou par l'Église qui prétend le représenter), mais plutôt comme un quelque chose avec lequel on grandit, dans l'âme, « avec les propres énergies cognitives » ? (« *Veni Sancte Spititus, veni per Mariam* »)

Le catéchisme récite : « La mission du Christ et de l'Esprit Saint s'accomplit dans l'Église, corps du Christ et temple de l'Esprit Saint » (7), « Temple de l'Esprit Saint » est donc l'Église, et non pas chaque être humain singulier (chaque Je).

Ceci, cependant, n'est qu'une « séquestration de Personne » (de la troisième « Personne » de la Trinité) : une « séquestration » qui permet à l'Église de se proposer, en tant que concessionnaire du rapport avec « l'Esprit de vérité », en tant « qu'âme consciente » de l'humanité.

Ce n'est pas un hasard, là où l'âme consciente ne s'est pas résignée une semblable hypothèque, on a eu la Réforme.

Rappelez-vous ce que nous avons dit, en parlant de l'immense savoir gardé dans les mains d'un petit Je (non libre).

C'est une chose, en effet, que l'âme consciente fraye sa voie avec l'observation, la pensée et par la recherche (avec la science), c'en est une autre que soit enseignée ou transmise une vérité (« révélée ») que l'on peut accepter ou ne pas accepter, à laquelle on peut croire ou ne pas croire, mais qu'on ne peut pas librement et individuellement conquérir. *L'âme consciente vit cependant dans le connaître et non pas dans le connu*. Quand nous nous trouverons, après la mort, dans le monde spirituel, nous ne disposerons pas du savoir, mais de l'énergie que nous avons développée, durant la vie, pour le conquérir.

« Il en fut autrement pour les peuples provenant du Nord-Est qui entraient dans l'histoire. Ils avaient traversé le stade de l'âme rationnelle ou affective dans une condition qui pour eux se faisait sentir comme une dépendance du monde de l'esprit. C'est seulement à l'aube des premières énergies de l'âme consciente, aux commencements du Christianisme ils commencèrent à avoir une connaissance de l'autonomie humaine. Pour eux l'âme consciente se manifesta comme un élément relié avec l'entité de l'être humain. Ils se sentaient dans un joyeux déploiement d'énergies intérieures, alors que la vie de l'âme consciente surgissait en eux » (p.218).

La condition animique des « peuples provenant du Nord-Est qui entraient dans l'histoire » (Lombards, Alémans, Ostrogoths, Visigoths) était différente de celle décrite jusqu'alors. Ces peuples, en se sentant unis à l'âme rationnelle et séparés du monde divino-spirituel, s'apprêtaient à réaliser leur propre humanité et à renouer une relation avec le monde spirituel fondé sur sa propre indépendance et autonomie.

Il n'est pas facile, je sais, de saisir cette subtile, mais décisive différence. Pour nous aider (et pour ce qu'elle peut valoir), nous pourrions penser par exemple au rapport avec la science et avec la technique qu'ont au jour d'aujourd'hui ces peuples-là, qui ne les ont pas développées de soi, mais les ont importées de l'Europe et de l'Occident. Et pourtant nous pourrions penser, si vous préférez, combien il est difficile de faire comprendre aux autres (une fois admis que nous le demandons) ce dont nous nous occupons.

Pourquoi est-ce si difficile ? Parce que manquent, presque toujours, les présupposés nécessaires. Il est vain, par exemple, de parler de la *Philosophie de la Liberté*, à celui qui est encore immergé dans l'âme rationnelle-affective (J'ai écrit : *La philosophie de la liberté* « de manière à pouvoir rendre compte à n'importe quel mathématicien du cours de ma recherche, et sans donner de valeur aucune à l'éventuelle approbation de la voie en direction de la spiritualité qui pût venir de la part des milieux spirites ou pseudo-mystiques. De cette partie, il est facile d'obtenir des agréments, pourvu qu'on parle du spirituel de façon vague, en évitant au contraire méticuleusement la voie que dans ce lieu [dans *La philosophie de la liberté*] j'avais cherché à parcourir. Moi je progressais en cherchant certitude et assurance pour le spirituel, et le consensus m'était absolument indifférent de la part de tous ces grands bavards qui prennent parti pour le « spirituel », en partant de sous-bassements mystiques confus ») (8).

Ce qui vaut, à plus forte raison, pour celui qui est encore immergé dans l'âme sensible, mais aussi pour celui qui a mûri, en effet, l'âme consciente, mais une âme consciente hypothéquée, prise au piège et mortifiée par le matérialisme.

Morale de la fable : tous ceux qui parlent de la réalité de l'esprit n'en parlent pas à la manière de l'âme consciente, tandis que ceux qui parlent à la manière de l'âme consciente, ne parlent pas de la réalité de l'esprit.

« Au milieu de cette vie germante de l'âme consciente qui surgissait progressivement, pour ces peuples tombe le contenu chrétien. Ils le ressentirent comme une vie qui surgit dans l'âme, non pas comme quelque chose de donné de l'extérieur » (p.218).

Qu'est-ce que cela signifie que ces peuples sentirent un tel contenu « comme une vie qui surgit dans l'âme non pas comme quelque chose de donné de l'extérieur » ? Nous l'avons dit : qu'ils le ressentirent comme immanent, et non pas comme transcendant.

N'offrîtes-vous jamais à votre aimée une graine de rose, au lieu d'une rose ? Je ne crois pas, parce que la rose est belle et parfumée et la graine pas.

Eh bien, mettez à la place de la rose l'âme rationnelle-affective, ou bien la culture gréco-romaine, et à la place de la graine, l'âme conscience, dont l'aube point, ou la culture des peuples provenant du Nord-Est, et vous verrez non seulement que les comptes sont justes mais que l'irruption de la seconde ne pouvait pas apparaître, aux yeux de la première, autrement qu'une « invasion barbare ». Celui qui sait quelque chose de la « direction spirituelle de l'être humain et de l'humanité » (9) sait pourtant que lorsqu'est donnée une nouvelle impulsion à l'évolution, il y a toujours des âmes prêtes à l'accueillir, d'autres qui la repoussent, et d'autres encore qui la déforment ou la corrompent. Ce qui, du point de vue gréco-romain, a été une « invasion barbare », du point de vue spirituel a été, au contraire, l'ensemencement dans la culture européenne d'une stimulation qui a fleuri plus tardivement, par exemple, dans la philosophie classique allemande, en tant que philosophie de l'immanence.

(Jürgen Misch écrit : « Dans ce puissant drame de l'histoire, qu'en écoliers nous apprenons à définir comme la période des « invasions barbares », les Lombards apparaissent en scène au dernier acte, et précisément en l'an 568 ap.J.-C., à savoir, quand ils envahissent l'Italie. Dans leurs dos se trouvaient déjà mille ans de migrations, une très longue période de temps dans laquelle, depuis l'extrême Nord scandinave, ils firent leurs premiers pas vers le bassin de l'Elbe, la Bohême, la Hongrie, où ils construisirent villages et habitations, pour ensuite arriver en Lombardie, la terre qui porte encore aujourd'hui leur nom, où ils atteignirent le maximum de leur splendeur (...) Aucune

rencontre entre culture germanique et culture classique ne fut plus fructueuse et dense de signification pour le développement de la civilisation occidentale (c'est ici en fait qu'elle a ses racines), ni aucun pays d'Europe ne joua, pendant une période aussi longue un rôle de mêmes importance et intensité dans le champ culturel et économique comme l'Italie septentrionale sous les Lombards » (10).)

Un jour je me rendis chez Massimo Scaligero en amenant avec moi des amis. Il nous fit nous installer, et il s'assit ensuite comme toujours à son bureau. Moi, je pensais que mes amis commenceraient à parler ; eux pensaient que moi je parlerais ; ainsi pendant un moment, il y eut un silence embarrassant. Scaligero le rompit. Et savez-vous ce qu'il dit ? Il dit : « Notre vie est la vie de l'immanence absolue ».

Telle était la disposition d'âme avec laquelle ces populations s'approchèrent de l'Empire romain et de tout ce qui avait rapport avec lui. C'était l'attitude de l'arianisme face à l'athanase. Une profonde opposition intérieure surgissait dans l'évolution historique du monde » (p.219).

Le texte du *Credo* (qu'on a appelé « symbole de Nicée-Contantinople) fut établi en 325, par le Concile de Nicée.

Il y avait alors en cours une violente dispute entre le théologien égyptien Arius (256-336) et le patriarche d'Alexandrie d'Égypte Athanase (295-376) sur le problème de la *Trinité* et sur celui, en particulier de la soi-disant succession de l'*Esprit Saint*.

Arius, soutenait que l'*Esprit Saint* procède du *ex Padre per Filium*, c'est-à-dire *du Père au travers du Fils*, alors qu'Athanase soutenait qu'il procède *ex Padre Filioque*, c'est-à-dire *du Père et du Fils*. (À la rubrique *Filioque*, le *Dictionnaire encyclopédique de l'Orient chrétien* dit : « Phrase ajoutée au *credo* dit de *Constantinople* qui parle de la procession de l'Esprit Saint du Père « et du Fils ». La problématique du Filioque est double ; l'*ajout* au credo de la part de la seule Église latine et la *doctrine* » (11).) Il résulte clairement qu'en adoptant la formulation *ex PadreFilioque*, on rapproche le *Fils* du *Père*, en l'éloignant, dans la même mesure, de l'*Esprit Saint*, tandis qu'en adoptant la formulation *es Padre per Filium*, on localise le *Fils* exactement au milieu, entre le *Père* et l'*Esprit Saint*.

Toutefois, la formulation d'Arius comportait le risque de subordonner le *Fils* au *Père*, et de mettre ainsi en danger la nature *triunitaire* du Dieu Chrétien.

Je ne peux pas approfondir ici la question, mais il ne vous sera pas difficile, si vous voulez en savoir plus, de repérer les textes opportuns (12).

Ce qui importe de toute manière, c'est d'observer la chose non pas du point de vue théologique (oriental et occidental) de l'âme rationnelle-affective, mais de celui scientifico-spirituel de l'âme consciente.

Que signifie, de ce point de vue, le *Filioque* ? Il signifie rapprocher l'âme rationnelle-affective de l'âme sensible, en l'empêchant ainsi de servir de *trait d'union* [en français dans le texte *ndt*] entre l'âme sensible et l'âme consciente ou entre la transcendance et l'immanence.

Du point de vue scientifico-sprituel, est en effet immanent ce qui est conscient et est transcendant ce qui est inconscient ; et est conscient tout ce qui vit dans la sphère éveillée du penser (« *Amor*, *che nella mente mi ragiona* [Amour qui dans l'esprit [mental] me raisonne], alors qu'est inconscient tout ce qui vit dans la sphère rêveuse du sentir et dans celle dormante du vouloir.

Quelle est donc la bonne nouvelle ? C'est que tout ce qui est inconscient peut être rendu conscient ou que le transcendant peut être rendu immanent.

Nous savons, en effet, que le Soi spirituel (relié à l'*Esprit Saint*) est transcendant par rapport à l'ego, que l'Esprit de vie (relié au *Fils*) est transcendant par rapport au Soi spirituel, que l'Homme spirituel (relié au *Père*) est transcendant par rapport à l'Esprit de vie, mais nous savons aussi que partant de l'ego, nous pouvons développer le Soi spirituel, et transformer ainsi le transcendant en immanent (en passant de cette manière de la cinquième à la sixième époque post-atlantéene).

« Dans l'âme consciente extérieure à l'être humain, des Romains et des Grecs, agit tout d'abord l'entité divino-spirituelle ne s'étant pas unie complètement avec la vie terrestre, mais rayonnant seulement en elle de l'extérieur. Dans l'âme consciente qui point à peine des Francs et des Germains, et ainsi de suite, agissait seulement faiblement encore ce qui dans le divino-spirituel pouvait s'unir à l'humanité.

Une première conséquence en fut que le contenu chrétien vivant dans l'âme consciente qui flottait au-dessus de l'être humain, se répand dans la vie ; le contenu relié avec l'âme resta au contraire dans l'intériorité de l'être humain comme stimulation, comme impulsion, et attendit son développement qui pouvait survenir seulement quand eût été atteint un certain stade du développement de l'âme consciente » (p.219)

Dans l'âme de conscience extérieure des romains et des Grecs, le « contenu chrétien » vivant dans l'âme consciente qui flottait au-dessus de l'être humain, se répand dans la vie, alors que « Dans l'âme consciente qui point à peine des Francs et des Germains, et ainsi de suite », un tel contenu relié avec l'âme humaine, resta dans l'intériorité de l'être humain comme stimulation, comme impulsion, et attendit son développement qui pouvait survenir seulement quand eût été atteint un certain stade du développement de l'âme consciente.

Dans le premier cas, le « contenu chrétien » fut donc extériorisé, réifié et institutionnalisé, tandis que dans le second il resta dans l'intériorité, en servant de levier pour le développement de l'âme. Nous nous sommes déjà référés, à ce sujet à la Réforme (« L'affirmation de Luther d'un rapport seulement intérieur de la foi avec le monde spirituel naît du non être lié avec le monde extérieur ») (13) et à la philosophie classique allemande, mais encore plus qu'à celles-ci, nous devrions nous référer à Goethe et au goethéanisme.

Voyez-vous, Goethe parle peu du Christ, mais autant il en parle peu autant c'est le Christ qui parle à travers lui. Le Christ ne parle pas de Soi (comme fait l'ego), mais du monde.

Je sais bien qu'on a l'habitude de parler de Goethe comme d'un païen, et non d'un chrétien. Ce qui compte, cependant, ce n'est pas ce qu'il dit *de lui*, mais plutôt ce qui en agissant *en lui*, lui a permis de poser les bases d'une conception scientifico-spirituelle de la nature.

(Pour la vérité, non seulement compte peu ce qu'on dit de lui, mais aussi ce que Goethe dit de lui. Rappelez-vous le dernier de ces vers dédiés à une « Dame divine » que je vous lus un soir [lettre du 9 novembre 1924] ? « Je me protège et dissimule en moi ta douce lumière ».)

« La période à partir des premiers siècles chrétiens et au-delà, jusque dans l'époque d'évolution de l'âme de conscience, est telle qu'en elle domine dans l'humanité, comme une vie spirituelle déterminant un contenu spirituel avec lequel l'être humain ne peut s'unir en connaissant. C'est pourquoi il s'y unit extérieurement; l'explique et réfléchit jusqu'à ce point les forces de l'âme ne sont pas suffisantes à établir la connexion cognitive » (p.219).

Pensez à la doctrine des « trois Âges » de Joachim de Flore (1130- env.1202) : le premier, lié à l'*Ancien Testament*, c'est l'âge du *Père* ; le seconde, lié au *Nouveau Testament*, c'est l'âge du *Fils* ; le troisième c'est l'âge de l'*Esprit Saint* (il est superflu de dire qu'on peut les faire respectivement correspondre, quand bien même non chronologiquement, à l'âge de l'âme sensible, à l'âge de l'âme rationnelle-affective et à celui de l'âme consciente).

Qu'est-ce que cela veut donc dire qu'à partir des premiers siècles chrétiens, jusque dans l'époque de l'évolution de l'âme consciente, « domine dans l'humanité, comme une vie spirituelle déterminant un contenu spirituel avec lequel l'homme ne peut s'unir en connaissant » ? Cela veut dire, comme pourrait le symboliser le *Filioque*, que l'âge du *Fils*, ne s'étant pas pleinement différencié de celui du *Père*, fait obstacle à l'événement du troisième : à savoir, de l'âge dans lequel l'être humain peut justement s'unir, en connaissant, à l'*Esprit Saint* ou à « l'Esprit de Vérité ».

« Jusqu'à quand — demande-t-on dans une « *noterella* » de l'« *Osservatorio spirituale* » — pourrat-on manœuvrer habilement entre le Vieux et le Nouveau Testament, en opposant l'immanence (la

liberté) à la transcendance (à la loi) des religions monothéistes (non-triunitaires), et la transcendance (la Loi) à l'immanence (à la liberté) de la spiritualité laïque ? » (14).

Écoutez ce qu'écrit Berdiaev (qui, à l'instar, comme dit Dante, de « *l'abbé calabrais Joachim* », préfigure l'avènement d'une « troisième époque », en tant qu'époque de la religion de l'Esprit Saint, de la liberté, de la créativité) : « La philosophie moderne, à partir de Descartes, dans un certain sens, a été plus chrétienne que la philosophie scolastique médiévale. Dans cette dernière, le christianisme n'était pas encore pénétré de la pensée et ne l'avait pas encore régénéré ; nonobstant tout se traitait encore à partir de la philosophie grecque antique pré-chrétienne. Et la société médiévale était encore pré-chrétienne. Dans la philosophie moderne, le Christianisme pénètre dans la pensée, et celui-ci rencontre une expression dans le transfert du rôle central du Cosmos à l'être humain, dans le dépassement de l'objectivisme et du réalisme naïfs, dans la reconnaissance du rôle créateur du sujet, dans l'abandon du naturalisme dogmatique. Kant est un philosophe très chrétien, beaucoup plus chrétien que Thomas d'Aquin. La philosophie chrétienne est la philosophie du sujet et non de l'objet, du « je » et non pas du monde ; une philosophie qui exprime dans la connaissance la rédemption du sujet homme par le pouvoir de l'objet nécessité » (15).

C'est vrai qu'il a tort d'affirmer que « Kant est un philosophe très chrétien », étant donné qu'une « science » (non pas une « philosophie ») chrétienne, ne doit pas être une science « du sujet et non de l'objet », « du « je » et non pas du monde », mais plutôt une science du sujet et de l'objet, du Je et du monde, de la liberté et de la nécessité, mais il a raison d'affirmer qu'avec l'avènement de la modernité « le Christianisme pénètre dans la pensée », et qu'il y pénètre, ajoutons-nous, justement grâce à l'Esprit Saint.

Le fait est que le « contenu chrétien », au cas où il n'entre pas dans la pensée, ainsi au lieu de devenir un « pensant » (comme l'âme consciente le veut), il reste alors un « pensé » (comme le veut l'âme rationnelle-affective) : c'est à dire, « matière » ou « objet », pour un aspect, de foi et, pour l'autre, d'apprentissage et d'exégèse infinie et « juridique ».

Steiner dit justement que le contenu spirituel auquel il peut s'unir, extérieurement, mais non pas en connaissant, l'être humain le déploie, dans la conviction que « les forces de l'âme ne sont pas suffisantes à établir le lien cognitif ».

« L'être humain distingue entre le champ auquel la connaissance arrive, et celui auquel elle n'arrive pas. Le renoncement prévaut à activer des forces animiques qui sélèvent, en connaissant, au monde de l'esprit « (p.219).

Steiner dit : « L'être humain distingue entre le champ auquel la connaissance arrive, et celui auquel elle n'arrive pas ». Nous savons cependant que là où la connaissance représentative n'arrive pas, arrive celle imaginative, que là où la connaissance imaginative, arrive celle inspirative, et que là où n'arrive pas la connaissance inspirée, arrive celle intuitive (Paul écrit : « Et je prie pour que votre amour abonde encore et de plus en plus en connaissance et en toute clairvoyance » — **Phil. 1**, 9). Les limites existent, mais sont franchissables. Tout est donc dans le fait de ne pas muter un état de « fait » (historique) en un état « de droit » (métahistorique ou ontologique), en faisant des limites de la conscience ordinaire les limites de la conscience humaine toute entière.

« Et ainsi arrive l'époque, au tournant du dix-septième au dix-huitième siècles, dans laquelle n'existent plus les forces animiques dirigeables sur l'esprit, on se détache carrément de ce ceux-ci avec la connaissance. On commence à vivre uniquement dans les forces animiques qui sont dirigées vers la réalité perceptible aux sens. Les forces de connaissances deviennent obtuses pour ce qui est spirituel, spécialement au dix-huitième siècle » (pp.219-220).

Remarquez le paradoxe : « Les forces de connaissance deviennent obtuses pour ce qui est spirituel, spécialement au dix-huitième siècle », à savoir au siècle de Voltaire (1694-1778), d'Alembert (1717-1783) et de l'*Encyclopédie* : bref, au siècle des Lumières.

J'ai déjà rappelé, à une paire d'occasions, le ballet *Excelsior*, mais je ne sais pas si je vous ai dit que relient entre elles les onze scènes qui le composent, une ballerine vêtue de blanc qui est la « lumière » et une autre vêtue de noir qui est la « ténèbre ».

Toutes les fois que la science et la technique triomphent, la ballerine blanche, qui représente la « civilisation » et le « progrès », exulte tandis Que la ballerine noire, qui représente l'« obscurantisme se désespère.

Celui qui connaît cependant de Steiner, *La chute des esprits des ténèbres*, sait que c'est exactement le contraire qui est vrai : à savoir que c'est la « ténèbre », et non pas la « lumière », à promouvoir un progrès du genre (« Dans le monde, non seulement on a une opinion différente, mais à de nombreux égards c'est une opinion carrément contraire à ce que la science de l'esprit doit annoncer comme une vérité ») (16).

Avec cela, je n'entends pas dire, que cela soit clair, que nous devrions renoncer aux bénéfices du progrès matériel, mais que nous devrions savoir comment sont réellement les choses, si nous voulons dominer tout ce que nous offre un tel progrès, et ne pas en être dominés.

J'ai appelé votre attention, il y a peu, sur ce que l'on dit du Baptiste, dans le *Prologue* de l'Évangile de Jean : « Qu'il n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage de la lumière. La lumière, celle vraie, qui illumine tout être humain, venait dans le monde », en faisant remarquer qu'il est d'autant précisé que la lumière « qui illumine tout homme » est « celle vraie » qu'il y en a une fausse.

Et quelle lumière pourrait-elle être plus fausse que celle dont se revêt (artificiellement) la ténèbre ? (« Qu'est-ce que la lumière ? C'est quelque chose qui s'effrite, et la lumière qui s'effrite c'est l'électricité. Ce que nous connaissons comme électricité c'est la lumière qui se détruit-elle-même au sein de la matière » (17).)

Un recueil des poésies de Novalis est intitulé: *Hymne à la nuit* (18). Mais pourquoi à la nuit, — pourrait se demander (avec déconvenue) un défenseur des Lumières — et non pas au jour ? parce que c'est la nuit qu'il y a le vrai jour, tout comme c'est dans la ténèbre qu'il y a la vraie lumière (celle du Soleil de Minuit »). « En Lui était la vie —, dit en effet Jean — et la vie était lumière des hommes. Et la lumière resplendit entre les ténèbres ; mais les ténèbres ne l'ont pas reçue ». Nous ne devons donc pas nous contenter de la lumière qui resplendit dans la lumière (dans la conscience ordinaire), mais rechercher, en partant de celle-ci, « la lumière qui resplendit dans les ténèbres » : ce qui revient à dire, la conscience imaginative, qui resplendit entre les ténèbres du rêve, la conscience inspirée, qui resplendit parmi les ténèbres du sommeil, et celle intuitive, qui resplendit dans les ténèbres de l'état de *transe* de coma ou de mort.

« Les penseurs perdent le contenu spirituel dans leurs idées. Dans l'idéalisme de la première moitié du dix-neuvième siècle les idées elles-mêmes, vidées d'esprit, sont présentés comme contenu créatif de l'univers. Ainsi chez Fichte, Schelling, Hegel; sinon on fait allusion à en suprasensible qui se volatilise parce qu'il est privé d'esprit. Ainsi chez Spencer, John Stuart Mill et autres. Les idées sont mortes si elles ne recherchent pas l'esprit vivant » (p.220).

Comme vous voyez, nous devons prendre les justes distances, non seulement des Lumières, mais aussi de l'idéalisme et de ses plus hauts et nobles représentants.

Nous le savons désormais : une chose est de considérer *l'esprit comme une idée*, c'en est une autre de considérer *l'idée comme un esprit* ( une entité ou bien un être spirituel).

Ce n'est pas par hasard que de Hegel, considéré par Steiner comme « le plus grand philosophe du monde », soit sorti Marx : c'est-à-dire que ce n'est pas par hasard que de l'idéalisme le plus pur soit sorti le plus pur matérialisme (pour ne pas dire « crasseux »).

Il ne pouvait d'ailleurs pas en en aller autrement, puisque la forme de l'idée ou bien on la remplit de la substance vivante de l'esprit ou bien on la remplit de la substance morte de la matière (le reste c'est de ma camelotte).

« Le regard spirituel doit désormais être perdu pour l'esprit.

Une « continuation » de l'antique connaissance spirituelle n'est pas possible. Les forces de l'âme, avec le déploiement en elles de l'âme consciente, doivent tendre à une liaison élémentaire renouvelée, immédiatement vivante, avec le monde de l'esprit. L'anthroposophie veut être ce désir ardent.

Dans la vie spirituelle de notre époque justement les personnalités dirigeantes sont les premières à ignorer ce que veut l'anthroposophie. Et avec ceci sont encore retenus de vastes cercles des hommes qui les suivent. Les personnalités dirigeantes vivent dans un contenu d'âme qui s'est complètement déshabitué à l'utilisation des énergies spirituelles. Pour elles, c'est comme si l'on voulait exhorter à se servir d'un organe paralysé. Dans la période du sixième siècle jusqu'à la seconde moitié du dix-neuvième les facultés supérieures de connaissance furent en effet paralysées. L'humanité en resta absolument inconsciente ; elle considéra même l'usage unilatéral de la connaissance directe au monde des sens comme un pas en avant spécial » (p.220).

Il serait souhaitable certainement que les actuelles « personnalités dirigeantes » n'ignorassent point « ce que veut l'anthroposophie », mais il serait encore plus souhaitable que ne l'ignorassent point tous ceux qui se réclament, d'une manière ou d'une autre, de l'enseignement de Steiner. Ne pensez pas que celle-ci soit une médisance de ma part. Vous rappelez-vous ce que disait Steiner, dès 1918 ? Je vous le relis : « Comprendre au fond de sa propre âme la science de l'esprit c'est à de multiples égards tout à fait différent de tout ce qu'imaginent beaucoup de ceux qui comptent sur leur appartenance au mouvement anthroposophique » (19).

(En octobre de 1917, il avait aussi dit : « Excusez-moi si je le dis, mais peu de ceux qui se reconnaissent dans la science de l'esprit ont une vraie idée du sérieux et de l'importance de ce que doit être la science de l'esprit »(20).)

Lisons à présent les maximes.

- 180) « Grecs et Romain sont les peuples particulièrement disposés au développement de l'âme rationnelle ou affective. Ils portent à son accomplissement ce stade de l'âme. Mais ils n'ont pas en eux les germes pour progresser en ligne droite vers l'âme consciente. Leur vie animique s'épuise dans l'âme rationnelle ou affective ».
- 181) « Au surgissement du Christianisme jusqu'au développement de l'âme de conscience domine tout de suite un monde spirituel qui ne s'unit pas avec les forces animiques de l'être humain. Celles-ci « expliquent » ce monde, mais ne le vivent pas ».
- 182) « Chez les peuples qui avancèrent depuis le Nord-Est, avec ce qu'on a appelé les « grandes invasions » contre l'Empire romain, vit une compréhension du cœur de l'âme rationnelle ou affective. Par contre se forme en eux l'âme consciente, localisée dans cet élément du cœur. La vie intérieure de ces peuples attend que soit de nouveau possible une pleine union de l'âme avec le monde de l'esprit ».

## **Notes:**

- (1) R. Steiner: La chute des esprits des ténèbres Antroposopfica, Milan 1997, p.153.
- (2) F. Nietzsche: Sur l'utilité et le préjudice de l'histoire pour la vie Adelphi, Milan 2009, p.3.
- (**3**) *Ibid.*, p.27.
- (4) *Cfr.* Francesco Giorgi: *De la Trinité*, 30 juin 2006; *encore sur la Trinité*, 1<sup>er</sup> septembre 2006; *Pentecôte*, 21 septembre 2006; *L'Esprit Sainte et la Vierge Sophia*, 10 décembre 2006. Tous ces articles sont traduits en français sous l'intitulé FG300606; FG010906; FG210906; FG101206 et disponibles soit sur le site de l'IDCCH.be, soit directement auprès du traducteur: <a href="mailto:daniel.kmiecik@dbmail.com">daniel.kmiecik@dbmail.com</a>, *ndt*]
- (5) R. Steiner: Anthropologie scientifico-spirituelle Antroposofica, Milan 2009, Vol. II, pp.123-124.

- (6) R. Steiner: Évolution de l'humanité et connaissance du Christ. L'Évangile de Jean Antroposofica, Milan 2013, p.79.
- (7) Catéchisme de l'Église catholique Librairie Éditrice vaticane, Cité du Vatican 2005, p.222.
- (8) R. Steiner: Les limites de la connaissance de la nature Antroposofica, Milan 1979, pp.53-54.
- (9) Cfr. R. Steiner: La direction spirituelle de l'être humain et de l'humanité Antroposofica, Milan 1975.
- (10) J. Misch: le royaume lombard d'Italie EURODES, Rome 1979, pp.7-8.
- (11) Cfr. Dictionnaire encyclopédique de l'Orient chrétien Pontificio Istituto Orientale, Rome 2000.
- (12) Il est possible de repérer certains titres dans les biographies qui accompagnent les articles de la note 4.
- (13) R. Steiner: La chute des esprits des ténèbres, p.101.
- (14) Cfr. La petite note du 19 janvier 2007 : ospi.it.
- (15) N. Berdiaev: Autobiographie spirituelle Jca Book, milan 2006, p.105.
- (16) R. Steiner: : La chute des esprits des ténèbres, p.35.
- (17) R. Steiner : Le Christianisme ésotérique et la conduite spirituelle de l'humanité Antroposophica, Milan 2010, p.63
- (18) Cfr. Novalis: Hymne à la nuit Guanda, Milan 1980.
- (19) R. Steiner: Exigences sociales des temps nouveaux Antroposofica, Milan 1971, p.243.
- (20) R. Steiner: : La chute des esprits des ténèbres, p.48.

## Maximes 183/184/185

Nous voici arrivés à la dernière lettre, intitulée : **De la nature à la sous-nature** (12 avril 1925). Avant de commencer la lecture, permettez-moi de faire une paire de considérations à caractère général. Voyez-vous, dans ces mêmes années où naissait l'anthroposophie, à savoir « une voie de la connaissance qui voudrait mener le spirituel qui est dans l'être humain au spirituel qui est dans l'univers » (maxime 1), naissent, d'une part, la psychanalyse, qui conduit « le spirituel qui est dans l'être humain » à la subconscience et, de l'autre, la physique moderne, qui conduit « le spirituel qui est dans l'être humain » à la sous-nature. (Emilio Segré écrit : « Une série dramatique de découvertes dans la dernière décennie du 19ème siècle, certaines absolument inattendues comme la radioactivité, ouvrirent les portes au monde de l'atome ») (1).

Eh bien, n'est-il pas significatif que justement au moment où, grâce à Steiner, s'ouvre une voie qui voudrait conduire du je inférieur (de l'ego) au Je supérieur (au Soi spirituel) et de la nature à la supra-nature, il s'en ouvre deux autres qui mènent à l'opposé de l'humain au sous-humain et de la nature à la sous-nature ?

Pensez, en ce qui concerne la physique, à la « mécanique quantique ». Gino Segré écrit : « Planck avait découvert qu'on devait admettre que les objets réchauffés émettent et absorbent des radiations en paquets discrets d'énergie plutôt que selon un flux continu, comme on avait toujours pensé. Il appela ces paquets *quanta* » (2).

Mais qu'avons-nous vu la fois passée (lettre du 5 avril 1925) ? Que la lumière est quelque chose qui « s'effrite », que « la lumière qui s'effrite c'est l'électricité », et que « ce que nous connaissons comme électricité, c'est la lumière qui se détruit elle-même au sein de la matière » (tout ce qui vaut pour la lumière vaut aussi pour le penser : celui-ci aussi, en effet, « se détruit lui-même au sein de la matière » [au système neuro-sensoriel], en se transformant ainsi, comme nous l'avons vu, de continu en discret).

Les « paquets » ou les « quanta » de lumière dont parle Planck (les « photons ») sont donc le résultat non pas de la lumière qui vit, mais de la lumière qui meurt et qui, en mourant, à l'instar de notre corps physique, se décompose ou se « désagrège ».

(Celui qui a présent à l'esprit, comme l'affirme Steiner, que les âges de l'être humain sont des « organes de connaissance », par lesquels ce qui est possible de connaître, disons, à 50 ans, c'est impossible de le connaître, que sais-je, à 30 ans, celui-là trouvera intéressant de savoir, selon ce qu'écrit Gino Segré, que « le jeune âge de ses protagonistes principaux » est « une caractéristique surprenante » de la révolution quantique, au point que, « dans les deux années 1927-28 », alors que « la mécanique quantique se développe, le groupe de Göttingen leur avait donné pour plaisanter le nom de *Knabenphysique* (la physique des gamins) » : les *leaders*, en effet « semblaient tous des *Knaben*, des gamins tous plus jeunes les uns que les autres : Pauli, Heisenberg, Dirac » (3). Pensez, une fois encore, à un *puzzle*. Celui qui le crée part de l'un (d'une figure) et arrive au multiple (aux pièces dans lesquelles il l'a divisée) ; celui qui en joue part, au contraire, du multiple (des morceaux) et arrive à l'un (à la figure). Une chose donc, est la figure de départ, non découpée (« continue »), autre est la figure d'arrivée, assemblée (« discrète »).

Eh bien, qu'arriverait-il si l'on ne connaissait pas le premier de ces deux processus, celui qui va de l'un au multiple ? Il arriverait justement ce qui arrive quand on croit, comme fait la mécanique quantique, que les photons font la lumière, et non pas que la lumière, en désagrégeant, fait les photons, et que les « quanta » ont à faire avec la vie, et non pas avec la mort.

Deux mots encore sur la « technique », à partir du moment où c'est de celle-ci que traite la lettre. Max Horkheimer écrit : « Alors que l'être humain devient très habile dans ses calculs tant qu'est en jeu le choix des moyens, son choix des fins, autrefois en rapport avec la foi en une vérité objective, est devenu privé d'intelligence » (4).

Autrefois, on distinguait la science de la technique, en subordonnant celle-ci à celle-là, tandis qu'aujourd'hui on parle de « technoscience ». Cela démontre que l'esprit *utilitariste* de la technique a pris désormais l'avantage sur celui cognitif de la science (« Les vrais sages — dit Goethe —

demandent quelle valeur a la découverte en soi et en rapport aux autres découvertes, sans se soucier de l'utilité, à savoir de l'application de celle-ci aux choses connues et aux nécessités de la vie » (5). Celle-ci serait un bonheur que l'on veillât à tout ce qui est utile au corps, à l'âme et à l'esprit, alors que c'est un malheur quand on pense, matériellement, à ce qui est seulement utile au corps. Commençons à présent à lire.

« On a l'habitude de dire que l'ère philosophique ayant été dépassée, au milieu du 19ème siècle, est née l'époque des sciences. Et on dit aussi que l'ère scientifique continue aujourd'hui encore ; en même temps beaucoup affirment qu'on a retrouvé la voie vers des entreprises philosophiques données.

Tout cela correspond aux voies de la connaissance que les temps modernes ont fréquentées, mais ne correspond pas aux voies de la vie. Avec ses représentations, l'être humain vit encore dans la nature, même s'il transpose son penser mécanique dans la conception de la nature. Mais avec sa vie volontaire, il vit dans la mécanique du procéder technique, et sur une échelle aussi vaste qui, depuis un bon bout de temps, en a déjà reçu une couleur entièrement nouvelle » (p.222).

Gardons présent à l'esprit que la *révolution scientifique* (qui va, grosso modo, de 1473 — année de la naissance de Copernic — à 1642 — année de la mort de Galilée), est en premier lieu une *révolution de la pensée*, alors que la *révolution industrielle* (qui va, environ de 1760 à 1830) est en premier lieu une *révolution de la volonté*.

Faisons attention ensuite à cette affirmation : « Mais avec sa vie volontaire, il vit dans la mécanique du procéder technique ».

Une chose est, en effet, la mécanique en tant que fait théorique (de la pensée), une autre la mécanique en tant que fait pratique (de la volonté).

Écoutez ce que dit encore Horckeimer : « L'ingénieur est peut-être le symbole de notre époque. Pour celui-ci, il ne s'intéresse pas à comprendre les choses pour l'amour d'elles ou par amour d'une vision profonde du monde, au contraire seulement pour pouvoir les insérer dans un schéma, peu importe combien étranger à leur structure intime. Et ceci vaut autant pour les êtres vivants que pour les choses inanimées. Dans le mental de l'ingénieur, l'esprit de l'industrialisme rencontre son expression dans sa forme la plus fonctionnelle. Sous sa gouvernance, toujours orientée sur un but bien précis, les êtres humains seraient réduits à la condition d'un agglomérat d'instruments sans un objectif qui leur fut propre ».

Ne croyiez pas, je vous le recommande, que j'entende avec ceci repousser l'ingénierie, parce que celle-ci est au contraire l'une des rares choses qui fonctionnent encore, pourvu qu'elle s'occupe de la sphère inorganique et non pas de celle organique (comme le font au contraire l'ingénierie génétique et les biotechnologies).

Je vous lis, à ce propos, des passages d'un article publié par « L'Observatoire spirituel (ospi.it) » : « Au cours du 19ème siècle, alors que la technique s'est mise à relâcher son lien traditionnel et monogamique avec la science et à instaurer une sorte de *ménage à trois* [en français dans le texte, *ndt*] avec l'économie, est advenue la « révolution industrielle », mais est advenu aussi le début du processus qui retire le non-être de la pensée à la chaude volonté de l'être humain, pour en faire le véhicule de la froide volonté de cette entité spirituelle-là qui « habite » le monde inorganique. « Ç'a été la « machine » — affirme Panfilo Gentile — à produire la « révolution industrielle » ». Mais autant la machine a pu remplacer l'homme dans le travail, autant elle a exploité l'énergie de la nature inanimée : des « cadavres » végétaux, dans le cas du charbon ; des « cadavres animaux », dans celui du pétrole.

Les capitalistes se sont donc illusionnés, comme il arrive à tout « apprenti sorcier », de pouvoir dominer avec leur volonté la force de la « sous-nature » agissant au travers de la machine. « Le capital — écrit Emanuele Severino — tend à se servir de la technique pour augmenter le profit ; la technique tend au contraire toujours plus à se servir du capital pour augmenter la quantité de puissance à la disposition de l'homme ».

Mais une telle puissance est-elle vraiment « à la disposition de l'homme » ? Ou bien n'est-ce pas plutôt l'homme, au jour d'aujourd'hui, à être « à la disposition » d'une telle puissance ? Le même Severino reconnaît que « la technique est en train de se mettre au centre et à la gouvernance de notre civilisation parce que les grandes énergies de la pensée et de la vie de la tradition occidentale sont en train de se retirer aux marges ». Il ne s'agit aucunement, en tout cas, d'être « en faveur » ou « contre » la technique (ou de la modernité), mais au contraire de s'engager à restituer à la pensée cette vie-là et cette énergie que la « tradition occidentale » a désormais perdues. De ce point de vue, celui de la « technocratie » est un véritable défi à le pensée (le défi d'une nature inanimée et riche « d'énergie » à une pensée inanimée et pauvre « d'énergie »). Sur le plan historique et culturel, la technocratie, par son caractère extensif et intensif, représente un phénomène totalement nouveau, et justement en tant que telle elle ne se prête pas à être comprise et dominée par aucune énergie provenant du passé. Si les « grandes énergies de pensée et de vie de la tradition occidentale » comme dit Severino — sont en train de se retirer « aux marges » c'est parce qu'elles sont déjà mortes depuis longtemps. Tout espoir, donc, ne peut être placé que dans une pensée absolument nouvelle, dans une pensée qui se révèle capable de puiser à la « supra-nature » l'énergie qui lui est nécessaire pour comprendre et dominer celle de la « sous-nature », et mettre ainsi vraiment la puissance de la technique « à disposition de l'être humain » » (6).

« Si l'on veut comprendre la vie humaine, il faut avant tout la considérer de deux côtés. Des précédentes vies terrestres, l'être humain apporte avec soi la faculté de se faire des représentations du cosmique qui agit depuis la périphérie de la Terre et de celui qui agit dans la sphère terrestre. Il perçoit avec les sens le cosmique actif sur la Terre et au moyen de son organisation de la pensée, il pense le cosmique qui de la périphérie de la Terre agit sur elle. Au moyen du corps physique, l'être humain vit ainsi dans le percevoir ; au moyen de son corps éthérique, dans le penser.

Ce qui advient dans son corps astral et dans son je agit dans les régions plus cachées de l'âme. C'est actif par exemple dans la destinée. Mais au début cela ne doit pas être recherché dans les vicissitudes compliquées du destin, mais dans les processus simples et élémentaires de la vie. L'être humain se relie avec certaines forces terrestres, en orientant son organisme entre elles. Il apprend à se tenir debout et à marcher; avec les bras et les mains il apprend à se localiser dans les forces terrestres.

Ces forces n'agissent pas cependant à partir du Cosmos ; elles sont simplement terrestres. En réalité rien de tout de ce qu'expérimente l'être humain n'est abstraction. Mais puisqu'il ne discerne pas d'où lui provient l'expérience, il construit des abstractions d'idées relatives à une réalité » (pp.222-223).

Quand j'avais environ trente ans et que j'avais commencé depuis peu à peindre, il m'arriva de faire une expérience singulière. J'étais en train de feuilleter un ouvrage sur l'abstrait, quand me tomba sous les yeux un tableau du peintre français Robert Delaunay (1885-1941), pratiquement pareil à celui que j'avais peint, moi. Entendons-nous bien, la sienne était une œuvre d'art, alors que mon tableau n'était qu'une « croûte ». L'image était la même, quoi qu'il en soit. La chose me frappa d'autant que je me mis à penser d'en finir par ne plus peindre (au grand soulagement de tous). Je me disais : « Si j'avais retiré un élément quelconque de la réalité, que sais-je, un panier de fruits ou un paysage, je pourrais encore le comprendre, mais comment est-il possible qu'une image abstraite résultât pratiquement égale, dans la forme et les couleurs, à celle réalisée par un autre ? » Je me mis à enquêter, jusqu'à ce que je tombasse sur un essai intitulé : *Le symbolisme des arts figuratifs*, dans lequel l'auteure, la psychanalyste jungienne Aniela Jaffé, soutenait que les peintures abstraites (comme celles, par exemple de Jackson Pollock) « se révèlent des images plus ou moins exactes de la nature même, et expliquent une ressemblance incroyable avec la structure moléculaire des éléments naturels, organiques et inorganiques. C'est un fait qui suscite la perplexité. L'abstraction pure devient une image de la nature concrète » (7).

« Cela veut dire — conclus-je alors — que même lorsque nous sommes convaincus de nous être abandonnés, d'une manière ou d'une autre, à l'imagination, nous restons toujours dans la réalité, et nous n'en sortons pas ».

Steiner dit en effet : « En réalité rien de tout ce que l'être humain expérimente n'est abstraction. Mais puisqu'il ne perçoit pas d'où l'expérience lui provient, il construit des abstractions d'idées relatives à une réalité ».

Nous ne sortons donc pas de la réalité quand nous nous laissons aller à l'imagination ou au rêve, mais nous n'en sortons pas non plus (dans une tout autre façon et à un tout autre niveau) quand nous traçons, par exemple, les trois axes du « système de référence cartésien » (8), étant donné que ceuxci ne sont que l'expression abstraite de ce que nous expérimentons, de manière vivante, mais inconscience, quand nous orientons, comme dit Steiner, le corps physique dans les forces terrestres, quand nous apprenons à nous tenir debout, à marcher et à nous localiser, avec les bras et les mains, dans l'équilibre de telles forces.

Les notions de « haut et bas », de « droite et gauche », de « devant et derrière », nous les retirons de cette expérience. Quand nous mangeons, pour n'en dire qu'une, les sensations de saveur diminuent au fur et à mesure que l'aliment va de l'avant vers l'arrière.

Il s'agit d'expériences réelles auxquelles nous donnons, en abstrayant, une forme qui permette à l'intellect de les apprendre.

« L'être humain parle de lois mécaniques. Il croit les avoir extraites des phénomènes naturels. Il n'en est pas ainsi cependant; tout ce que l'être humain expérimente dans son âme en fait de lois purement mécaniques est vécu au contraire intérieurement dans le rapport d'orientation qu'il a avec le monde terrestre (dans sa station droite, en marchant, et ainsi de suite) » (p.223).

« L'être humain — dit Goethe — ne comprend jamais combien il est anthropomorphique » (9). Comme il est vrai , en fait, que « rien de tout ce que l'être humain expérimente n'est abstraction » ainsi il est vrai que tout ce que l'être humain expérimente est « *homo* ».

Le problème, par conséquent, ce n'est pas de savoir si l'être humain doit ou ne doit pas être anthropomorphique, mais avec quelle partie, disons, de « l'*homo*-être humain, (de soi) il va à la rencontre de l'*homo*-monde (de la nature).

Penser par exemple le monde comme un grand mécanisme (*L'univers mécanique* : ceci est le titre d'un ouvrage récent de l'écrivain américain Edward Dolnick) (**10**), veut dire le penser avec le même type de pensée qui édifie et gouverne notre squelette : à savoir comme une pensée qui comprend d'autant la mort qu'elle est d'autant morte. La mort, en effet, ne se tient pas seulement en dehors de nous, mais elle est aussi en nous : dans le squelette nous sommes déjà morts justement.

Tout ce qui vaut pour le squelette, les os, vaut aussi pour les nerfs et, en particulier, pour ce qu'on appelle le « néo-cortex ».

J'ai déjà donné, un soir, cet exemple. Si nous chaussons des lunettes avec des verres rouges, nous verrons rouge quand ça l'est en effet, mais aussi rouge quand ça ne l'est pas.

De la même façon, la pensée ordinaire voit mort quand en effet c'est mort (la réalité inorganique), mais il voit mort aussi tout ce qui ne l'est pas (la réalité de la vie, de l'âme et de l'esprit).

C'est celui-ci cet « homme à une dimension » dont parlait (hors de propos) Herbert Marcuse (11) : ou bien, un homme à un seul degré de pensée et de conscience. L'Esprit de la Terre dit à Faust : « Tu ressembles à l'esprit que tu comprends, mais pas à moi ! ».

N'oublions pas qu'un véhicule du Je est le sang qui circule (grâce aux entités de la seconde Hiérarchie) et non pas le nerf qui est à l'arrêt. Que ferait donc un Je qui, étant vraiment un Je, « circulât » ? C'est vite dit : il affronterait la réalité morte avec la pensée représentative, la réalité vivante avec la pensée imaginative, la réalité animée avec la pensée inspirée et la réalité spirituelle avec la pensée intuitive.

Et que fait au contraire l'ego ? Il s'identifie avec le premier de ces niveaux de la pensée et dit : « *Cogito ergo sum* » (au lieu de : « *Sum, ergo cogito* »).

De cette façon-ci cependant ce n'est plus la pensée à dépendre du Je, mais c'est le Je qui dépend de la pensée.

« Mais avec ceci l'élément mécanique se manifeste comme un élément purement terrestre, puisque ce qui est loi naturelle dans les couleurs, sons et ainsi de suite, a afflué dans l'élément terrestre depuis le Cosmos. Seulement dans ma sphère terrestre le caractère mécanique est immergé aussi dans les lois naturelles, tout comme l'homme se trouve en face de lui avec son expérience seulement dans la sphère terrestre.

La plus grande partie de ce qui opère aujourd'hui dans la civilisation au travers de la technique, et par quoi l'être humain est pris au piège à un degré extrême, n'est pas nature mais sous-nature. C'est un monde qui s'émancipe de la nature, vers le bas » (p.223).

Steiner dit : « La plus grande partie de ce qui opère aujourd'hui dans la civilisation au travers de la technique, et par quoi l'être humain est pris au piège à un degré extrême, n'est pas nature mais sous-nature. C'est un monde qui s'émancipe de la nature, vers le bas ».

Je l'ai déjà dit : la technologie démontre, grâce à l'intellect, que nous pouvons être créateurs dans la sphère de la mort.

Mais nous ne pouvons pas l'être cependant dans celle de la vie. Comme pour devenir créateurs dans la sphère de la mort, nous avons dû faire nôtre, en effet, un niveau déterminé de pensée et de conscience (celui représentatif), ainsi pour devenir créateurs dans la sphère de la vie, nous devrions faire nôtre un niveau de pensée et de conscience supérieur (celui imaginatif) : ce niveau auquel le Je se manifeste, non plus comme ego, mais comme Soi spirituel.

Unger écrit : « Dans l'esprit de l'anthroposophie, la science est libérée au moyen de l'art (l'imagination), l'art au moyen de la religion (inspiration) et la religion au moyen de la connaissance (intuition) » (12).

« Que l'on observe comment l'Oriental, quand il tend à l'esprit, cherche de sortir des conditions d'équilibre qui proviennent seulement de la sphère terrestre. Quand il médite, il prend une position qui le relie à l'équilibre purement cosmique. La Terre n'agit plus alors sur l'orientation de son organisme (ceci n'est pas dit dans un but d'imitation, mais seulement de clarification des choses exposées ceci ; celui qui connaît mes écrits, sait comment se différentie dans cette direction la vie spirituelle orientale de celle occidentale).

Il fallait à l'être humain le rapport avec l'élément purement terrestre pour le développement de son âme consciente. » (pp.223-224).

Celle-ci est l'unique raison pour laquelle nous avons pénétré dans le royaume de la mort, à savoir dans le royaume de la matière ou bien, plus exactement, de la gravité.

Vous rappelez-vous la « loi pédagogique de validité universelle » ? « Pour que se développe le corps physique ne peut être efficace que ce qui vit dans le corps éthérique, dans un corps éthérique. Pour que se développe un corps astral ne peut être efficace que ce qui vit dans un je, et sur un je ne peut être efficace que ce qui vit dans un Soi spirituel. Je pourrais poursuivre au-delà du Soi spirituel, mais nous entrerions dans le domaine des indications ésotériques » (13).

Cette loi vaut pour l'agir, mais aussi pour le penser : c'est l'éthérique, en effet, à penser le physique (« Le corps éthérique est proprement le porteur de notre intellect dans son intégralité [...] Le penser dans l'élément intellectuel détermine une indépendance toujours plus grande du corps éthérique, et la possibilité de l'utiliser comme un instrument indépendant ») (14).

Mais quel est le problème ? Désormais, nous le savons : c'est que l'éthérique, pour pouvoir penser le physique, doit y adhérer et s'y mouvoir de manière discrète, et non pas continue, en se rendant par cela même « mécanique ».

Pour penser la réalité inorganique, le Je se sert donc du penser des os et des nerfs, et non pas de celui du sang. L'ego, cependant l'ignore, et il est amené par cela même à croire que le penser,

inconsciemment identifié avec le mouvement discret (digital), soit une réalité physique, et donc, en définitive, neurologique ou cérébrale (en perdant ainsi la possibilité d'utiliser le penser éthérique « comme instrument indépendant »).

- « Dans l'époque moderne, se forma ensuite la tendance à réaliser partout, même dans l'action, ce qui doit devenir expérience humaine. En s'abandonnant à ce qui est purement terrestre, l'être humain se heurte à l'élément ahrimanien. Et avec son propre être, il doit se mettre dans un rapport juste avec un tel élément ahrimanien » (p.224).
- « Se mettre dans un rapport juste » avec l'élément ahrimanien ne veut pas dire l'éviter ou le fuir. Qui fît cela ne ferait que tomber dans le griffes de l'élément luciférien.

Les natures neurasthéniques sont plus enclines à l'intellectualité ahrimanienne (vers cette *Psyché*-là — le représenter — qui devrait conquérir, selon König, « la vertu d'humilité »), tandis que celles hystériques sont plus portées vers le caractère passionné luciférien (vers cet *Eros*-là — le désir/la convoitise — qui devrait conquérir, toujours selon König, « la vertu de compassion ») (15). Pour « se mettre dans un juste rapport » avec les énergies des obstacles, de sorte à pouvoir gérer humainement ce dont autrement on est gérés de manière dés-humanisée, on doit pour cela se dés-identifier de la nature propre.

« Mais dans le cours de l'époque technique telle qu'il s'est déroulée jusqu'ici, la possibilité échappe pour l'instant à l'être humain de trouver un juste rapport, même en face de la civilisation ahrimanienne. Il doit trouver l'énergie, la force cognitive intérieure, pour ne pas être dépassé par Ahriman dans la civilisation technique. La sous-nature doit être comprise comme telle. Elle ne le pourra que si l'être humain, dans la connaissance spirituelle, s'élève à la nature supérieure extra-terrestre pour le moins autant qu'il est descendu avec la technique dans la sous-nature. Notre époque a besoin d'une connaissance qui aille au-dessus de la nature, parce qu'intérieurement elle doit venir à bout d'un contenu de vie dangereux dans son action, qui s'est submergé en-dessous de la nature. Bien entendu ceci ne veut pas dire que l'on doive revenir à des états de civilisation antérieurs, mais que l'être humain doit trouver la voie pour mettre les nouvelles conditions de la civilisation dans un rapport juste avec soi-même et avec le Cosmos » (p.224).

Un soir, nous avons comparé le Je au point d'appui d'un pendule qui oscille entre le pôle luciférien et celui ahrimanien.

Quand nous voyons le pendule arrêté (comme l'ego), cela veut dire alors que le Je a été ensorcelé par les fauteurs d'obstacles : non pas, déjà, faites attention, parce qu'il est arrêté « à droite », comme reprocheraient ceux qui sont arrêtés « à gauche », ou parce qu'il est arrêté au « centre », comme lui reprocheraient autant ceux arrêtés « à droite » que ceux arrêtés « à gauche », mais simplement parce qu'on s'est arrêtés et parce qu'en s'arrêtant on a perdu sa propre liberté. Vous rappelez-vous le Zen ? « Là où n'est pas la droite, là où n'est pas la gauche, et là où n'est pas le centre, là est le centre » (maxime 60).

« Aujourd'hui, seule une petite minorité ressent les graves devoirs spirituels qui en résultent pour l'être humain. L'électricité, qui après sa découverte, a été exaltée comme l'âme de l'existence naturelle, doit être reconnue dans son énergie qui se trouve dans la conduite de la nature à la sous-nature. Et l'être humain n'y doit pas y glisser avec » (p.224).

J'espère qu'il est clair, à ce point-ci, qu'il ne s'agit pas d'en revenir à rallumer les chandelles, mais de ne pas glisser, avec les forces de l'électricité, de la nature à la sous-nature.

Et quand est-ce qu'on y glisse ? Chaque fois, pour le dire avec Horkheimer, que la raison des moyens (techniques) prend l'avantage sur la raison des fins (scientifiques) : à chaque fois, donc, que les moyens se changent en fins.

Horckheimer a donc raison d'opposer la « raison objective » (des fins) à la « raison instrumentale » (des moyens ), mais il a tort d'ignorer que la seule raison objective, en mesure de remettre à sa juste place celle instrumentale, c'est la raison scientifico-spirituelle.

Voyez-vous, comme le musicien se sert des notes, ou comme le peintre se sert des couleurs, ainsi chacun de nous devrait se servir des moyens qui lui fournissent la nature et la technique pour créer et recréer l'*humain*.

Même celui de vivre est d'ailleurs un art, mais un art inaccessible, plus encore que les autres, au mental informatisé, à la technique et à l'ingénierie.

Qu'en somme l'électricité soit bien liée au *sub-astral* luciférien, et le magnétisme, lié au *sous-devachan inférieur* ahrimanien : à condition, cependant, que l'on soit capables de les mettre au service du Christ (et par cela même de l'être humain) ou, dans le cas où il en soit incapables, que l'on ait alors au moins le bons sens de recourir à la science de l'esprit.

« Dans l'époque où n'existait pas une authentique technique indépendante de la nature, l'être humain rencontrait l'esprit dans la contemplation de la nature. La technique qui s'émancipait peu à peu fit en sorte que le regard de l'être humain s'engourdît sur l'élément mécaniste et matériel, celui qui devient à présent pour lui scientifique. En lui est cependant absente toute spiritualité divine reliée à l'origine de l'évolution de l'humanité. L'élément purement ahrimanien domine cette sphère.

Dans la science de l'esprit est à présent créée l'autre sphère dans laquelle rien d'ahrimanien n'existe. Et justement en accueillant avec la connaissance cette spiritualité-là, à laquelle les puissances ahrimaniennes n'ont pas accès, l'être humain se renforce, pour affronter Ahriman dans le monde » (pp.224-225).

Écoutez, en conclusion non seulement de la lettre, mais aussi de notre travail, ces paroles de Steiner: « L'anthroposophie est la préparation pour tout ce qui adviendra à l'avenir. Ceux qui prennent au sérieux l'évolution de l'humanité ne veulent pas que le développement de l'âme s'arrête et sombre dans un marais, mais qu'elle continue à procéder de manière que la Terre puisse réellement se libérer dans sa partie spirituelle, alors que sa partie plus grossière s'en détache en guise de cadavre. Il pourrait aussi se produire, que par la faute des êtres humains, toute cette grande œuvre soit ruinée; mais ceux qui veulent éviter ce désastre et faire en sorte que l'œuvre réussisse, doivent acquérir une compréhension de la vie spirituelle au moyen de ce qu'aujourd'hui nous appelons anthroposophie. Ainsi l'anthroposophie devient un devoir, et la connaissance éveille en nous des sentiments de responsabilité. Quand les mystères du monde nous induisent à ressentir la volonté d'être anthroposophes, nous avons le comportement juste. L'anthroposophie ne doit pas être une simple satisfaction de notre curiosité, mais elle doit devenir une chose sans laquelle nous ne pouvons pas vivre. C'est dans ce cas seulement que nous avons le sentiment juste, seulement alors des pierres vivantes dans cette construction qui devra surgir dans les âmes des êtres humains et s'étendre à toute l'humanité » (16).

Lisons à présent les maximes.

183) « Dans l'époque des sciences qui commence vers le milieu du dix-neuvième siècle, l'activité culturelle des êtres humains glisse peu à peu non seulement dans les domaines les plus bas de la nature, mais sous la nature. La technique devient sous-nature. »

184) « Cela requiert que l'être humain trouve, en l'expérimentant, une connaissance de l'esprit par laquelle il s'élève autant à la nature supérieure, qu'il s'enfonce dans les domaines plus bas

de la nature, par l'activité technique sous-naturelle. Ainsi se crée dans l'intériorité l'énergie pour ne pas sombrer. »

185) « Une conception naturelle antérieure renfermait encore en soi l'esprit avec lequel elle est reliée à l'origine de l'évolution ; au fur et à mesure que cet esprit a disparu de la conception naturelle, s'y est infiltré celui purement ahrimanien, en se déversant ainsi dans la civilisation technique ».

#### Notes:

- (1) E. Segré: Personnages et découvertes de la physique. Da Galilée aux quarks Mondadori, Milan 2002, vol. I, p.326.
- (2) G. Segré: Faust à Copenhague. Lutte pour l'âme de la physique —il Saggiatore, Milan 2009, p.31.
- (3) *Ibid.*, pp.11 & 75.
- (4) *Cfr.* Francesco Giorgi : *Éclipse de la raison*, 12 mai 1999, sur le site *Ospi.it* [Traduit en français sur le site de l'IDCCH ou bien disponible auprès du traducteur (<u>daniel.kmiecik@dbmail.com</u>) sous le nom FG120599, *ndt*].
- (5) J.W. Goethe: Maximes et réflexions—TEA, Rome 1988, p.158.
- (6) Voir la note 3.
- (7) C.G. Jung: L'être humain et ses symboles Casini, Florence-Rome 1967, p.265.
- (8) *Cfr.* Daniele Liberi : *Pensée mathématique et réalité*, 1 janvier 2004 sur le site *Ospi.it* [Traduit en français sur le site de l'IDCCH ou bien disponible auprès du traducteur (<u>daniel.kmiecik@dbmail.com</u>) sous le nom DL010104 *ndt*].
- (9) J.W. Goethe : op. Cit., p.67.
- (10) Cfr. E. Dolnick: L'univers mécanique Bollati-Boringhieri, Turin 2012.
- (11) Cfr. H. Marcuse: L'être humain à une dimension Einaudi, Turin 1999.
- (12) C. Unger: Le langage de l'âme consciente Antroposofica, Milan 1970, p.340.
- (13) R. Steiner: Cours de pédagogie curative Antroposofica, Milan 2007, p.31.
- (14) R. Steiner: Le christianisme ésotérique et la conduite spirituelle de l'humanité Antroposofica, Milan 2010, pp.20 & 25.
- (15) K.König: L'âme humaine Nature et Culture; Alassio (SV) 1996, p.29.
- (16) R. Steiner: Le christianisme ésotérique et la conduite spirituelle de l'humanité Antroposofica, Milan 2010, p.68.

## Au lecteur :

Ainsi concluons-nous à présent, après trois ans et demi, la publication de ce travail. Notre seule espérance c'est qu'il puisse être utile à tous ceux qui, en ne méprisant pas « l'intellect », étudient avec sérieux et amour l'œuvre de Rudolf Steiner.

Rappelons-nous ces deux paroles : « Personne ne peut directement trouver une vérité spirituelle dans les mondes supérieurs s'il n'a pas développé un haut degré de faculté spirituelle, de clairvoyance. Celle-ci est une condition indispensable, cependant, seulement pour la découverte de vérités spirituelles. Il importe d'avoir à l'esprit que, étant donné que jusqu'à aujourd'hui et encore pour pas mal de temps, les Rose-Croix n'enseigneront rien d'exotérique qui ne puisse être appréhendé par l'intellect ordinaire logique, on s'égare en objectant que la clairvoyance soit nécessaire pour pouvoir comprendre la sagesse des Rose-Croix de la science de l'esprit. L'important n'est pas la faculté de perception. Si l'on ne comprend pas la sagesse des Rose-Croix, avec la pensée, cela signifie seulement que l'intellect logique dont on dispose n'a pas encore été suffisamment développé. Si l'on accueille la culture moderne et tout ce qu'on peut atteindre par elle, il suffira d'avoir de la patience et de la constance et de ne pas être trop paresseux dans l'étude; on comprendra alors l'enseignement du maître Rose-Croix. Si donc quelqu'un met en doute cette sagesse, en disant qu'il ne peut pas la comprendre, la cause n'en sera pas dans son manque d'élévation dans les mondes supérieurs, mais dans l'application insuffisante de son intellect logique, ou bien de ne pas vouloir exploiter les expériences normales de l'intellect afin de comprendre vraiment »;

« Aujourd'hui la compréhension rationnelle, intellectuelle, de la science de l'esprit est extraordinairement nécessaire, parce que c'est justement celui-ci le moyen pour avoir raison des

pouvoirs culturels les plus résistants. L'intellect des êtres humains, aujourd'hui, est tellement capable que toute la science de l'esprit peut en être comprise, il faut seulement le vouloir. Et viser à cette compréhension, justement, est un intérêt de la civilisation non égoïste, mais au contraire universellement humaine » (Maximes 165/166/167).

Notre « Observatoire (ospi.it) » reste actif, mais ce qui désormais y sera publié ne pourra pas conserver la périodicité (hebdomadaire) de ces dernières années.

# Lucio Russo

La traduction française, réalisée par Daniel Kmiecik, est dédiée à la mémoire de Clara Romanò (1952-2003).